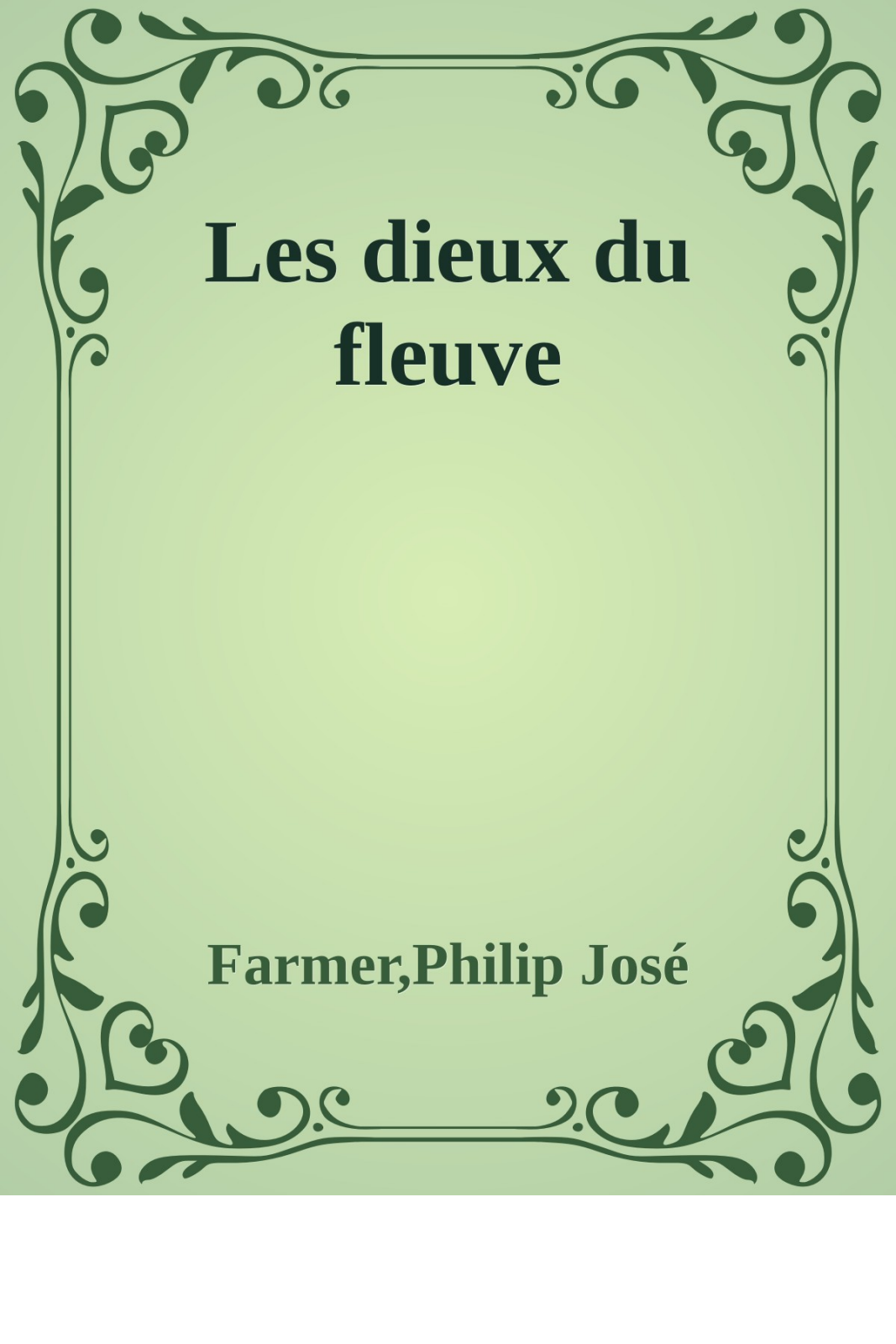


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Les dieux du fleuve

Farmer, Philip José

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Science - Fantasy

Philip José

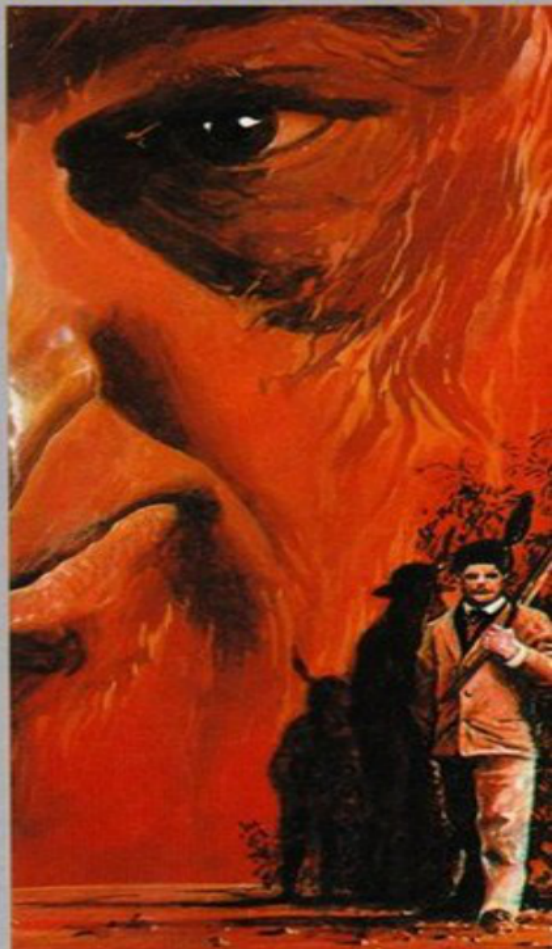
Farmer

LA SAGA DES HOMMES DIEUX

La rage d'Orc le Rouge

Jim Grimson n'avait jamais eu l'intention de manger les couilles de son père. Il ne s'était pas attendu à faire l'amour à vingt de ses sœurs. Il ne

POCKET



Philip José Farmer

La rage d'Orc Le Rouge

Saga des Hommes Dieux-7

*Traduit de l'américain
par Arnaud Mousnier-Lompré*



PRESSES POCKET

Titre original :
Red Orc's Rage

© 1993, Philip-José Farmer.

© Arnaud Mousnier-Lompré pour la traduction française.
ISBN : 2-266-05559-3

CHAPITRE 1

26 novembre 1979

Jim Grimson n'avait jamais eu l'intention de manger les couilles de son père.

Il ne s'était pas attendu à faire l'amour à vingt de ses sœurs. Il ne pouvait pas prévoir que, monté sur un blanc Destrier, il sauverait sa mère de la prison et d'un meurtrier.

Comment pouvait-il, lui qui n'avait que dix-sept ans depuis le mois d'octobre de cette année 1979, savoir qu'il avait créé l'univers où il vivait et qui était apparemment âgé de dix milliards d'années ?

Son père avait beau le traiter souvent d'imbécile et ses professeurs le penser manifestement, Jim lisait beaucoup. Il connaissait la théorie prévalente sur la naissance de l'univers. Au tout début, avant le commencement du Temps, il n'existait que la Boule Originelle. Il n'y avait rien en dehors, pas même l'Espace. Tout l'univers à venir, les constellations, les galaxies, tout était concentré dans une sphère de la taille de son globe oculaire. Elle était devenue si chaude et si dense qu'elle avait explosé dans toutes les directions. On appelait cette explosion le Big Bang. Des milliards d'années plus tard, la matière en expansion avait formé des étoiles, des planètes et donné la vie sur Terre.

Cette théorie était FAUSSE, FAUSSE, FAUSSE !

Il n'y avait pas que la matière qu'on pouvait soumettre à une chaleur et à une pression gigantesques. L'âme aussi pouvait être excessivement comprimée. Alors, BOUM !

Bon Dieu ! Il y avait moins d'un mois, il était entré, à contrecœur en psychiatrie à l'hôpital Wellington de Belmont City, Comté de Tarhee, État de l'Ohio. Là, il était devenu, entre autres, Seigneur de plusieurs univers, vagabond dans beaucoup, et esclave dans l'un d'eux.

Pour le *moment*, il était de *retour* sur sa Terre natale, dans le même hôpital. Glacé de détresse, brûlant de rage, il arpentait une pièce fermée à clé.

Le psychiatre de Jim, le docteur Porsena, avait dit que ses voyages

dans d'autres mondes étaient mentaux, mais que ça ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas réels. Les pensées n'étaient pas des fantômes. Elles existaient. Par conséquent, elles étaient réelles.

Jim savait que ses expériences dans ces univers de poche étaient aussi réelles que sa douleur quand, il n'y avait pas si longtemps, il avait donné un coup de poing dans le mur de sa chambre. Et le sang qui coulait des cinglures de son dos ne balayait-il pas tous les doutes qui pouvaient peser sur son histoire ? Néanmoins, le docteur Porsena, scientifique, rationaliste et rationalisateur, expliquait tous ces phénomènes étranges avec une superbe logique.

D'habitude, Jim adorait le psychiatre. Pour l'instant, il le haïssait.

CHAPITRE 2

3 novembre 1979

« Tous les autres patients, dit le docteur Porsena, ont essayé d'autres types de thérapie. Ils n'ont pas réussi à améliorer leur état, encore que ça puisse être attribué à l'hostilité des patients envers toute forme de thérapie psychiatrique.

— Vieux dicton chinois, dit Jim Grimson : *Il faut être givré pour aller voir un psychiatre*. Autre proverbe céleste : *Plus on est de fou, moins on a de riz*. »

L. Robert Porsena, médecin, psychiatre, chef du service psychiatrique de l'hôpital Wellington, eut un mince sourire. Jim songea qu'il devait se dire : Encore un petit malin qu'on me fout entre les pattes. J'ai déjà entendu mille fois ce genre de citations qu'on trouve sur les murs des toilettes. Proverbe céleste, tu parles. Il essaie de m'en mettre plein la vue, de me montrer que ce n'est pas juste un ado comme les autres, avec du vent dans le crâne, des boutons plein la figure, drogué à bloc et accro du rock, et qui raconte n'importe quoi parce qu'il a lâché la rampe.

D'un autre côté, peut-être que le docteur Porsena ne pensait pas ça du tout. C'était difficile de savoir ce qui se passait dans cette belle tête qui ressemblait presque trait pour trait à celle du buste de Jules César, à part la moustache noire à la Fu Manchu et les cheveux coupés à la mode, plaqués avec du gel. Il souriait beaucoup. Ses yeux bleu clair au regard pénétrant rappelaient à Jim la chanson du Chapelier Fou, dans le livre de Lewis Carroll, *Alice au Pays des Merveilles* : » Volette, volette, petite chauve-souris ! / Je me demande quelle idée tu suis ! / Au-dessus du monde, à planer / Dans le ciel, comme un plateau à thé. / Volette, volette... »

Les patients adolescents du docteur Porsena disaient de lui que c'était un chaman, une espèce de faiseur de miracles, un homme-médecine urbain qui commandait à des forces magiques et à des esprits lointains.

Le docteur Porsena allait dire quelque chose quand l'intercom

l'interrompt. Il appuya sur un bouton et dit : « Winnie, je vous avais dit : pas d'appels ! »

Winnie, la superbe secrétaire noire assise à son bureau dans la pièce à côté, avait manifestement un appel urgent en ligne.

« Excuse-moi, Jim. Je n'en ai que pour une minute », dit le docteur Porsena.

Jim, le regard tourné vers la fenêtre, ne l'écoutait qu'à demi. Le service psychiatrique et le bureau de Porsena étaient au premier étage. La fenêtre, comme toutes celles de cette unité, était bloquée par d'épais barreaux de fer. Entre les bâtiments en face, Jim voyait le sommet des immeubles édifiés sur les quais de la Tarhee, qui se jetait dans la Mahoning deux kilomètres plus au sud.

Il apercevait aussi les flèches des églises Saint-Gobian et Saint-Stephan. Sa mère avait dû assister au premier office du matin à cette dernière. C'était maintenant le seul moment de la journée qui lui restait pour aller à la messe. Elle avait deux emplois, en partie à cause de lui. L'incendie avait tout détruit à part le portrait de son grand-père, qu'on avait sorti de la maison en même temps que lui. Ses parents avaient emménagé dans un appartement meublé relativement peu cher, à quelques rues de leur ancien logis. Trop près du quartier hongrois au goût d'Eric Grimson. C'était bien de son père, ce genre d'attitude ingrate. La famille d'Eva – en fait, tout le quartier magyar – avait donné de l'argent pour les tirer de leur mauvais pas. Une grande partie de la somme provenait d'une loterie. C'était remarquable, car les dons aux œuvres de charité avaient considérablement baissé au cours des dernières années à cause de la profonde dépression économique qui sévissait dans la région de Youngstown. Mais la famille d'Eva, ses amis et son église en avaient réchappé.

Bien qu'elle fût considérée à moitié comme une paria à cause de son mariage, elle restait une Hongroise, une compatriote. Et, à présent qu'elle avait tous ces ennuis, elle devait avoir appris la leçon et faire bonne pénitence, comme on disait.

Les Grimson n'avaient pas pu se payer d'assurance pour couvrir les dommages ou les pertes dues à l'effondrement des fondations. Ils avaient bien une assurance contre l'incendie, mais ne toucheraient rien si le feu avait été provoqué par un acte divin, ce qui n'avait pas encore été déterminé.

Eric Grimson n'avait pas les moyens de s'offrir un avocat. Mais Eva avait un cousin avoué qui s'était proposé pour s'occuper de l'affaire. S'il gagnait, il obtenait dix pour cent du remboursement. S'il perdait, il n'avait rien. Il donnait manifestement son temps pour des raisons d'unité du clan et parce qu'il avait de la peine pour sa cousine. C'était déjà dur d'être mariée à un non-Magyar doublé d'un traîne-savates mollasson et d'un athée anciennement protestant. Mais perdre

en plus sa maison, toutes ses affaires et avoir un fils fou... c'était trop. C'était un juriste, mais il avait un grand cœur.

L'assurance médicale fournissait l'argent nécessaire à la thérapie de Jim, mais les versements trimestriels étaient très lourds. Eva Grimson avait pris un deuxième emploi pour les payer. Les deux fois où elle était venue voir Jim, elle avait eu l'air très fatiguée. Elle avait fondu à vue d'œil, ses joues s'étaient creusées, et ses yeux s'étaient cernés de noir.

Jim s'était senti si coupable qu'il avait proposé de laisser tomber sa thérapie. Sa mère avait refusé. On avait laissé le choix à son fils entre suivre une thérapie et aller en prison. Le procureur voulait le traiter en adulte, et qui sous-entendait une sentence plus sévère. Sa mère était décidée à faire tout ce qu'elle pouvait pour l'éviter. D'ailleurs, même si elle ne le disait pas, elle ne pouvait pas cacher qu'elle pensait que Jim était réellement fou et le resterait s'il n'était pas suivi par un psychiatre.

Son père n'était pas venu le voir. Jim ne demanda pas à sa mère pourquoi Eric Grimson restait à l'écart. D'abord, parce qu'il n'avait pas envie de voir son père. Ensuite, parce qu'il savait qu'Eric était profondément honteux d'avoir un enfant « fou ». Les gens allaient croire qu'il y avait une folie héréditaire dans la famille. C'était peut-être vrai dans la famille d'Eva. Tous les Hongrois étaient dingues. Mais pas les Grimson, nom de Dieu ! En fait, Jim avait eu beaucoup de chance d'être si vite pris en thérapie. À cause du manque de fonds dans la région, les programmes de traitement des déséquilibrés mentaux avaient été extrêmement réduits. Normalement, Jim aurait dû se trouver tout en bas d'une longue liste d'attente. Il ignorait pourquoi et comment il avait été propulsé au statut de chouchou...

Il soupçonnait l'oncle de Sam Wyzack, le juge, d'avoir usé de son influence. Et puis le cousin de sa mère, l'avoué, avait peut-être exercé quelques pressions, probablement sans toujours suivre les procédures strictement légales. Le docteur Porsena refusait de commenter le fait que Jim avait été placé devant les autres, mais il avait peut-être quelque chose à y voir. Jim avait l'impression que le psychiatre trouvait son cas très intéressant à cause des stigmates et des hallucinations qu'il avait eus autrefois.

Mais peut-être qu'il se croyait trop important. Après tout, il n'avait rien de vraiment extraordinaire ; ce n'était qu'un petit con de Hongrois sans rien dans le citron, un minable de bâtard prolo comme plein d'autres. La vérité toute nue, c'était ça. Le docteur Porsena raccrocha enfin. « Nous parlions, dit-il, des patients de notre programme qui avaient auparavant essayé d'autres types de thérapie. Ces thérapies n'avaient pas marché avec ces patients qui étaient tous hostiles aux thérapies psychiatriques, quelles qu'elles soient.

« Ce que je te propose — on ne t'oblige à rien, ici — c'est de commencer immédiatement un genre de thérapie avec lequel nous avons eu beaucoup de réussites. »

Le docteur Porsena avait un débit très rapide, mais clair. Son discours avait ceci de remarquable qu'on y entendait rarement les silences ou les hésitations qui interrompaient celui de la plupart des gens. Pas de « euh », de « enfin », de « eh bien », de « vous savez ».

« Ce n'est pas facile ; il n'existe pas de thérapie facile. Du sang, de la sueur, des larmes et compagnie. Et, comme dans toute thérapie, le succès dépend principalement de toi. Nous ne soignons pas le patient. Il se soigne lui-même sous notre direction. Ce qui signifie que tu dois vouloir être capable d'affronter tes problèmes, que tu dois véritablement le désirer. »

Le psychiatre se tut un instant. Jim jeta un coup d'œil autour de lui. Le cabinet lui parut très luxueux avec son épais tapis (persan ?), ses fauteuils et son divan de cuir bien rembourré, son grand bureau en bois luisant, son papier peint chic, ses nombreux diplômes et certificats accrochés aux murs, ses niches murales qui contenaient des bustes de gens célèbres, et ses tableaux qui semblaient abstraits ou surréalistes ou n'importe quoi à Jim, qui ne connaissait pas grand-chose à l'art.

« Tu as bien compris tout ce que j'ai dit ? demanda Porsena. S'il y a quelque chose que tu ne saisis pas parfaitement, dis-le-moi. Patient ou psychiatre, nous sommes tous ici pour apprendre. Il n'y a aucune honte à montrer son ignorance. Je manifeste la mienne assez souvent. Je ne sais pas tout. Personne ne sait tout.

— Ouais, j'ai tout compris. Pour le moment. Au moins, vous ne prenez pas des grands airs avec moi, vous parlez simplement, sans me sortir tout un charabia psychologique. Ça me plaît. »

Les mains du docteur Porsena étaient posées à plat sur le dossier ouvert de Jim. Elles étaient fines et délicates, avec de longs doigts fuselés. Jim avait entendu dire que c'était un excellent pianiste qui jouait en général de la musique classique, ce qui ne l'empêchait pas de jouer parfois du jazz, du dixie et du ragtime. Il pondait même de temps à autre un morceau de rock.

Il n'avait que deux mains, mais aurait eu l'emploi de quatre. Il était très occupé, ce qui n'avait rien d'étonnant. Non seulement il dirigeait le service psychiatrique de l'hôpital, mais il avait aussi un cabinet privé sur St. Elizabeth Street. En plus, il était directeur d'un collectif de psychiatres du nord-est de l'Ohio, et professeur en faculté de médecine.

Les talents et les réalisations de Porsena laissaient Jim pantois. Mais ce qui l'impressionnait le plus, c'était la Lamborghini 1979 métallisée du psychiatre. Ça, c'était la classe GÉANT !

Le psychiatre tourna une page du dossier et parcourut une ou deux lignes. Puis il se rencogna dans son fauteuil.

« Tu as l'air d'être un grand lecteur, dit-il, mais tu lis de préférence de la science-fiction. Comme beaucoup de jeunes. Je suis fan de science-fiction et de fantasy depuis que je sais lire. J'ai commencé par les livres d'Oz, les contes de fées de Grimm et de Lang, *Alice* de Lewis Carroll, *L'Odyssée* d'Homère, *Les Mille et Une Nuits*, Jules Verne, H.G. Wells, et les magazines de science-fiction. J'ai été passionné par Tolkien. Puis, pendant que j'étais étudiant à Yale, j'ai lu la série des Hommes-Dieux de Philip José Farmer. Tu la connais ?

— Vous parlez, dit Jim. J'adore ! Ce Kickaha ! Mais merde, j'aimerais bien savoir quand Farmer va terminer la série ! »

Porsena haussa les épaules. C'était la seule personne que Jim connût qui réussît à rendre ce geste élégant.

« Bref, alors que j'étais à Yale, j'ai lu aussi une biographie de Lewis Carroll. Dans le commentaire du chapitre *d'Alice au Pays des Merveilles* intitulé "Une course à la Caucous et une longue histoire", une phrase a déclenché quelque chose dans ma tête. C'est alors que j'ai eu l'idée de la thérapie tiersienne.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Jim. Tiersienne ? Ah, vous voulez dire que ça vient de la Saga des Hommes-Dieux^[1] ?

— C'est un terme qui en vaut un autre, et meilleur que certains, répondit le docteur Porsena en souriant. Ce n'était qu'un miroitement d'idée, un zygote de pensée, la petite flamme d'une chandelle qui aurait pu être soufflée par les vents rugissants du monde terrestre ou par le bon sens et la logique rejetant une inspiration divine. Mais je m'y suis accroché, je l'ai nourrie, je l'ai choyée, et enfin je l'ai amenée à son plein épanouissement. »

C'est vraiment quelqu'un, ce mec, se dit Jim. Pas étonnant qu'on l'appelle « le Chaman ».

Mais Jim avait été si souvent trompé et induit en erreur par les adultes qu'il ne faisait pas entièrement confiance au psychiatre. Il attendrait de voir si ce qu'il disait collait avec ce qu'il faisait.

D'un autre côté, Porsena n'avait pas encore la trentaine. Il était vieux mais pas vraiment. Jeune-vieux.

Jim se dit que c'était une bonne chose de suivre des cours de biologie. Autrement, il n'aurait pas compris ce que le psy voulait dire en parlant de « zygote de pensée ». Un zygote était une cellule formée par l'union de deux gamètes. Et un gamète était une cellule reproductrice qui pouvait s'unir avec une cellule semblable pour former la cellule qui donne un nouvel individu.

Il avait commencé sa vie sous forme de zygote. Comme Porsena. Comme la plupart des créatures vivantes.

En écoutant le psychiatre expliquer le principe de la thérapie, Jim

comprit que dans un sens thérapeutique, il était un gamète. Et l'objet de la thérapie était de faire de lui un zygote. C'est-à-dire un nouvel individu composé de son ancienne personnalité et d'une autre qui restait encore imaginaire.

CHAPITRE 3

« Les patients en thérapie tiersienne forment un *petit* groupe d'élite composé de volontaires, dit le docteur Porsena. En général, ils commencent par le premier volume, *Le Faiseur d'univers*, et lisent les autres dans l'ordre. Ils choisissent un des personnages de ces livres et s'efforcent d'ÊTRE ce personnage. Ils adoptent toutes les caractéristiques mentales et émotionnelles du modèle, bonnes ou mauvaises. À un certain point de la thérapie, ils commencent à se débarrasser des qualités négatives du personnage choisi. Mais ils en gardent les traits positifs.

« C'est un peu comme la mue d'un serpent. Les illusions incontrôlées du patient, les facteurs émotionnels indésirables qui l'ont amené ici sont progressivement remplacés par des illusions contrôlées. Ces illusions contrôlées sont celles que le patient adopte quand il devient, dans un certain sens, le personnage de la série.

« Il y a beaucoup d'autres éléments dans le traitement, mais tu les comprendras à mesure que la thérapie avancera. Tu me suis ?

— Pour l'instant, oui, dit Jim. Ça marche vraiment ?

— Le taux d'échec est extraordinairement bas. Dans ton cas, bien que tu aies déjà lu la série, il va falloir que tu la relises. *La Saga des Hommes-Dieux* sera ta Bible, la clé de ta santé si tu l'utilises et si tu y travailles sérieusement. »

Jim resta un moment sans rien dire. Il repensait à la série et se demandait *quel personnage* – certains étaient vraiment vicieux – il aimerait adopter. Devenir, comme disait le psy.

Le postulat de base de la série était que, il y a des milliers et des milliers d'années, n'existait qu'un seul univers. La vie ne se trouvait que sur une seule planète de cet univers. Au bout de l'évolution, il y avait une espèce dont les membres ressemblaient aux humains. Leur science dépassait de très loin tout ce que la Terre avait jamais connu. Finalement, ces humains avaient appris à créer des univers de poche artificiels.

Ces êtres étaient si savants et si puissants qu'ils avaient le pouvoir

de modifier les lois physiques qui régissaient chacun des univers de poche. Ainsi, le taux d'accélération d'un objet tombant vers le centre de gravité pouvait être rendu différent de celui de l'univers d'origine. Autre exemple, un monde de poche pouvait ne contenir qu'un seul soleil et qu'une seule planète, tel le Monde à étages. De la taille de la Terre, c'était une planète en terrasses, en forme de Tour de Babel. Son soleil et sa lune minuscules tournaient autour d'elle.

Un autre univers ne contenait qu'une planète qui se comportait comme le plastique dans une bouteille de Laval. Sa forme changeait constamment. Des montagnes s'élevaient et s'aplanissaient presque en un clin d'œil. Des rivières se créaient en quelques jours puis disparaissaient. Les mers se précipitaient pour emplir des creux qui apparaissaient brusquement. Des morceaux de la planète se détachaient – exactement comme le thermoplastique du liquide d'une bouteille de Laval –, tournoyaient autour d'elle tout en changeant de forme et retombaient lentement dessus.

De nombreux Seigneurs, comme les humains en étaient venus à les appeler, quittèrent l'univers originel pour aller vivre dans leurs univers de poche ou mondes artificiels. Puis une guerre rendit pour toujours inhabitable leur planète d'origine et tua tous ceux qui vivaient dessus. Seuls les Seigneurs habitant les mondes de poche en réchappèrent.

Des milliers d'années passèrent, durant lesquels les Seigneurs survivants fabriquèrent de nouveaux univers artificiels. Ces univers étaient habités par les formes de vie que les Seigneurs avaient introduites sur les planètes de leurs cosmos privés. Nombre d'entre elles avaient vu le jour dans les laboratoires des Seigneurs. Il y avait d'autres humains que les Seigneurs sur les nouvelles planètes ; mais si les modèles en étaient les Seigneurs eux-mêmes, ces créatures inférieures avaient été créées en laboratoire.

On accédait à ces mondes de poche par des « portes ». Il s'agissait de routes interdimensionnelles activées par divers types de codes. Les Seigneurs devenant de plus en plus décadents, ils perdirent le savoir permettant de fabriquer de nouveaux univers. Les fils et les filles des Seigneurs voulaient avoir leurs mondes à eux, mais ils ne pouvaient plus en créer. Il y eut donc une lutte inévitable de pouvoir entre eux pour prendre le contrôle du nombre limité de mondes.

À l'époque où commence *Le Faiseur d'univers*, qui date de la fin des années 60, beaucoup de Seigneurs avaient été tués ou dépossédés. Même ceux qui avaient leur univers propre désiraient en conquérir d'autres. Étant capables de vivre des centaines de milliers d'années sans vieillir, la plupart d'entre eux avaient fini par crever d'ennui et par se dépraver. C'était maintenant un grand jeu pour eux d'envahir d'autres mondes et d'en tuer les Seigneurs.

S'ils ne pouvaient plus créer, ils pouvaient toujours détruire.

La série des *Hommes-Dieux* était à l'évidence une anticipation des jeux de « Donjons et Dragons », si populaires chez les jeunes. Les portes, les pièges tendus par les Seigneurs dans les portes, l'ingéniosité qu'il fallait déployer pour les traverser, et les mondes dangereux dans lesquels une mauvaise décision pouvait sceller le sort d'un personnage, tout cela préfigurait les jeux de Donjons et Dragons. Jim était étonné qu'on n'eût pas adapté la série à ce genre de jeux.

Il était encore plus étonné de découvrir que ces livres étaient devenus des instruments de thérapie psychiatrique. Mais c'était une idée géniale, à première vue. En tout cas, ça l'attirait beaucoup plus qu'une thérapie conventionnelle, freudienne, jungienne ou autre. Il ne connaissait pas grand-chose aux différentes écoles psychiatriques, mais de toute manière il ne les aimait pas.

Des graffiti vus sur des murs de toilettes apparurent sur l'écran de son esprit.

« La maladie mentale, ça peut être poilant. » « Mieux vaut être marteau qu'enclume. » « On n'attrape pas la schizophrénie sur un siège de chiottes. »

Le docteur Porsena regarda la pendule posée sur son bureau. Encore un mouton accro à l'heure, se dit Jim. Les psy et les avocats, comme les trains, marchaient au temps newtonien. Ils ignoraient tout du temps einsteinien. Pas question de flâner, rien qui attire l'âme, et merde pour la relativité. Mais c'était comme ça que ça marchait.

Le psychiatre se leva en disant : « Passons à autre chose, Jim. *Excelsior !* Toujours plus haut et plus loin ! Junior Wunier va te donner les livres, gratuitement. Il te mettra aussi au courant des règles et des lois de l'établissement. Puisses-tu éviter les griffes crochues en carballiage de Klono, et que la Force soit avec toi. À plus tard. »

Jim quitta la pièce en se disant que ce psy était vraiment quelqu'un. Cette référence à la Force : ça sortait de *La Guerre des Étoiles*, et n'importe quel jeune l'aurait reconnue. Mais cette phrase sur Klono... combien sauraient que Klono était une espèce de dieu des spaciens, une divinité dotée d'ouïes en or, de sabots d'airain, de tripes en iridium, et caetera ? Klono était le dieu par lequel juraient les spaciens dans la série d'E.E. Smith, *Triplanétaire*.

Jim trouva Junior Wunier au bureau du responsable de jour, près de l'ascenseur. Junior Wunier ! Tu parles d'un nom à refiler à un gosse ! Ça avait dû l'handicaper dès la naissance. Comme s'il ne l'était pas déjà assez. À dix-huit ans, il avait des cheveux qui ressemblaient à ceux de la Fiancée de Frankenstein, la colonne vertébrale tordue comme le Bossu de Notre-Dame, un pied qui traînait par terre comme Igor, et une tête comme celle de la vilaine duchesse dans le premier livre d'*Alice*. En plus de sa bosse, il avait un singe sur le dos : c'était un

accro du speed. Jim espérait pour lui qu'on l'avait pris avant qu'il se soit crame le cerveau.

Le pire, c'était la tendance qu'il avait à baver.

Et lui, Jim Grimson, qui croyait être né avec des handicaps !

Jim avait pitié de ce pauvre type, mais ne pouvait pas l'encadrer.

Et le plus beau, c'était que Junior Wunier avait pris Kickaha comme modèle. Kickaha, le beau et puissant héros, vif et toujours plein d'astuce. Jim aurait plutôt pensé que Wunier choisirait Théotormon, un Seigneur que son père avait capturé et dont le corps avait été cruellement transformé dans un laboratoire en celui d'un monstre, avec des nageoires et une face hideuse et bestiale.

Wunier ressortit du magasin avec cinq livres de poche pour Jim.

« Lis ça et chiale un bon coup », dit-il. Jim cala les romans de Farmer sous son bras. Devaient-ils être son salut ? Ou bien étaient-ils comme tout le reste, pleins de promesses qui n'étaient finalement que du vent ? Wunier mena Jim à sa chambre en le faisant passer par des salles pour l'instant vides. Tout le monde était dans sa chambre, dans la salle de jeux, ou en thérapie privée ou de groupe. Les salles larges et longues, avec leurs murs blancs et leur sol gris, résonnaient du bruit de leurs pas. On avait momentanément assigné une chambre seule à Jim, petite et qui faisait très chambre d'hôpital. Le minuscule placard était cependant plus que suffisant. Les seuls vêtements que Jim possédait étaient sur son dos, et c'était sa mère qui les lui avait apportés, après que Mme Wyzack les lui avait donnés. Comme ils étaient à Sam, ils étaient trop serrés pour lui. Ses chaussures le gênaient : c'étaient des souliers de ville à bout carré que Sam n'aurait mis que si sa mère avait menacé de le tuer, ce qui était probablement le cas. Junior Wunier indiqua une niche dans le mur.

« Tu peux mettre les bouquins là. Maintenant, voilà les règles de la baraque. »

Il s'appuya contre un mur. Tenant le papier à deux mains près de ses yeux, il le lut à haute voix. Une projection de salive mouilla le papier.

Malheur de ma mère ! se dit Jim. Ce type était le petit frère de Sylvestre le Chat. Il s'assit dans l'unique fauteuil de la pièce, un fauteuil en bois avec un coussin amovible. Il avait envie d'une cigarette. Il avait vaguement mal aux dents, et les nerfs aussi tendus qu'un câble téléphonique ; il avait vraiment besoin de se faire calmer le tempérament.

Wunier continuait sa litanie, comme un moine bouddhiste en train de psalmodier le Soutra du Lotus. Le patient devait garder sa chambre propre et rangée. Le patient devait prendre une douche chaque jour, se nettoyer les ongles, etc. Le patient n'avait le droit d'utiliser que le téléphone du bureau du responsable, et pas plus de

quatre minutes. On n'avait le droit de fumer que dans le foyer. Les graffiti étaient interdits. Les patients surpris avec des drogues non prescrites ou de l'alcool, ou à s'acheter un flingue (selon le terme de Wunier), risquaient l'exclusion à coups de pieds au cul.

« Et quand tu te branles, dit-il, ne le fais pas dans les douches ou en présence de quelqu'un d'autre.

— Et devant une glace ? demanda Jim. C'est l'image de quelqu'un d'autre ?

— Je me marre, grogna Wunier. Obéis aux règles et t'auras pas de problèmes. »

Wunier traîna le pied jusqu'au mur et arracha un papier qui y était scotché. Jim lut ce qui y était écrit avant qu'il n'aille dans la corbeille.

UN PSY, C'EST PAS SI AFFREUD.

En dessous apparaissait un petit dessin moqueur.

« Y a un petit rigolo qui accroche ce genre de trucs dans les piaules, dit Wunier. On l'appelle l'Afficheur Rouge. C'est son cul à lui qui va être rouge, si on le chope. »

À part quelques imprimés encadrés qui avaient l'air de sortir du *Saturday Evening Post*, le seul objet pendu au mur était un calendrier.

« Et les mantras ? demanda Jim. Il y a plein de chambres qui en ont au mur.

— Ça, c'est d'accord, ça fait partie de la thérapie. Y en a qui en ont besoin pour entrer dans le monde des Hommes-Dieux. » Wunier se tut un instant, puis : » Tu as décidé quel personnage tu vas prendre ? »

Visiblement, il avait envie de rester pour discuter. Le pauvre, il devait se sentir seul. Mais Jim n'avait pas l'intention de se sacrifier pour un type qui était la dernière personne avec qui il voulait parler.

« Non », dit Jim. Il allait se lever quand il se rencogna dans le fauteuil. Il montra l'espace entre son lit et le plancher.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » Wunier écarquilla les yeux. Il se baissa pour regarder sous le lit, puis se ravisa.

« Quoi, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça vient de bouger. J'ai cru que c'était juste les ombres. Mais c'est très noir, plus noir que l'espace. On dirait que si on y met la main, elle va geler et se détacher et qu'elle va partir dans la quatrième dimension. Ça ressemble un peu à un fuseau d'une trentaine de centimètres de long. Hé, ça a encore bougé ! »

Wunier jeta un bref coup d'œil au lit et un autre, plus long, à Jim.

« Il faut que j'y aille », dit-il. Avec une feinte désinvolture, il ajouta : » Je te laisse faire la conversation à ton pote. » Mais il sortit de la chambre en vitesse.

Jim éclata d'un rire sonore quand Wunier ne put plus l'entendre. La chose qu'il avait prétendument vue était tirée d'un roman de Philip

Wylie – il ne se rappelait plus le titre – mais il ignorait si Wunier avait vraiment cru qu'il y en avait une sous le lit ou s'il avait eu peur que Jim se mette à perdre les pédales. Cependant, une minute plus tard, il était d'une humeur mi-rouge mi-noire. Une espèce de phase alternative, la dépression alternant avec la colère. D'après les psychologues, la dépression, c'était de la colère dirigée contre soi-même. Alors comment pouvait-il, telle une lumière qui s'allume et s'éteint sans arrêt, se retrouver dans les deux états en l'espace d'une minute ? Peut-être bien qu'il était en train de perdre les pédales.

LA DÉPRESSION, C'EST DÉPRIMANT.

Il allait accrocher ça au mur des toilettes. Il leur montrerait que ce fichu Afficheur Rouge invisible n'était pas le seul à pouvoir frapper dans l'ombre.

Il n'avait même pas de vêtements à lui. Et pas d'argent non plus. Un homme ou une femme dépouillé de ses affaires et de son argent était une personne qui avait perdu son humanité. Ce n'était plus une personne. À moins que ce ne soit un fakir ou un yogi hindou, quelqu'un qui fasse partie d'une culture qui considérait ces gens-là comme des saints. Mais pas dans ce monde où c'étaient les vêtements et l'argent qui faisaient l'homme, où l'empereur était le seul à pouvoir aller nu en restant une personne. Il n'avait rien.

Assis dans le fauteuil, le regard dans le vide, néant se regardant dans un miroir, il sentit le noir en lui reculer. Du rouge lui succéda, du rouge qui jaillissait dans chaque cellule de son corps et de son esprit.

Mais un homme en colère était un homme qui possédait quelque chose. La rage était une force positive même si elle menait à une action négative. Un poème qu'il avait lu il y avait longtemps disait... comment c'était ? Il n'arrivait pas à se le rappeler textuellement... que la rage marcherait si la raison s'y refusait.

Gillman Sherwood, un autre patient, passa la tête à la porte.

« Hé, Grimson ! Thérapie de groupe dans dix minutes ! »

Jim acquiesça et se leva.

Il savait quel personnage il allait choisir. Devenir.

Orc le Rouge. Un Seigneur dépravé de la série, le plus dangereux ennemi de Kickaha. Un salaud ignoble et toujours en rogne. Il foutait le bordel partout parce que c'était le bordel dans sa tête.

CHAPITRE 4

31 octobre 1979, Halloween

Quelque chose avait réveillé Jim juste avant que le réveil sonne. Les yeux encore brouillés de sommeil, il avait regardé en l'air. Les fissures du plafond formaient lentement une carte du chaos. Ou étaient-ce les premiers coups de crayon du dessin d'une bête ou d'un symbole occulte ? Plusieurs nouvelles lézardes étaient parties des anciennes depuis qu'il s'était couché la veille.

Le réveil le fit sursauter. *Drrrinnngg* ! On se lève ! Debout, flemmard ! Du fric ! Du fric ! On remonte sur la brèche !

Traversant les fin rideaux jaunes, le soleil levant faisait briller de minuscules poussières blanches qui tombaient des fissures.

La terre avait bougé sous la maison et fait trembler son lit. Quelque part en dessous de lui, un des tunnels ou un des puits de mine désaffectés qui couraient sous Belmont City s'était déplacé ou effondré, et la maison des Grimson s'était un peu plus enfoncée ou inclinée.

Il y avait trois mois de cela, à cinq rues de là, deux maisons en vis-à-vis étaient tombées dans un trou de cinquante centimètres de profondeur qui était soudain apparu. Elles penchaient maintenant l'une vers l'autre, leurs vérandas arrachées à l'avant et à l'arrière. Autrefois séparées de deux mètres, elles étaient enchevêtrées l'une dans l'autre, coincées dans le trou comme deux suppositoires trop gros et trop durs dans l'ogre du petit Poucet.

Une minute plus tôt, une secousse l'avait brutalement tiré, telle une truite au bout d'un hameçon, d'un cauchemar. Mais ce n'était pas un rêve de monstre qui l'avait fait gémir et geindre. C'était un rêve noir sur noir dans lequel rien, rien du tout, ne se passait.

Il s'ordonna de tirer son cul de flemmard du lit et de se le manier. « Avec une chanson sur les lèvres ». Tu parles. Une chanson du genre « Triste Lundi », ouais. Sauf qu'on était mercredi, jour de la fête des Morts.

La chambre était très petite. Sept grands posters étaient fixés sur

le papier peint à motif de roses rouges sur fond vert pastel, et sur la porte. Le plus grand était celui de Keith Moon, Moon le Dingue, feu le batteur génial et fou des Who. Le plus coloré montrait les cinq membres des Hot Water Eskimos, un groupe de rock local. On voyait « Pétard » Dillard en train de vomir dans son saxophone, Veronica Pappas, la « Chatte Chantante », en train de se fourrer le micro sous sa minijupe en cuir, Bob Pellegrino « Petit Plomb » qui branlait une de ses baguettes, Steve Larsen « Tête de Chèvre » qui donnait l'impression de baiser sa gratte, et Sam Wyzack « Le Moulin à Vent » en train de titiller son clavier. Au-dessus de ce groupe répugnant planait une dizaine de clochettes ressemblant à des OVNI en vol. De près et en pleine lumière, on distinguait les fils très fins qui les retenaient au plafond.

Vêtu d'un haut de pyjama vert et déchiré, d'un bas de pyjama rouge et de chaussettes noires, il sortit de son lit et ouvrit la porte. Oui, elle coïncait plus qu'hier. Prenant à gauche, il suivit le couloir obscur. Le tapis d'un vert éteint était usé jusqu'à la trame. Une fois dans la minuscule salle de bains, il alluma la lumière. Il jeta un coup d'œil dans le miroir et fit la grimace. Un troisième bouton rouge apparaissait sous la peau. Ses poils de barbe roussâtres avaient poussé depuis hier. Les rasoirs émoussés que son père l'obligeait à garder parce que les neufs coûtaient trop cher allaient lui mettre la peau à vif, faire sauter les côtes des boutons qu'il avait percés et les faire saigner.

Il urina dans le lavabo. Par ce geste, Jim aidait son père, Eric Grimson. Eric gueulait toujours parce que les coups de chasse d'eau faisaient grimper la facture de flotte. Jim prenait aussi une petite revanche, secrète mais réelle, sur ce tyran domestique, ce connard omniprésent qu'était son père.

En même temps, il étudiait son visage. Ces grands yeux d'un bleu profond provenaient à la fois de son père norvégien et de sa mère hongroise. Ses cheveux rouquins, sa longue mâchoire et son menton proéminent venaient d'Eric Grimson. Les oreilles petites, le nez long et droit, les pommettes hautes et l'aspect un peu oriental des yeux étaient un don de sa mère, Eva Nagy Grimson. Il tenait son mètre quatre-vingt-quatre de son père. Jim prendrait encore sept centimètres s'il devenait aussi grand que son paternel. Ce dernier était sec et étroit d'épaules, mais Jim avait pris les épaules larges de la famille de sa mère, dont les frères étaient trapus mais très carrés et musclés.

Bon Dieu ! Si seulement il pouvait se débarrasser de ces foutus boutons, il serait peut-être potable. Il pourrait peut-être même sortir avec Sheila Helsgets, la fille la plus canon de Belmont Central High, son amour sans réciproque. Jim avait l'intention de chercher « sans réciproque » un jour dans le dictionnaire pour savoir ce que ça voulait

dire exactement. Pour lui, ça signifiait que l'amour ne venait que de lui, qu'elle ne s'intéressait pas plus à lui qu'un satellite en orbite à l'écho radar qui rebondissait sur lui.

La seule fois où elle s'était adressée directement à lui, c'était pour lui demander de ne pas se tenir entre le vent et elle. Ça l'avait blessé, mais pas au point de le faire cesser de l'aimer. Il s'était mis à prendre un bain deux fois par semaine, ce qui était un gros sacrifice, étant donné le peu de temps dont il disposait pour ce genre de détails.

Ces boutons ! Pourquoi Dieu, s'il existait, en affligeait-il les adolescents ?

Après s'être éclaboussé d'eau le visage et le pénis et se les être séchés avec la serviette normalement réservée à son père, il se dirigea vers la cuisine. Malgré l'obscurité qui régnait dans le couloir, il distinguait la poussière de plâtre blanc sur le tapis. Dans la cuisine, il remarqua de nouvelles fissures dans le plafond verdâtre. Il y avait de la poussière blanche sur la gazinière et la toile cirée de la table.

« On va tous tomber dans un trou, marmonna-t-il. Jusqu'en Chine. Ou en enfer. »

Il confectionna en vitesse son petit déjeuner. Il ouvrit à la volée la porte du frigo quadragénaire, dont les rouleaux de refroidissement qui le dominaient ressemblaient à une antique tour de guet martienne. Il en sortit un pot de mayonnaise, une saucisse polonaise, un piment polonais assez fort pour lui cramer l'anus quand il ressortirait le lendemain, une demi-banane marron, de la salade fanée, et du pain glacé. Il oublia de refermer la porte. Pendant que l'eau pour son café instantané montait à ébullition, il coupa la saucisse et la banane en tranches et s'en fit un sandwich.

Il alluma la radio, achetée par le père de son père au lendemain de l'apparition des premières radios à transistors sur le marché. Le tube à vide premier choix prenait la poussière dans le grenier surabondant, en compagnie de vieux tas de journaux et de magazines, de jouets cassés, de vêtements usagés, de vaisselle ébréchée, d'argenterie ternie, de balais sans poils, et d'un aspirateur grillé, un Hoover de 1942.

Eric et Eva n'aimaient pas jeter quoi que ce soit, à part les ordures, et encore. On dirait, songea Jim, qu'ils s'amputent d'un bras chaque fois qu'ils balancent quelque chose. La plupart des gens mettaient leur passé derrière eux. Ses parents le mettaient au-dessus d'eux. Il prit une grosse bouchée de son sandwich, suivie d'un morceau de piment polonais. La bouche en feu et les larmes aux yeux, il éteignit le gaz et versa l'eau bouillante dans une tasse. Alors qu'il remuait le café instantané, la fin du bulletin météo de Wyek, la seule station rock de Belmont, éclata dans la cuisine. Après, la radio se mit à brailler le numéro seize du top cinquante local pour la semaine. « C'est

pas ta main que je veux ! » était la première chanson des Hot Water Eskimos que Jim eût entendue à la radio. Ce devait aussi être la dernière. Tandis qu'il se penchait au-dessus de l'évier pour se remplir un verre d'eau froide, il entendit un grognement qui ne venait pas de la radio. Puis l'appareil se tut. L'espace de deux secondes, il n'y eut plus que le bruit de l'eau qui coulait. Puis le grognement reprit derrière lui.

« Nom de Dieu, je te l'ai dit cent fois ! Baisse ce putain de son ! Ou je te jure que je fous cette radio de merde par la fenêtre ! Et ferme ce putain de frigo ! »

La voix était faible en volume mais grave dans le ton.

C'était celle de son père, de son maître légal. Celle qui avait empli Jim d'effroi et d'étonnement quand il était enfant. Elle n'avait pas l'air humaine. Encore aujourd'hui il avait du mal à croire qu'elle l'était.

Pourtant, il se rappelait des moments où il l'avait aimé, où elle l'avait fait rire. C'était ça qui rendait son attitude envers son père ambiguë. Mais pour l'instant, tout était très clair.

Il se redressa, coupa l'eau, et se mit à boire son verre tout en se retournant lentement. Eric Grimson, grand et rougeaud, avait les yeux injectés de sang, les paupières gonflées, de grosses bajoues et du bide. Les capillaires éclattés de son nez et de ses joues rappelaient à Jim les fissures des plafonds. Jésus Marie Joseph !

Encore un affrontement parent-enfant, comme disait le psychologue scolaire. Encore une engueulade avec un peigne-cul, selon Jim.

Son paternel s'assit. Il mit les coudes sur la table et enfouit son visage dans ses mains. Un instant, il donna l'impression qu'il allait pleurer. Puis il se redressa et frappa bruyamment la table de ses paumes ouvertes, faisant sursauter le sucrier. Il avait l'air furieux. Mais, quand il approcha une allumette enflammée de sa cigarette, ses mains tremblaient.

« Tu as mis le son à fond exprès, hein ? Tu veux m'empêcher de dormir. Pourtant, Dieu sait, et toi aussi, et ta mère aussi, que j'en ai besoin. Mais non, il faut que tu m'empêches de dormir. Pourquoi ? Par pure méchanceté, merde, par saloperie, à cause de la mesquinerie que tu as héritée de ta mère, voilà pourquoi ! Et je t'ai dit de fermer le frigo ! Espèce de... de... serpent ! Voilà ce que tu es ! Un serpent de merde ! »

Sa main droite s'écrasa sur la table. L'odeur de vieille bière qui lui sortait de la bouche fit froncer le nez à Jim.

« J'en ai plein le dos de tes conneries ! Je te jure que je vais foutre cette radio par la fenêtre ! Et toi avec !

— Vas-y ! dit Jim. Pour ce que j'en ai à foutre ! » Son père n'oserait pas relever le défi. Quel que fût l'état de fureur d'Eric

Grimson, il ne détruirait rien qui risquerait de lui coûter de l'argent à remplacer.

Eric se leva de sa chaise.

« Dehors ! hurla-t-il. Dehors, dehors, dehors ! Je ne veux plus voir ta gueule ici, espèce de paumé chevelu ! Fous le camp ou je t'amène au lycée à coups de pied au cul ! Barre-toi ! Tout de suite ! Tout de suite ! »

Le vieux essayait de le pousser à le frapper, songea Jim. Alors il pourrait casser quelques os à son fils, lui mettre le pif en sang, lui bourrer le ventre de coups de poing, le frapper aux reins et lui lasser les couilles.

Ce qui était exactement ce que son fils avait envie de lui faire, et qu'il ferait un jour.

« Très bien ! cria Jim. Je me tire, pochtron, assisté social, parasite, branleur, minable ! Et tu peux le fermer tout seul, ton frigo ! »

La voix de bétonneuse d'Eric devint plus profonde mais plus bruyante. Il avait le visage rouge, et sa bouche grande ouverte laissait voir des dents tordues, jaunies par le tabac. Ses yeux ressemblaient à deux caillots de sang.

« Ne me parle pas comme ça, à moi, ton père ! Saloperie de hippie, espèce de... de...

— Qu'est-ce que tu dirais de pourriture de coco de merde ? dit Jim en passant près de son père avec prudence, prêt à se défendre mais tremblant violemment.

— Ouais ! C'est exactement ça ! » rugit son père. Mais Jim s'était élancé dans le couloir. Juste avant d'entrer dans sa chambre, il vit une porte s'ouvrir à l'autre bout du corridor. Par l'étroit rectangle entre la porte et le mur passèrent une lumière vacillante et une puissante odeur d'encens. Le visage de sa mère apparut. Comme d'habitude, elle avait prié en tripotant les grains de son chapelet, agenouillée devant les statuette de sa chambre. Puis elle avait entendu le remue-ménage, et au lieu de sortir pour défendre son fils, elle s'était tapie derrière la porte en attendant que la paix et le silence soient revenus, ou du moins paraissent sur le point de s'établir.

« Dis à Dieu qu'il se la mette profond ! » cria Jim.

Sa mère eut un hoquet d'horreur. Sa tête disparut, et sa porte se referma lentement et sans bruit. C'était tout sa mère, ça. Lente, discrète, silencieuse et douce. Et pas plus efficace que l'ombre à laquelle elle ressemblait. Elle vivait depuis si longtemps parmi les fantômes qu'elle en était devenue un.

CHAPITRE 5

Jim, habillé et son sac de bouquins scolaires à la main, franchit le seuil de la maison d'un bond. Derrière lui, son père se tenait à la porte et lui criait des insultes et des menaces. Il n'irait pas poursuivre son fils en dehors de son territoire, là où il se sentait en sécurité. C'était le coq du village sur son terrain. Lequel, en fait, était celui de la banque, si on voulait entrer dans les détails techniques. Et risquait, si les tunnels et les puits qui se trouvaient sous la maison persistaient à s'effondrer, d'appartenir bientôt à notre Mère la Terre.

Le ciel était dégagé, et le soleil promettait de réchauffer l'atmosphère jusqu'à une vingtaine de degrés. Un chouette temps pour Halloween, même si la météo prévoyait des nuages plus tard dans la journée.

Ça, c'était pour la météo extérieure. Jim avait l'impression que des éclairs jaillissaient et que le tonnerre grondait en lui, comme une ogresse furieuse balançant de la vaisselle et des casseroles dans tous les coins. Des nuages noirs filaient à travers son ciel personnel, annonçant que le pire était encore à venir.

Eric Grimson continuait à hurler, bien que son fils fût déjà une rue plus loin. Quelques personnes pointaient la tête à la porte pour voir ce qu'était ce vacarme. Jim s'élança en avant en balançant son sac, qui contenait cinq manuels dont il n'avait ouvert aucun la veille, des crayons, un stylo à bille, et deux cahiers sur les pages desquels apparaissaient surtout des brouillons de paroles de chansons. Il contenait aussi trois livres de poche déchirés et sales, *Nova Express*, *Venus on the Half-Shelf*, et *Ancient Egypt*.

Sa mère n'avait pas eu le temps de lui préparer son déjeuner. Peu importait. Son estomac était douloureux comme un poing serrant du fil de fer barbelé chauffé au rouge.

C'était trop dur depuis trop longtemps.

Quand est-ce qu'il allait exploser, faire son propre Big Bang ?

Ça venait, ça venait.

Il avait noté ses dernières paroles de chanson, « Glaciers et

novas », dans un de ses cahiers.

*Brûle, brûle, brûle ! Rien ne révèle mon intense chaleur.
Les mots sont des ombres ; ta fureur c'est la substance.
L'Oncle Sam va obscurcir mon feu.
L'Oncle Sam est un glacier qui érode,
De huit kilomètres de haut,
Il aplatit les montagnes.
Le glacier veut tout aplatir,
Le glacier veut éteindre les feux.
Papa et Maman sont des géants de glace
Qui viennent m'attraper, refroidir mon feu.
Géant de glace de la maison blanche.
Trolls du FBI, Ogres de la CIA.
Les matons-garous m'encerclent.
La taule-frigo va geler le feu.
Achab chassant Moby Dick,
Chassant sa Maudite Bite, dit-on.
Achab arrachant son masque à Dieu,
Cœur-obus prêt à éclater,
Sa rage est une chandelle, la mienne une lampe à arc,
Depuis des milliards et des milliards d'années,
Le Temps, vieil aiguilleur, dévie les rails,
L'express du Soleil fonce tout droit,
Suivant son destin, la Nova Spéciale
Enfle, explose et incinère tout,
Éclaboussant Pluton de débris de Mars.
Le glacier rend mon cadavre gelé,
Le glacier se rend au feu.
Le cadavre gelé brûlera encore.
Le feu juste ne s'éteint jamais. Brûle, brûle, brûle !*

Ça disait tout, mais ce n'était pas assez.

Voilà pourquoi les films, les tableaux, et le rythme du rock – surtout le rythme du rock – valaient quelquefois mieux que les mots. L'indicible était dit. Mieux dit, en tout cas.

Un instant, la rue sembla onduler. Elle miroitait, instable comme un mirage dans le désert. Puis l'impression s'estompa et la rue reprit son immobilité. Cornplanter Street était aussi stable que quelques secondes auparavant. Et aussi crasseuse. À sept rues de là, au-dessus des toits des maisons, les cheminées et les étages supérieurs gris-noir des Aciéries Helsgets étaient comme des géants de métal. Des géants morts, car il ne s'en échappait ni puanteur ni fumée noire. Jim se rappelait l'époque où ils étaient vivants, mais c'était si loin que

ç'aurait pu être en un autre siècle.

L'acier bon marché venu de l'étranger avait fermé le complexe industriel de la région. De ce moment, c'était du moins l'impression de Jim, dataient les ennuis de ses parents et, par conséquent, ses propres ennuis. Si les hauts fourneaux avaient déversé des nuages de crasse et de poison sur la ville, ils lui avaient aussi apporté la prospérité. Mais avec l'air pur étaient venus la pauvreté, le désespoir, la colère et la violence. Les citoyens pouvaient maintenant voir les maisons à deux rues de distance, mais ils ne voyaient plus l'avenir et il n'était pas sûr qu'ils en eussent envie.

Cette rue, toute la ville, c'était le « Désolation Row » de Bob Dylan.

Jim traîna ses bottes de cuir sales et balafrées le long du trottoir fissuré. Il passa devant des pavillons à étage bâtis à la fin de la deuxième guerre mondiale. Certains jardins de devant étaient clôturés ; certaines clôtures étaient peintes en blanc et réparées de frais. Quelques terrains avaient de belles pelouses. Ceux qui n'avaient que peu ou pas d'herbe étaient occupés par de vieilles voitures posées sur des parpaings ou par des motos à moitié démontées.

Le soleil du matin resplendissait dans le ciel parfaitement bleu. Pourtant, depuis longtemps, Jim trouvait que la lumière de Belmont City ne ressemblait à aucune autre. Elle était particulièrement dure et, en même temps, cendreuse. Comment est-ce que la lumière du soleil dans une atmosphère pure pouvait être cendreuse ? Il n'en savait rien. C'était comme ça. Il ignorait à quand remontait la première fois où il avait eu cette impression. Il se demandait si ce n'était pas à l'époque où ses poils pubiens avaient commencé à pousser. SPOING ! Il était là, ce Truc irrépessible. SPOING ! Il se dressait et enflait comme un cobra en colère devant n'importe quoi, du moment que ce n'importe quoi touchait au sexe. N'importe quoi vu au cinéma, dans des photos, dans des pubs, ce qu'on voudra, les inexplicables pensées errantes et les images mentales – tout le faisait se dresser comme une sorcière agitant une baguette magique. SPOING ! Il était là, et ça n'allait pas sans embarras.

C'était à cette époque que la lumière de Belmont City était devenue dure et cendreuse.

C'était sûr, ça ?

Peut-être que ça avait commencé quand il avait eu sa première « vision ». Ou quand ses « stigmates » étaient apparus pour la première fois.

Jim vit son meilleur pote, Sam Wyzack, « Le Moulin à Vent », à un demi-pâté de maisons de là sur Cornplanter Street. Sam se tenait devant chez lui, près de la clôture de piquets blanche. Jim accéléra le pas. Seuls son grand-père, Ragnar Grimsson, marin norvégien et

ingénieur des chemins de fer, et Sam Wyzack l'aimaient vraiment. Leurs âmes à tous trois étaient comme des diapasons accordés sur la même note. Mais son grand-père était mort cinq ans plus tôt (c'était peut-être là que la lumière s'était mise à être dure et cendreuse) et aujourd'hui seuls Sam et Jim vibraient sur la même fréquence.

Sam mesurait un mètre quatre-vingts et il était très maigre. Sa figure anguleuse et pointue aurait pu servir de modèle pour celle de Vil Coyote, dans les cartoons de Bip-Bip. Comme lui, il avait l'air affamé et aux abois, mais il manquait à ses yeux marron foncé et rapprochés la lueur inextinguible d'espoir qu'avaient ceux du Coyote. Ses cheveux noirs et luisants étaient indisciplinés et broussailleux, presque à l'afro.

Comme Jim s'approchait, Sam cria « Jimbo ! Mon pote ! » d'une voix haut perchée et geignarde. Il entama une danse traînante tout en chantant les six premiers vers d'une chanson qu'avait écrite Jim. Jim la trouvait bonne, mais les Hot Water Eskimos l'avait refusée parce qu'elle n'était « pas assez rock ». Le premier vers était une phrase que disaient les chamans esquimaux de Sibérie quand ils pratiquaient la magie, des mots qui organisaient les lignes de force chaotiques en puissants instruments pour faire le bien ou le mal.

La chanson complète donnait ceci :

ATA MATUMA M'MA TA !

T'as des problèmes, t'es dans la merde ?

Demande le vieux chaman sibérien.

Magie de sorcier, résultat garanti.

Le chaman chante un charme de l'Âge de Pierre :

ATA MATUMA M'MATA !

Prends tous ces articles de magie,

Tu les trouveras pas à Monoprix !

Plume d'ange, souffle de Dracula,

Malaria d'ours polaire,

Promesse tenue de politicien,

Cri sortant des chiottes du Capitaine Crochet,

Cérumen de Spock, de la lointaine Vulcain,

Indice Nielsen de Tinker Bell,

Sang de navet – rhésus négatif,

L'amour des femmes de Jack l'Éventreur,

Chas de l'aiguille qui piège le riche,

Nombrils d'Adam et Eve,

Visa tamponné par Satan lui-même.

*Mélange le tout comme si t'étais Betty Crocker.
Touille bien le brouet bouillonnant !
Quand il refroidit et quand il hurle,
Bois-le, bois-le !*

A TA MA TUMA M'MATA !

« Le charme d'« Ata Ma tuma M'Mata » ne marchera pas, Sam, dit Jim. J'ai le moral à zéro. Et j'ai les boules, bien comme il faut. »

Mme Wyzack le regardait par la fenêtre. Elle était grande, avec des seins comme ceux de la mère des Titans, et c'était elle-même une sacrée mère. À l'inverse de la mère de Jim, c'était elle qui portait la culotte dans la famille. M. Wyzack n'était pas une femmelette, mais c'était l'ombre de sa femme. Quand elle bougeait, il bougeait. Quand elle parlait, il acquiesçait.

L'expression de Mme Wyzack était bizarre. Regrettait-elle que Jim ne soit pas aussi son fils ? Elle voulait au moins six gosses, de la marmaille, une pulsation de progéniture. Mais elle avait subi une hystérectomie après Sam, son premier-né. M. Wyzack, dans ses moments les moins charitables, et ils étaient fréquents, disait que Sam lui avait empoisonné l'utérus.

Ou bien avait-elle cette expression si étrange parce qu'elle trouvait l'ami de Sam si étrange ? Un gosse qui avait eu des visions aussi bizarres et qui souffrait de stigmates n'était pas un camarade normal pour son fils.

La mère de Jim... c'était une autre histoire. Elle avait cru au début que Jim était un nouveau saint François à cause des choses mystérieuses qu'il avait vues et de ses saignements inexplicables. Mais à mesure que Jim grandissait, elle avait remisé ses rêves de sainteté. À présent, elle se demandait si elle ne s'était pas accouplée avec le diable en dormant et si Jim n'était pas le fils de cette union. Elle ne l'avait jamais dit, mais le père de Jim, si. Mais Jim pensait que son père ne faisait que répéter ce qu'elle lui avait dit. D'un autre côté, son père avait bien pu inventer cette histoire. S'il ne passait pas son temps à faire du mal à son fils, c'était seulement parce qu'il avait d'autres choses à faire. Comme se soûler ou jouer aux cartes.

Jim fit un signe de la main à Mme Wyzack. Elle recula comme si elle était surprise, puis revint à la fenêtre et lui rendit son signe. Étant donné qu'elle n'avait peur de personne — il regrettait amèrement que sa mère ne soit pas comme ça — elle devait être en train de penser du mal de lui. Un instant, elle s'était sentie honteuse. À moins, se dit-il, que comme un imbécile, il ne fût trop sensible et ne se regardât trop le nombril. C'était ce que son père et son conseiller d'éducation lui

avaient dit.

Jim et Sam s'éloignèrent. Sam secoua la tête, et sa coiffure quasi afro s'agita comme le panache du casque d'un guerrier troyen.

« Alors ? geignit Sam à l'oreille de Jim.

— Quoi, alors ?

— Bordel, t'as dit que t'avais le moral à zéro, ça fait cinq minutes qu'on marche et t'as pas ouvert le bec ! T'as pas le moral pourquoi ? Toujours la même chose ? Ton vieux et toi ?

— Ouais, répondit Jim. Excuse. J'étais complètement parti à réfléchir. Un de ces jours, je vais me paumer et je reviendrai plus. D'ailleurs, pourquoi je reviendrais ? Enfin, je te raconte ma triste et sordide histoire. »

Sam l'écouta, en n'émettant que des grognements ou des « C'est dingue, mon vieux ! Dingue ! » Quand Jim eut fini, il dit : « Quel bordel ! Et maintenant, qu'est-ce que tu peux faire ? Rien... d'après le Big Boss. Mais tu vas pas tarder à avoir dix-huit ans, et alors tu pourras dire à ton vieux d'aller se faire foutre.

— Si on s'est pas d'abord entre-tués.

— Ouais. *That's all, folks !* Point final. Pas de « suite au prochain numéro ». T'as les glandes ? Écoute, Maman et moi on s'est engueulés ce matin pour le même genre de truc que ton père et toi. Mais avec la Matouze, c'est toujours à propos de la musique, tu sais :

« Je me suis crevé le cul », qu'elle dit, « pour que tu puisses suivre des cours de musique, et maintenant tu sais jouer du piano et de la guitare. Mais je me suis pas usé le tempérament à travailler comme employée d'épicerie, à faire la baby-sitter et Dieu sait quoi encore, et à me serrer la ceinture pour que tu fasses du rock. Et voilà que tu veux t'habiller comme un punk, avoir l'air d'un Peau-Rouge ivre mort sur le sentier de la guerre, et m'embarrasser, moi, ton père et le père Kochanovski ! Que tous les saints me viennent en aide, que la Vierge Marie me vienne en aide ! Je voulais que tu joues de la musique classique, Chopin et Mozart, que je puisse être fière de toi ! Regarde-toi ! » Et ainsi de suite. Toujours les mêmes conneries.

« Alors j'ai dit un truc que j'aurais jamais dû dire, mais j'avais vraiment le démon. »

Sam se mit à faire de grands moulinets avec les bras dont l'un tenait le sac de son déjeuner, Wyzack « Le Moulin à Vent » se mettait en action.

« Tu t'es crevé le cul ? » je lui ai dit. « Eh ben, il en reste encore ! Comment t'appelles ça ? Un chameau ? » Et j'ai montré son gros cul. Dieu sait que j'aime vraiment ma mère même si c'est une emmerdeuse, la plupart du temps. En tout cas, j'ai eu intérêt à me barrer vite fait. Maman m'a balancé des assiettes et s'est mise à me courir après avec un balai. J'ai été obligé de cavalier à travers toute la

baraque et ensuite dans le jardin de derrière avec elle qui me gueulait dessus et le paternel qui se roulait par terre, mort de rire et bien content de voir ma mère remonter les bretelles de quelqu'un d'autre. »

Jim fut blessé du manque apparent d'intérêt de Sam pour les ennuis qu'il avait avec son père. Jim crevait, bavait d'envie d'une chose : de la sympathie, de la compréhension, des conseils. Et que faisait son prétendument meilleur ami ? Il ignorait les problèmes super importants de son copain pour parler des siens, que Jim avait trop souvent entendus.

CHAPITRE 6

Quittant Cornplanter Street, ils s'engagèrent dans Galler Avenue, qui menait tout droit sur six pâtés de maisons jusqu'au Lycée Central de Belmont City. Des voitures pleines d'élèves les dépassaient. Aucun ne leur fit de signes de la main, ni ne les appela ; pourtant, tous les connaissaient. Jim avait l'impression d'être un paria, un lépreux dont la seule maladie de peau était l'acné. Son humeur en devint plus noire, sa colère plus rouge.

Merde ! Ces snobinards prétentieux n'avaient pas le droit de le regarder de haut parce que son père était au chômage et que la famille Grimson était fauchée et habitait un quartier ouvrier, prolo et minable. Les élèves qui avaient une voiture n'étaient pas si riches que ça eux-mêmes, à part Sheila Helsgets, et sa famille non plus ne s'en tirait pas trop bien. La fermeture des aciéries avait été un coup très dur pour son père. Il ne valait probablement pas plus d'un million de dollars aujourd'hui, et surtout en droits de propriété, en actions et en obligations sans grande valeur. C'était en tout cas ce qu'il avait entendu dire des Helsgets.

Sam ne se rendait pas compte à quel point Jim était fou amoureux d'elle. Jim ne racontait pas tout à son vieux pote parce qu'il n'avait pas envie qu'on se foute de lui. À cause de sa passion pour Sheila Helsgets, de la poésie « bourge » qu'il écrivait en même temps qu'il pondait des chansons rock, du fait qu'il lisait beaucoup, de son vocabulaire, qui était beaucoup plus étendu que celui de Sam et celui des autres mecs avec qui il sortait, même s'il n'était pas toujours sûr du sens des mots qu'il employait.

«... une cigarette ? dit Sam.

— Quoi ? demanda Jim.

— Bordel ! s'écria Sam. Atterris un peu ! T'es dans la lune, ou quoi ? Retéléportez-moi sur Terre, Scotty. Je te demandais si tu voulais une sèche. »

Au creux de sa main noire aux ongles sales, Sam présentait deux Camel sans filtre. Jim aurait dû être heureux de la proposition : il était

tellement raide qu'il n'avait pas de quoi s'acheter un paquet. Mais, pour une raison quelconque, il n'avait pas envie de fumer.

« Non ! T'as pas du speed ? » Sam se planta une Camel au coin de la bouche, remit l'autre dans la poche de sa chemise noire, et plongeait la main dans la poche extérieure de sa veste bleue. Il en ressortit trois capsules.

« Tiens. Des black beauties. Avec ça, t'es sûr de partir dans les étoiles. Mais gaffe à l'atterrissage.

— Merci, dit Jim. J'en prends une. Je te la devrais !

— Ça fera sept dollars que tu me dois », dit Sam. Hâtivement, il ajouta : » C'est juste histoire de tenir mes comptes à jour. Y a pas le feu. Je te fais confiance, tu sais. Je te fais pas payer les cigarettes que je t'ai refilées, d'ailleurs. Je sais que quand t'en auras, tu me dépanneras en cas de pépin. Comme tu dis toujours, on est comme Castor et Pollux, même que je sais pas qui c'est. »

Jim s'enfourna le speed dans le bec et l'avalait sec. Il s'activa la bouche pour fabriquer de la salive afin de l'aider à descendre.

La biphétamine agit beaucoup plus vite que d'habitude. Zap ! Là où il n'y avait qu'un sang fatigué, comme disait la pub, coulait une rivière d'or fondu, qui courait dans ses veines, sans parler de ses artères, et dont chaque molécule courait les autres pour revenir la première au cœur et repartir à un train d'enfer dans le manège pour une nouvelle course. La lumière crue et cendreuse se fondit en une douceur moelleuse.

Sam avait avalé une black beauty avant de protéger sa cigarette d'une main et d'allumer son briquet de l'autre. Il inspira profondément et souffla la fumée en se remettant en route. Jim qui l'attendait regardait autour de lui comme s'il n'avait jamais vu ce coin. Il voyait le toit du lycée au-dessus des bâtiments pourris (Galler Avenue, c'était *vraiment* la galère). Au-delà, au nord-est, se dressait l'hôpital Wellington, édifice à un étage en brique couleur terre, orné de colonnes toscanes. Au sud-ouest, il y avait la flèche de l'église Saint-Stephan, en plein milieu du quartier hongrois. Plutôt que d'aller à Saint-Gobian, église irlandaise, sa mère préférait faire un kilomètre et demi en plus pour se rendre à Saint-Stephan.

Se tournant à nouveau vers le nord, Jim vit le dôme de la Mairie. Il se passait pas mal de trucs là-dedans, la plupart pas très propres, si ce que disait l'ivrogne d'oncle de Sam Wyzack, qui était juge, était vrai.

Et c'était droit au nord qu'allait Galler Avenue, jusqu'au pied de Gold Hill. Haut, très haut dans le ciel, se trouvaient les demeures des rois et des reines de Belmont City. Tout en buvant leur martini à petites gorgées et en comptant leur argent, ils pouvaient contempler à leurs pieds la populace, le prolétariat, le sel de la terre, ceux qui

hériteraient, non les fonds de dépôts, mais la terre, c'est-à-dire la fange.

Ce qui rendait surtout le père de Jim furieux contre ceux de Gold Hill, c'était que sa femme travaillait chez eux. Ce n'était qu'un emploi à temps partiel, et les riches ne payaient pas lourd (c'est qu'ils étaient près de leurs sous, ces pisse-vinaigre !), mais ça valait mieux que pas d'argent du tout. Eva Nagy Grimson était employée par une petite société pour faire le ménage le lundi, le mercredi et le vendredi. Il y avait longtemps qu'Eric ne touchait plus le chômage. À contrecœur, Eric avait demandé et obtenu l'aide sociale aux chômeurs en fin de droits. Il était d'une génération qui considérait que recevoir l'aide sociale était une honte. Il pensait aussi qu'une femme ne devait pas travailler. Sinon, c'était une humiliation pour son mari. C'était un raté en tant qu'homme et en tant que soutien de famille.

Jim pouvait comprendre que son père souffre de honte, de désespoir et de colère. Mais pourquoi fallait-il qu'il en fasse retomber la faute sur sa femme et sur son fils ? Est-ce qu'il croyait qu'ils appréciaient la merde où ils se trouvaient ? Est-ce qu'ils étaient responsables de leurs problèmes ?

Pourquoi est-ce que son père gaspillait à se pinter le précieux argent que sa femme gagnait ? Pourquoi est-ce qu'il ne levait pas simplement l'ancre, en abandonnant cette maison maudite et en emmenant sa famille en Californie ou ailleurs où il pourrait trouver un job ? Mais s'il faisait ça, il se heurterait à sa femme. Elle acceptait tout ce qu'il faisait, même les trucs les plus idiots, sans jamais se plaindre ni discuter. Sauf une fois. Quand il avait évoqué l'idée de quitter Belmont City, elle lui avait dit d'un ton ferme qu'elle ne le suivrait pas. Elle refusait de déménager loin du clan Nagy et de leurs amis.

« Nom de Dieu ! avait braillé Eric. Avec un Hongrois comme ami, on n'a plus besoin d'ennemi ! »

Jim et Sam étaient à deux rues du lycée, énorme et vieux bâtiment en brique rouge à deux étages. Du moins, se dit Jim, mon corps en est à deux rues. Ma tête, bon Dieu, où elle est, ma tête ? Partout. Il faut que je fasse gaffe. Le jour que tu vivais était le présent. Mais le passé t'accompagnait souvent, il t'enfonçait un doigt à l'ongle acéré dans les tissus du cerveau et t'en prélevait un morceau, et puis il appuyait sur un nerf pour te rappeler que le fond de la vie, c'est la douleur, ensuite, il farfouillait dans d'autres organes, il te tâtait la queue, il te faisait un examen proctologique, il donnait des coups dans la chair à vif de ton cœur pour le faire battre à la vitesse des ailes d'un colibri, il faisait un nœud de jambe de chien avec tes intestins, il te vomissait de l'acide brûlant dans l'estomac, il fabriquait des cauchemars avec le mixer du vieux Morphée, le dieu grec du sommeil.

Titre de chanson : « La main morte du passé ». Non. C'était un

cliché, même si ça n'arrêtait pas la plupart des paroliers de rock. De toute façon, le passé n'était pas une main morte. On le portait en soi comme une chose vivante, comme un ténia. Ou, comme dans Heinlein, comme la limace parasite de Titan, la lune glacée de Saturne, la limace qui enfonce ses vrilles dans le dos des gens et leur suçait le cerveau et la vie. Ou comme une fièvre qu'aucun médicament ne pouvait calmer tant qu'on n'était pas raide mort, et à ce moment-là on n'avait plus besoin de médicaments.

«... a essayé d'avoir un engagement pour ce soir, parce qu'on a plus un rond, disait Sam. On en a un pour samedi soir au Club Whistledick sur Moonshine Ridge, mais c'est un coin à péquenots, et il va falloir jouer de cette dégueulasserie de country. Peut-être qu'on va annuler. Enfin bref, on n'a pas pu en avoir un pour ce soir, et la coupe déborde, comme dit l'autre. Halloween, c'est fait pour rigoler. Tu te rappelles quand on avait quinze ans et qu'on a renversé les chiottes du vieux Dumski, au fond de son jardin ? On avait peut-être quatorze piges, en fait. Tu te rappelles quand Dumski est sorti de chez lui en gueulant et en nous tirant dessus avec son fusil de chasse ? Vingt dieux, qu'est-ce qu'on a cavale !

— C'est pas une mauvaise idée, dit Jim. Je vais appeler au boulot pour leur dire que je suis malade. Ils vont probablement me virer, mais j'en ai rien à foutre.

CHAPITRE 7

Juste avant qu'ils retrouvent la bande, Sam glissa à Jim une tablette de chewing-gum.

« Prends ça. T'as une haleine à assommer King Kong.

— Merci, dit Jim. Ça doit être la saucisse polonaise, y a trop d'ail dedans. D'ailleurs, j'ai mal au ventre. »

Trois types les attendaient. Hakeem Dillard, dit « Pétard », un petit Noir trapu qui souffrait de jaunisse, Bob Pellegrino, dit « Petit Plomb », grand ado avec une énorme moustache noire en guidon de vélo et un œil de verre, et Steve Larsen, dit « Tête de Chèvre ». Ils s'en serrèrent cinq, Jim remarquant que l'accueil de Pétard était loin d'être parfaitement naturel. Tête de Chèvre sortit un mégot de joint et chacun en tira une taffe tout en surveillant l'entrée principale du lycée au cas où le proviseur, Jesse Bozeman, dit « Slip d'Acier », ou un de ses mouchards de profs apparaîtrait.

« Hé, dis donc, on t'a raconté ce que Kiss a fait dans une chambre d'hôtel, à Peoria ?

— Je t'échange un speed contre un tranx.

— ... paraît que Mick Jagger a chopé la chaude-pisse avec la femme du maire...

— Mon vieux m'a dit : » Si tu te fais coiffer à l'iroquoise, je te coupe les burnes. »

— ... crois que Lum va nous coller une interro surprise aujourd'hui ?

— ... et je me suis dit : « Ton triangle et-puis-là-tu-râles, tu peux te le mettre bien profond. » Il voulait que je lui dise ce que c'était, alors que je sais même pas comment ça se prononce, merde. Mais je suis resté cool. Alors j'ai dit à m'sieur Slowacki : « La géométrie, c'est pas mon fort. C'est bon pour les Républicains, et chez moi, on vote toujours démocrate. »

— ... m'a encore envoyé chez Slip d'Acier. Mais il était pas là ; il devait être en train de tirer sa secrétaire à la photocopie.

— ... alors il dit : « Je savais que t'étais grand et que t'étais noir,

mais d'où tu sors ces yeux en boules de loto ? »

— Mec, heureusement que t'es mon pote, parce que je supporte pas les blagues racistes. Tiens, tu connais celle de la gonze blanche ? Y a une souris qui lui rentre dans la fente, alors elle va voir un toubib noir. Il lui dit...»

Bavardant à toute vitesse, comme s'ils parlaient avec les deux côtés de la bouche en même temps, éclatant de rire, se tapant dans le dos, faisant semblant de boxer, les membres du groupe entrèrent en dansant dans le lycée. Jim restait silencieux, ne répondant que par des grognements ou des sourires forcés. La black beauty ne faisait pas l'effet escompté. Celui qui l'avait vendue à Sam avait dû l'arnaquer. Il devait y avoir à peine de biphétamine là-dedans. Le reste, c'était de l'aspirine écrasée ou un truc comme ça.

En se rendant à son casier, il aperçut Sheila Helsgets appuyée contre un mur. Tout en souriant, elle parlait à Robert Basing, dit « Le Baiseur », un blondinet très grand et canon, meilleur avant du lycée et capitaine des équipes de football et de rhétorique. Une pointure. Il avait un max de fric, une Mercedes, et il habitait à Gold Hill. Une moyenne de A moins. Un teint clair et bronzé. Naturellement, il avait branché Sheila, probablement de plus d'une façon, se dit Jim. Mais des sources fiables disaient qu'il s'amusait avec elle. On l'avait même vu dans un night-club de Warren, la ville voisine, en compagnie d'Angie Calorick, dite « La Rapide ».

Le voir tripoter le cul ovoïde de Sheila donna envie à Jim de gerber.

Il claqua violemment la porte de son casier. Sheila détourna son regard de Basing et le regarda. Elle cessa de sourire. Puis elle se retourna vers Monsieur Réussite. Elle se remit à sourire.

Sheila, ma jolie, tu le prends pour Jésus-Christ en personne ! J'aimerais le crucifier, de préférence avec des clous rouillés et pas seulement plantés dans ses mains et ses pieds. Mais ça ne changerait rien.

Elle continuerait à me regarder comme si j'avais la vérole.
« Impur ! Impur ! »

Jim se mit à chanter tout bas en se dirigeant d'un pas lourd vers la salle 201 de biologie. C'était une de ses chansons, intitulée « Bien le bonjour d'en-bas ».

*Dégueulasse-moi, abaisse-moi,
Orne-moi de boutons et de puces.
Raconte-moi des conneries, et déverse
La merde que tu as dans la tête.
Marche-moi dessus et traite-moi de carpette.
Écrase-moi et traite-moi de pelure.*

*Dis que je n'ai aucune classe !
Le ciel marteau-pilon me jette à terre,
Me fait tomber les pellicules des cheveux,
Me tape-tape-tape dessus,
Roc acéré et métal liquide.
Vers de terre, taupes et ossements,
Dieu, le Diable et Madame La Pudeur,
Qui ne me regarde pas de haut,
Tournoyant au cœur de la Terre ?
Tous les chemins de sortie montent.
Peux pas croire que ce soit vrai.
Tous les chemins me regardent de haut.
Amoche-moi, bousille-moi,
Déchire mon âme des griffes de ton mépris.
Traite-moi de loqueteux, allume un cierge,
Dis pour moi une messe loqueteuse.
Dégueulasse-moi, abaisse-moi,
Orne-moi de boutons et de puces.*

Précédé de Bob et de Sam, il entra dans la grande salle le classe et s'assit au dernier rang avec les autres minables. Comme d'habitude, ça parlait fort, ça plaisantait, ça lançait des avions et des boulettes de papier. Puis le silence et l'immobilité tombèrent comme un couperet quand le vieux mais pas vénérable M. Lewis Hunks, la « Grenouille de Bénitier », entra. M. Hunks était sinistre, hargneux et insupportablement dévot. Si on ajoutait que c'était un créationniste que la loi obligeait à enseigner la théorie de l'évolution, même s'il l'appelait « développement », on obtenait un vieillard chenu frustré et malheureux.

Hunks pointait les absents et les présents comme s'il faisait l'appel pour le Jugement dernier. Après chaque nom, il levait les yeux derrière ses épaisses lunettes. Il grimaçait en prononçant le nom d'un élève qu'il n'aimait pas, et avait un mince sourire quand il disait le nom d'un élève qui ne se dirigeait pas vers l'Enfer des Recalés. Il sourit trois fois.

Après avoir désigné un chouchou pour porter la liste des absents au proviseur, Hunks se lança dans le cours du jour. C'était la suite de son cours précédent, sur le système reproducteur de la grenouille. Jim essayait d'être attentif et de prendre des notes, parce que le sujet l'intéressait. Mais il avait mal au ventre et à la tête. Pour arranger le tout, Hunks réussissait à avoir une voix à la fois bourdonnante et criarde. Jim avait l'impression de traverser une plaine plate et dépourvue d'arbres sur un char à bœufs dont une roue manquait d'huile. Le paysage l'endormait, mais le bruit de la roue le gardait

éveillé.

Sam Wyzack, assis à côté de Jim, se pencha vers lui et souffla :

« Je vais m'endormir. Pourquoi tu lui dis pas qu'il raconte des conneries ? Au moins, on crèvera pas d'ennui.

— Pourquoi tu lui dis pas, toi ? lui rétorqua Jim.

— Merde, j'y connais rien, à son cours, et en plus je m'en fous. C'est toi, l'expert. Commence le feu d'artifice. J'ai juste envie que ça bouge un peu. Mets-lui la honte ! »

Le silence qui était tombé dans la salle de classe alerta Jim. Il se redressa et tourna les yeux vers M. Hunks. Le vieux bonhomme le regardait d'un air mécontent, et les élèves s'étaient retournés vers lui et Sam. Jim eut l'impression que son cœur faisait comme un écureuil jeté dans une cage tournante. Il se mit à courir pour rester sur place. Le bruit de ses pattes sur le métal était comme le message d'un tam-tam : « Ce coup-ci, tu es cuit ! »

« Eh bien, monsieur Grimson, monsieur Wytack, couina Hunks. Voudriez-vous nous faire partager vos réflexions sur le sujet qui nous occupe ?

— Non, c'était rien », dit Jim. Sa propre voix était couinante, elle aussi. Il était en rogne parce qu'il avait été pris, et aussi parce qu'il avait peur de dire franchement à Hunks ce qu'il pensait de lui. À coup sûr, le vieux allait le ridiculiser.

« Rien, monsieur Grimson ? Rien ? Vous me dérangez ainsi que toute la classe, simplement parce que vous faites des bruits sans signification ? À moins que vous n'imitiez les singes dont vous prétendez descendre ? Imitiez-vous le cri des singes, tous les deux ? »

Le cœur de Jim se mit à battre encore plus fort, et son estomac à se balancer d'avant en arrière, faisant clapoter l'acide qu'il contenait. Mais, tentant de prendre l'air calme, il se leva. Il essaya aussi d'avoir une voix posée.

« Euh... » dit-il. Il s'interrompit pour éclaircir sa gorge soudain embarrassée. « Non, on n'imitait pas la langue des singes. On...

— La langue des singes ? dit Hunks. Les singes n'ont pas de langage !

— Euh, je voulais dire... des cris de singes, en tout cas. »

Sam souffla : « *Umgawa !* » Il se tordit d'un rire silencieux.

« Quand votre camarade simiesque se sera remis, vous pourrez poursuivre », dit Hunks. Il loucha derrière ses lunettes épaisses comme si c'était un télescope et lui un astronome qui venait de découvrir un astéroïde sans intérêt et qui n'avait rien à faire là.

Sam cessa de remuer, mais il se mordait les lèvres pour s'empêcher d'éclater de rire.

« Euh..., dit Jim, et il s'éclaircit à nouveau la gorge. Euh... je réfléchissais à ce que vous veniez de dire, euh, sur la vie qui s'était

développée, non, je veux dire née, de la soupe originelle, et sur son improbabilité, euh, statique, je veux dire statistique. Mais il fallait que j'y réfléchisse encore avant d'en parler.

» Je repensais à quelque chose que vous avez dit la semaine dernière. Vous vous rappelez ? On a parlé de la raison qui faisait que, par exemple, euh, les embryons de chiens ressemblaient tellement aux embryons humains aux premiers stades de développement, en tout cas. Vous avez expliqué pourquoi les embryons humains ont une queue enfin, d'après la théorie du développement. Visiblement, vous n'étiez pas d'accord avec cette théorie. Alors vous avez essayé de nous expliquer pourquoi, euh, le Créateur a fait toutes les créatures en seulement Quelques jours... Vous avez dit, vous avez essayé d'expliquer pourquoi tous les mammifères mâles ont des mamelons, alors qu'ils en ont pas besoin, et pourquoi, euh, des insectes qui ne volent pas ont des ailes. »

Il avait la gorge sèche. Hunks avait un sourire vicieux, mais vicieux ! Les élèves le regardaient. Certains avaient ri nerveusement quand il avait parlé de mamelons.

« Et puis, pourquoi les serpents ont des membres rudimentaux... rudimentaires alors qu'ils en ont pas plus besoin que les hommes ont besoin de mamelons et les insectes qui ne volent pas d'ailes ? Ils auraient pas de mamelons, ni de membres, ni d'ailes s'ils avaient été créés en un seul jour. Vous avez dit que les ailes, les mamelons et les membres avaient été créés dans un but de symétrie. Que le Grand Barbu était un artiste, et qu'il devait créer Ses créatures symétriques. »

Jim appelait le Créateur « le Grand Barbu » parce que ça énervait Hunks. Sa voix était à présent plus forte et plus grave, et il parlait sans les hésitations du début. Il était lancé. Au diable les conséquences.

« Cette explication par la symétrie, si vous voulez bien me pardonner, m'sieur Hunks, elle m'a pas l'air de tenir la route. Elle ne me paraît pas logique. En tout cas, j'y ai réfléchi. Voilà ce que j'aimerais que vous m'expliquiez, m'sieur : si le Créateur aimait tellement la symétrie, pourquoi est-ce qu'il a pas fait les mâles avec des organes génitaux femelles et vice versa ? Pourquoi nous, les hommes, on n'a pas de vagin, et les femmes n'ont pas de pénis ? »

Éclat de rire des élèves.

Explosion de M. Hunks. « Taisez-vous et asseyez-vous !

— Mais, m'sieur... !

— J'ai dit : taisez-vous et assis ! »

Il aurait dû être heureux de sa victoire. Mais il tremblait de fureur. Hunks était exactement comme son père. Quand il avait perdu une bataille verbale, il refusait d'écouter plus longtemps, et invoquait la loi du bâillon qu'utilisaient les adultes contre les enfants. Et impossible de faire appel : la cour d'appel, c'était Hunks lui-même. Par

chance, la cloche sonna à cet instant. Hunks semblait sur le point d'avoir une attaque, mais il ne dit pas à Jim de venir dans son bureau l'après-midi. De son côté, Jim avait l'impression que ses vaisseaux sanguins allaient éclater. Cependant, quelques instants plus tard tandis qu'il suivait le couloir, il sentit de l'exultation se mêler à sa rage. Il lui avait vraiment mis la bâche, à ce vieux con, ce fossile vivant, ce Krétien du Ku Klux Klan. Bob Pellegrino et Sam Wyzack traversaient avec lui la foule des élèves. Bob dit :

« Même si c'est toi qui gagnes à chaque fois que tu t'engueules avec ce sale croulant, il te baisera quand même à l'examen. »

Jim comprenait la description que Bob faisait de Hunks. Pour les jeunes, les plus de soixante ans étaient sales. Aussi propres fussent-ils physiquement, ils étaient sales parce que proches de la mort. La Camarde était le maximum de la saleté, et ceux qui étaient dans son voisinage étaient profondément souillés.

Il y avait autre chose que Jim ne pouvait pas savoir à cette époque, et qu'il ne devait pas savoir avant longtemps. C'était que Hunks était beaucoup plus près de la vérité que les évolutionnistes.

CHAPITRE 8

Midi arriva. Jim n'avait pas d'argent pour s'acheter à manger, et sa colère s'était suffisamment calmée pour qu'il se sente très affamé. Sam Wyzack partagea son repas avec lui, et Bob Pellegrino lui donna la moitié d'un sandwich au thon et d'un cornichon. Jim s'apaisa encore durant le cours supérieur d'anglais et de composition de M. Lum. C'était la seule matière où il avait une moyenne de B. Enfin, tout près de B. Quelques A aux prochaines compositions, et il aurait B de moyenne. Mais si Jim n'arrivait pas à faire la différence entre une antéposition et un antiposition, il n'aurait pas son examen de fin d'année.

« Le savoir ne fera pas de toi un meilleur écrivain, et tu ne te serviras jamais de ce genre de connaissances académiques, lui avait dit le professeur. Mais ce n'est pas si difficile à comprendre, et tu n'es pas un imbécile, quoi qu'en disent tes autres professeurs. Je ne te donnerai ton examen que quand la différence sera gravée dans ta cervelle. Maintenant, je ne suis pas très au courant des dernières découvertes en physique. Qu'est-ce que c'est qu'un antiposition, bon sang de bonsoir ? »

Après le cours de biologie, Jim et Sam se dirigèrent vers les toilettes. Ils passèrent devant le surveillant d'âge mûr, et entrèrent. L'endroit, bruyant et puant, grouillait de monde. Freehoffer, dit « le Blob », était là, appuyé contre le mur, avec ses copains Dolkin et Skarga. Ils se repassaient un bout de joint comme s'ils se foutaient que le surveillant les pique, ce qui était le cas. Freehoffer était énorme, avec son mètre quatre-vingt-dix, ses cent cinquante kilos ou pas loin, son double menton, son ventre de bouddha, son nez de cochon et ses yeux de belette. Il avait une barbe bleu-noir de trois jours. Ses cheveux noirs et grasseyés étaient retenus par une queue de cheval. Du jaune d'œuf tachait sa chemise rayée rouge et noire.

Dolkin et Skarga étaient tous deux petits mais très larges d'épaules, et leurs cheveux jaune-brun ressemblaient à des nids de vipères.

Si la pièce n'avait pas été si pleine de monde, Freehoffer et ses potes auraient été occupés à racketter leurs victimes, principalement des nouveaux ou des fils à papa effrayés. Jim avait été obligé de leur donner de l'argent au moins une douzaine de fois depuis quatre ans qu'il était au lycée. Mais cette année, ils ne l'avaient jamais coincé seul aux toilettes, et la dernière fois qu'il avait craché son fric, il avait dit à Freehoffer : « Ce coup-ci, c'est terminé ! »

Jim et Sam, après s'être soulagés dans les urinoirs, s'apprêtèrent à sortir. Freehoffer tendit une jambe et fit un croche-pied à Jim, qui tomba en avant et heurta la porte de la tête. La douleur agit comme un coup de marteau sur un détonateur. Jim glapit et, jurant, se releva, pivota et lança son poing droit. Il ne réfléchit pas à ce qu'il était en train de faire ; il en avait à peine conscience. Son poing s'enfonça dans l'énorme ventre. Le rire de Freehoffer se transforma en un grognement caverneux, et il se plia en deux.

Surfant sur une fureur portée par une vague rouge, Jim frappa du genou le menton du Blob. Celui-ci tomba sur le sol carrelé, et se mit à quatre pattes.

« Ne me touche plus jamais, face de rat ! » gronda Jim.

Freehoffer se releva.

« Tu t'en tireras pas comme ça, connard ! »

Dolkin et Skarga firent mine de s'en mêler. Sam tira Jim par le bras.

« Bon Dieu, foutons le camp d'ici ! »

— On n'est pas où il faut, beugla Freehoffer, mais si t'es un homme, Grimson, tu me retrouveras derrière chez Pravitt après les cours ? Tu m'auras plus pendant que je regarde ailleurs ! Je vais te mettre en marmelade, si t'as assez de tripes pour te battre avec moi ! Mais je crois pas que t'en as assez ! »

Jim se mit à trembler, mais il dit : « À la loyale ? D'homme à homme ? À poings nus ? »

— Ouais ! À la loyale ! Poings nus ! J'ai pas besoin d'autre chose pour t'enrouler autour de mon petit doigt, avorton de mes deux !

— J'ai pas envie de me salir les mains sur toi, mais je serai là, gros tas de merde », dit Jim. Sam derrière lui, il sortit des toilettes d'un air triomphant.

« Nom de Dieu de nom de Dieu ! dit Sam. Mais qu'est-ce qui t'a pris ? »

— Je supporte plus ses conneries !

— Tu pédales complètement dans la semoule, dit Sam. T'as la tronche à l'envers. Tu sais bien qu'il se battra pas à la loyale, et qu'il y aura en plus Dolkin et Skarga qui vont te tomber dessus.

— Tu ferais quoi, à ma place ? gronda Jim.

— Moi ? J'irais pas, tu peux compter sur moi. Je suis pas givré.

— Tu seras là, ou tu vas me laisser me battre tout seul ?

— Oh, je serai là, dit Sam. Je vais pas te laisser tomber, mon vieux. Mais je ferais bien de prévenir Bob et les autres. Plus on sera, mieux ça vaudra. Tu vas avoir besoin de soutien. Je vais apporter aussi une brique. Mais c'est de la folie, cette histoire ! »

À la fin des cours, tous les élèves du lycée semblaient au courant du combat. Jim était toujours enragé, mais pas au point de ne pas être épouvanté. Il appréciait mieux le conseil de Sam de poser un lapin au Blob plutôt que de l'affronter. Mais il n'allait pas reculer maintenant. Tout le monde le prendrait pour un dégonflé.

Le drugstore-confiserie de Pravit était à une rue du lycée. Entouré d'élèves, Jim suivit la ruelle sur le côté du magasin puis avança de quelques pas dans celle qui longeait l'arrière du vieux bâtiment de brique rouge. Wyzack, Pellegrino et Larsen l'accompagnaient. Jim avait espéré que Freehoffer ne serait pas venu. Mais non. Le Blob était là, adossé au mur près de la porte de derrière, un cure-dent planté entre ses lèvres grasses, l'air parfaitement insouciant. Dolkin et Skarga étaient à côté de lui.

« Tiens, voilà le tabasseur des toilettes, le crâneur des chiottes ! » lança Jim. Sa voix était ferme et forte, mais elle se cassa à la fin de sa phrase. Il s'arrêta à trois ou quatre mètres de Freehoffer tandis que la foule formait un demi-cercle autour d'eux. Les trois copains de Jim se mirent juste derrière lui.

Le Blob ricana. « Cause toujours, grande gueule », dit-il. Il ne bougea pas du mur.

Jim lâcha son sac, poussa un cri et se précipita. Freehoffer s'écarta du mur, les yeux écarquillés. Jim courut, puis se projeta les pieds en avant. Il avait vu beaucoup de films de karaté, mais n'avait jamais pratiqué ce sport. C'était son premier essai, un essai désespéré, éperdu. Il était presque à l'horizontale quand son pied s'écrasa sur le nez de Freehoffer. Il avait visé le menton, mais de travers. Cependant, ce n'était pas si mal. La tête du Blob fut rejetée en arrière, et il recula en chancelant jusqu'au mur. Du sang jaillissait de ses narines.

Jim tomba en arrière, voulut pivoter sur lui-même, mais chut lourdement sur le flanc. Une douleur cinglante lui traversa l'épaule. L'air s'échappa brutalement de ses poumons. Néanmoins, il se releva et fonça sur Freehoffer, la tête baissée. Elle s'enfonça dans l'énorme ventre de son adversaire. Une nouvelle douleur le transperça, dans le cou cette fois.

Freehoffer hoqueta. Son visage ruisselait de sang, et il se courba, les mains sur le ventre. L'attaque les avait pris, ses acolytes et lui, par surprise. Cependant, Dolkin et Skarga se réveillèrent et sautèrent sur Jim, qui n'avait pas encore retrouvé son souffle. Sam Wyzack, malgré sa peur de la bagarre, y allait à fond une fois qu'il était lancé. De sous

sa chemise, il sortit une brique, qu'il abattit sur le crâne de Dolkin. Dolkin tomba à genoux, une main sur sa blessure. Skarga sortit la main de sa poche de veste. Un coup de poing américain brilla alors qu'il ramenait le bras en arrière pour donner un coup dans les côtes de Jim. Bob Pellegrino s'avança et écrasa son poing sur la mâchoire de Skarga. Sam frappa Skarga à l'épaule avec sa brique. Skarga s'écroula en hurlant de douleur, puis tenta de s'enfuir en rampant à travers les spectateurs. Pellegrino lui donna un violent coup de pied dans le postérieur. Steve Larsen bondit sur Skarga et l'écrasa au sol.

L'ample quantité de chair du Blob lui permettait d'encaisser les coups qu'il avait reçus. Il était loin d'être hors de combat. En beuglant, il se jeta en avant, heurta Jim, le coinça entre ses bras, et le fit tomber sur le trottoir noir et dur. Jim avait les bras libres, et put ainsi frapper Freehoffer tandis qu'ils roulaient par terre, sans beaucoup d'efficacité toutefois. Quand le Blob lui mordit le ventre, Jim poussa un cri, mais la douleur lui donna la force de se libérer. Il était encore sur le dos que Freehoffer se relevait et s'apprêtait à lui donner un coup de pied.

Jim frappa le premier. Son pied percuta l'entrejambe du Blob. Freehoffer hurla en portant la main à ses testicules et s'effondra en avant. Avant qu'il touche le sol, une vomissure jaune jaillit de sa bouche. Jim roula sur le sol pour éviter d'être écrasé par les presque cent cinquante kilos de son adversaire. Mais il reçut le dégueulis sur les cheveux et le côté gauche de son visage.

Il se remit sur pied. Alors, l'odeur et le contact du vomi qui le couvrait, et l'idée que ça sortait de l'estomac du Blob, tout cela lui donna la nausée. Penché au-dessus de Freehoffer, il lui aspergea le visage de son propre vomi.

Certains des spectateurs étaient ravis. D'autres furent pris de haut-le-cœur, et quelques-uns dégueulèrent. Leur exemple en fit vomir d'autres. Mais ni ceux qui trouvaient le spectacle amusant ni ceux qu'il dégoûtait n'eurent le temps d'exprimer pleinement leurs réactions. Des sirènes proches annonçaient l'arrivée de la police. La plupart des spectateurs quittèrent précipitamment la scène.

CHAPITRE 9

Tandis qu'une voiture de police noire et blanche s'arrêtait dans la ruelle, Freehoffer croassait des menaces entrecoupées de sanglots et de longues inspirations.

« Je t'aurai ! Je vais prendre le flingue de mon vieux, sale con ! Je vais te faire sauter ta cervelle tordue de pédé, et le Polack, je vais lui enfoncer sa brique dans le trou du cul avant de lui faire péter la tête, lui aussi ! »

Dolkin et Skarga s'étaient enfuis. Bob Pellegrino et Steve Larsen étaient partis à contrecœur après que Jim leur avait dit qu'il était inutile qu'ils paient les pots cassés. Sam, toutefois, avait refusé d'abandonner Jim.

« Mon cul ! » dit Jim. Lui aussi avait le souffle court, mais pas autant que Freehoffer, tant s'en fallait. « Tu l'as reçue, ton avoine, dégueulpif ! C'est fini, le règne de la terreur ! La prochaine fois que je te prends à terroriser et à extorquer du fric à un gosse, je te tombe dessus aussi sec et je te fais la tête au cube ! »

Il tremblait si fort qu'il avait l'impression que ses muscles essayaient de se détacher de ses os. En même temps, il se sentait toujours comme un surfer sur une vague gigantesque. Elle le soulevait de plus en plus haut, et quand il atteindrait la crête, il s'envolerait dans le grand bleu. La bagarre avait évacué la plus grande partie de la fureur et du besoin de cogner qui l'avaient possédé toute la journée. Les flics arrivèrent à ce moment, en avançant d'un pas lent et en jetant des coups d'œil tout autour d'eux, mais le sourire aux lèvres. Ils étaient soulagés de ne pas avoir une émeute sur les bras. Jim se dit que celui qui avait signalé la bagarre avait exagéré. Le vieux Pravit ? Peut-être. Quoi qu'il en fût, la police avait trop peu de personnel et trop de travail, comme tous les services municipaux de l'indigente Belmont City. C'était un miracle qu'une voiture de police fût venue.

Une chance que Sam ne fût pas parti en même temps que les autres. Les flics reconnurent son nom. L'un d'eux savait que Sam était le neveu de Stanislaw Wyzack, le juge du tribunal de nuit, et de John

Krasinski, un conseiller municipal. Les deux policiers traitèrent l'incident comme une simple dispute un peu chaude entre lycéens.

Normalement, les flics les auraient fait se mettre face au mur, bras et jambes écartés, pour les fouiller. Mais ils n'avaient aucune envie de se coller du dégueulis puant sur les mains ni même de s'approcher plus de Grimson et de Freehoffer qu'ils n'y étaient obligés. Ils n'arrivèrent pas non plus à obtenir des jeunes le véritable récit de ce qui avait causé ce remue-ménage. Jim se retint de leur parler des rackets de Freehoffer et de ses menaces de les tuer, Sam et lui. Manifestement, le Blob avait envie d'accuser Jim de toutes sortes de choses, mais lui aussi obéit à la loi tacite : Ne rien dire de personne aux poulets. Les flics savaient qu'on leur mentait, mais ils s'en fichaient. S'ils laissaient les trois gosses s'en tirer avec un avertissement, ils évitaient d'avoir à pondre un rapport et de se faire mal voir du juge Wyzack et du conseiller municipal Krasinski. Mais, ajoutèrent-ils, cet incident serait rapporté à leurs parents.

« C'est ça : Allez, enfants, et ne péchez plus. Et pour l'amour du Ciel, nettoyez vos vêtements et prenez un bain. Ha ! Ha ! »

Juste avant de partir, un des flics fronça les sourcils et dit :

« Grimson ? Où est-ce que j'ai entendu... ah oui... je crois que j'ai embarqué ton vieux un soir pour ivrognerie et tapage nocturne. Mais il y a autre chose. Ah, ça y est ! J'ai pas lu quelque chose sur toi il y a quelques années ? Ça avait à voir avec des drôles de visions et du sang qui te coulait des mains et du front. Ça a fait un sacré bruit, hein ? Il y en avait qui croyaient que t'étais peut-être un saint, et d'autres qui pensaient que t'étais fêlé.

— C'était il y a des années. J'étais qu'un môme, dit Jim d'un ton aigre. Tout s'est arrangé depuis. De toute façon, c'était pas grand-chose. Le journal a exagéré. Ils feraient n'importe quoi pour un scoop. »

En un éclair, il revit le médecin qui l'avait examiné après l'apparition de ses stigmates. Le vieux Doc Goodbone (si, si, il s'appelait comme ça !).

« C'est dû à son imagination trop active, associée à une tendance à l'hystérie, avait dit le médecin à sa mère. Les choses bizarres qu'il a vues, les stigmates, tout ça est explicable, et sans introduire d'éléments surnaturels. Ce genre de cas n'est pas courant, mais on en trouve de nombreux exemples dans les journaux médicaux. C'est entièrement psychologique. L'esprit peut faire de drôles de choses. Même ces saignements, qui semblent purement physiques, peuvent être causés par l'esprit. Surtout par l'esprit d'enfants, d'adolescents et de femmes hystériques. Ça va probablement passer à votre petit Jim, et il redeviendra parfaitement normal. Il faudra simplement le surveiller un peu. Ne vous inquiétez pas. »

Sa mère aurait dû être soulagée, et c'était probablement le cas. Mais elle avait aussi été déçue. Elle était convaincue que ces visions et ces stigmates étaient autant de signes de Dieu qu'il était destiné à être un saint.

Le policier leur fit promettre qu'ils ne recommenceraient plus à se battre et qu'ils rentreraient immédiatement chez eux. Il y eut un appel à la radio, et les flics partirent rapidement. L'expression de Freehoffer disait qu'il aimerait bien continuer à menacer Jim et Sam, mais il tourna le coin de la ruelle d'un pas traînant. Jim chercha son sac. Il avait disparu.

« Oh, nom de Dieu, qu'est-ce qui va encore me tomber dessus ? s'écria-t-il. On me l'a volé ! Mes bouquins... il va falloir que je les rachète ! »

Son père serait encore plus furieux. Il avait déjà été assez difficile de trouver l'argent pour les livres au début du semestre. Eric Grimson aurait une bonne raison de gueuler, en plus de la bagarre. Et il faudrait qu'Eva Grimson prenne sur l'argent qu'elle rapportait de ses ménages. Non. Son Père exigerait que ce soit son fils qui paie. Où est-ce qu'il allait trouver du fric ?

Les ennuis ne s'arrêtaient donc jamais ?

La mère de Jim était encore au travail à Gold Hill quand Jim rentra. Mais son père l'attendait. Il se mit à lui crier de mettre ses vêtements dans la machine à laver du sous-sol et de prendre une douche. Immédiatement. Le choc de la douche le tuerait peut-être, mais Jim et le monde ne s'en porteraient que mieux. Jim voulut lui dire pourquoi il s'était battu. Eric Grimson ne prêta aucune attention à ses explications. Il se tenait en haut de l'escalier du sous-sol pendant que Jim se déshabillait et fourrait ses vêtements dans la vieille machine à laver.

« Ça va encore utiliser du savon, de l'eau et de l'électricité, et ça va faire monter les factures, comme si elles n'étaient pas déjà assez grosses ; enfin, on peut pas dire que tu fasses beaucoup grimper la facture d'eau, en général, dit Eric. Peut-être que je dois considérer ça comme une occasion divine de t'obliger à prendre une douche. »

Jim attendit d'avoir enfilé des vêtements propres avant de se décider à parler des livres à son père. Mais, quand avec répugnance il sortit de sa chambre, il ne trouva son père nulle part. Eric Grimson était parti, probablement à cinq rues de là, au café, chez Tex. Il allait dépenser à se pinter de l'argent qui aurait pu servir à acheter les livres de classe. Cela fit penser à Jim qu'il avait oublié d'appeler le fast-food où il travaillait. S'il racontait au directeur qu'il était malade – ce qu'il avait déjà trop fait – il serait probablement viré.

Bon, et alors ?

Alors, ce ne serait pas facile de trouver un autre boulot.

Mais il avait promis à Sam de sortir pour Halloween ce soir, et il n'avait pas envie de rater une partie de rigolade.

S'il arrivait à prendre sa mère à part, à l'écart de son père, il réussirait peut-être à lui soutirer de l'argent de poche. Elle en dégotterait quelque part ; ça marchait presque toujours. Mais il savait à quel point ça lui était dur. Elle ne se plaindrait pas, mais devant ses grands yeux tristes, son doux air de reproche, de déception et d'échec, il aurait l'impression d'être un minable, un parasite, un vampire, un raté, et un fils complètement nul.

Son silence et ses manières discrètes le mettaient beaucoup plus mal à l'aise que les discours furieux de son père. Au moins, il pouvait lâcher la pression quand il se prenait de bec avec son père. Mais les esquives de sa mère le frustraient et l'épuisaient. Un termite devait avoir les mêmes sentiments quand il creusait joyeusement son tunnel dans le bois et se cognait brutalement contre du métal.

La maison était silencieuse en dehors d'un léger gémissement ou d'un très vague murmure de temps en temps. Ce pouvaient être les voix des petits mouvements de la terre dans les tunnels et les puits en dessous. Elles avertissaient les humains insouciantes de la surface des grands effondrements à venir. À moins que ce ne soit, comme dans le poème de Coleridge « Kublaï Khan », « des voix ancestrales annonçant la guerre » ? Ou des trolls travaillant dans les mines de charbon abandonnées afin de hâter la destruction des maisons de Belmont City ?

Je suis vraiment un cas, moi, songea Jim. Mon cerveau ressemble à une balle qui a raté sa cible. Il ricoche dans tous les coins en imaginant des centaines de scénarios, alors qu'il n'y en a qu'un seul de vrai. Je suis fait pour être écrivain ou poète, pas mécanicien.

Il s'installa dans un fauteuil, au salon. Devant lui, il voyait la fausse cheminée et son manteau, et les objets posés dessus : deux boules de verre contenant des scènes de Noël (on tournait les boules à l'envers, puis à l'endroit et la neige tombait sur les petites maisons et les personnages), des statuettes de la Vierge et de saint Stephan, deux bougies parfumées, une bombe de cire pour les meubles ; un cendrier rempli de mégots, et une boîte à musique surmontée d'un cercle de ballerines vêtues de blanc, mais tachées par ta nicotine.

Accrochée au-dessus du manteau de la cheminée, une grande photographie représentait Ragnar Fjalar Grimsson, le grand-père adoré de Jim, mort depuis huit ans. Ragnar souriait, mais il n'en avait pas moins l'air aussi féroce que son homonyme, le légendaire roi viking Ragnar-aux-Braies-Poilues, dont il prétendait descendre. Sa barbe blanche et touffue lui tombait en dessous de la poitrine. Ses sourcils blancs étaient aussi épais et magnifiques que devaient l'être ceux de Dieu (s'il existait un Dieu), et ses yeux bleus étaient aussi acérés que le

fil de la hache de guerre d'un pirate Scandinave. Quand le vieillard était mort, son fils Eric avait, en dépit des faibles protestations de son épouse, enlevé le grand tableau de Jésus et mis à la place le portrait de son père.

C'était, avait pensé Jim, un substitut satisfaisant.

Le vieux Norvégien était un homme, un vrai, un grand voyageur sur mer et sur terre, un aventurier coriace, énergique et qui ne se plaignait jamais, en grande partie autodidacte, qui lisait tout et n'importe quoi, n'avait peur de rien ni de personne, citait Shakespeare, Milton et les vieilles sagas Scandinaves, mais appréciait en même temps les dessins animés, convaincu que son mode de vie était le seul valable, mais doué d'un esprit fin et du sens de l'humour, et persuadé également que la majorité de la génération actuelle était composée de dégénérés.

Il valait mieux que Ragnar fût mort. Son fils l'aurait profondément écœuré, et plus encore son petit-fils. Quant à sa belle-fille, Eva, il ne l'avait jamais aimée, tout en la traitant toujours avec courtoisie. Il l'effrayait, et il méprisait les gens qu'il effrayait.

Au début, son grand-père avait été troublé par les visions, les rêves et les stigmates de Jim. Mais au bout d'un temps, il avait estimé que ce n'était pas obligatoirement le signe que Jim était mentalement malade. Jim avait été touché par les Parques, qui lui avait donné la seconde vue, don que les Écossais nommaient « fey ». Jim voyait des choses invisibles aux autres humains. Bien qu'athée, le vieil homme croyait, ou disait croire, aux Nornes, les trois Parques de la Scandinavie païenne. « Encore aujourd'hui, dans les campagnes et dans les régions forestières, on trouve des Norvégiens qui croient plus en la destinée qu'en leur Dieu luthérien. »

Son grand-père avait pris les petites mains de Jim dans ses énormes mains que le travail avait rendues noueuses. Il les avait levées de façon que les petites marques blanches des ongles de Jim brillent à la lumière. Jim n'avait que trop conscience de leur existence et n'aimait pas beaucoup que les gens les voient. Mais Ragnar dit :

« Ce sont les marques que les Vikings appelaient Nornaspor. Elles t'ont été données par les Nornes en signe de leur faveur particulière pour toi. Tu as de la chance. Si les marques avaient été noires, tu aurais été condamné à la malchance toute ta vie. Mais elles sont blanches, et ça veut dire que tu auras de la chance la plus grande partie de ta vie.

La destinée. M. Lum avait plus d'une fois dit en cour, d'anglais :

« Le caractère détermine la destinée. » C'est une citation d'Héraclite, un philosophe grec. Rappelez-vous-la, et modelez votre vie dessus. « Le caractère détermine la destinée. »

Cette phrase avait fait profonde impression sur Jim. D'un autre

côté, son grand-père pensait que le caractère était donné par la destinée. Quelle que soit la vérité, Jim se savait condamné à être un raté. Peu importait ce que le vieux Ragnar avait dit à propos du Nornaspor. Jim Grimson était un cas désespéré, tout ce que n'était pas un héros. Comme le psychologue scolaire le lui avait dit, il avait très peu d'estime pour lui-même, ne s'entendait qu'avec de rares personnes qui lui ressemblaient, toutes aussi paumées que lui, n'arrivait pas à s'entendre avec ses supérieurs, haïssait l'autorité sous toutes ses formes, n'avait aucune pulsion de réussite, et pour résumer, roulait sans freins sur la pente raide qui menait à l'enfer. Ayant dit cela, le psychologue avait ajouté que Jim avait néanmoins de grands potentiels malgré son caractère désordonné et autodestructeur. Il pouvait s'en sortir tout seul. Et puis le psychologue s'était mis à dire tout un tas de conneries.

Jim soupira. Pour la première fois, il prit conscience que quelque chose n'allait pas autour de lui, peut-être pas tant quelque chose de travers que quelque chose qui manquait. Il lui fallut une minute pour s'apercevoir que le silence l'enveloppait. Pas étonnant qu'il se soit senti mal à l'aise.

Il alla à la cuisine et alluma la radio. Sur Wyek, il tomba sur « Oldies but Goldies » qui passait « Freak Out », l'album de 1965 où Frank Zappa faisait ses débuts avec les Mothers of Invention. Jim avait trois ans, alors des siècles auparavant.

Avant la fin de l'album, Eric Grimson rentra. Et les portes de l'enfer s'ouvrirent.

CHAPITRE 10

À 18 heures 19, une heure après le coucher du soleil, Jim ouvrit la fenêtre de sa chambre et se faufila dehors. Trente minutes plus tôt, il avait avalé le dîner que sa mère lui avait apporté en cachette.

Eva Grimson était arrivée quelques minutes avant son mari et avait commencé à préparer le dîner. Elle avait demandé à Jim de baisser la radio, et il l'avait fait. Il n'avait rien dit de ses ennuis de l'après-midi. Eric Grimson était rentré en titubant à cinq heures et demie, le visage rouge et avec une haleine à terrasser un dragon. La première chose qu'il avait faite avait été de couper la radio, en hurlant qu'il ne voulait pas entendre cette saloperie quand il était là. Puis, naturellement, il s'en était pris à Jim. Eva avait été un peu perdue avant que son mari lui parle du coup de téléphone qu'il avait reçu de la police à propos de la bagarre de Jim avec Freehoffer et du dégueulis sur ses vêtements.

Une chose en amenant une autre – comme toujours – très vite, le père et le fils se criaient au visage. La mère de Jim, devant la cuisinière, leur tournait le dos, les épaules affaissées, et ne disait rien. De temps en temps, elle tressaillait, comme si quelque chose en elle l'avait mordue. Pour finir, Eric avait ordonné à son fils d'aller dans sa chambre. Et son dîner, il pouvait toujours se l'imaginer, avait-il ajouté. Bientôt, le silence était tombé sur toute la maison. Jim avait pris sur une étagère un livre de poche déchiré et jauni *Frankenstein*, de Mary Shelley, et essayé de le lire. De le relire, plutôt. Il se sentait d'humeur à se plonger dans cette histoire du monstre fait de parties humaines mortes, l'étranger condamné, haï par tous les humains et haïssant tous les humains, le paria, le meurtrier d'humains véritables qui voulait tuer son créateur, l'homme qui en un sens était son père.

Mais le fichu style démodé du livre avait toujours eu tendance à le faire décrocher. Aujourd'hui, ça n'avait pas raté. Il avait laissé tomber le livre par terre et s'était mis à faire les cent pas dans sa petite chambre. Au bout d'un moment, la télé du salon avait commencé à brailler. Assis une bière à la main, Eric Grimson regardait la boîte à

cons. Quelques minutes plus tard, Jim entendit frapper à sa porte. Il l'ouvrit et vit sa mère, un plateau à la main sur lequel était posé son dîner.

« Je ne peux pas te laisser mourir de faim, souffla-t-elle. Tiens. Quand tu auras fini, mets-le sous ton lit. Je viendrai le chercher... tu sais.

— Je sais, dit-il. Merci, m'man, et il se pencha en avant en prenant le plateau pour embrasser son front où perlait la transpiration.

— Je voudrais, dit-elle. Je voudrais...

— Je sais, m'man, dit-il. Je voudrais bien, moi aussi. Mais...

— Les choses pourraient être...

— Un jour, peut-être...»

Quand ils se parlaient, c'était en général par fragments. Jim ignorait pourquoi. Peut-être parce que la pression qui pesait sur eux brisait leurs phrases. Mais il n'en savait vraiment rien.

Il referma la porte et dévora la purée accompagnée de sauce et de jambon frit, les haricots, le céleri et le pain noir hongrois. Après avoir glissé le plateau sous le lit, il avait furtivement traversé le couloir pour se rendre à la salle de bains. Et, environ une heure après le coucher du soleil, il était sorti par la fenêtre. Si son père découvrait qu'il avait disparu, tant pis.

La température avait grimpé jusqu'à une vingtaine de degrés dans l'après-midi, mais était à présent retombée vers les quinze degrés. Bien qu'un peu calmée, la brise d'ouest était encore assez forte pour rendre l'air piquant. Des nuages avaient commencé à se former. La demi-lune était drapée de fins moutons. C'était une bonne nuit pour Halloween.

Il baissa la tête en passant devant la fenêtre du salon. La télé continuait à brailler. Quand il atteignit le trottoir éclairé par un réverbère, il vit que les fissures du béton s'étaient élargies. Il ignorait quand cela s'était produit, mais il lui sembla qu'elles étaient plus larges et plus nombreuses que quand il était rentré à la maison. Cependant, il avait été trop énervé pour y faire attention.

Un groupe venait vers lui, composé d'enfants qui sonnaient aux portes pour demander des friandises, déguisés en sorcières, en démons, en Klingons, en squelettes, en fantômes, en Dracula, en monstres de Frankenstein, en robots, en Darth Vador, et un en punk – avec maquillage, boucles d'oreilles et crête à l'iroquoise, le tout reflétant probablement l'idée que ses parents se faisaient d'un vrai monstre. Un des petits s'était affublé d'un cerveau géant. Bien trouvé, se dit Jim. Les véritables horreurs de ce monde prenaient naissance dans l'esprit humain.

Le groupe se dirigeait vers la maison, et Jim accéléra le pas. Son père ne répondrait pas au coup de sonnette, mais sa mère risquait de l'apercevoir en sortant sous le porche pour mettre un bonbon dans le

sac de chaque gosse (la récolte était maigre, dans le coin). Elle n'en dirait rien à son mari sauf s'il lui demandait si elle avait vu leur fils. Alors, elle se sentirait obligée de dire la vérité. Sinon, les saints, sans parler des croque-mitaines, ne la rateraient pas.

Sam Wyzack l'attendait sur le perron de sa maison. Il fumait une cigarette, ce qui voulait dire que sa mère devait être occupée derrière la maison et ne pouvait pas le voir. Le père de Sam, à l'inverse d'Eric Grimson, donnerait des bonbons aux enfants. Il râlerait parce que ça le dérangeait pendant qu'il regardait la télé, mais il le ferait. Il se foutait que son fils fume du moment que ça ne lui causait pas d'ennuis.

Sam donna une cigarette à Jim, et ils s'éloignèrent sur le trottoir en discutant de la bagarre avec le Blob et ses potes. Puis Sam glissa une amphé à Jim. Jim sentit plus qu'un regain d'entrain et d'audace. La drogue le frappa au centre du cerveau comme un missile nucléaire atteignant le cœur de sa cible. Il n'avait jamais été frappé si brusquement ni si brutalement par une si petite quantité. Il était anormalement ouvert, toutes ses fortifications abattues et l'armée du château endormie.

Quelques jours plus tard, il parvint à se rappeler des fragments de ce qui s'était passé au cours des six heures qui avaient suivi. Tout le reste du cauchemar avait disparu, englouti par les black beauties, les joints, la bière le whisky et la poussière d'ange que ses amis lui avaient donnés. Jusque-là, malgré la tentation, il avait toujours refusé ne serait-ce que de goûter à la poudre. Ça avait envoyé trois de ses amis dans des convulsions suivies d'un coma fatal. Mais le déluge de drogues moins dures et d'alcool avait noyé ses craintes.

Jim et Sam se rendirent d'abord chez Bob Pellegrino. Là, ils attendirent l'arrivée de Steve Larsen et de Pétard Dillard, puis partirent à bord de la Plymouth 1962 de Bob qui, par miracle, fonctionnait. Sur la route du drive-in Rodfetter, Bob déboucha un flacon de whisky frelaté. Steve avait apporté un pack de Budweiser qu'il avait fait acheter par son frère aîné. La moitié de l'alcool et toute la bière avaient été consommés quand, hurlant et faisant un bruit de tous les diables, ils arrivèrent au drive-in. Ils avaient fumé un demi-joint, et chacun avait avalé une black beauty.

Le Rodfetter était le défouloir, l'endroit à la mode des ados du lycée enfants d'ouvriers. Jim et ses amis passèrent plusieurs heures à chahuter et à faire des plaisanteries salaces. À la différence des autres élèves, ils travaillaient rarement comme serveurs dans les drive-in. En dehors de leur petit groupe, ils n'avaient pas d'amis ni même de connaissances. Ils étaient les parias, les intouchables, les insupportables, et ils prétendaient en être fiers.

Jim ne se rappelait pas combien de temps ils étaient restés là. Durant ces heures quelque peu brumeuses, il avait fumé des joints et

bu la bière chaude que Pellegrino avait sortie du coffre de sa voiture. Puis Veronica Pappas, Sandra Melton et Maria Trumbille s'étaient amenées avec du LSD. Veronica était la chanteuse des Hot Water Eskimos ; Maria, sa doublure. Sandra était le manager du groupe. Elle était surnommée « Tracassette », mais ses amis proches ne l'appelaient ainsi qu'en son absence. Ça froissait Sandy quand elle entendait ce sobriquet. Enfin, à moins qu'elle ne soit dans une de ses déprimés noires, bien noires, plus profondes que la boue du fond du Pacifique et qui l'entraînaient au-delà de l'orbite de Pluton, la planète froide et morte.

Ce soir, elle était inhabituellement loquace et primesautière.

À un moment quelconque de la soirée, alors qu'ils étaient assis sur le capot de la Plymouth ou appuyés contre elle, Steve Larsen sortit des morceaux de sucre imprégnés de LSD.

« J'avais mis ça de côté, dit-il. Je les gardais pour le bon moment. Cette nuit, c'est la bonne, c'est Halloween. On peut voler sur des balais avec les sorcières jusqu'à la lune. »

Jim se souvint plus tard qu'il avait dit quelque chose sur le fait que c'était hallucinogène, bien qu'il eût eu du mal à prononcer le mot.

« Je veux dire, ça donne des visions, on voit des mondes à quatre dimensions, des trucs qui existent pas, des trucs qui foutent la trouille, l'espace et le temps tout entiers d'un seul coup. J'ai pas besoin de ça. J'ai des visions naturellement, et j'aime pas ça. Merci bien.

— C'est pas comme l'héroïne ou la cocaïne, dit Steve. Ça t'accroche pas, t'es pas dépendant, avec ça. En plus, t'as pas eu de visions depuis des années.

— Oh, d'accord, pourquoi pas ? avait dit Jim. Tout ce que j'ai à perdre, c'est la tête, et j'en ai pas, de tête, de toutes façons.

— C'est un bifton pour le paradis, dit Steve. J'y ai jamais été, mais cette merde va t'emmener dans un endroit encore mieux.

— Y paraît qu'on fait le tour de l'univers plus vite que la lumière, ajouta Pellegrino. Quand tu reviens, tu te vois en train de partir. »

Jim avala le morceau de sucre et tira un grand coup sur un stick, puis le fit tourner jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un petit mégot. Steve le mit dans la poche de sa veste.

Ce dut être après ça que quelqu'un suggéra d'aller en voiture jusqu'au verger du vieux Dumski et de renverser ses chiottes. C'était une vieille tradition d'Halloween d'aller flanquer par terre ces gogues en bois délabrées. Ou au moins d'essayer, car peu de tentatives avaient réussi. Autrefois, la ferme faisait partie du comté. Mais Belmont City, en grandissant, avait annexé le territoire qui l'entourait.

Elle se trouvait au bout d'un chemin de terre à huit cents mètres de la grand-route, protégée par une clôture de fil de fer barbelé. La maison avait brûlé des années auparavant. Dumski vivait seul dans la

grange. Pendant quelque temps, la ville avait voulu l'obliger à construire une maison, avec plomberie et W.C. à chasse d'eau. Mais le vieil ermite avait défié la municipalité et l'avait traînée devant les tribunaux.

Il avait un chien énorme, un rottweiler noir et feu avec une tête monstrueuse et une expression sinistre comme celui qu'on avait utilisé dans le film *L'Exorciste*. Cette bête fauve arpentait le terrain nuit et jour et n'était à l'attache qu'à l'époque de la récolte. Depuis l'achat de ce chien, personne n'avait pénétré sur les terres de Dumski.

« Quelqu'un a des tranx ? avait demandé Jim. On en met dans un hamburger et on le file au chien. On attend qu'il s'endorme et ensuite, on entre. »

Ce furent les dernières paroles sensées prononcées cette nuit-là. Bob Pellegrino acheta un gros hamburger, sans oignon. Il plaça une dizaine de tranx à l'intérieur, le remit dans le papier, et ils partirent, entassés à huit dans la Plymouth comme des clowns dans une voiture truquée, gloussant et hurlant pendant que Wyek crachait le barrage d'artillerie de « A Day in the Life » à fond dans la voiture, faisant exploser ses obus de vif-argent dans leurs jeunes âmes. Les Beatles avaient chanté cette chanson treize ans auparavant, et avaient fait trembler le monde avec, aux premières lueurs de l'aube du rock, alors que Jim n'avait que quatre ans. Bob Hinman, dit « le Gourou », le vieux disc-jockey qui adorait les vieux trucs vénérables (comme Jim), passerait ensuite « Maybellene » de Chuck Berry, dont il disait que c'était l'origine du rock'n roll.

Veronica était assise à l'arrière sur les genoux de Jim. Plus tard, il devait se rappeler vaguement qu'elle tripotait sa braguette, mais pas ce qui s'était passé lorsqu'elle l'avait ouverte. Rien, probablement. Ça faisait deux semaines qu'il ne bandait plus, c'est dire à quel point il avait le moral à plat. Et avec ses dix-sept ans, il était censé être au sommet de ses capacités sexuelles.

La pommeraie de Dumski était de l'autre côté de Gold Hill. Il leur fallut presque vingt minutes pour y parvenir à cause des feux rouges, bien que Bob en eût grillé quelques-uns. Puis ils se retrouvèrent sur la nationale. Les phares éclairaient des arbres de part et d'autre de la route. Il n'y avait de circulation ni dans un sens ni dans l'autre. Jim attendait toujours les hallucinations, mais elles ne venaient pas. À moins qu'elles ne fussent déjà là ? Peut-être que le monde terrestre où il vivait était l'hallucination primordiale ?

Bob ralentit, mais pas assez vite. Ils avaient dépassé la bifurcation qui menait chez Dumski. Une fois que Bob eut reculé et se fut engagé sur la route en terre, Sandy dit :

« Est-ce qu'il vaut mieux pas couper la radio ? Elle fait assez de pétard pour réveiller un mort ! »

Tous protestèrent parce que Bob Dylan en était à la moitié de « Desolation Row », et qu'ils voulaient l'entendre jusqu'au bout. Ils coupèrent la poire en deux en baissant le volume. Dès que la chanson fut terminée, Bob éteignit le poste. Un instant plus tard, il coupa les phares. La lumière de la lune qui passait à travers et entre de légers nuages était suffisante pour leur montrer le chemin.

La voiture s'écarta lentement de la route ombreuse bordée d'arbres pour s'arrêter devant le portail de la clôture de barbelés.

CHAPITRE 11

Jim ne se rappelait pas grand-chose de ce qui s'était passé depuis leur arrivée au drive-in. De nombreux détails lui furent fournis beaucoup plus tard par Bob Pellegrino qui n'avait pas autant consommé de bibine et de drogue que les autres parce que c'était lui qui conduisait. Mais il n'était pas dans ce qu'on pourrait appeler un état chimiquement insaturé.

La grange était noire et sinistre dans la lumière intermittente de la lune. Si Dumski était là, il avait éteint la lumière, ou ses volets bouchaient hermétiquement ses fenêtres. On ne voyait et on n'entendait rien du côté du rottweiler. Les cabinets, dits à trois trous, étaient une silhouette indistincte à vingt ou vingt-cinq mètres de la grange. Ils se trouvaient assez loin du tumulte que formaient les restes de la maison. Le vieux Dumski devait ; faire un bon bout de chemin pour se servir de ses toilettes. Tout le monde descendit de voiture. Bob leur avait recommandé de ne pas faire de bruit, mais Pétard claqua la portière en sortant. Avant que Bob ait pu le réprimander, Pétard fut pris de nausées. Il retourna vers la route et s'enfonça dans les bois pour étouffer le bruit de ses vomissements. Malgré cela, il restait trop fort au gré de Pellegrino, qui jouait à présent les mères poules pour la bande. Alors qu'il venait de partir à la recherche de Pétard pour lui dire de mettre une sourdine, il pila. Un grondement profond montait de l'obscurité de l'autre côté de la barrière. Tous se turent.

Après quelques secondes passées à regarder frénétiquement autour d'eux, ils distinguèrent l'énorme chien derrière la clôture. Silhouette d'ombre qui se contentait de gronder, il n'en était que plus menaçant. Pellegrino s'approcha doucement en murmurant : « Ici, mon toutou ! Beau, le chien ! » Quand il fut tout près de la barrière, il lança le hamburger, qui tomba avec un bruit sourd. Quelques secondes plus tard, Bob se retourna et dit : « Ça y est, il l'a bouffé. »

Sandy Melton avait mis de l'acide dans le hamburger alors qu'ils étaient sur la nationale. Elle s'était demandé quel genre d'hallus aurait un chien. Jim s'était rappelé cet épisode parce qu'il avait trouvé cette

réflexion très marrante. Le chien continuait à gronder. Puis, au bout de quelques minutes, ses grondements se firent de plus en plus faibles. Bientôt, il s'éloigna en titubant. Avant d'avoir fait dix mètres, il s'effondrait.

La barrière était fermée par une lourde chaîne dont un gros cadenas liait les extrémités. Jim escalada la barrière et redescendit de l'autre côté, malgré les fils barbelés au sommet. Il aida Pellegrino à passer, et tous deux donnèrent la main à Sam Wyzack et Steve Larsen. Tous avaient les mains en sang, mais ils ne sentaient pas la douleur.

« Oh, nom de Dieu ! s'écria Sam. La grange s'est transformée en château ! Il est tout en verre et en diamants, et il brille sous la lune ! »

Personne n'eut l'idée de lui dire qu'à cet instant, la lune était cachée par les nuages.

Jim n'avait pas d'hallucinations visuelles, mais il avait l'impression que ses jambes s'étaient démesurément allongées, comme le même du conte de fées avec les bottes de sept lieues, et qu'il pouvait atteindre les chiottes d'une seule enjambée. Mais il fut distrait de cette idée par les filles qui refusaient de franchir la barrière. Elles, elles sentaient les barbelures du fil, et elles avaient vu les déchirures sur les vêtements des garçons.

« Et puis, dit Sandy Melton, qui est-ce qui va s'occuper de Pétard ? On sera peut-être obligés de foutre le camp en vitesse. On peut pas laisser tomber Pétard.

— T'as raison, répondit Bob. OK. On n'en a pas pour longtemps ; d'ailleurs, on n'a pas besoin de vous. Fait remonter Pétard en voiture. »

Les trois garçons suivirent le chemin gravillonné qui allait de la barrière au monticule de ce qui avait été la ferme. Avant de l'atteindre, ils dévièrent vers les toilettes. Alors qu'ils arrivaient aux chiottes puantes, une brèche dans les nuages inonda de lumière le paysage autour d'eux. Ils parvenaient même à distinguer le croissant découpé dans la porte.

À l'étonnement de Jim, Bob, Sam et Steve avaient eux aussi atteint l'édifice en une seule enjambée. Leurs jambes ne semblaient pourtant pas s'être allongées. Puis Bob demanda : « Où est Sam ? »

Jim se tourna pour montrer Sam, qui se trouvait à côté de lui. Sam n'était plus là. Il se tenait à mi-chemin de la barrière et des chiottes, le regard fixé sur la grange. Plus tard, Jim réfléchirait qu'il avait simplement cru que Sam l'avait accompagné. À moins que quelqu'un d'autre, un inconnu, n'ait été à ses côtés ?

« OK, dit Bob. On n'a pas besoin de lui. Mais il faudra pas oublier de le ramener quand on repartira. »

Ils s'approchèrent du côté nord de l'édicule, et se mirent à pousser ensemble, il se balança d'avant en arrière mais refusa de tomber.

« Merde, ce truc est plus lourd que les beignets que fait ma mère ! dit Bob. Écoutez. Il faut d'abord le faire osciller à la bonne fréquence, et puis à mon signal, on pousse à fond ! »

Ils recommencèrent à le faire se balancer. À l'instant où ils donnaient la dernière poussée et où la baraque en bois se renversait, ils entendirent un cri. Ils pivotèrent pour voir qui faisait du bruit. Alors un coup de fusil éclata, et des plombs déchiquetèrent les feuilles d'un arbre proche. Steve poussa un hurlement et s'enfuit. Pellegrino agrippa Jim qui partait en arrière. Ils crièrent tandis que, accrochés l'un à l'autre, ils tombaient dans le trou, heurtaient la paroi gluante et atterrissaient dans les excréments. Ils y entrèrent les pieds les premiers et se retrouvèrent rapidement plongés jusqu'au cou dans la matière immonde. Le fusil tonna de nouveau. Jim entendit faiblement les cris des filles. Steve Larsen avait cessé de hurler. Jim et Bob se mirent à appeler à l'aide. Alors, l'espace d'une seconde tout se tut. Puis Jim entendit un grondement. Tout ce qu'il comprit, c'est que l'instant d'après, le chien était dans la fosse. Il fondit sur eux comme la vengeance des dieux, tomba pile devant Jim et Bob, leur éclaboussa la tête et la bouche, qu'ils avaient ouverte pour crier, remonta à la surface comme un bouchon, et se mit à se débattre.

Des orteils, Jim toucha le fond de la fosse, ou du moins, ce qu'il espérait être le fond. Bob, qui était plus grand que lui, dépassait de la merde de la tête et du cou. Jim, lui, y était enfoncé jusqu'au menton. Mais le chien affolé se cogna contre lui, et le fit replonger.

Plus tard, Jim comprit que le rottweiler avait repris ses esprits, et avait couru, ou peut-être marché, car il était encore faible et étourdi, jusqu'au trou. Encore à moitié endormi, il était tombé, à moins qu'il n'eût sauté, dedans. À présent, Bob et Jim devaient éviter de se faire mordre par le chien – dont les mâchoires pouvaient exercer une pression de 300 kilos au centimètre carré –, de se faire griffer par ses pattes de devant, ou d'être enfoncés sous son poids. Ils n'y voyaient que très vaguement parce que la lumière de la lune n'atteignait pas le fond du trou et qu'ils étaient couverts de matière gluante. Puis Bob fut pris de haut-le-cœur et se mit à vomir, ce qui fit dégueuler Jim à son tour. Le vomi ne rendait pas la situation pire qu'elle ne l'était déjà – c'était impossible – mais on ne pouvait pas dire que ça arrangeait les choses. De plus, il devenait très difficile d'éviter le chien tout en rendant tripes et boyaux.

Enfin, affaibli par ses efforts, Jim tendit les bras et saisit le chien par les oreilles. Fou d'horreur, il lui enfonça la tête sous la surface.

À cet instant, une torche s'alluma au-dessus, et une voix fêlée de vieillard cria :

« Lâche ce chien, ou je te tire dessus ! Le touche pas, espèce de... ! »

Jim ne comprit pas les mots qui suivirent. Dumski s'était mis à parler en polonais.

« Tirez pas, bordel ! » cria Jim. Il lâcha le chien. Celui-ci émergea en crachotant et en grondant, mais n'essaya plus de l'attaquer. Il avait compris qu'il ferait mieux d'utiliser son énergie à essayer de ne pas se noyer. Ou de ne pas étouffer. Il se mit à patauger furieusement pour rester à la surface.

« Ouais, pauvre con ! hurla Bob. Vous allez tuer le clebs en même temps ! »

Pellegrino ne s'inquiétait pas pour le rottweiler, mais avait encore assez de bon sens pour savoir que Dumski devait être dans une fureur noire et ne plus avoir tous ses esprits pour ne pas voir l'effet qu'aurait un coup de fusil sur les occupants d'un puits étroit.

« Oh ! dit Dumski. Ne vous en allez pas ! Je reviens tout de suite.

— Pas de problème. On est pas pressés », dit Bob. Il gémit. « Oh ! bon Dieu ! Quel merdier ! »

Il avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée quand Dumski revint, bien qu'il n'eût dû rester absent que deux minutes. Soufflant, hors d'haleine, le vieil homme s'agenouilla au bord de la fosse. Puis quelque chose heurta Jim au visage sans violence. Il ne comprit ce que c'était que lorsque Dumski braqua sa torche sur la corde qu'il avait lancée.

Au loin, mais assez puissante pour être perçue au milieu des cris des filles, monta la plainte d'une sirène. Les flics arrivaient. « Attachez la corde autour du chien, dit Dumski.

— Et nous, alors ? hurla Bob.

— Le chien monte en premier !

— Vous êtes malade ? cria Jim. Comment on va faire ? Il va nous bouffer les mains !

— Sortez-nous de là ! brailla Pellegrino. J'arrive pas à respirer ! Cette merde nous étouffe ! Je vous préviens, je vais crever si je sors pas d'ici rapido !

— Bien fait pour vous, trous du cul ! dit Dumski. Attachez la corde autour du chien, et ensuite, peut-être que je vous ferai sortir de là.

— On va crever ! beugla Bob, puis il s'étrangla sur une vague d'excréments que les mouvements frénétiques de l'animal lui avaient envoyée dans la bouche.

— Passez la corde autour du chien ! cria Dumski d'une voix suraiguë. Dépêchez-vous, ou je vous laisse crever ! »

Ils allaient sûrement se faire mordre. Mais la sirène, qui s'était rapprochée, mourut. Une portière claqua. Un homme cria quelque chose. Dumski marmonna dans sa barbe et disparut. Il vint à l'esprit de Jim de renfoncer le chien dans les excréments. S'il était mort, ils

n'auraient aucune difficulté à lui passer la corde autour du corps. Mais Dumski les tuerait si le chien mourait.

Une autre tranche d'éternité s'écoula. Puis Jim entendit des voix approcher. Dumski avait ouvert la barrière et laissé entrer les flics. Jim n'avait jamais apprécié de voir la police jusque-là ; mais aujourd'hui, il en était très heureux. Peu importait ce qui lui arriverait une fois sorti du trou.

La torche d'un flic éclaira la fosse. L'homme éclata d'un rire tonitruant, puis dit : « Bon Dieu, Pete, regarde ça ! T'as déjà vu un truc pareil ? » Pete regarda à son tour et se mit à rire. « Alors là, les mômes, y a pas à dire, vous êtes vraiment dans la merde ! »

Ils s'éloignèrent en compagnie de Dumski. Après encore un long moment, ils revinrent avec une échelle. Ils rabaissèrent dans le trou et dirent à Jim et à Bob de monter. Mais le chien se trouvait entre l'échelle et eux, et ne voulait pas les laisser l'atteindre. Pendant ce temps-là, Dumski disait d'une voix plaintive qu'il fallait sortir le chien, et si les garçons montaient en premier, qui attacherait la corde autour de lui ?

« Pas question qu'on descende là-dedans, dit un des flics. Vous n'avez qu'à y aller et l'attacher. Mais les mômes doivent d'abord sortir. »

Dumski discuta en vain. L'échelle fut déplacée de l'autre côté du trou. Jim la gravit le premier. Il était si faible et ses mains glissaient tellement sur les barreaux qu'il eut du mal à y arriver. Il dut se hisser tout seul hors du trou jusque sur le sol. Les flics refusaient de l'aider. Ensuite, Bob monta et s'allongea à côté de lui, en respirant péniblement. En grommelant, le vieux Dumski descendit l'échelle après qu'on l'eut remise près du chien. Puis les flics hissèrent le rottweiler. Avant d'avoir été tiré à mi-hauteur de la fosse, il tenta d'en mordre un, et il retomba dans la merde. Dumski hurla que les éclaboussures l'avaient encore plus dégueulassé. Enfin, le chien fut à nouveau hissé par les flics, qui râlaient parce que la corde était gluante d'immondice. Dumski monta en même temps et traîna le chien jusqu'à la grange, où il l'arrosa à la lance. Le chien hurla quand le jet d'eau froide le frappa.

« Vous deux, vous feriez bien d'aller aussi vous faire arroser, dit le flic nommé Pete. Pas question que vous montiez dans notre voiture si vous puez autant. »

Pour l'instant, Jim se foutait de tout sauf de lui-même. Sam était toujours en transe, ensorcelé par la grange, la scintillante Cité d'Émeraude d'Oz qu'il voyait dans sa tête. Après avoir passé la barrière, la voiture de police s'était garée près de la grange. Ses phares éclairaient les filles serrées les unes contre les autres, la mine pitoyable. Manifestement, Steve s'était enfui, et Pétard était resté dans

les bois.

Pete se rendit à la voiture et demanda du renfort par radio. Son équipier, Bill, accompagna Bob et Jim vers la grange afin de les arroser au jet. Avant qu'ils y parviennent, le chien attaqua son maître. Les événements de la nuit, plus la drogue qu'il avait ingurgitée et le choc désagréable de l'eau froide, tout cela l'avait embrouillé. À moins qu'il ne sût très bien qu'il attaquait Dumski. Il n'avait peut-être jamais aimé le vieillard.

Le chien jeta Dumski à terre et referma les mâchoires sur son bras gauche. Dumski hurla quand les dents rencontrèrent l'os et que le sang imbiba la manche de sa veste. Les flics ne parvinrent pas à faire lâcher prise au chien, ils l'abattirent. Dumski devint fou furieux. Il se jeta sur les flics, qui durent lui passer les menottes avant de le mettre en état d'arrestation. Puis Pete appela une ambulance. Après, Bill passa Jim et Bob au jet. Le choc de l'eau glacée les fit hurler et danser sur place en criant grâce. Ils n'en eurent aucune. Puis Pete entra dans la grange et en rapporta des serviettes pour qu'ils puissent se sécher.

« On va se prendre une pneumonie ! cria Pellegrino.

— Vous aurez de la chance si c'est tout ce que vous prenez », dit Pete.

CHAPITRE 12

« Tu peux dire que tu nous as foutus dans un sacré Pétrin », dit Eric Grimson. Sa mère murmura : « Jim, comment as-tu pu faire ça ? »

Il refréna une envie de répondre : « C'était facile. »

Enveloppé dans une couverture, il était assis à l'arrière de leur Chevy 1968. Il frissonnait constamment depuis que le flic l'avait aspergé d'eau froide. Son père, par pure méchanceté, avait refusé de mettre le chauffage dans la voiture. Jim avait eu beau se rincer la bouche à l'eau au tribunal une dizaine de fois, il avait toujours un goût d'excréments humains sur la langue. Et pourquoi pas ? Il bouffait de la merde depuis sa naissance.

« Tu as de la chance que l'oncle de Sam soit juge de nuit, gronda Eric. Autrement, tu serais en prison.

— En prison pour enfants, dit Jim.

— Et alors, quelle différence, nom de Dieu ? cria presque Eric en agrippant le volant comme s'il voulait l'arracher de la colonne de direction. De toutes façons, c'est une étape sur le chemin de la prison ! Depuis que tu as douze ans, je sais que tu finiras en taule !

— Je t'en prie, Eric, dit doucement Eva. Ne dis pas ça. »

La voiture traversait des rues désertes, entre des maisons obscures. Halloween était terminé depuis longtemps, et tout le monde était allé se coucher, même si rares étaient ceux dans la région qui devaient se lever le lendemain matin pour aller au travail. L'intervalle avait été long entre l'arrivée des flics chez Dumski et la remise en liberté sous la garde des parents. Après les avoir fouillés, on avait obligé Jim et ses amis à marcher en ligne droite pour tester leur sobriété. Ensuite, ils avaient été soumis à l'alcootest. Tous avaient échoué. Deux tests de plus que je n'ai pas réussis s'était dit Jim. On leur avait lu leurs droits, puis on les avait menottés, entassés dans deux voitures de police, et conduits en ville. Là, ils étaient restés en cellule une heure durant avant d'être emmenés dans une pièce où on leur avait pris des échantillons de sang et d'urine. Jim avait le cerveau embrumé, mais pas au point de ne pas se rendre compte qu'on

trouverait des traces de drogue dans les analyses.

Une heure plus tard, on les ramena en cellule, et au bout d'une demi-heure, ils se retrouvaient au tribunal de nuit. Les parents des accusés étaient aussi présents, sauf le père de Sandy Melton, qui n'était pas en ville. La mère de Jim pleurait ; des larmes tombaient sur les grains de son chapelet tandis qu'elle le récitait. Eric semblait avoir la gueule de bois et avait l'air absolument furieux.

L'oncle de Sam était chauve, ratatiné, et avait un visage long prolongé par un nez en forme de bec d'oiseau parcouru de nombreux vaisseaux sanguins éclatés. Ses traits et son cou long et maigre, ses yeux rougis par le whisky, son crâne chauve, sa robe noire et ses épaules tombantes lui donnaient l'air d'un vautour. Cependant, se dit Jim, le juge avait dû plutôt se sentir comme le canari qui vient de voir un chat. Son neveu Sam affrontait de lourdes charges : violation et destruction de propriété privée, ivrognerie et trouble de l'ordre public, consommation de drogue et violation du couvre-feu applicable aux mineurs. Il risquait en plus d'être accusé de complicité de blessure ayant entraîné la perte d'un membre et, si Dumski mourait, de complicité de meurtre. On pouvait aussi l'accuser de complicité dans la mort du chien. Dumski était à l'hôpital, et il risquait de perdre son bras.

Ce n'étaient pas là des accusations à prendre à la légère. Le juge Wyzack ne pouvait pas laisser son neveu et les autres chevelus s'en tirer si facilement. Mais s'il les traitait comme ils le méritaient vraiment, sa belle-sœur, Mme Wyzack, lui tordrait le cou. Littéralement ; pas au sens figuré.

Les supposés coupables étaient mineurs, ce qui laissait pour le moment une porte de sortie au juge. Il les sermonna vertement puis les remit à la garde de leurs parents.

Au moins, songeait Jim, ils n'avaient pas été accusés de possession de drogue ni d'alcool. Les filles s'étaient débarrassées des bouteilles et des capsules dès qu'elles avaient entendu les sirènes de police au loin. Sandy Melton avait fouillé Sam, lui avait pris ses pilules et les avait jetées dans les bois. Jim n'avait pas de drogue dans les poches, et Bob Pellegrino avait laissé ce qu'il avait dans le trou des chiottes.

Après que le juge les eut congédiés, la mère de Sam avait attrapé ce dernier par l'oreille et l'avait entraîné à sa suite, geignant et faisant des moulinets d'un bras. Jim s'était dit qu'elle devait se prendre pour Tante Polly, et prendre Sam pour Tom Sawyer, bon Dieu !

La voiture s'arrêta dans l'allée aux gravillons tachés d'huile, près de la maison.

« Home, sweet home, dit Eric Grimson. Tu parles d'un tableau ! Un grutier au chômage, une grenouille de bénitier qui fait des ménages chez les richards, et un raté hippie stupide et dingue. Je

pourrais supporter qu'il soit stupide s'il était pas dingue, et je pourrais supporter le dingue s'il était pas stupide. Et maintenant, voilà qu'il va devenir taulard. Sa coureuse de sœur connaît même pas le nom du père de ses deux corniauds, et elle vit à la colle avec un type qui pourrait être son père, un taré qui gagne sa vie à lire dans les lignes de la main et dans les feuilles de thé et à faire des thèmes astrologiques ! On vit dans une bicoque qui va se retrouver en Chine un de ces jours, ce dont je me fous d'ailleurs complètement ! Seigneur, mais qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

— Dieu en a rien à foutre, de minables comme nous », dit Jim en descendant de voiture. Il claqua violemment la portière derrière lui.

« Jim ! Ne blasphème pas, dit sa mère. Les choses vont assez mal comme ça.

— Ta grande gueule de fils est vraiment un con ! hurla Eric. Pourquoi il a pas fait partie de tes fausses couches bordel de merde ?

— Je t'en prie, Eric, dit Eva à voix basse. Tu vas réveiller les voisins. »

Eric se mit à hurler à la lune. Puis : « Je vais réveiller les voisins ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? De toute façon, ils vont apprendre ce que ton fils a fait dans les journaux, ils vont tout savoir sur nous, comme s'ils le savaient pas déjà ! Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? »

Jim ouvrit la porte sur le côté de la maison. Son père se mit à engueuler Eva parce qu'elle aurait dû s'assurer que toutes les fenêtres et toutes les portes étaient verrouillées. Jim se retourna dans l'encadrement et dit :

« Qu'est-ce que ça changerait ? Il y a quelque chose à voler, ici ? » Il entra, mais son père fonça à sa suite et l'agrippa par l'épaule. Jim se lança en avant et grimpa l'escalier quatre à quatre jusqu'au couloir, abandonnant la couverture entre les mains de son père.

Eric lui cria : « Il y aurait peut-être à voler ici si ta mère et toi étiez pas là ! »

Jim se précipita dans la salle de bains et ferma la porte à clé. Il se brossa les dents avec du bicarbonate de soude qu'il trouva dans l'armoire de toilette au-dessus du lavabo. Puis il se nettoya les ongles et enleva ses vêtements encore humides. Tandis que son père hurlait derrière la porte en y donnant de temps en temps des coups de poing, Jim prit une douche. Il lui fallut longtemps avant de se sentir propre.

Il ne coupa l'eau que quand elle devint subitement froide. Son père allait être encore plus enragé. Il disait toujours qu'il fallait économiser l'eau et le gaz. En même temps, naturellement, il criait toujours à Jim de prendre des bains.

En dépit de l'effet apaisant de la douche, Jim se sentait encore intérieurement brûlant. Si on pouvait voir la colère, il aurait rougeoyé dans le noir. Tout était allé de travers aujourd'hui, comme la plupart

du temps. De travers ? C'était un euphémisme. Ça n'avait été qu'une suite d'humiliations. Honte sur honte, échec sur échec. Il resta immobile une minute dans la pièce chaude et remplie de vapeur. Dès qu'il en sortirait, son père lui tomberait sur le dos. Et, aussi sûr que l'effet suit la cause, il frapperait son père, que son père l'attaque ou non en premier. Le nuage rouge, qui grandissait en lui en faisait une certitude.

Avec répugnance, il déverrouilla la porte et l'ouvrit. Eric Grimson n'était pas là. Accompagnées d'une odeur de café, des voix montaient de la cuisine. Celle de son père était plus calme, et celle de sa mère à peine audible. Le vieux s'était peut-être radouci, mais ça semblait peu probable. Le calorifère se mit en marche, et le bruit du ventilateur noya ceux de la cuisine. La chaleur fouetta les jambes de Jim. Il en fut heureux car il s'était remis à frissonner dès qu'il avait quitté la salle de bains chaude et humide.

Nu, ses vêtements humides sur un bras, il gagna rapidement sa chambre. Il referma la porte derrière lui, laissa tomber les habits par terre et s'approcha du placard. À l'instant où il tendait la main pour prendre son pyjama pendu à un cintre, un choc bruyant le fit sursauter. Pivotant sur lui-même, il vit son père entrer dans sa chambre en trombe. Eric avait le visage cramoisi et les poings serrés. Jim ignorait ce qui s'était passé dans la cuisine, mais ça ne l'avait pas calmé.

« Habille-toi ! hurla-t-il. T'as donc pas de pudeur ! »

L'injustice de l'insulte – après tout, son père était entré sans demander la permission – comprima la colère de Jim à la dimension d'une minuscule boule brûlante. Encore un peu de chaleur, un peu de pression, et elle exploserait en tous sens. Mais l'explosion emporterait Eric Grimson.

« Ça va changer, ici ! cria son père d'une voix suraiguë. Ou tu changes de comportement, ou je te fiche mon billet que tu vas dégager d'ici ! Et pour commencer... ! »

Il regarda autour de lui d'un air dément, puis porta la main à sa poche revolver et en sortit un couteau à cran d'arrêt. Il l'ouvrit et se mit à taillader tous les posters de groupes et de rock-stars. Avant que Jim ait pu protester, il vit les Hot Water Eskimos découpés en lanières. Puis Eric s'attaqua au poster de Keith Moon.

« Je vais te faire disparaître toutes ces saloperies ! » hurla Eric.

La boule chauffée au rouge explosa en une flamme blanche. Poussant un cri de rage, Jim sauta sur son père, l'agrippa par l'épaule gauche, le fit pivoter et lui envoya un coup de poing sur le nez. Eric Grimson recula en chancelant contre le poster, du sang lui ruisselant des narines. Jim le frappa à l'épaule, bien qu'il eût visé le menton. Eric lâcha son couteau et étreignit son fils. Visage contre visage

accrochés l'un à l'autre, grognant, la respiration sifflante ils avançaient et reculaient alternativement dans la chambre.

« Je vais te tuer ! » brailla Eric d'une voix rauque. Jim cria et se dégagea. Il bondit en arrière. Il avait le souffle court et son cœur battait si fort qu'il avait l'impression qu'il allait éclater. Puis, au-dessus des coups de tambour du sang à ses oreilles, lui parvint le cliquetis d'une serrure. Le son était si fort que la serrure devait être énorme. La clé qui tournait dedans devait aussi être gigantesque. Un grincement succéda au cliquetis. On aurait dit une porte en train de s'ouvrir, une porte très lourde aux gonds rouillés.

Le plancher s'abaissa, les murs s'inclinèrent et des livres churent des étagères. Jim et son père se retrouvèrent par terre. Ils se relevèrent promptement en se regardant l'un l'autre, les yeux écarquillés. De la poussière et des morceaux de plâtre leur tombèrent dessus – Jim les vit rebondir sur son père. La poussière blanche recouvrit la tête et les épaules d'Eric, et saupoudra les deux filets de sang qui lui coulaient du nez. Eva Grimson hurlait dans la cuisine.

« Oh, mon Dieu ! cria Eric. Cette fois, ça y est ! »

La maison eut une nouvelle secousse.

« Sortez ! Sortez ! » brailla Eric. Il fit demi-tour et courut hors de la chambre. Il devait se pencher d'un côté pour compenser l'inclinaison du sol. Mais malgré cela, son épaule heurta le chambranle.

Jim se mit à rire sans pouvoir s'arrêter. La maison allait tomber au fond de la terre. Ses parents en sortiraient peut-être à temps, ou peut-être pas. Quoi qu'il arrive, la responsabilité en reviendrait au destin, aux Nornes. La justice et l'équité n'avaient rien à voir avec cette affaire. Et il resterait là pour sombrer avec le navire. Que la terre l'engouffre. C'était mieux ainsi, et c'était aussi risible. Jim ne se rappelait plus rien après cela. On lui raconta que ses parents réussirent à sortir de la maison et à passer bien que mal la véranda de devant, qui s'était arrachée au corps principal, et à traverser la cour crevassée jusqu'au trottoir. Mais là, ils durent aller de l'autre côté de la rue parce que le trottoir où ils se tenaient était repoussé de plus en plus haut et se fissurait de plus en plus. La demeure fit une embardée et s'enfonça encore de trente ou quarante centimètres. Les voisins de part et d'autre de la maison des Grimson sortaient en poussant des cris de leurs maisons qui s'inclinaient. Tout le quartier s'éveillait, les lumières s'allumaient, les gens apparaissaient sur leur perron et criaient des questions, les enfants étaient habillés en vitesse et entassés dans les voitures au cas où il faudrait partir en catastrophe.

Des sirènes au loin annonçaient l'arrivée prochaine de voitures de police et de camions de pompiers sur Cornplanter Street.

Eva Grimson se mit à crier qu'il fallait aller chercher son fils dans

la maison. Personne ne se porta volontaire. Eric répétait que Jim tardait simplement parce qu'il mettait ses vêtements. Eva disait que Jim devait être blessé, et qu'il était probablement coincé quelque part.

Alors que les voitures de police, les camions de pompiers et les ambulances s'arrêtaient, Eva courut vers la maison. Eric et deux voisins s'emparèrent d'elle et la retinrent tandis qu'elle hurlait, les frappait et les suppliait de la lâcher.

« Tu es un lâche ! dit-elle à Eric. Si tu étais un homme, tu irais chercher Jim ! »

Les lumières s'étaient éteintes dans la maison ; les lignes électriques avaient été arrachées. Soudain, deux petites lumières apparurent à la porte. C'étaient des bougies, une dans chaque main de Jim, et elles éclairaient son visage hagard et son corps nu. On ne le distinguait cependant que jusqu'aux genoux. La maison penchait à tel point qu'il devait se tenir sur un plancher qui descendait abruptement depuis le bas du chambranle tordu.

Jim cria quelque chose d'incompréhensible aux gens entassés de l'autre côté de la rue. Il se mit à sauter sur place, en agitant les bougies qu'il avait ramassées dans la chambre qui servait de chapelle à sa mère.

À cette vue, Eva se débattit de plus belle. Elle hurla : « Les bougies ! Les bougies ! Elles vont mettre le feu à la maison ! Il va brûler, brûler, oh mon Dieu, il va mourir brûlé vif ! »

La police et les pompiers avaient à ce moment fait reculer la plus grande partie de la foule afin de pouvoir approcher les engins de la maison. Un lieutenant de pompiers et un capitaine de police interrogèrent les Grimson, mais n'obtinrent que des réponses hystériques et confuses. Ils aperçurent néanmoins Jim à la porte.

« Il est dingue ; il a complètement perdu la boule », dit le capitaine. Peu après, une nouvelle lumière brilla dans la maison. « Le feu ! Le feu ! Pour l'amour de Dieu, sauvez-le ! » s'écria Eva.

Les affres qu'elle traversait ne devaient en être que plus profondes : les cierges qu'elle avait allumés pour la Sainte Famille et les saints allaient provoquer la mort de Jim et le jeter pour l'éternité dans des flammes plus grandes encore.

Les pompiers découvrirent alors que la canalisation qui alimentait la bouche d'incendie la plus proche avait été rompue par le déplacement du terrain. Ils approchèrent le camion-citerne et branchèrent leurs lances dessus. Entretemps, le capitaine et le lieutenant s'étaient avancés aussi près de la maison qu'ils l'osaient. À l'aide du mégaphone, le policier demanda à Jim de sortir d'urgence.

La terre s'agita sous les pieds de la foule. Des poutres claquèrent dans la maison avec de grands bruits d'explosion. Tombant en arrière, Jim disparut. Les spectateurs s'égaillèrent.

« Nom de Dieu ! dit le lieutenant. Il faut aller sauver ce gosse ! » Il chercha des yeux des volontaires.

Les flammes grandissaient du côté de l'allée. De la fumée jaillissait et s'en allait dans le vent. La maison d'à côté n'allait pas tarder à s'enflammer si les lances d'incendie ne parvenaient pas à arrêter le feu. Et, comme les canalisations de gaz de la maison devaient être rompues elles aussi, l'incendie risquait de provoquer une explosion de tous les diables.

Le lieutenant n'apercevait plus Jim Grimson, mais il voyait les objets qu'il lançait par la porte. Les projecteurs des camions lui montrèrent quelques secondes plus tard que c'étaient des statuettes de saints et de la Sainte Famille. La plupart étaient brisées.

« Il est complètement givré, ce gosse ! » s'écria le capitaine.

Ce fut alors que le nom de Jim Grimson réveilla un souvenir chez lui. Pete et Bill lui avaient parlé des ados défoncés et bourrés qui avaient renversé les chiottes du vieux Dumski et dont deux étaient tombés dans la fosse à merde. Jusque-là, le capitaine n'avait pas fait le rapprochement entre cet incident rigolo et les gens qui habitaient la maison.

« Il est camé, dit-il au lieutenant. J'ai entendu parler de lui cette nuit. On devrait peut-être laisser tomber. Ça vaudra mieux pour lui s'il ne s'en sort pas. »

Le lieutenant adressa un regard lourd de reproches au capitaine. Il ne dit rien, mais le capitaine comprit bien ce qu'il pensait. Il fallait sauver le sujet, quelles que fussent sa valeur ou ses qualités, bonnes ou mauvaises.

« Je rigolais, dit le capitaine. Mais je n'ai vraiment pas envie de perdre de bons éléments. »

Le lieutenant ordonna qu'on apporte des cordes et une échelle. Quand il demanda des volontaires, quatre se présentèrent, parmi lesquels il choisit deux hommes. L'un était un Noir, George Dillard, le père de Pétard. Il avait depuis longtemps abandonné l'espoir de faire de son fils un juriste, et il ne connaissait Jim Grimson que trop bien. Mais c'était un brave. De plus, s'il sauvait le gosse, il aurait une chance de gravir un nouveau barreau de l'échelle qui menait à un rang et à une paie plus élevés. Dieu savait qu'il en avait besoin, et s'il devait mettre son cul dans un harnais pour y arriver, il le ferait. Les pompiers noirs n'étaient pas souvent promus, en dépit de la promotion sociale, des quotas d'égalité à l'avancement et compagnie. Pas à Belmont City, en tout cas.

L'homme qui l'accompagnait était une espèce de casse-cou d'ascendance irlandaise, avide de participer au sauvetage. Plus le danger était grand, plus il aimait ça.

Une corde attachée autour de la taille de chacun, son extrémité

tendue par d'autres hommes et deux femmes, Dillard et Boyd s'avancèrent dans la cour bouleversée. Avec leurs masques à gaz, ils ressemblaient à deux énormes saint François insectoïdes faisant une démarche de charité. Le gosse déjanté continuait à lancer des objets par la porte de devant – une cafetière, des tasses et des verres une poêle, des couverts, une radio portative, des disques, des vêtements et des photos.

À présent, des flammes jaillissaient du côté de la maison, mais seulement de la partie qui se trouvait au-dessus du niveau du sol. Les lances d'incendie avaient été tournées dans cette direction, sans résultat jusque-là.

Avant que les deux hommes ne parviennent à la porte le barrage de projectiles cessa, ils entendaient vaguement les hurlements de Jim par-dessus les crépitements du feu, le bruit de l'eau frappant la maison et les cris des spectateurs.

Ils stoppèrent alors que le sol bougeait à nouveau et que la maison s'affaissait d'une dizaine de centimètres. Des nuages de fumée apparurent soudain en tourbillonnant à la porte et aux fenêtres, dont les vitres avaient éclaté. Dillard et Boyd ne disposaient pas de beaucoup de temps. Jim, recroquevillé dans le salon, tenait le tableau de son grand-père entre ses bras et ses genoux remontés contre sa poitrine. Il était coincé dans l'angle entre un mur, qui formait maintenant en partie plancher, et le plancher, en partie cloison. Il avait les yeux clos, et de sa bouche s'échappait un charabia entrecoupé de quintes de toux. La fumée dissimulait la poudre de plâtre blanc qui couvrait son corps et son visage. S'il avait respiré encore quelques minutes cette fumée, il serait mort, à moins que le feu ne l'eût atteint avant. Mais ses sauveteurs et lui sortirent de la maison trente secondes seulement avant qu'elle ne s'effondre sur elle-même. Sa taille brusquement diminuée, elle disparut entièrement. Des flammes et de la fumée bondirent du trou. Plus d'un spectateur eut l'impression qu'une porte de l'enfer s'était soudain ouverte.

Jim fut rapidement évacué vers l'hôpital Wellington. Il resta inconscient pendant deux jours, sans qu'on pût savoir si c'était la fumée ou son état psychotique, comme disaient les médecins, qui en étaient responsable.

Quand Jim se réveilla, il ne se rappelait qu'une chose du moment où la maison crépitait en gémissant. C'était une vision, la première depuis bien des années. Il avait vu un jeune homme nu enchaîné à un arbre. Il ne ressemblait à personne que Jim eût jamais connu. À la limite de cette vision, il y avait un nain tenant une énorme faucille argentée. Elle ne bougeait pas, mais était manifestement menaçante. Dans sa position, elle devait monter, puis s'abattre, et Jim savait parfaitement ce qu'elle allait trancher.

À ses yeux, la faucille ressemblait aussi à un grand point d'interrogation.

CHAPITRE 13

9 novembre 1979

Au mur de la chambre de Jim apparaissait maintenant une grande étoile à cinq branches. Chaque branche était composée de cinq jaquettes illustrées scotchées au mur. La branche la plus haute contenait des jaquettes du premier livre de Farmer de *La Saga des Hommes-Dieux : Le Faiseur d'univers*. Le second, *Les Portes de la Création* formait la branche horizontale de gauche. En poursuivant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, la branche suivante était faite avec des jaquettes du troisième roman, *Cosmos privé*. Celle d'après, avec les jaquettes des *Murs de la Terre*. La cinquième branche de l'étoile était composée du *Monde Lavalite*.

Ç'allait être la troisième tentative sérieuse de Jim d'entrer dans l'univers tiersien. L'étoile à cinq branches était sa porte. La plupart des patients appelaient leur porte un mantra. Les autres, un blason. Jim appelait son système d'entrée un trason. En télescopant les deux symboles pour en faire un seul mot, il le rendait deux fois plus puissant qu'une porte ordinaire.

Il était huit heures et demie du soir. Les lumières de sa chambre étaient éteintes, mais l'immeuble de la compagnie d'assurances d'en face fournissait une lumière crépusculaire suffisante pour qu'il pût distinguer le trason. La porte de sa chambre était fermée. Bien qu'elle n'eût pas de serrure, un papier collé à l'extérieur indiquait qu'il était en « téléportation ». Dans la chambre d'à côté, il entendait vaguement Brooks Epstein psalmodier en hébreu.

Jim était assis sur la chaise qu'il avait approchée du lit. Les yeux fixés sur l'espace vide au centre de l'étoile, il se mit à psalmodier à son tour.

« ATA MATUMA M'MATA ! »

Répétant sans cesse ces mots, de plus en plus vite et de plus en plus fort, il projetait l'antique mantra vocal sur le centre de l'étoile, sur le vide rond et blanc.

« ATA MATUMA M'MATA ! »

De même qu'un laser organise les photons libres en un rayon structuré, la psalmodie arrangeait les lignes de force en un explosif qui devait ouvrir un trou dans le mur entre deux univers.

C'était aussi un véhicule qui transportait le psalmodieur dans un autre univers.

Ça n'avait pas été facile. La première fois, il s'était senti emporté par un vent silencieux mais très puissant vers, puis à travers le trou. Il s'était trouvé dans une obscurité à la fois glacée et brûlante. Cela ajouté à l'impression d'être perdu et sans contrôle de la situation l'avait effrayé plus encore que ses visions d'enfance. Il avait perdu courage et s'était efforcé de remonter contre le vent. Quelques secondes durant, il avait cru ne pas y arriver.

Puis quelque chose avait claqué comme un élastique trop étiré, et il s'était réveillé sur sa chaise, couvert de transpiration, frissonnant et gémissant. Son réveil lui apprit qu'il était parti deux secondes. Pourtant, il avait l'impression que plusieurs heures s'étaient écoulées. Ce fut la fin de sa première expédition. Il en avait parlé le lendemain durant la séance de thérapie de groupe. Personne ne s'était moqué de son expérience ni ne l'avait accusé de lâcheté. Celui qui s'y serait risqué se serait immédiatement fait remettre à sa place par le membre de l'équipe médicale qui supervisait le groupe. Cela allait totalement à l'encontre du fonctionnement de la thérapie d'exprimer des doutes sur les récits des autres. Cela risquait d'infirmer la croyance du patient en son voyage et ainsi de ralentir, voire de mettre fin à ses progrès en thérapie. Par ailleurs, tous avaient rencontré des obstacles différents par la forme mais semblables par leur contenu émotionnel.

La seconde fois, il avait suffisamment maîtrisé sa panique et sa frayeur pour continuer de l'avant. Enfin, jusqu'à un certain point. L'obscurité, le froid et la chaleur disparurent subitement. Le vent devint beaucoup plus faible. Il était entouré de murs – des lignes de force ? – qui s'élevaient selon de nombreux angles d'un abîme et descendaient d'un immense espace. Ils luisaient d'une lueur blanche, s'entrecroisaient et poursuivaient leurs extensions à travers de nouveaux murs. Ils formaient un puzzle à quatre dimensions, et peut-être plus. Mais Jim était incapable de concevoir leur extradimensionalité, leur essence. Les dimensions que son cerveau connaissait étaient la longueur, la largeur et la hauteur. Mais ces autres extensions passaient sa compréhension. Cependant, il savait qu'elles existaient.

Ce spectacle était si bizarre qu'il s'abandonna à ses peurs et rentra « chez lui » avant de s'égarer pour toujours. Brusquement, les murs tombèrent. Ils ne s'effondrèrent pas comme l'auraient fait des murs sur Terre. Simplement, ils disparurent d'une façon qu'il ne put comprendre. Leur image rémanente luit brièvement, puis disparut à

son tour. Il était dans un des mondes des Seigneurs. Il ignorait comment il le savait. Mais c'était un fait. Toujours effrayé, il était toutefois trop curieux pour se laisser aspirer par les vents du retour.

Il pouvait voir, mais il ne se trouvait pas dans un corps de chair et d'organes. Peut-être était-il une âme astrale. Ça n'avait pas d'importance. Être sorti de l'univers de la Terre pour pénétrer dans celui d'un Seigneur lui suffisait. Apparemment, il se trouvait en altitude au-dessus d'une planète de même forme et de même taille que la Terre. Cependant, le soleil était vert. Plus tard, il devait s'apercevoir que la couleur du ciel variait selon le jour de la semaine. Une semaine durait ici neuf jours. Et le Seigneur qui avait créé ce monde avait fait en sorte que le ciel change de couleur tous les jours.

Il descendit rapidement en espérant qu'il se dirigeait vers son but. Il avait choisi Orc le Rouge comme personnage dans lequel il voulait s'incarner. Mais s'il pouvait décider ; de la personne et du lieu pour son rendez-vous d'outre-monde, il devait pouvoir aussi décider de l'heure. Ça semblait logique.

Il s'était concentré, pendant qu'il psalmodiait, sur une époque située à plusieurs milliers d'années dans le passé, dans l'espoir de tomber sur Orc le Rouge quand il n'était encore qu'un enfant de sept ans. Les événements relatés dans *la Saga des Hommes-Dieux* ne commenceraient que beaucoup, beaucoup plus tard. Il était le seul du groupe de thérapie à n'avoir pas choisi de voyager dans le présent. Le docteur Porsena lui avait demandé pourquoi. Jim avait répondu qu'il n'en savait rien. Simplement, ça lui avait paru une bonne idée. Le psychiatre ne l'avait pas questionné plus avant, mais il avait sûrement noté cet élément pour l'approfondir ultérieurement.

Comme sur la Terre vue d'au-dessus de l'atmosphère, les continents et les océans de la planète étaient très loin d'être aussi clairement discernables que sur une carte. De grandes masses nuageuses erraient au-dessus, mais il distinguait le continent grossièrement cruciforme vers lequel il était attiré, comme s'il y était relié par des câbles invisibles et fins comme de la toile d'araignée. Il descendait, et la terre se déployait sous lui comme si c'était elle et non lui qui bougeait.

Puis il se retrouva à l'à-pic d'un gigantesque anneau de montagnes entourant une plaine, au centre de laquelle se dressait une immense montagne solitaire. Au sommet, on voyait une plaine relativement plate où apparaissaient des rivières, des ruisseaux et de nombreuses forêts. Ça et là pointaient les toits coniques de maisons rondes assemblées en petits groupes. Il était trop haut pour voir des gens ou des animaux.

Au centre de la plaine était érigée une structure si énorme et curieuse que sa terreur déjà presque irrésistible grandit encore. Neuf

immenses pylônes de trois kilomètres de haut s'incurvaient les uns vers les autres comme des défenses d'éléphant. Chaque pylône comptait trois étages, dont le plus bas était à huit cents mètres du sol. Il était transparent, permettant ainsi à ses quelques occupants de voir en-dessous d'eux les villages et les fermes des non-Seigneurs. Ces habitations bordaient une rivière d'au moins trois kilomètres de large qui s'écoulait d'un lac formé par des cataractes jaillissant d'immenses statues cristallines placées sur le pourtour de l'étage inférieur. De la brume montait en tourbillonnant des cataractes sans toutefois atteindre l'étage du bas.

Le deuxième étage, lui aussi transparent, était moins grand en surface que le premier, bien qu'il couvrît au moins quinze kilomètres carrés. Comme sur l'étage du bas on y voyait de petites demeures, quelques grands édifices et des zones de terre entourées de murs où poussaient des arbres et d'autres végétaux. Certaines servaient de champs de cultures ou de pâture.

Le troisième étage ne faisait que six kilomètres carrés. Il était parsemé de maisons et d'édifices gigantesques dont Jim ignorait la fonction. Beaucoup ressemblaient un peu aux anciens temples de Karnak, en Égypte, tels qu'ils étaient quand ils avaient été construits. Cependant, même s'ils rappelaient à Jim les constructions égyptiennes, ils en différaient par de nombreux côtés. Les centaines de statues aux entrées et sur les flancs n'avaient rien d'égyptien ni rien de ce qu'il connaissait sur Terre.

Au sommet, entre les pointes des pylônes incurvés trouvait une émeraude verte. Elle paraissait plus grande qu'aucune cathédrale de la Terre. Creuse, on l'avait taillée pour y pratiquer des portes et des fenêtres. À moins qu'elle n'eût été fabriquée dans un moule dans lequel étaient prévues les ouvertures et la cavité centrale. Il devait apprendre qu'elle était minuscule comparée au diamant qui se trouvait sur une planète d'un des univers d'Urizen. Cette colossale pierre précieuse constituait le barrage d'un fleuve qui faisait ressembler le Mississippi à un ruisseau sur un pâté de sable.

Il descendait toujours. L'émeraude reflétait les rayons du soleil sur ses énormes facettes dans une débauche de rayons de lumière, mais Jim n'en était pas aveuglé. Il pouvait voir, mais n'avait pas d'yeux qui pussent être éblouis. Le joyau grandit brutalement comme s'il explosait, et Jim fut écrasé par la taille d'une facette juste devant lui ; puis il la traversa et se retrouva dans le temple. Car c'était cela, il le comprenait à présent, qu'était la pierre : un temple.

L'immense espace intérieur était dans la pénombre, en dehors du centre même du sol, illuminé par un rayon de lumière vive provenant d'une source invisible. Hors de cette zone, il distinguait de très grandes statues vaguement menaçantes. Serrées les unes contre les

autres par terre, elles étaient installées dans des niches placées de plus en plus haut le long des murs incurvés. Les plus proches du sommet du temple étaient de vagues silhouettes. Certaines ne pouvaient être vues du sol, mais Jim sentait leur présence.

C'était pour lui un lieu d'épouvante. Il ignorait de quelle façon cet endroit l'affectait. Orc enfant y était peut-être venu plusieurs fois, mais il se pouvait qu'il le trouve effrayant. Intimidant, du moins.

Jim appelait le garçon Orc parce qu'il savait, sans savoir comment, qu'on ne l'appelait pas encore Orc le Rouge. Le garçonnet et deux adultes étaient les seuls êtres humains présents dans le temple. Il y avait aussi un autre être mais il était dissimulé. Il emplissait la salle entière d'une menace rêveuse.

L'homme était grand, beau, blond avec des yeux bleus. Son nom était Los, et c'était le père d'Orc. La femme, aussi grande que lui et sculpturale, avait les cheveux auburn et les yeux verts. C'était la mère d'Orc, Enitharmon. Tous deux portaient des robes diaphanes qui leur descendaient aux chevilles et ne cachaient pas grand-chose. Celle de Los avait une bande pourpre le long de l'ourlet ; celle d'Enitharmon, une bande bleue. Los tenait un encensoir de la main droite et le balançait lentement d'avant en arrière tout en psalmodiant dans une langue que Jim ne comprenait pas (il n'avait pas d'oreilles, mais pouvait entendre). De l'encensoir s'échappaient une fumée orange et un parfum, mélange d'amandes amères et de pommes sucrées.

Enitharmon tenait une baguette au bout de laquelle se trouvait un anneau contenant une grosse pierre précieuse, rouge et brute. Elle agitait la baguette comme pour un rituel.

Le petit garçon était debout, rigide, ses yeux verts levés vers le plafond, les bras contre les flancs, une main serrée en un poing, l'autre ouverte. De temps en temps, Los interrompait sa litanie pour poser une question à l'enfant. Une fois, Orc ne put répondre convenablement, et son père le frappa au visage du dos de la main. Une marque rouge apparut sur la joue d'Orc, et des larmes perlèrent à ses yeux. Jim s'était attendu, il ne savait pourquoi, qu'Orc lui ressemblerait. Ce n'était pas le cas. Il était plus trapu et ses bras semblaient plus longs. Son nez était retroussé, ses lèvres plus pleines que celles de Jim, son menton moins prononcé, et ses cheveux étaient noirs. De plus, il avait les yeux plus grands que ceux de Jim, ce qui lui donnait un air d'innocence.

Il était nu en dehors d'un bandeau dans les cheveux sur lequel apparaissaient des symboles inconnus de Jim. L'un d'eux ressemblait à une espèce de trompette. Était-ce une représentation de la Trompe de Shambarimen dont Jim avait entendu parler dans les livres et qui était censée ouvrir toutes les portes de tous les mondes quand on soufflait dedans ?

Le père et la mère se mirent à tourner lentement autour du petit garçon dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Los continuait à agiter son encensoir et n'interrogeait son fils que quand il était face à lui. Jim voyait l'enfant se raidir à chaque fois. Deux fois, il répondit comme il fallait. À la troisième, il bégaya. De nouveau le père frappa son fils au visage.

La femme fronça les sourcils et ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose à son mari. Mais elle pinça les lèvres. Los criait. Peut-être la cérémonie exigeait-elle d'être en colère, mais cette colère semblait beaucoup plus personnelle que rituelle.

Orc tremblait. Son visage et son corps luisaient de transpiration, sa lèvre inférieure frémissait. Ces signes de trouble parurent rendre Los encore plus furieux. Jim haïssait le père.

Bien qu'il fût venu ici pour entrer en Orc et se fondre en lui, il hésita. Sa colère par solidarité avec Orc faisait tourbillonner son esprit, et il lui fallait tout le sang-froid et la maîtrise de lui-même qu'il pouvait rassembler pour entrer en Orc. Cette étape était déjà assez effrayante comme ça. Il ne pouvait pas le savoir, naturellement, mais il sentait qu'il pouvait faire une erreur au cours de l'opération d'incarnation et se retrouver dans une très mauvaise situation.

Le père, dont le visage avait encore rougi et s'était encore déformé, donna à Orc un coup sur le côté de la tête avec la main qui tenait l'encensoir. L'enfant tomba à genoux. Ses deux bras restèrent baissés. Jim supposa que s'il les avait bougés il aurait complètement échoué à remplir son rôle dans la cérémonie. Quel en aurait été le résultat, Jim l'ignorait.

La femme dit quelque chose. Los lui lança un regard furieux et prononça un seul mot. La femme lui rendit son regard et prononça elle aussi un mot. Jim ne pensait pas qu'ils se complimentaient.

Orc se redressa en chancelant. Il leva les yeux tandis que du sang dégoulinait de sa blessure. Des larmes ruisselaient sur ses joues, mais ses mâchoires étaient serrées.

Enitharmon hurla. Elle bondit vers Los et lui abattit sur la tête le bout de sa baguette.

Jim songea qu'elle était vraiment loin de réagir comme sa mère.

Puis il se sentit brutalement aspiré hors du temple, par-dessus les montagnes, et il s'éloigna à une vitesse prodigieuse du continent, de la planète, du soleil, en direction de la porte donnant sur sa chambre de la Terre, pour finalement la traverser dans une explosion silencieuse.

CHAPITRE 14

8 novembre 1979

Quand Jim repartit la fois suivante, il ne revit pas les entrecroisements effrayants des murs luisants et multidimensionnels. Au lieu de cela, il se trouva face à une légion de formes qui brillaient alternativement de lumières vertes et bleues. Elles ressemblaient à des spermatozoïdes avec des visages humains qui lui souriaient d'un air mauvais. Il traversa la horde en volant, faisant s'écarter avec force tortillements les êtres qui se trouvaient sur son chemin, et parvint rapidement dans l'univers d'Orc. Mais, avant d'entonner sa psalmodie, il avait décidé de se fondre en Orc quand celui-ci avait dix-sept ans.

Orc était dans une forêt, à des centaines de kilomètres de la cité. C'était devenu un jeune homme grand et très musclé. Il se tenait derrière le tronc massif d'un arbre, la main gauche serrée sur le manche d'une lance. Il avait une coiffe verte qui ressemblait à celle de Robin des Bois, avec une plume rouge sur le côté. À part son chapeau, un court kilt bleu et des sandales, il ne portait rien. D'une ceinture à sa taille pendaient un sabre-briquet dans son fourreau et une hache de jet dans un étui. Il était environ une heure de l'après-midi. Le ciel, aujourd'hui rouge, était clair, et le soleil, rouge lui aussi, flamboyait au-dessus de la forêt. Il faisait cependant frais sous l'épaisse voûte de végétation qui reliait les arbres, deux cents mètres plus haut.

Dans la couche des plantes entremêlées loin au-dessus de lui vivait une multitude d'insectes, d'oiseaux et d'animaux. Accrochée par sa queue préhensile à une branche à quinze mètres du sol, une créature ressemblant à un raton laveur criait après lui. Orc écoutait quelque chose avec attention, mais il aurait été difficile d'entendre quoi que ce fût au milieu du vacarme que faisaient les animaux de la forêt.

Orc tourna la tête. Son père, Los, et sa mère, Enitharmon, venaient de sortir de l'ombre des arbres derrière lui. Ses parents n'étaient vêtus que de kilts et de sandales et portaient eux aussi des armes. En plus d'une lance et d'une hache, Los était armé d'un pistolet

au canon bulbeux, un vibreur.

Jim était de nouveau pris de peur. Se projeter dans l'esprit d'Orc au risque de ne plus jamais en sortir, c'était courir un danger comme il n'en avait jamais affronté. Mais il devait le faire s'il ne voulait pas se considérer toute sa vie comme un lâche. Marche ou crève. Il risquait de toute façon de crever. Ou pire, d'être absorbé par Orc ou d'être absorbé en partie seulement mais de se retrouver à jamais prisonnier de ce corps qui n'était pas le sien.

Peu importe. Entre dans l'esprit d'Orc. Deviens Orc en partie. Pas complètement, surtout, pour l'amour de Dieu ! Ce fut fait. L'espace d'une ou deux secondes, il eut l'impression d'être tombé dans un silo plein d'avoine humide. Une matière molle et gluante l'enserra. Il n'y voyait plus. L'obscurité et l'abominable substance qui l'étouffait faillirent le faire reculer. Il serra des dents imaginaires et se cria d'une voix inexistante : « Continue ! ». L'épouvantable fange était derrière lui, mais l'obscurité subsistait. Il avait la sensation de plonger dans le flot furieux d'un liquide lourd comme du mercure, de traverser à toute vitesse de nombreux tunnels sinueux et tortueux, et d'entendre un son qui ressemblait au battement d'ailes gigantesques ou d'un énorme cœur.

Soudain, tout cela fut derrière lui. Il flottait à présent dans une salle silencieuse. Puis il entendit un petit crépitement. Des étincelles tombèrent en pluie autour de lui. Brusquement, les étincelles grandirent et fusionnèrent. Elles devinrent une lumière éclatante. Il voyait, entendait, sentait et goûtait comme dans son corps terrestre. Incarné et encérébré, il était presque entièrement Orc. Il était comme un minuscule parasite accroché à la paroi artérielle de son hôte et qui espère ne pas être emporté par le courant furieux du sang. En attendant, il se branchait sur le système nerveux de l'hôte et partageait toutes ses pensées, ses souvenirs, ses émotions et ses sensations.

Ce branchement à sens unique était, comme il devait le découvrir, très dérangerant pour lui. Il lui faudrait quelque temps pour réussir à manipuler ses pensées et son identité en même temps que celles d'Orc.

Orc vit son oncle Luvah et Tante Vala qui sortaient de l'ombre des arbres. Ils étaient suivis par une douzaine d'indigènes, esclaves des Seigneurs, traqueurs et rabatteurs. Ils étaient plus sombres de peau que les Seigneurs, mais seulement parce qu'ils passaient plus de temps au soleil. Vêtus de pagnes, ils étaient abondamment tatoués et hérissés de plumes plantées dans leurs longs cheveux noirs et dans leurs oreilles percées. Leurs seules armes étaient des sarbacanes en bambou qui projetaient des fléchettes à la pointe enduite d'anesthésiant. Leur chef transportait une trompe faite avec la corne à double volute d'un bovoïde géant.

La voix de Los était basse et grondante.

« Eh bien, fils !

— Je crois que l'un d'eux s'est réfugié dans ce bouquet d'arbres *shinthah*, dit Orc. Il est blessé. Je l'ai suivi en partie grâce à son sang, mais il n'a pas l'air de saigner beaucoup.

— Ce doit être celui qui a tué les deux esclaves, dit Los. Le sort des autres a été réglé ; ils sont tous morts ou se sont enfuis. »

Jim était vaguement étonné de pouvoir comprendre la langue des Seigneurs, ou thoan, qui était aussi le nom qu'ils se donnaient. Si sa réaction était si atténuée, c'était parce que ses propres sentiments étaient pour l'instant encore brumeux. Mais tout ce qui lui parvenait d'Orc était clair et net.

Luvah et Vala vinrent se placer à côté de Los. Ils avaient été invités par les parents d'Orc à participer à une chasse à l'homme. Los avait ouvert les portes entre leurs mondes respectifs assez longtemps pour les laisser passer. Los n'aurait jamais fait cela de son propre chef. Son épouse avait insisté pour que Luvah des Chevaux et Vala, femme de ce dernier et sœur d'Enitharmon, soient invités. Elle avait besoin d'autre chose que de la seule compagnie de sa famille et de ses esclaves.

Orc adorait la belle et chaleureuse Vala. Mais jusqu'à présent, il avait été trop occupé pour lui parler. La chasse avait été acharnée et intense, et n'avait connu que de trop rares pauses.

« L'homme est-il encore armé ? demanda Los.

— Je ne sais pas », répondit Orc.

Le gibier était des indigènes condamnés à mort par leur peuple pour des crimes graves. Los avait décidé de passer outre à la sentence et de faire des condamnés des proies. Cela lui arrivait parfois, quand il se lassait de ses autres distractions. Sept hommes, tous dangereux, avaient été emmenés dans cette jungle, armés de lances et de couteaux, et lâchés dans la nature. Vingt minutes plus tard, les Seigneurs et leurs serviteurs avaient commencé à les pister. Ils n'avaient, à l'exception de Los et de Vala, que des armes primitives, ce qui garantissait une chasse dangereuse pour les chasseurs. Le père et la tante d'Orc portaient des vibreurs pour tuer les prédateurs qui attaqueraient leur groupe, ou une proie humaine si elle avait l'avantage dans un combat avec un Seigneur. Les règles de la chasse à l'homme, telles que les voulait la tradition, n'étaient jamais violées. Si c'était arrivé à un Seigneur, il n'en avait rien dit.

« Qui veut poursuivre la bête ? cria Los.

— J'en serai heureux », dit Orc. Il avait conscience de s'être porté volontaire pour obtenir le respect de son père, même s'il n'aimait pas son père. Et aussi, plus important encore, pour briller devant sa tante.

« Il est vrai que tu as besoin de t'exercer encore, dit Los. Tu n'as

pas encore tué beaucoup de bêtes, animales ou humaines. Mais la politesse veut qu'on laisse la première chance à nos hôtes. Ne l'oublie pas.

— J'adorerais voir Orc en action, dit Vala. Je serai juste derrière toi, mon neveu. »

Jim songeait : « Bon Dieu, ça les laisse complètement insensibles ! Et ce sang-froid ! Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? » Cependant, ayant lu la série des Hommes-Dieux, il savait parfaitement à quel point les Seigneurs pouvaient être cruels. À quoi est-ce qu'il s'attendait donc ?

Malgré sa répulsion, il ressentait les émotions d'Orc. Le jeune Seigneur, et par conséquent Jim, était excité et impatient. En même temps, Orc, et donc Jim, espérait ne pas se rendre ridicule. Surtout, il espérait ne pas finir ridicule et mort.

Orc s'enfonça à pas lents dans l'épaisseur des *shinthah*. Leurs branches, qui poussaient à environ deux mètres du sol, se mêlaient à celles de leurs voisins. Des vignes rampaient sur les branches et laissaient descendre des boucles près du sol. De plus, l'espace entre les arbres était rempli de *winshin*, un buisson très feuillu. L'embrouillamini d'arbres, de vignes et de buissons formait un milieu idéal pour se dissimuler et tendre des embuscades.

Sa lance à la main, Vala deux mètres derrière lui, Orc s'avança dans l'épaisse végétation. Il se déplaçait lentement pour éviter de faire du bruit. Il était très tendu et transpirait abondamment. Il lui apparut soudain que le gibier bénéficiait de la plupart des avantages. Il heurta quelque chose du pied et s'arrêta net. Il baissa les yeux. À demi enfouie dans une espèce de végétation herbeuse se trouvait une lance. L'homme qu'il chassait l'avait laissée tomber. Ce qui signifiait probablement qu'il était gravement blessé.

Orc n'en demeura pas moins prudent. Il était possible que l'homme ait placé cette lance là pour faire croire à son chasseur ce qu'Orc avait justement pensé. Il attendait peut-être tout près, son couteau de chasse à la main.

Il indiqua la lance à Vala. Elle fit signe de la tête qu'elle avait compris.

Le bosquet qui résonnait habituellement de cris d'oiseaux et d'autres animaux était à présent silencieux. Ses occupants observaient les intrus, attendant de voir s'ils étaient dangereux avant de reprendre leurs activités normales.

Orc écarta un buisson de la main droite et regarda derrière. La proie était là. C'était un homme de grande taille complètement nu et couché sur le dos. Près de sa main ouverte se trouvait un grand couteau. Du sang coulait de sous la main avec laquelle il s'agrippait l'épaule. La sueur avait presque entièrement nettoyé le sang qui avait

ruisselé sur son torse et sur ses jambes. « Har ? » dit Orc.

Il avait ignoré jusqu'à cet instant que le gibier venait d'un village près de la cité-palais et que c'était son demi-frère. Los avait eu de nombreux enfants avec les femmes indigènes ; Har en était un parmi peut-être une centaine. C'était un excellent traqueur qui avait appris à Orc tout ce qu'il savait de la jungle. Il avait été blessé par son propre père, Los, qui était séparé du groupe quand il avait projeté sa lance sur le gibier entr'aperçu. Plus tard, Orc était tombé sur la piste sanguinolente de Har.

L'homme était pâle sous son hâle profond. Il regardait fixement Orc, sachant qu'il allait mourir. Mais il ne demanda pas grâce. Vala vint à la hauteur d'Orc.

« Tu dois plonger ton couteau dans le sang, mon neveu. Il n'est pas bienséant de l'achever avec ta lance. Attends que je prévienne les autres. Il faut qu'ils te voient le faire. »

Jim sentit la soudaine nausée d'Orc. Il savait ce que pensait Orc. Il allait être obligé de trancher la gorge de Har et de lécher son sang sur la lame du couteau. Porter le coup de grâce et goûter le sang n'avaient rien de nouveau pour lui, et il ne trouvait pas cela dégoûtant. Tant s'en fallait. Mais là... ! Il connaissait et aimait son demi-frère autant qu'il pouvait aimer un *leblabbiy*, comme on appelait les non-Seigneurs. Il se dit qu'il préférerait tuer son père plutôt que Har.

Mais il devait le faire. Et non seulement il devait le faire, mais il devait aussi ne montrer ni pitié ni douceur. Les autres étaient maintenant arrivés.

« Ainsi, c'est Har que j'avais blessé ! dit Los. Et c'est toi qui as l'honneur de le tuer ! Enfin, les choses se passent parfois comme ça !

— C'est toi qui l'as blessé, père, dit Orc. Je ne l'aurais pas attrapé sans toi. Pourquoi ne lécherais-tu pas son sang ? »

Los fronça les sourcils et dit : « Ce n'est pas la coutume des Thoans. Vas-y. »

Orc fit le tour du buisson, s'égratignant sur ses feuilles râpeuses et sur celles de celui d'à côté. Les autres Seigneurs le suivirent. Les indigènes restèrent en arrière, comme c'était l'habitude à moins qu'on ne leur ordonnât d'assister à la curée. Har avait les yeux vitreux. Cependant, il n'était pas inconscient au point de ne pas reconnaître Orc.

« Salut frère ! » croassa-t-il. Il n'avait jamais prononcé ce mot au cours d'aucune de leurs conversations. Tous deux savaient que Los était leur père, mais aucun n'avait jamais voulu le dire. Si Har s'y était risqué, il aurait été sévèrement puni, peut-être mis à mort. À présent qu'il allait mourir, cela ne comptait plus.

« Tu es immortel ou presque, dit Har. Pourtant, tu peux être tué. Ça fait de toi mon frère, et peu importe qui est ton père. »

Un frisson de feu traversa Orc. Il était frappé non de l'audace de Har, mais de la vérité de ses paroles. Elles étaient aussi effrayantes qu'un éclair dans la nuit, alors qu'il n'y avait ni nuages ni tonnerre.

« Vas-y, Orc ! » dit Los.

Orc se tourna vers lui.

« Je ne peux pas », dit-il.

Los ne fut pas seul à reculer comme s'il avait mis le nez sur une carcasse en décomposition.

Los secoua la tête, cligna les yeux, et dit d'une voix rude :

« Je ne comprends pas. Quelque chose ne va pas ? »

Orc prit une profonde inspiration avant de parler. Seul Jim savait quel courage Orc devait rassembler pour faire ce qu'il allait faire.

« Je ne peux pas le tuer. C'est la chair de ma chair. C'est ton fils et mon frère. »

Tout ce qui entourait Orc semblait flou. Les arêtes vives de la réalité étaient émoussées et douces. Il avait l'impression d'avoir pénétré dans un monde pas tout à fait formé. Los était abasourdi.

« Comment ? dit-il. Quel est le rapport ? » Vala se retourna et fit signe au chef pisteur, Sheon, de venir. Comme tout non-Seigneur appelé par un Thoan, il approcha rapidement.

« Quel est le crime de cet homme ? » demanda Vala en montrant Har.

Sheon, les yeux baissés, répondit :

« Sainte Dame, il a tué un des fils de notre chef en le surprenant au lit avec sa femme. Har a prétendu que le fils du chef l'avait attaqué avec un couteau, et qu'il l'avait tué en se défendant. Mais la femme de Har n'a pas dit la même chose. Elle a dit que Har voulait les tuer tous les deux. De toute manière, Har aurait dû aller au Conseil pour présenter sa plainte. Notre loi interdit de tuer un homme ou une femme surpris dans l'acte d'adultère. Har aurait pu s'enfuir s'il avait été attaqué. Rien ne l'en empêchait. »

Vala s'adressa à Orc.

« Tu vois ? Selon la loi de son peuple, il mérite la mort.

— Alors, que son peuple l'exécute, dit Orc.

— C'est ridicule ! s'écria Los. Tu es idiot ! Je ne te comprends pas ! Ce n'est pas un Thoan !

— Il est à moitié thoan, dit Orc d'un ton calme, bien qu'il fût loin de l'être intérieurement.

— À moitié ne veut pas dire entièrement ! » dit Los. Il était très rouge, et il avait une expression démente.

« Tue-le ! Immédiatement !

— Tu n'as donc aucun sentiment pour lui ? demanda Orc. C'est ton fils. À moins que ça ne veuille rien dire pour toi ?

— Mon neveu, dit Luvah, tu perds la raison ! Qu'y a-t-il ? Tu as eu

un accident, tu t'es tapé la tête contre quelque chose ?

— Quelque chose m'a frappé, en effet, dit Orc. Ce n'était pas physique. C'était comme une grande lumière... c'est difficile à expliquer.

— C'est moi qui vais te frapper ! » hurla Los, et son poing percuta la mâchoire d'Orc. Ce dernier resta étourdi plusieurs secondes. Quand il put réfléchir à nouveau clairement, il s'aperçut qu'il était à genoux. Les autres, sauf Los, avaient eux aussi l'air d'avoir reçu un coup. La mère d'Orc murmurait : « Los ! Ce n'était pas nécessaire ! Le petit ne va pas bien !

— En effet, Enitharmon ! Ce n'est pas un vrai Seigneur ! As-tu couché avec un indigène qui t'a mise enceinte ? »

Enitharmon hoqueta, et Vala dit :

« Quelle horreur de dire des choses pareilles ! »

Orc se sentit saisi par quelque chose qui rugissait. Le son était rouge. Les couleurs n'ont pas de son, mais bien des choses arrivent dans l'esprit qui ne peuvent se produire en dehors. L'insulte faite à sa mère avait déchaîné tous les désirs d'attaquer son père qui étaient restés enfermés aussi loin qu'il pouvait se le rappeler.

Il était dans un rêve empli d'une vive lumière rouge.

Il avait l'impression de se tenir hors de lui-même et d'être en train de s'observer. Il vit Orc, le couteau toujours à la main malgré sa demi-perde de conscience, se relever rapidement. Il vit Los reculer, mais pas assez vite pour empêcher la lame de pénétrer de plusieurs centimètres dans son bras gauche. Il vit son oncle, Luvah, le frapper à la tête du talon de sa lance. Il se vit lâcher le couteau, tomber face contre terre, puis rouler sur lui-même pour se mettre sur le dos.

Puis il rentra en lui-même. Son père avait levé la lance qu'il tenait de la main droite pour la lui enfoncer dans le corps. Hurlant, sa mère saisit la lance et lutta avec Los. Elle la lui arracha des poings et la tint pointée vers son mari.

« Ne fais pas ça », cria-t-elle. Il était évident qu'elle se servirait de la lance contre lui s'il tentait de tuer son fils.

Vala dit d'une voix haut perchée et tendue : « Los ! Les *leblabbi* vous regardent ! »

Los se retourna d'un air furieux. Sheon, le chef pisteur regagnait le groupe des siens. Il ne voulait pas que les Thoans sachent qu'il avait vu la lutte, mais il était trop tard.

Los pointa le doigt sur Orc en disant :

« Attachez-le ! Il rentre au palais ! » Il tira son vibreur de son étui. « Vala ! Viens avec moi ! Il faut les tuer ! Je ne veux pas qu'ils restent en vie maintenant qu'ils nous ont vus essayer de nous entre-tuer !

— Je crois, dit Vala, que seul Sheon nous a vus. Il ne racontera rien aux autres.

— Je ne tiens pas à en courir le risque, dit Los. Il ne faudrait pas qu'ils croient que nous ne valons pas mieux qu'eux, n'est-ce pas ? »

Il fallait qu'il tue quelqu'un. Si on l'empêchait de tuer son fils, il massacrerait les *leblabbiy*. En d'autres circonstances, il aurait peut-être écouté Vala. Mais pas aujourd'hui.

Vala se mordit la lèvre, mais dit : « Très bien. » Elle partit en compagnie de Los, son vibreur également à la main. Comme Orc le découvrit plus tard, les indigènes avaient deviné ce que les Seigneurs projetaient de faire. Les plus passifs et les plus dévots restèrent pour se soumettre à leur destin. Mais quatre *leblabbiy* s'enfuirent dans la forêt – bannis pour toujours de leur tribu, leur tête mise à prix, ils deviendraient le gibier d'une nouvelle chasse des Thoans.

Orc fut retourné sur le ventre, et ses poignets liés ensemble avec du ruban que sa mère prit dans un sac. Tout en l'attachant, sa mère se pencha et lui murmura à l'oreille : « Ne mets plus ton père en colère. Je vais faire ce que je pourrai pour le calmer.

— Il va me tuer, dit Orc. Il me déteste. Il m'a toujours détesté. Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'il me déteste, mère ? »

CHAPITRE 15

Orc avait été dépouillé de ses vêtements et enchaîné à un rocher près du grand palais. Une extrémité de ses trois mètres de chaîne était attachée à une plaque d'acier fixée dans le bloc géant de quartzite. L'autre bout était accroché à un anneau d'acier qui lui enserrait la cheville droite. Deux jours et deux nuits, il avait subi cette humiliation et cet inconfort. Le soleil le brûlait la plus grande partie de la journée. La nuit, Los laissait entrer les nuages dans les plaines. Orc dormait mal à cause du froid, de l'humidité et de la dureté du sol.

Au cours de la journée, il ne mangeait qu'un seul repas, qu'une servante lui apportait. Elle lui laissait un seau d'eau pour boire et se laver. Quand il devait se soulager la vessie ou les intestins, il faisait le tour du rocher aussi loin qu'il le pouvait. Il n'avait ni papier de toilette ni tissu pour se laver. Une fois par jour, la servante venait nettoyer ses excréments.

Tous les jours, à midi sonnant, ses parents, sa tante et son oncle descendaient du palais. Los lui demandait s'il regrettait de s'être si mal conduit. Voulait-il s'excuser et promettre de ne plus jamais recommencer et de toujours obéir à ses parents ? Los ajoutait que même dans ce cas, sa punition ne serait pas levée.

« Beaucoup de Seigneurs tueraient leur fils sur place. Mais je ne souhaite pas faire de peine à ta mère, et Luvah et Vala ont plaidé ta cause.

— Tu n'aurais pas dû me frapper, dit Orc.

— Je suis ton père ! J'ai le droit et le devoir de te frapper quand tu le mérites !

— Tu m'as souvent frappé, dit Orc. On pourrait croire qu'un homme qui a vécu tant de milliers d'années aurait acquis un peu de sagesse et d'affection. Toi, tu n'as rien appris. Quoi qu'il arrive, tu m'as frappé pour la dernière fois. Tu ferais aussi bien de me tuer. »

Los se détourna et s'en alla, sa longue robe verte battant sur ses talons, la grande plume jaune de son chapeau à larges bords tressautant. La mère et la tante d'Orc restèrent une minute pour le

supplier de se rendre à la volonté de son père.

« Tu es trop têtue, dit Enitharmon tandis que les larmes roulaient sur ses joues. Ton entêtement te tuera. Que ferai-je si je perds mon premier-né ?

— Tue Los, et venge-moi du même coup, dit Orc. De toutes façons, je crois que tu en as envie. Je ne comprends pas pourquoi tu restes avec lui. N'y a-t-il pas d'autres mondes où tu pourrais aller ? Celui de Luvah et de Vala, par exemple ?

— Tu es décidé à mourir », dit Enitharmon. Elle l'embrassa sur la joue et partit. Luvah la suivit en secouant la tête. Vala resta un instant.

« Je sortirai en cachette cette nuit pour t'apporter un sac de couchage et quelque chose de bon à manger.

— Je te remercie, mais ne te mets pas en danger pour moi. Au moins, toi, tu m'aimes.

— Ta mère aussi, répondit Vala. J'ai vu comme elle t'a défendu quand Los allait te transpercer de sa lance. Mais son caractère est tel qu'elle est incapable de se dresser contre Los à moins d'y être contrainte, et ça ne dure pas longtemps.

— On penserait qu'au bout de tant de millénaires, elle aurait réussi à changer. À quoi sert la science des Seigneurs si elle ne peut pas modifier les traits de caractère indésirables ?

— Certains se sont changés eux-mêmes, bien que ça n'ait pas toujours été en mieux. Mais la plupart des gens n'arrivent pas à se défaire de ce qu'ils sont, quelle que soit la durée de leur vie. C'est une question de volonté, pas de manipulation biologique. Accepterais-tu de te laisser modifier ? »

Elle lui plaqua un long baiser sur les lèvres avant de partir. Orc soupçonna Vala d'avoir autant envie de lui que lui d'elle. À moins qu'elle ne fût une tante affectueuse et que lui, si jeune et inexpérimenté, eût mal interprété son affection ?

Il regarda son père, qui se dirigeait toujours à grands pas vers le grand palais de la cité des pylônes. Son fils avait plus souvent vu son dos que son visage, encore que ce fût la plupart du temps le meilleur côté. Puis il leva le regard vers le troisième étage du mur du palais, tout en blocs d'or et parsemé d'innombrables pierres précieuses. Là s'encadrait dans une fenêtre son tuteur, Noorosha. C'était un indigène brillant et supérieurement instruit qui guidait Orc dans ses programmes de cours depuis les trois ans du Seigneur. Aujourd'hui, il contemplait son élève, qui aurait dû être en classe.

Orc fit un signe de la main à Noorosha, la personne qu'il aimait le plus au monde avec sa mère et sa tante. Pourquoi son père ne ressemblait-il pas à Noorosha ?

La journée s'écoula, et chaque minute était comme un coup de fouet. Tandis qu'il marchait d'avant en arrière en traînant sa chaîne

qui cliquettait sur la surface légèrement rugueuse du sol transparent, son esprit vagabondait. D'avant en arrière, d'avant en arrière, de plans d'évasion en visions d'assassinat de son père.

Enfin, la nuit tomba. La première lune se leva. Deux heures plus tard, la seconde s'éleva lourdement. Jim, regardant par les yeux d'Orc, estima qu'elle était de moitié plus petite que la lune de la Terre. La première était de moitié plus petite que la seconde. Les marques qu'elles portaient étaient naturellement différentes de celles de la lune que Jim connaissait.

Après que les nuages eurent dégoutté sur lui, Orc s'étendit par terre. Il lui fallut longtemps avant de trouver le sommeil. Jim s'endormit lui aussi. Il eut l'impression que peu de temps avait passé quand la main de Vala éveilla Orc et, bien sûr, lui avec.

Accroupie près de lui, elle était à peine visible.

« J'ai apporté le sac et la nourriture, dit-elle à voix basse. Mais j'ai aussi apporté autre chose. »

Elle montrait un objet qu'il n'arrivait pas à voir nettement.

« Un vibreur. Ne bouge pas. Je vais couper ta chaîne.

— Tu ne dois pas faire ça ! dit Orc. Je te remercie, mais je ne peux pas te laisser t'exposer au danger. Mon père fera une enquête minutieuse si je m'échappe, il découvrira que tu m'as aidé et il te tuera !

— Pas si tu le tues d'abord », dit-elle. Elle voulut se lever. Orc entendit un coup sourd. Elle grogna, tomba en avant et s'effondra lourdement en travers de ses jambes. Une silhouette indistincte se dressait au-dessus d'Orc, mais il savait qu'il s'agissait de Los. En gémissant, Vala roula sur les jambes d'Orc, une main pressée contre l'arrière du crâne. Puis elle essaya de se relever.

« Reste par terre, salope de traîtresse ! » dit Los. Juste derrière le père d'Orc apparaissait une vague silhouette volumineuse. Orc eut l'impression qu'il s'agissait d'une espèce de véhicule.

« Je devrais te tuer, Vala ! cria Los. Mais je comprends pourquoi tu avais de la peine pour lui, crois-le ou non ! Après tout, c'est mon fils, même s'il ne vaut pas grand-chose ! Je me rappelle comme je l'aimais quand il était enfant ! Mais tu as trahi mon hospitalité ! Qui me dit que tu ne projetais pas de te faire aider de lui pour me tuer ? »

Il continua de tempêter, le point essentiel de ses paroles étant que, parce qu'il était magnanime, il permettait à Vala et à son mari de rentrer dans leur univers. Mais ils devaient le faire sur-le-champ et sous bonne garde. Il s'occuperait de son fils, mais ils ne sauraient jamais de quelle façon. Elle ne le reverrait jamais.

Vala voulut protester. Il lui hurla de la fermer sous peine de se faire tuer sur place. Après cela, elle ne dit plus rien que, dans un souffle : « Excuse-moi, Orc. »

Los continua à délirer pendant encore cinq minutes. Quand il eut fini, il se pencha vers Vala et lui enfonça le bout d'un cylindre dans le bras. Elle s'écroula immédiatement. Puis il fit la même chose sur la poitrine d'Orc. Celui-ci perdit connaissance, ainsi que Jim.

Jim s'éveilla en même temps qu'Orc. La vive lumière du soleil fit loucher Orc et, de façon plus brumeuse, Jim aussi. Le jeune Seigneur était assis sur ses fesses nues sur une corniche rocheuse. Il était adossé à un affleurement de roche vertical. Ses mains étaient liées avec de la corde dans son dos. La corniche prenait fin à trente centimètres de lui. Au-dessous, c'était une pente qui dévalait vertigineusement une montagne boisée jusqu'à mi-hauteur. Tout en bas sinuait une rivière qui coulait au milieu d'une forêt ininterrompue. Une autre montagne s'élevait de l'autre côté de la rivière.

Le ciel était bleu, ce qui signifiait qu'il n'était plus sur son monde natal. À moins qu'il fût resté inconscient deux jours durant.

Malgré le soleil flamboyant, l'air froid le fit frissonner. Il voyait des plaques de neige en haut de la montagne en face de lui. Il regarda alors autour de lui et s'aperçut qu'y était dans une grotte dont la corniche formait l'extension. Près de lui, une feuille de plastique carrée était posée par terre.

Il s'en approcha, se mit à genoux et se pencha pour la regarder. Comme il s'y attendait, elle portait l'écriture de son père.

Tu es sur Anthéma, le Monde du Refus. Si tu es assez viril pour y survivre et trouver le chemin de la seule autre porte qui existe sur ce monde, tu réussiras peut-être à en sortir. Je te donne un indice, bien que tu ne le mérites pas : la porte sera près d'un repère qui ressemble à quelque chose que tu portes. Mais il faudra que tu découvres le code qui permet d'ouvrir la porte. Cette porte mène à ton monde natal.

Tu n'auras à chercher la porte que sur terre, ce qui ramène ton territoire de recherches à cent trente millions de kilomètres carrés. Je devrais te souhaiter de ne pas avoir de chance, mais je ne le ferai pas. Puisses-tu avoir ce que tu mérites.

Orc gémit, Anthéma, le Monde du Refus ! Le monde créé par ces êtres mystérieux qui existaient avant les Seigneurs, qui avaient fabriqué l'univers d'origine des Seigneurs, puis les Seigneurs pour le peupler. Anthéma était d'une facture si grossière que les Seigneurs avaient émis l'hypothèse que c'avait été la première expérience préthoanne de fabrication d'univers artificiels.

Aucun Seigneur n'avait élu domicile ici. En fait, très peu savaient comment s'y téléporter.

Los avait dû le placer dans le véhicule qu'il avait entr'aperçu et le transporter jusqu'à une porte du palais ou ailleurs. Puis il avait

téléporté le véhicule, avec lui et Orc dedans, sur ce monde. Après être arrivé sur Anthéma par la route interdimensionnelle, Los s'était servi du véhicule pour voler de la porte jusqu'à la grotte.

Et qu'est-ce que c'était que cette histoire d'indice fourni par une chose que son fils portait ? Orc était nu.

C'est alors qu'il sentit la présence du collier et de l'objet qui y était attaché.

Il se remit sur pied. À présent, il pouvait baisser la tête et voir l'objet, qui pendait juste au-dessous de son sternum. Bien qu'il le vît à l'envers, il le reconnut. C'était un médaillon rond en or, un de ceux de son père, qui portait un nom, Shambarimem, et au-dessous, un dessin en relief de la Trompe de cet homme légendaire. C'était ce qui s'approchait le plus d'une médaille religieuse dans l'art thoan.

Quel indice était-ce là ? Une montagne qui ressemblait à la trompe ? Orc, connaissant la subtilité de son père, était sûr que ce n'était pas aussi simple que cela. En fait, il se pouvait que l'indice ne soit même pas visuel. Peu importait. D'abord, il devait se libérer les mains.

Il y parvint, mais avec lenteur. Il s'approcha du petit monolithe contre lequel il s'était réveillé, lui tourna le dos et plia les genoux. Il leva les bras, s'accroupit encore plus bas et plaça la corde contre l'arête plutôt émousée d'une petite crête au sommet du rocher, près du bord. Sa position était à la fois fatigante et douloureuse, mais il continua de scier jusqu'à ce que la corde fût à moitié usée. Il se reposa alors, puis se remit au travail. Quand il sentit la corde lâcher, il ramena ses mains devant lui et délia chacune avec l'autre, ce qui n'avait rien de facile. Ayant exploré la grotte sans y voir trace d'une porte, il examina la vallée. Les seules formes de vie qu'il aperçut consistaient en créatures volantes maladroites et d'aspect étrange.

Il entama la descente de la pente raide au-dessous de la corniche. Il n'avait aucune raison de se sentir optimiste dans ce monde, qui n'était certes pas fait pour lui. Sa fureur et son désir de se venger le soutiendraient longtemps. Mais il pouvait passer mille ans à quadriller l'immense territoire de cette planète sans trouver le repère et la porte qui se trouvait à l'intérieur ou dessous ou au-dessus ou à côté. Il risquait même de voir le repère sans se rendre compte que c'était ce qu'il recherchait.

Ça n'allait pas être facile. Oh, Shambarimem, que ça n'allait pas être facile !

Les problèmes arrivèrent plus tôt que prévu. Un cri puissant derrière lui le pétrifia une fraction de seconde. Un coup dans le dos le projeta en avant. Il entendit le battement d'ailes immenses. Une douleur, comme celle que procureraient de grandes griffes acérées plantées dans son dos, le fit hurler.

Jim aussi était effrayé. Il entendit le cri, sentit le violent impact et hurla de souffrance.

Le choc fut trop dur à supporter. Il fut aspiré hors d'Orc et entraîné au loin plus vite qu'au cours de ses précédents voyages de retour vers la Terre. Il reprit conscience, assis sur la chaise de sa chambre. Étourdi, il frissonnait et transpirait. Un moment, il sentit la brûlure des terribles griffes dans son dos. Puis elle disparut.

Malgré cela, il aurait essayé de rejoindre Orc si son énergie ne s'était pas complètement dissipée. Il lui fallut longtemps avant de pouvoir se lever de sa chaise.

CHAPITRE 16

Ce jour-là, les membres de la séance de groupe étaient enclins à se quereller. Ils se lançaient des critiques acerbes, et prenaient facilement la mouche. Y avait-il quelque chose comme du poil à gratter dans l'air ? Ou était-ce qu'ils avaient atteint un stade de la thérapie où leur colère et leur frustration remontaient à la surface ? Elles fouillaient vers la peau comme des vers chassés de l'intestin par un traitement de choc.

Gillman Sherwood, le jeune de dix-neuf ans qui venait de Gold Hill, se faisait insulter plus que d'habitude. Certains le détestaient et se méfiaient de lui parce que sa famille était riche. Pour l'instant, il répondait à l'assaut par un petit sourire et par le silence. Son refus de se défendre ne faisait qu'exaspérer ses agresseurs.

Le plus vindicatif était Al Moober, un ado de seize ans qui n'avait jamais eu d'argent avant de se mettre à revendre de la drogue. Sa carrière avait duré six mois. Puis les flics l'avaient piqué. Mais il avait été inculpé de détention et d'usage de drogue, pas de vente. Il avait une dent particulière contre Sherwood, un de ses anciens clients, parce qu'il soupçonnait Sherwood de l'avoir donné aux stupés.

Les poignets de Sherwood étaient encore bandés à cause des profondes entailles qu'il s'était faites en tentant de se suicider. Il voulait devenir peintre, mais ses parents s'y étaient opposés. Tous deux avaient convenu, alors que leur fils n'avait que trois ans, qu'il irait à l'université de l'Ohio préparer sa licence, puis à Harvard passer son diplôme de droit. Au bout de six mois à la fac de l'Ohio, il avait fait une « dépression nerveuse ». Il sortit de l'hôpital trois mois plus tard, rentra chez lui, et refusa de retourner à la fac. Ses parents avaient continué à faire pression sur lui en dépit des avertissements du médecin. Une nuit Sherwood s'était servi du sang des veines de ses poignets pour peindre une vision de cauchemar sur sa palette et s'était retrouvé dans le groupe de thérapie tiersienne de Porsena.

Moobar avait aussi raconté aux autres patients que Sherwood était bisexuel et ajouté que Sherwood lui avait fait des avances. Les filles

trouvaient que Sherwood était divinement beau et qu'il ressemblait à Paul Newman en plus grand. D'ailleurs, il avait fait des propositions à plusieurs d'entre elles, et pourquoi s'emballerait-il pour un être aussi répugnant que Moober ?

Moober avait persisté à dénigrer les aventures de Sherwood dans le personnage de Wolff, le héros que Sherwood avait choisi d'imiter. Le docteur Scaevola, le meneur du jour, avait tenté de l'en empêcher, mais Moober ne voulait rien entendre. Alors Scaevola avait dit à Moober qu'il devait soit obéir aux règles, soit être renvoyé dans sa chambre pour réfléchir à la question de savoir si ça lui plairait de se faire éjecter de la thérapie.

Moober avait cessé de s'en prendre à Sherwood, non sans continuer à marmonner dans sa barbe.

Jim Grimson n'écoutait que d'une oreille. Pour commencer, il avait eu un coup en voyant Sandy Melton ce matin. Elle était assise à l'autre bout du réfectoire au milieu du groupe de schizo-affectifs bénins. Jusque-là, Jim ignorait qu'elle était à l'hôpital, il ne savait rien de ce qui lui était arrivé après la soirée chez Dumski.

Il lui avait fait un signe de la main. Elle lui avait souri, puis avait repris sa conversation avec sa voisine. Jim avait décidé de lui parler dès qu'il en aurait l'occasion.

Ce qui troublait aussi la concentration de Jim, c'était qu'il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'Orc était devenu après qu'il l'avait eu quitté. Sa situation et son monde lui semblaient plus réels que la pièce et les gens qu'il avait sous les yeux. Ils ne savaient pas ce que c'était que d'avoir de vrais problèmes.

« À toi, Jim, dit Scaevola. Nous sommes tous curieux d'apprendre ce qui s'est passé au cours de ta dernière exploration. »

Jim doutait qu'ils soient aussi curieux que ça. La plupart étaient trop enfermés, dans leurs propres voyages pour s'intéresser beaucoup au sien. Ou du moins le pensait-il. Il avait appris quelque chose sur lui-même depuis le peu de temps qu'il était ici : c'était qu'il attribuait souvent aux autres ses propres sentiments, mais qu'il n'y avait que rarement une vraie coïncidence de pensée entre les autres et lui. Il devait faire attention à l'avenir de ne pas projeter sur ceux qui l'entouraient ses pensées et ses émotions.

La thérapie de groupe était censée ressembler par certains côtés à un club de lecture. Les membres parlaient des divers personnages de la série, et de la façon dont ils les comprenaient. Puis ils disaient quels changements ils auraient apportés aux situations ou à la façon dont les livres se terminaient. Ils faisaient aussi des commentaires sur la manière dont le personnage choisi par un membre reflétait la personnalité et les problèmes de ce membre. Toutes ces interactions étaient toutefois suivies de près par le meneur du groupe. Il ne fallait

pas en arriver à un point où les participants se critiqueraient trop durement les uns les autres.

Un des problèmes des membres à ce stade de la thérapie était de faire un compte rendu complet de leurs expériences dans les univers de poche. Jim partageait cette répugnance. Répondant à l'invitation de Scaevola, il ne décrivit que très sommairement ses aventures. Il en dit le moins possible, parce qu'il avait l'impression qu'elles devaient rester très intimes. Il ne savait comment, si les autres pénétraient trop dans le monde d'Orc, ils essaieraient de le supplanter. Ses compagnons de thérapie voudraient s'emparer de ses mondes, exactement comme les Seigneurs convoitaient les mondes des autres Seigneurs. De plus, Jim avait la conviction que les mondes dans lesquels les autres pénétraient étaient purement imaginaires. Bien que vivants et très détaillés, ce n'étaient néanmoins que des rêves. Il ne fit pas part de cette pensée au groupe, bien entendu. Ç'aurait été remettre en cause les mondes des autres patients.

Jim, d'une voix heurtée et hésitante, terminait son récit. Tout en parlant, il sentait que son histoire donnait l'impression d'être inventée. Les autres semblaient le regarder d'un air de doute. Bon Dieu ! Ils ne le croyaient pas !

Monique Bragg, une noire, dit : « Ton père, enfin, le père d'Orc, t'a frappé, a frappé Orc, plusieurs fois. Ça ressemble à ton père à toi, Jim. Lui aussi, il est imprévisible et embrouillant, comme Los, par sa façon de te traiter. Il est très souvent cruel et sévère, mais quelquefois gentil et tendre, comme doit être un vrai père. Il y a de quoi s'y perdre, pour un gosse.

— De quel père tu parles ? demanda Jim. De mon père dans ce monde-ci ou du père de l'autre monde ? »

Monique eut un sourire qui révéla ses grandes dents. « Des deux, crétin. Sauf que ce Los ne ressemble pas à ton père, pour certaines choses. C'est quelqu'un de très beau et de très puissant, il est seigneur et maître de tout ce qu'il a sous les yeux, si on peut dire, ce n'est pas un minable d'ivrogne comme ton vrai père.

— Monique ! dit le docteur Scaevola d'une voix basse mais ferme. Pas de remarques personnelles, s'il te plaît.

— OK, doc, dit Monique. Sauf que... je n'ai fait que répéter ce qu'il dit sur son père. J'ai simplement remarqué certains trucs, le fait que Los et cette femme, la mère d'Orc – Enitharmon, c'est ça ? – ressemblent à ses parents. C'est un peu leur reflet, vous ne croyez pas ? De toute façon, c'est le principe, non ? Notre monde et le tiersien qui sont des images miroir, ce n'est pas ce que vous avez dit ? Un miroir déformant.

— C'est un aspect de la thérapie, dit Scaevola, mais inutile de s'attarder sur des parallèles, surtout quand ils sont aussi évidents. À

moins que tu ne veuilles dire autre chose ?

— Peut-être que le plus important, c'est les différences, dit Monique. Comme la mère d'Orc qui a l'air d'être aux pieds de Los, comme la mère de Jim. Mais elle, elle est belle et puissante, et elle arrive à se dresser contre lui. Jusqu'à un certain point, en tout cas. Peut-être qu'elle va se révolter, et même tuer Los. Ta mère ferait jamais ça, je me trompe pas, Jim ? Mais peut-être que tu espères qu'elle le fera un jour. C'est ça, Jim ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? dit Jim avec emportement. J'invente rien, tu sais ! Les choses iront comme elles voudront, pas comme je voudrais qu'elles aillent ! »

Tous restèrent silencieux, à part Moober qui ricana brièvement.

Puis Scaevola dit : « Naturellement ! Rappelez-vous que nous n'écrivons pas d'histoires. Ces choses arrivent réellement. Qu'elles existent à l'intérieur ou en dehors de votre esprit, elles existent. Une pensée a autant de substance que, euh...

— Qu'un pet ! lança Moober, avant de se plier en deux de rire.

— Tous deux évanescents mais existant néanmoins dans leur instant propre de gloire et de putridité, dit Scaevola.

— Hé, mais il y a des millions de pères et de mères qui ressemblent plus ou moins aux miens sur Terre, dit Jim. Donc, il y en a aussi dans les mondes des Seigneurs. Ça n'a rien d'étonnant. Arrêtez de tout ramener à la psychologie, bon Dieu ! »

Brooks Epstein prit la parole pour la première fois depuis le début de la séance. C'était un jeune homme grand, maigre et sombre de peau qui portait des lunettes à épaisse monture de corne. Il était de Gold Hill, mais les insultes et le dédain dont Sherwood était l'objet lui étaient épargnés. Le père d'Epstein avait été riche, mais il avait fait faillite et s'était suicidé. L'assurance de la mère d'Epstein était tout juste suffisante pour lui permettre de placer son fils en thérapie à l'hôpital Wellington.

« Arrêter de tout ramener à la psychologie ! dit-il. Je croyais qu'on était justement là pour ça !

— On est ici pour se faire traiter, pour aller mieux, pas pour s'asseoir en rond et s'analyser mutuellement jusqu'à ce qu'on tombe en petits morceaux, dit Jim. Analyser, C'est comme démonter. On recollera jamais les morceaux. Comme Humpty Dumpty^[2], vous voyez ?

— Merci, docteur Freud, dit Epstein. En tout cas...»

Le groupe éclata, presque tout le monde hurlant contre les autres. Le docteur Scaevola tenta de réparer les accrocs et les blessures et de calmer ses patients avant la fin de la séance. Cette fois, ses paroles apaisantes, sa modération et son sens du compromis n'avaient pas marché. Certains étaient jusqu'à présent trop timides pour oser blesser

qui que ce soit. D'autres étaient plutôt agressif et les personnages avec qui ils avaient choisi de se fondre étaient arrogants et emportés. L'équipe médicale devait de temps en temps serrer la vis à ces derniers patients. En même temps, il fallait éviter de réprimer les jeunes au point de les faire exploser de façon incontrôlée ou de risquer qu'ils perdent leur identité tiersienne.

Ils avaient beau avoir un comportement batailleur et offensif, ce n'était qu'une façade. Tous étaient handicapés par un manque d'estime d'eux-mêmes, c'était un des buts de la thérapie de leur rendre une authentique estime de soi, mais c'était difficile. Pour se considérer comme valant quelque chose, ils devaient devenir pour un temps quelqu'un d'autre.

Quelques minutes après la séance, Jim fut prévenu qu'il avait un visiteur : Sam Wyzack. Le docteur Scaevola étant occupé, ce fut le docteur Tarchuna qui dut donner l'autorisation à Jim de voir Sam. Il la fournit par téléphone depuis son bureau. Impatient, Jim gagna à grands pas la pièce réservée aux visiteurs. Un infirmier, Dave Gurscorn, resta à la porte pour les surveiller.

Sam se leva de sa chaise à l'entrée de Jim. Son visage s'éclaira d'un grand sourire et il s'avança vers son ami en agitant les bras. Ils se rencontrèrent au milieu de la pièce et s'étreignirent. Jim était heureux de le voir, mais il ne put s'empêcher de froncer le nez à l'odeur de Sam. Depuis son arrivée à l'hôpital, Jim se douchait tous les jours et envoyait son linge sale à sa mère. Il ne fit aucune réflexion à Sam sur sa saleté corporelle et vestimentaire. Après tout, les habits qu'il portait actuellement lui avaient été donnés par Sam. Sans eux, il n'aurait été vêtu que d'un pyjama de l'hôpital, d'une robe de chambre et de pantoufles.

Le sourire de Sam s'effaça quand ils cessèrent de s'étreindre. Il se rassit lourdement sur la chaise.

« Jim j'ai des trucs à te dire, des trucs à mettre au point. Il faut que je fasse quelque chose, et ça va pas te plaire. Ou peut-être que si, j'en sais rien. Mais je suis dans une impasse, comme on dit. Faut que je parte, mais j'en ai pas vraiment envie.

— Que tu partes où ?

— En Californie. À Hollywood, exactement. Faut que je foute le camp de ce coin pourri ; c'est vraiment les chiottes du monde. Je suis dans la merde. Je suis dans un centre de réhabilitation pour toxicomanes, pour les accros de la drogue, comme dit mon père. J'ai le juge sur le dos. Il dit qu'il faut que je me remette sur le bon chemin, qu'il veut surtout pas que je loupe mes études. Ma famille et le lycée lui envoient des rapports sur moi toutes les semaines, et il les trouve pas assez bons. J'arrive pas à progresser, et pourtant je me casse le cul pour faire monter mes notes. »

Il se mit la main devant le visage et regarda Jim à travers ses doigts comme si c'étaient des barreaux de prison. Sa voix se mit à trembler.

« Jim, j'en peux plus ! Je veux me casser en Californie, je veux disparaître, tout laisser tomber. Je sais vraiment pas ce que je vais foutre là-bas, devenir clochard, probablement. Un moment, en tout cas. Mais j'embarque ma guitare. Peut-être que j'entrerai dans un groupe. Peut-être pas. Je suis pas ce qu'on peut appeler un grand musicien, mais c'est pas ça qui a arrêté plein de rock-stars. En tout cas, j'essaierai d'y arriver. De toute manière, ça peut être que mieux que ce que je fais maintenant. »

Jim ne dit rien pendant une minute. Sam avait laissé retomber ses mains sur ses genoux, mais ses yeux noirs étaient braqués sur Jim. Il avait l'air d'espérer que... que quoi ? Que son vieux pote allait dire de sages paroles qui le sauveraient ?

Jim fit un geste de la main. Un geste vague qui n'indiquait rien sinon peut-être le désespoir. Que pouvait-il, lui, Jim Grimson, enfermé dans un hôpital psychiatrique, vêtu d'habits d'emprunt, coupé de presque tous les gens qu'il connaissait sauf du docteur Porsena et de quelques patients, avec qui ses rapports n'étaient pas vraiment étroits, que pouvait-il faire pour aider son ami ?

Il ne pouvait s'empêcher de penser aussi à ses propres projets, même s'il se sentait salaud de s'inquiéter de lui-même alors que Sam était dans un tel pétrin. Au téléphone, Sam lui avait dit quelques jours plus tôt qu'il pourrait venir habiter chez les Wyzack quand il serait en suivi extérieur. Lui et Sam partageraient la chambre de Sam, ses vêtements et sa table. C'était Mme Wyzack, grand cœur comme toujours, qui l'avait proposé. Elle savait que le logement des parents de Jim était très petit et qu'ils n'avaient pas d'argent pour subvenir aux besoins de leur fils. Le dix-huitième anniversaire de Jim était dans peu de temps, et l'allocation qu'ils touchaient pour lui prendrait fin à ce moment. Par ailleurs, Eric Grimson ne voulait plus de Jim à la maison.

Maintenant que Sam fichait le camp, ses parents accepteraient-ils encore de prendre son ami chez eux ? Jim s'éclaircit la gorge et dit :

« Tu n'es pas en train de parler au vieux sage de la montagne, le vieux gourou qui voit tout, qui sait tout, et qui peut te mettre sur le chemin de la santé, de la fortune et de la célébrité. Excuse-moi, Sam, mais je sais pas quoi dire, à part te souhaiter bonne chance. Je te dirais bien de t'inscrire pour la thérapie du docteur Porsena. Mais la liste d'attente est longue. J'ai eu un pot d'enfer d'être admis aussi vite. »

Sam ne répondit rien. Son visage était indéchiffrable. Mais Jim crut y déceler du reproche et de la peur.

« Bon Dieu, Sam, je voudrais bien t'aider ! Mais je peux pas !

— J'attendais rien de toi, dit Sam. On peut pas demander à quelqu'un qui se noie de sauver quelqu'un d'autre de la noyade. Je voulais juste te dire ce que j'allais faire. Je te demandais pas ta bénédiction.

— Merde, Sam ! Je me sens vraiment à chier ! Je te laisse tomber, là !

— *Et alors ?* » dit Sam. Il se leva. « Maman refusera pas de te prendre même si je suis pas là. Et même, elle sera probablement contente comme tout de t'avoir. Pouponner, c'est son grand truc, tu sais. Ça et faire bosser les autres. »

Sa voix se cassa. Des larmes perlèrent à ses yeux et roulèrent jusqu'aux coins de sa bouche.

« Bon Dieu, quand on était petits et qu'on était heureux, tu sais, même si c'était souvent pas la rigolade, on n'aurait jamais pensé qu'on finirait comme ça. »

Jim ne trouva rien de mieux à faire que prendre Sam dans ses bras et lui tapoter le dos. C'était tout ce qu'il pouvait faire, et cela suffisait peut-être. Sam sanglota un moment, puis se dégagea et essuya ses larmes avec un mouchoir sale.

« Hé, Jim ! On croit qu'on est des grands et qu'on a plus besoin de personne, pas vrai ? Mais quand on est dans les choux, comme disait le jardinier, on s'aperçoit qu'on est que des mômes. J'avoue que j'ai un peu les foies. Et pourquoi pas ? Je me raconte des blagues quand je fais semblant d'être aussi dur que de la semelle de botte. Je dirais ça à personne d'autre, Jim, j'ai pas vraiment envie de partir. Mais ça devient trop dur, par ici. Alors, adios, Belmont City ! Californie, me voilà ! Maman va chialer toutes les larmes de son corps, mais peut-être que tout au fond, elle sera contente d'être débarrassée de moi. Elle sera plus obligée d'être tout le temps sur mon dos parce que je l'emmerde.

— Tu crois que t'arriveras à rester en contact avec moi, à m'écrire une carte de temps en temps ?

— Si j'arrive à chourer une carte et un stylo, dit Sam. J'aurai pas trop de fric. »

Il rit, puis : « Hé, si ça se trouve, ce sera vachement mieux que ce que je crois ! La Californie, c'est l'État doré, avec des lingots d'or partout dans les rues, des glaces qui poussent dans les arbres, des starlettes qui demandent qu'à se faire un Polack débile, maigre comme un clou et sans un rond. Au moins, je me gèlerai pas le cul dans les rues en hiver. Et même la bouffe qu'il y aura dans les poubelles sera meilleure que ce qu'on mange ici.

— Tu devrais peut-être y réfléchir encore un peu, dit Jim. Regarder où tu vas mettre les pieds, tout ça, quoi. »

Jim eut alors un éblouissement. Ses conseils de prudence lui parurent soudain des paroles de lâche. C'était comme si un courant électrique qui le traversait s'était inversé et le parcourait dans la direction opposée.

« Bordel, Sam, dit-il, c'est pas ce que je voulais dire ! Ça va être une aventure super ! Au moins, ça va changer ! Mieux vaut vivre un jour comme un lion qu'une éternité comme un chien ! Tu sais parfaitement que t'as aucun avenir ici ! Va en Californie ! Ça va être génial, et ça te donnera de l'espoir et plein d'occasions ! Je voudrai pouvoir t'accompagner ! »

Sam clignait les yeux comme si Jim avait disparu dans une lumière aveuglante.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » dit-il. Puis : « Pourquoi tu viens pas avec moi ? »

Jim secoua la tête.

« J'aimerais bien... seulement...

— Seulement quoi ?

— Il faudrait que tu sois à ma place pour comprendre ce que je ressens pour cet endroit, pour ce que je fais. Cet hôpital, c'est mon aventure à moi, Sam. C'est un monde en lui-même, un monde qui...»

Comment pouvait-il expliquer à Sam les univers des Seigneurs et ses aventures dans la peau d'Orc le Rouge ?

Comment pouvait-il faire comprendre à Sam que sa Californie dorée n'était que du plomb comparée aux endroits où il s'était rendu et où il retournerait ? Impossible que Sam comprenne ça.

« T'as toujours été un peu bizarre, Jim, même si on s'entendait super bien. Mais putain, qu'est-ce que tu trouves à cette boîte à dingues ? Moi, en tout cas, rien. »

Il tendit la main.

« Salut, Jim. J'espère qu'on se reverra ailleurs, dans un endroit plus chouette. »

Jim lui serra la main. Le fait que Sam l'eût tendue au lieu d'étreindre Jim à nouveau signifiait qu'il avait déjà pris ses distances. Il ne se sentait plus aussi proche de Jim qu'avant. C'étaient de très bons amis qui avaient commencé à être des étrangers.

Jim se sentit mal. Mais c'était comme ça que ça devait se passer. Le caractère déterminait la destinée. Le sien l'avait envoyé sur une route différente de celle de Sam. De toute façon, ce serait arrivé tôt ou tard. C'était arrivé tôt, voilà tout.

Cependant, il se sentait très triste. Il regrettait aussi d'avoir dit à Sam qu'il valait mieux qu'il choisisse l'aventure. Immédiatement après avoir eu cette pensée, il changea d'avis, et une grande part de sa tristesse et tous ses regrets s'évanouirent. Il valait vraiment mieux pour Sam, et pour n'importe qui, quitter son environnement familial

et s'aventurer en terre inconnue. Enfin, si l'environnement familial était un endroit où régnaient épreuves insurmontables et échec sans espoir.

« Parle à ma mère, dit Sam. Elle te prendra chez elle quand t'auras besoin de coucher quelque part. Il faudra que tu supportes pas mal de trucs, mais tu crèveras pas de faim. Fais simplement ce qu'elle te dira de faire. »

Sam se détourna et sortit sans un regard en arrière.

Jim lança : « Bonne chance ! Je serai avec toi en pensée, Sam ! »

Sam ne répondit pas.

CHAPITRE 17

« AAAGH ! »

Le cri de l'être qui attaquait Orc et celui d'Orc lui-même se mêlèrent. Accrochés l'un à l'autre, roulant, rebondissant, ils dévalaient la face rocheuse de la montagne. Orc était tombé en avant, entraînant son agresseur. Puis il s'était retourné. La créature s'était retrouvée un instant sous lui. Elle avait d'immenses ailes, un petit corps, un très long cou et une tête deux fois plus grosse que la sienne. Son bec était aussi courbé et acéré que celui d'un aigle. Elle avait des pattes démesurément longues pour une créature volante. Ses serres étaient longues, courbes et aiguës, mais elles se décrochèrent de lui la deuxième fois qu'ils roulèrent à terre.

En dépit de sa ressemblance avec un oiseau, la créature n'avait pas de plumes.

Les deux adversaires, trois en comptant Jim, dégringolaient la pente en roulant, en glissant et parfois en tombant dans le vide. Autant l'agresseur que l'agressé étaient meurtris, contusionnés et entaillés, et tous deux criaient de douleur. Puis ils heurtèrent violemment le pied d'un gros rocher et s'arrêtèrent net. Heureusement pour Orc, la créature était entre lui et le rocher quand ils s'écrasèrent contre lui. Les os de son corps se brisèrent ; ceux de ses ailes s'étaient déjà rompus au cours de la dégringolade. Orc voulut se relever pour saisir la bête-oiseau par son cou décharné et le lui briser. Il n'y parvint pas. Mais la créature était elle aussi à demi paralysée. Elle battait des pattes et elle agitait son cou de serpent tout en faisant claquer son bec. Au bout d'une minute environ, ses yeux jaunes devinrent vitreux, et elle mourut.

Orc resta longtemps étendu tandis que le soleil glissait sur son arc dans le ciel. Il vit au-dessus de lui deux créatures semblables à son agresseur. Elles volaient en rond, la tête penchée de côté pour l'observer. Il espéra être capable de se remettre debout avant qu'elles ne jugent qu'elles pouvaient se poser et le dévorer en toute sécurité. En attendant, tant qu'il n'était pas en danger, il prendrait ses

aises – si on pouvait ainsi décrire un état où il souffrait de partout. Il avait perdu de la peau en de nombreux endroits du corps, y compris les plus intimes, et ceux qui n'étaient pas écorchés n'en étaient pas loin. De plus, il avait reçu plusieurs fois des coups à la tête, aux genoux, aux coudes, aux orteils, aux oreilles, aux lèvres, au nez, au menton et aux parties. Son crâne douloureux lui disait qu'il avait peut-être une commotion cérébrale.

« Bienvenue sur Anthéma, le Monde du Refus ! » marmonna-t-il.

On pouvait dire que son père l'avait mis dans un sale pétrin. Mais ça ne durerait pas éternellement. Si lui, Orc, pouvait se tirer de là, et rien ne pourrait l'arrêter, il retrouverait Los et le tuerait. Cependant, il gémissait de souffrance. Aucune importance s'il gémissait, geignait ou même pleurait. Personne ne le regardait.

Sauf moi, se dit Jim. Moi, je regarde. Mais ça ne me gêne pas qu'il se soulage en gémissant. Moi aussi, j'ai mal, autant que lui, et j'aimerais bien pouvoir gémir. Je ne peux pas ; mais quand lui gémit, il le fait aussi pour moi, même s'il ne le sait pas.

Jim se concentra sur l'action de se libérer d'Orc. Il n'avait pas envie de supporter cette douleur une seconde de plus que nécessaire. Retourner dans sa chambre d'hôpital serait se débarrasser immédiatement de ce corps torturé. Mais il s'accrocha en se disant qu'il n'abandonnerait pas Orc dans les secondes à venir. Quelque chose l'empêchait de partir. La honte d'abandonner Orc ? C'était ridicule. Orc ne serait ni vexé ni soulagé si son compagnon invisible et impalpable le quittait.

Pourtant, Jim avait le sentiment qu'il serait lâche de se défilier.

Pendant que Jim luttait avec lui-même, Orc s'était levé et descendait lentement la pente. Chaque mouvement de chacun de ses membres était une odyssée de souffrance. Malgré tout, Orc ne s'arrêtait pas. Il laissa le tas de morceaux de roc au pied de la montagne et s'enfonça dans la forêt. Celle-ci était surtout composée d'arbres ressemblant à de grands pins, mais avec des aigrettes écarlates au bout des branches. Leur odeur était un mélange de vanille et de cacahuète. De grands buissons au tronc cylindrique dont le sommet s'ornait de douze longues frondes, comme celles de fougères, poussaient entre les arbres. Les insectes pullulaient autour des buissons. Ils semblaient attirés par un liquide jaune et visqueux qui sourdait de la base des frondes. Il en émanait une puanteur qui rappelait la pomme de terre pourrie, avec un soupçon de Munster bien fait. Les arbres abritaient des mammifères volants gros comme des souris. Ils piquaient vers le sol, engloutissaient des insectes et remontaient se poser sur les branches. L'un vint voler près d'Orc. Il le saisit au vol, le serra dans son poing jusqu'à ce que ses os minuscules se brisent, lui arracha les ailes, la tête et les pattes, et but

son sang. Puis, avec les ongles, il le dépeça et se le mit dans la bouche. Tout en mâchant lentement afin de séparer les os de la chair avec la langue, Orc reprit son chemin.

Jim était horrifié. En même temps, il sentait la satisfaction d'Orc d'avoir quelque chose à manger. Le dégoût de Jim succomba rapidement à ce sentiment.

Jim apprit, parce que Orc y pensait à cet instant, qu'on enseignait aux jeunes Seigneurs à survivre et même à prospérer dans la nature. Ce n'était pas la première fois, et de loin, qu'Orc mangeait de la viande crue. Mais quand il pourrait faire du feu, il la ferait cuire.

Le silex ne manquait pas dans la région. Il en ferait des couteaux, des haches et des têtes de lances et de flèches. Puis il abattrait des animaux avec ces armes et, avec leur peau, se ferait des vêtements et des sacs. Ensuite, il construirait un radeau pour descendre la rivière.

Dix-huit jours plus tard, il arrivait sur son radeau à la vaste embouchure de la rivière. Devant lui s'étendait la mer.

CHAPITRE 18

Il y avait quelqu'un d'autre dans l'esprit d'Orc. Jim avait déjà été terrorisé nombre de fois depuis qu'il était entré dans le jeune Seigneur. L'idée qu'il pût y avoir une autre personne qui partage l'esprit d'Orc le terrifiait. C'était si... si... révoltant, ça... ça lui donnait la chair de poule. Ça le rendait si malade qu'il en aurait vomi s'il avait eu un estomac et une bouche. Il ressentait la présence d'un étranger – sans doute menaçant – comme un viol.

En fait, il ignorait la nature exacte de l'inconnu qui se trouvait maintenant dans Orc. Les premiers signes que quelqu'un – quelque chose – s'était introduit étaient apparus deux jours après l'installation d'Orc à l'embouchure de la rivière. Jim sentait la présence de l'autre. Comment exprimer la façon dont il la sentait ? C'était impossible. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il n'était pas là jusqu'à cet instant noir où il avait pris conscience de sa présence. C'était comme voir l'ombre de l'homme invisible d'H.G. Wells. Ou comme, lorsqu'il était petit, quand il s'était réveillé en pleine nuit en sachant qu'un monstre se cachait dans le placard et l'observait derrière la porte entrebâillée. La différence, c'était qu'aujourd'hui, il y avait vraiment quelqu'un dans le placard du cerveau d'Orc. Ce n'était pas l'imagination de Jim qui l'avait fait sortir de son inconscient. Il était là pour de bon.

Comment Jim savait-il que la chose avait des intentions malveillantes ? De la même façon, supposait-il, qu'un homme mourant de soif dans le désert sait pourquoi les vautours tournoient au-dessus de lui.

Alors qu'Orc, sur son radeau, n'était plus qu'à un jour de voyage de la mer, il s'était éveillé ce matin-là dans une tempête de substance bleue. Elle venait de l'amont, portée par le vent, et elle était composée de morceaux de matière azur, grands comme la main, en forme de flocons de neige. Ils dégageaient une puissante odeur de noix. Pendant quelques minutes, les flocons furent si nombreux qu'Orc y voyait à peine à trois mètres. Brusquement, leur nombre diminua. Quelques flocons tombèrent encore en tourbillonnant, puis la tempête cessa. Ils

ne fondaient pas, mais la plupart avaient disparu quand le soir arriva. Une horde d'insectes, d'oiseaux et d'autres animaux avait jailli du plus profond des bois et les avait dévorés. Ceux qui échappèrent à cette boulimie virèrent au brun plusieurs heures plus tard et les animaux ne s'y intéressèrent plus. À cette vue, Orc décida de partager le festin. Au toucher, les flocons ressemblaient à du champignon séché et cristallisé. Mais au goût, on aurait dit de l'asperge cuite et sucrée. Il s'en bourra tant qu'il put, bien qu'il dût boire beaucoup d'eau après. La substance lui desséchait les tissus.

Jim supposa qu'elle contenait peut-être une espèce de virus qui infiltrait l'organisme qui la mangeait. Ensuite, le virus s'attachait au système nerveux de l'hôte et, il ignorait comment, se muait d'une masse inorganisée en une copie du système neural de l'hôte. Il devenait l'hôte, ou une copie de l'hôte, parce que c'était une reconstruction ectoplasmique des nerfs et du cerveau de l'animal qu'il occupait. Il dépossédait l'hôte de son identité, et en remplaçait la conscience par une conscience d'emprunt. Jim sentait monter une migraine métaphorique à réfléchir à tout cela. Il finit par se rendre compte qu'il ne pouvait savoir d'où venait la chose ni comment elle était entrée dans l'esprit d'Orc. Il se pouvait que ce fût une coïncidence si elle était apparue peu après qu'Orc avait eu mangé les flocons bleus.

Laisse tomber les explications, se dit Jim. Occupe-toi du présent. Trouve un moyen de te débarrasser de cette entité invisible, sans mains et sans visage. Jim se demanda comment il pourrait avertir Orc de sa présence. Au bout d'un moment, il comprit que c'était impossible. Le combat, si combat il devait y avoir, se déroulerait entre lui et la chose. Lassé de l'appeler simplement « la chose », il décida de lui donner un nom. Toute chose devait avoir un nom, une étiquette. Qu'allait-il choisir ?

« Cerveau Fantôme » lui vint à l'esprit. C'était un nom qui en valait un autre. Ce serait donc Cerveau Fantôme. Cinq jours après son arrivée à la mer, Orc était parti à la recherche de viande fraîche. Au bout de trois heures, il aperçut une antilope forestière et se mit à l'affût. Une flèche était encochée dans son arc, prête à jaillir et à plonger dans le flanc moucheté brun et noir du ruminant. Mais quelque chose effraya la bête avant qu'Orc ne fût à portée de tir. Elle s'enfuit, évitant les hauts buissons et bondissant au-dessus des petits.

En jurant tout bas, il s'approcha de l'endroit où elle s'était tenue. Il avançait avec prudence. La bête avait peut-être été effrayée par un animal grand et dangereux. Puis, en jetant un coup d'œil à travers un buisson, il vit la cause de l'alarme de l'antilope. L'animal avait à peu près la forme et la taille d'un putois, et il agitait sa grosse queue noire et touffue. Il creusait le sol de ses pattes griffues en forme de pelle. La

nourriture qu'il cherchait n'était qu'à quelques centimètres sous la terre. Il ne lui fallut pas longtemps pour la découvrir et se mettre à la manger.

En d'autres circonstances, Orc aurait été dégoûté. Cette répugnante créature se nourrissait principalement de charogne, d'excréments et de n'importe quoi de mort ou de presque mort. Là, Orc fut trop abasourdi pour ressentir une quelconque répulsion. Le repas que la bête s'était déterrée était un tas d'excréments, ce à quoi il s'était attendu. Ce à quoi il ne s'était pas attendu, c'était que ce soient des excréments humains frais.

Il n'était pas seul sur cette planète.

Il pivota sur lui-même en scrutant les bois derrière lui. Son cœur battait fort, non de joie mais parce que l'autre le guettait peut-être. Il aperçut un visage sombre et un fer de lance en pierre qui se baissaient derrière un buisson.

Il s'approcha de l'autre côté du buisson et observa attentivement les environs. L'homme sombre avait peut-être des compagnons. Quand il eut la certitude que ce n'était pas le cas, il lança :

« Je suis Orc, fils de Los et d'Enitharmon ! Je suis seul ! Ça ne servirait à rien d'essayer de nous entre-tuer ! Je cherche la porte qui mène hors de ce monde ! Je n'ai de querelle avec personne d'autre que mon père ! Faisons la paix ! Nous avons chacun de meilleures chances de trouver la porte si nous unissons nos intelligences et nos ressources !

Il attendit. Il n'y eut pas de réponse, et il était sûr que l'homme sombre avait quitté le buisson dès l'instant où il s'était vu observé. Il répéta son discours.

Alors la voix d'un homme s'éleva, mais elle venait de derrière Orc. Le thoe qu'elle employait différait de celui d'Orc par la prononciation et la hauteur de ton, mais il était parfaitement compréhensible.

« Tu dis que tu n'as de querelle qu'avec Los le maudit ?

— Exact !

— Personne d'autre n'a été abandonné ici avec toi ?

— Pas que je sache, dit Orc.

— Remets ta flèche dans ton carquois, dit l'homme. Ensuite, lève-toi. Je vais venir vers toi, sans trop m'approcher, et je tiendrai ma lance prête. Mais j'aimerais mieux que nous soyons amis. »

Ils échangèrent encore quelques paroles, surtout pour s'assurer que l'un n'avait pas d'avantage sur l'autre, puis l'homme sortit de derrière un arbre. Il était plus petit qu'Orc, mais plus large d'épaules. Il portait une coiffe de fourrure qui lui serrait le crâne et un pagne, en fourrure aussi. Une ceinture de cuir fermée par des lanières était accrochée à sa taille. Des sacs de cuir contenant un couteau et une hache, tous deux de pierre, y étaient suspendus. Il avait laissé par

terre, derrière lui, son carquois et son arc. Sa peau était d'un brun profond, son nez plat et large, et ses lèvres très épaisses. Les cheveux qui s'échappaient de sous sa coiffe étaient d'un noir luisant et légèrement ondulés.

Il fit halte à six mètres d'Orc. Ses yeux brun foncé avaient une expression méfiante, bien qu'un grand sourire découvrit ses grandes dents blanches.

« Tu es Orc, fils de Los et d'Enitharmon, dit-il. Je suis Ijim, fils de Natho et d'Ocalythron.

— Ijim des Bois Sombres ? demanda Orc.

— En effet, je suis — j'étais — Seigneur du Monde des bois Sombres.

— Tu es mon arrière-arrière-grand-oncle, dit Orc.

— Ce qui ne signifie pas obligatoirement que nous soyons amis, répliqua Ijim. Comme on dit dans plus d'un monde, on choisit ses amis, mais un cousin est un cousin, qu'on le veuille ou non. »

Sans qu'ils modifient la distance qui les séparait, Orc raconta son histoire dans les grandes lignes. Ce faisant, il jetait sans cesse des coups d'œil rapides sur les côtés et derrière lui. Ijim avait peut-être dit la vérité en prétendant être seul. Mais un Seigneur trop confiant était vite un Seigneur mort, selon le vieil aphorisme.

Ijim dit : « Ainsi, tu es le fils d'Enitharmon l'extraordinairement belle et de Los, le Prophète Éternel, le Possesseur de la Lune ! C'étaient ses titres quand il vivait sur le monde qu'il gouvernait avant de déménager pour l'actuel, longtemps avant qu'Enitharmon devienne sa femme et longtemps avant ta naissance. Voici, brièvement, mon histoire. »

Un Seigneur, une femme du nom d'Ololon, avait trouvé le moyen de déjouer les pièges ingénieux qu'Ijim avait tendus dans la porte qui donnait accès à son monde. Ololon avait failli tuer Ijim, mais il s'était enfui. Cependant, poursuivi à travers toute une série de portes d'un monde à l'autre, Ijim avait été forcé de prendre une porte dont il ne savait pas où elle menait. Elle était à sens unique, et débouchait, comme il ne tarda pas à s'en apercevoir, sur Anthéma. Cela s'était passé quarante-quatre ans plus tôt. Depuis, Ijim cherchait la porte qui lui permettrait de sortir du Monde du Refus.

Quarante-quatre ans ! se dit Jim Grimson. Depuis tout ce temps, Ijim avait sûrement mangé des flocons bleus. Ce qui signifiait qu'un cerveau fantôme gouvernait maintenant son corps et son esprit. Donc, ce n'était pas Ijim qui parlait à Orc. C'était une Chose.

Puis il se dit qu'en un sens, ce n'était pas exact. Le cerveau fantôme était devenu Ijim, pensait comme Ijim, était, dans les faits, Ijim. L'Ijim original était mort. Le deuxième n'était pas différent du premier. Donc, il n'était en rien plus menaçant que le premier. Lequel

devait être déjà assez sinistre.

« Comme tu dis, mon neveu, aucun de nous ne possède quoi que ce soit que l'autre désire. À moins que tu ne désires posséder Anthéma ! » Il fut pris d'un rire dément qui dura quelques secondes, et qui fit se demander à Orc si sa longue solitude ne l'avait pas rendu fou.

Après avoir essuyé ses larmes de rire avec le dos de sa main, Ijim dit : « Tu peux la prendre. Je ne la quitterai jamais assez tôt. Alors, qu'en dis-tu, neveu Orc ? On laisse tomber notre suspicion mutuelle pour travailler ensemble comme des partenaires enthousiastes et affectionnés ?

— Autant qu'il est possible pour deux Thoans.

— Bien ! Donnons-nous le baiser de l'amitié éternelle, sans nous tâter mutuellement le dos à la recherche d'un point faible où planter une dague ! »

Orc trouva le baiser de son oncle bien long, et n'eut pas l'impression qu'Ijim était obligé de lui tâter si longtemps les fesses. Peut-être Ijim avait-il tant besoin de contact humain qu'il ne voulait pas lâcher une chair humaine sans s'y être pleinement réchauffé. Et puis, il se pouvait qu'Ijim n'eût eu envie que de femmes quand elles étaient aisément accessibles, mais qu'après quarante-quatre ans d'abstinence forcée, il fût prêt à se contenter de ce qui lui tombait sous la main.

Ils revinrent au camp côte à côte. Ijim expliqua qu'il avait vu Orc la veille. Au lieu de l'approcher avec joie, toutefois, il était resté caché. Il avait l'intention de l'observer un moment avant de se découvrir.

Orc dit que c'était vraiment une sacrée coïncidence que les chemins des deux seuls humains de la planète se croisent.

« Pas tant que ça, dit Ijim. Je suis arrivé ici par la même porte que toi, dans la grotte. J'ai exploré la grotte, mais la porte était trop bien dissimulée, il aurait fallu avoir le mot de code pour la découvrir. Après avoir vainement cherché une autre porte pendant quarante-quatre ans et vécu comme une bête pendant tout ce temps, je suis revenu ici. J'avais idée que la porte de sortie était peut-être située près de la porte d'entrée. Bien entendu, c'était ce que je m'étais dit la première fois que je suis venu ici. J'ai si soigneusement et si souvent quadrillé le coin qu'encore aujourd'hui je m'en rappelle les moindres détails. Mais j'allais essayer encore une fois. Ça ne peut pas faire de mal.

— Mais cette fois, comme tu as sur toi un indice, le médaillon de Shambarimem, peut-être qu'on aura plus de chance.

— Tu n'as rien vu par ici qui puisse avoir un rapport, même lointain, avec une trompe ? demanda Orc. Un rapport pas seulement

visuel, mais peut-être verbal ou analogique, ou n'importe quoi ?

— Rien. Mais il faut dire que je ne cherchais pas de repère qu'on puisse rattacher à l'image d'une trompe. Maintenant, c'est différent. »

Après être revenus au camp et avoir encore un peu parlé, ils partirent chasser. Vingt minutes plus tard, ils avaient abattu un animal porcin à quatre défenses. Avant de le manger, Orc décida de faire quelques brasses dans la rivière. Il avait besoin d'un bain, mais il voulait aussi savoir s'il pouvait vraiment faire confiance à Ijim. Il laissa ses armes sur la berge, mais l'homme sombre ne tarda pas à le rejoindre. Convaincu qu'Ijim était, pour le moment du moins, franc du collier, Orc sortit de l'eau. Ijim resta dans la rivière. Mais il appela Orc alors que celui-ci se penchait pour ramasser ses vêtements. Et Ijim partit d'un fou rire énorme. On eût dit qu'il n'allait jamais s'arrêter de rire.

Quand, tout de même, il cessa, il dit : « Ne t'habille pas tout de suite.

— Pourquoi ? » demanda Orc. Il se demandait ce qu'Ijim avait derrière la tête.

« Tu ne peux pas le voir ! cria Ijim, et il se remit à rire.

— Voir quoi ?

— Ah, ce Los ! dit Ijim. Il t'a joué un tour amusant, mais triste aussi. Enfin, ça aurait pu être triste pour toi ! Heureusement pour nous deux, Los n'avait pas prévu que tu rencontrerais un autre Seigneur.

— De quoi parles-tu ? Viens-en donc au fait !

— Tu ne peux pas le voir ! s'écria le Seigneur des Bois Sombres. Tu aurais pu ne jamais le voir, et errer sur cette horrible planète sans jamais l'avoir vu !

— Tu vas faire durer le suspense jusqu'à ce que je meure de curiosité ? Ou bien est-ce qu'il va falloir que je te fasse cracher le morceau ?

— Il y a une *carte* sur ton dos ! hurla Ijim. Entre tes omoplates, et qui te descend presque jusqu'au niveau du bassin ! »

Il sortit de la rivière avec un grand sourire. Orc resta le dos tourné afin qu'il pût étudier la carte, s'il s'agissait bien d'une carte. Orc n'était pas certain que Los ne lui eût pas fait une blague atroce, une double blague, en fait. Cette carte pouvait l'induire en erreur, lui faire parcourir toute la planète pour le faire aboutir dans un lieu où ne se trouvait aucune porte. Cependant, pourquoi aurait-il placé une carte fausse là où son fils ne l'aurait probablement jamais vu ?

Ijim sécha le dos de son neveu avec une peau de bête qui ressemblait à du chamois, puis le fit se tourner dos au soleil.

« Quel sens de l'humour a ton père, que les flèches d'argent d'Élynittria lui embrochent le foie ! C'est de l'humour noir, évidemment, plus noir que la dépression de Shambarimem la première

fois qu'on lui vola sa Trompe, mais digne de provoquer le plus grand éclat de rire ! Sur ton dos, où tu ne pouvais pas le voir, ho, ho, ho, hooooiiiiih !

— Tu peux rire à t'en étouffer si ça t'amuse, gronda Orc. Mais dis-moi d'abord à quoi ressemble cette carte. Mieux, dessine-la dans la boue. Je pourrai la reproduire sur un parchemin — quand j'en aurai fabriqué un. »

Pendant ce temps, Ijim dansait en rond, penché en avant en braillant, avant de se mettre à tousser à s'en étrangler.

Une fois remis, il revint se placer derrière Orc.

« Il y a un tout petit point noir en haut de la carte, dit-il. Une flèche en pointe. J'imagine que c'est le point de départ, la porte par laquelle toi et moi sommes arrivés. Il y a une ligne bleue sinueuse qui part du bout de la flèche.

« De chaque côté, je vois des lignes noires brisées en forme de triangles. Ce doivent être les montagnes qui encadrent la vallée de la rivière. Donc, la ligne bleue doit être la rivière qu'on a prise tous les deux en partant de la porte. Elle se termine en s'évasant dans les lignes tordues. L'embouchure de la rivière et la mer dans laquelle elle se jette, je suppose. C'est là que nous sommes. Il y a quelques lignes bleues ondulées après la fin de la rivière, mais elles sont plus courtes et plus fines. Ça doit indiquer la mer. Attends une minute. »

Au bout de plusieurs secondes, il reprit : « Je cherchais une légende qui permette d'identifier les repères. Il n'y en a pas, et je ne pense pas que la carte soit du tout à l'échelle. Comme guide, c'est très grossier et pas du tout satisfaisant, mais c'est mieux que rien, quand même.

« Voyons : voilà une ligne brisée verte qui commence par une flèche. Elle va vers le nord, puisque cet estuaire est face à l'ouest, mais il n'y a aucun repère le long d'elle. Ensuite, elle tourne vers l'est, c'est-à-dire vers l'intérieur des terres, probablement. Il y a quelque chose là où elle tourne ! Laisse-moi voir ça de près. C'est tout petit. »

Puis il dit : « On dirait la silhouette d'un animal, un genre de pieuvre. Nom d'Énion, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— On le saura quand on y sera », dit Orc d'un ton cassant. Il ignorait pourquoi, son oncle lui portait sur les nerfs. Pourtant, il aurait dû être fou de joie d'avoir la compagnie d'Ijim et que ce dernier ait découvert la carte. Peut-être était-ce parce qu'il se sentait idiot et qu'Ijim se moquait de lui parce qu'il était effectivement idiot. Mais d'un autre côté, Ijim semblait trouver tout amusant.

Tandis que les jours passaient et que les deux compagnons suivaient la côte vers le nord, le rire trop fréquent et trop facile d'Ijim énervait Orc de plus en plus. Finalement, il ne put plus le supporter. Il arrêta son oncle en plein milieu de ses éclats de rire hystériques et

déplacés.

« Pourquoi fais-tu ça ? » demanda-t-il rudement.

Ijim cilla et dit : « Pourquoi je fais quoi ? »

— Pouffer et pousser tout le temps des cris comme une adolescente sans expérience qui est nerveuse parce qu'elle va à son premier rendez-vous. »

Ijim se renfroigna.

« Je ne m'en rendais pas compte. Si c'est vrai, et je ne dis pas que ça l'est, c'est parce que je suis resté seul pendant quarante-quatre ans, sans personne à qui parler. »

Il se mit à geindre.

« Toi aussi, tu serais bizarre si tu étais resté aussi isolé que moi. Quarante-quatre ans ! Tu te rends compte ? »

— J'imagine, dit Orc. Mais si j'étais aussi idiot et exaspérant que toi, je demanderais sûrement à quelqu'un me remettre d'aplomb.

— Et ça ne serait pas dangereux de te dire ça ? Oh si ! J'ouvre le bec, et là, couic ! C'est bien ça ? Tu n'es pas du genre à apprécier de te faire insulter, je ne me trompe pas ? »

Orc ne dit rien. Après quelques secondes de silence, Ijim dit : « Ne sois pas fâché contre moi. Je t'ai à peine rencontré au bout de quarante-quatre ans de solitude absolue que tu m'enguirlandes déjà ! »

— Arrête simplement de rire comme un dingue. Ne ris pas, sauf s'il y a quelque chose de drôle. »

Ijim haussa les épaules.

« J'essaierai. Mais après quarante-quatre ans passés à souffrir à chaque minute, à chaque seconde...

— Et arrête de gémir sur tes « quarante-quatre ans » ! rugit Orc. J'en ai assez ! C'est fini, maintenant ! Cesse de vivre dans le passé. Tu n'es plus seul !

— Ça vaudrait mieux, pourtant », dit Ijim. Il avait un air à la fois blessé et comiquement digne.

Ijim bouda longtemps après cette conversation. Il ne répondait que quand Orc lui adressait la parole, et aussi brièvement que possible. Cela exaspérait Orc presque autant que ses éclats de rire. Et par deux fois, en se retournant brusquement, il surprit Ijim à lui tirer la langue et à faire des gestes obscènes dans son dos.

« Manathu Vorcyon ! s'exclama Orc la première fois qu'il le prit sur le fait. Mais quel âge as-tu ? Des milliers d'années ? Et tu te conduis comme un enfant mal élevé ! »

— J'y peux rien, dit Ijim. Après quarante-quatre ans passés...

— Tais-toi ! cria Orc. Tu recommences encore une fois et je te jure que je te laisse tomber ! Reste seul encore quarante-quatre ans ! Pour toujours, si ça t'amuse. »

Longtemps, Ijim évita de faire allusion à la durée de son séjour

sur Anthéma. Mais il se plaignait souvent et pour les choses les plus insignifiantes ; comme le jour où il se cogna le gros orteil : il passa un quart d'heure à en parler et à se demander avec amertume pourquoi la vie était si dure avec lui. Sa route était encombrée d'obstacles et d'occasions de se blesser.

Finalement, Orc dit : « J'ai été traité injustement, et brutalement, surtout par mon père. Pourtant, tu ne m'en entends jamais parler, n'est-ce pas ? C'est comme ça. Encaisse. Mais essaie d'y faire quelque chose. Essaie de changer ce que tu n'aimes pas. Et arrête de pleurer sur ton sort !

— Oui, mais...

— Pas de mais !

— Tu es dur », dit Ijim. Ses yeux se mouillèrent et il renifla.

« Tout le monde n'est pas en pierre. Certains d'entre nous sont de vrais êtres humains, de chair et de sang, avec un cœur sensible, alors que toi...

— Grandis ! À moins que ce ne soit trop tard ? »

En écoutant cela, Jim fut frappé par une pensée soudaine. Frappé, c'était bien le terme. En plein dans le mille, bon sang ! Orc aurait aussi bien pu parler de lui, Jim Grimson ! Il avait passé une bonne partie de sa vie à se plaindre de son sort et à s'apitoyer sur lui-même. Et, jusqu'à récemment, il n'avait rien fait pour résoudre les problèmes sur lesquels il pleurnichait.

Puis une autre idée le frappa comme un coup de poing américain. Ijim. Ça se prononçait Idjim. Mais, dans son esprit, cela s'épelait I... Jim. Le Seigneur des Bois Sombres s'appelait I (am) Jim !

Est-ce qu'Ijim – et, par conséquent, tout le reste – n'était qu'un fantôme ?

Son inconscient lui avait-il fourni le nom et le personnage d'Ijim pour lui montrer, par un détour, qui il était ?

Un instant, il faillit perdre sa foi en la réalité des univers tiersiens. Il fut brusquement pris de nausée et se sentit en même temps devenir léger. Le monde que voyait les yeux d'Orc se mit à vaciller et à s'embrumer. La lumière diminuait. Il se sentit s'élever. Il repartait vers la Terre. Mais, bien qu'il n'eût pas de mains, il s'accrocha à quelque chose – à quoi, il l'ignorait – et tint bon. La lumière revint, les choses qui l'entouraient redevinrent solides et nettes.

La signification freudienne du nom d'Ijim était trop évidente. Ce n'était qu'une coïncidence. Il savait que ce monde et tout ce qu'il contenait étaient aussi réels, aussi solides et bien définis que son univers natal.

Mais, l'espace d'un instant...

Vingt-deux jours après le noir moment de doute de Jim. Orc et

Ijim parvinrent à l'endroit indiqué par la marque en forme de pieuvre de la carte. Ils ignoraient où ils étaient jusqu'à l'instant où ils débouchèrent d'une vallée d'où une petite rivière se jetait dans la mer.

Orc avançait le long de la grève, de l'eau jusqu'aux chevilles. Derrière lui venait Ijim, silencieux (pour une fois) en dehors du floc-floc de ses pieds dans la marée montante. La région était pleine de gros rochers noirs d'environ trois mètres de haut. Orc passait entre deux d'entre eux, séparés par une distance de trois ou quatre mètres quand il s'arrêta net. Puis il se mit à hurler.

Quelque chose avait saisi sa cheville droite sous l'eau. Puis il se sentit brusquement tiré vers le rocher le plus proche. Il se retrouva sur le dos et entraîné dans l'eau, dont l'écume verte et puante lui entraînait dans la bouche et les yeux. Ijim cria : « Qu'y a-t-il ? »

Il sortit sa hache de pierre de sa ceinture et bondit vers Orc. Le jeune Seigneur avait cessé de hurler et s'efforçait vainement de faire lâcher prise à la chose qui lui tenait la cheville. Il se remit à hurler quand une partie du rocher vers lequel il était entraîné s'ouvrit en glissant vers le bas. À l'intérieur, il vit toute une denture verte, dont chaque élément était acéré comme une dent de scie et plus grand que le croc d'un lion. De plus, il y en avait au moins une centaine.

Puis un tentacule brunâtre de deux doigts d'épaisseur fit le gros dos un instant hors de l'eau. À cette vue, Ijim poussa un cri. Il comprit aussi que le rocher était en fait une plante ou un animal. Et qu'il avait l'intention de dévorer Orc.

Ijim poussa un nouveau cri. Il bondit en l'air. L'extrémité griffue d'un autre tentacule s'éleva brièvement de l'endroit où il se tenait. Le Seigneur atterrit les jambes écartées et sauta en arrière. Le tentacule se mit à battre l'air à sa recherche.

Orc, à ce moment, avait réussi à extraire sa hache de silex de sa ceinture et essayait de couper le tentacule qui le tirait. Ce n'était pas une tâche aisée, car il devait se mettre en position assise et se pencher loin en avant tout en étant traîné sur le sol. Il cria : « Ijim ! Aide-moi ! »

Le Seigneur des Bois Sombres se retourna et s'enfuit sans s'arrêter avant d'être à bonne distance.

« Lâche ! » cria Orc. Puis il fut trop occupé pour poursuivre ses injures. Surtout parce qu'un second tentacule s'était enroulé autour de la cuisse de son autre jambe. Mais il continua à jouer de la hache jusqu'à ce qu'il sentît la prise autour de sa cheville se relâcher. Alors qu'il n'était plus qu'à moins d'un mètre de la gueule béante, il trancha l'autre tentacule. Mais d'autres tentacules faillirent l'attraper tandis qu'il courait, de l'eau jusqu'aux chevilles, vers l'endroit où Ijim dansait sur place, en proie aux affres du désespoir.

À bout de souffle, Orc dit : « Je devrais te tuer ! »

Il leva sa hache dégouttante d'eau et d'un liquide vert et épais qui ressemblait à de la sève. Ijim partit au pas de course et ne s'arrêta qu'une quinzaine de mètres plus loin. Il se retourna et cria d'une voix aiguë et tremblante :

« Je n'y peux rien ! J'ai survécu quarante-quatre ans en m'enfuyant ! C'est un réflexe conditionné, chez moi, maintenant ! Mais je ne suis pas vraiment un lâche ! Je ferai mieux la prochaine fois ! Tu verras !

— La prochaine fois ? hurla Orc. Il n'y aura pas de prochaine fois !

— Alors, tue-moi ! cria Ijim. Découvre par toi-même ce que c'est que de rester seul, sans personne à qui parler ! Tu finiras exactement comme moi ! Et la prochaine fois que tu auras besoin de moi, tu seras tout seul ! Je ne te laisserai plus tomber, je le jure ! Si ça arrive, je me suiciderai ! »

Il se laissa tomber à genoux et leva les mains vers Orc.

« Je t'en supplie, ne m'abandonne pas ici ! »

Orc cracha en direction d'ijim. Mais il dit : « Très bien ! Je te laisse encore une chance ! Mais ne m'approche pas avant un bon bout de temps ! »

Il partit vers l'est, en faisant un détour de plusieurs mètres autour des rochers. Ijim resta derrière lui, et ne s'approcha pas du camp d'Orc cette nuit-là. Orc le voyait à la lumière du feu, ombre assise contre le tronc d'un arbre. Au matin, Ijim s'approcha. Il souriait comme si rien ne s'était passé. Mais de toute la journée, il ne fit rien qui pût irriter Orc.

CHAPITRE 19

Avec l'aube vint l'obscurité.

Orc ouvrit les yeux, mais ne vit rien. Il avait l'impression d'avoir le nez bouché. Quelque chose maintenait sa bouche fermée, et quelque chose lui appuyait sur la langue. Jim avait pris conscience de ce phénomène avant qu'Orc ne se fût complètement réveillé. Il avait eu beau crier avec son absence de gorge, il n'avait naturellement pas été entendu.

Orc voulut arracher la chose de son visage. C'était floconneux et gluant, et les vrilles qui lui recouvraient la partie antérieure de la langue avaient un goût de pruneau. Il se roula par terre dans son sac de couchage, qui lui arrivait à la taille. Puis il s'en extirpa tant bien que mal, se leva, et se mit à tourner sur place tout en luttant avec la créature. Il entendit les beuglements à demi étouffés d'Ijim juste avant de se cogner contre lui. Sous le choc, il partit à la renverse et tomba sur les fesses. Sans tenter de se relever, il enfonça les doigts dans la couche charnue au-dessous de la partie gluante et floconneuse de la chose. Il ne parvint pas à la repousser. Il se mit alors à en suivre les contours du bout des doigts, sa peur se transformant en une terreur abjecte tandis qu'il sentait sa bouche et son nez s'obstruer entièrement. Découvrant que les bords de la chose se situaient près de ses oreilles, il s'agenouilla et tâtonna par terre jusqu'à ce qu'il mit la main sur son sac de couchage. S'il n'enlevait pas la chose qui l'étouffait, il mourrait dans une minute à peine. Très vite, en tout cas.

Introduisant une main dans le sac, il repéra son fourreau et, dedans, le couteau de silex qu'il gardait près de lui quand il dormait. Il en glissa la pointe sous le bord de la chose qui l'étouffait. Il s'entailla la peau, mais peu lui importait. Quand il eut enfoncé la moitié de la lame sous la couche charnue, il la souleva. Puis il fit tourner le couteau de façon que le fil de la lame soit à la verticale. Alors, violemment, il poussa vers le haut. La lame trancha la substance charnue. Il en saisit les bords et tira de côté. La chose sortit de son nez, de sa bouche et de ses yeux ; l'arrachage lui fit aussi mal que s'il

s'enlevait de la bande adhésive. Alors, il put voir et respirer.

La chose qu'il tenait à la main ressemblait à un morceau de tissu épais, d'un vert vif, avec des vrilles et d'épaisses excroissances à sa partie inférieure. Respirant à grandes goulées, il jeta la chose au loin et se hâta d'aller aider Ijim. Le Seigneur, qui était lui aussi sorti de son sac de couchage, roulait d'avant en arrière sur le sol tout en essayant vainement d'enlever la créature de son visage. Orc se servit à nouveau de son couteau pour la soulever et la jeter loin de lui. Elle atterrit parmi des centaines d'autres semblables qui jonchaient le terrain alentour. Les branches des arbres en étaient festonnées. Des dizaines d'autres descendaient lentement vers le sol. À la différence de ceux qui avaient déjà atterri, leur dos était gonflé. Puis Orc regarda la bosse dorsale de ceux qui venaient de tomber. Elle se dégonflait. Il supposa qu'elle était remplie de gaz. Il s'aperçut qu'une demi-douzaine de créatures étaient collées à lui et que son sac de couchage en était couvert. Elles churent peu après. Apparemment, si elles ne tombaient pas sur l'orifice d'une chair vivante, elles se détachaient rapidement.

Où qu'il posât les yeux, en haut, en bas, tout autour de lui, sur les arbres et les buissons, sur la rivière, il voyait les plantes vert vif. À moins que ce ne fussent des animaux ?

Ijim, le visage ruisselant de sang, resta un moment à suffoquer avant de pouvoir parler. Il sentit le liquide sur son visage en y passant les doigts. Il leva la main et la regarda fixement.

« Tu m'as coupé ! » Il éclata de rire. « Mais tu m'as coupé, toi aussi ! Pas d'autre solution, hein ?

— Tu es déjà tombé sur ces choses ?

— Bien sûr que non ! Je n'aurais jamais dormi à la belle étoile sans me couvrir la figure, je t'en fiche mon billet ! À partir de maintenant... !

— Et ces trucs qui tombent aussi du ciel, qui ressemblent à des flocons bleus ?

— Ça, oui, dit Ijim en se redressant. Une bonne dizaine de fois. Ce n'est pas mauvais à manger. »

Ijim n'est pas Ijim, se dit Jim. Il n'est plus humain. S'il a mangé des flocons bleus, le cerveau fantôme a pris sa place. La non-entité sans *identité* avait acquis entité et identité. Mais elle n'en savait rien. Elle devait penser qu'elle avait toujours été Ijim. À l'état viral, elle n'avait pas d'esprit. Quand elle s'était emparée de celui d'Ijim, elle avait commencé à penser. Mais elle-même ne se connaissait pas d'histoire. Donc, à ses yeux, elle avait toujours été Ijim. Ce qui était exact, dans un sens.

Une fois, M. Lum avait dit que les humains avaient une identité, mais qu'ils n'avaient pas encore réussi à définir l'« identité ». Jim tenta de fabriquer sa propre définition. Le seul résultat qu'il en eut fut une

grande confusion et une migraine fantôme. Il abandonna, sans intention de s'y risquer à nouveau.

La chose qui s'appelait Ijim était à tous égards la réplique exacte de l'*Ijim* original. Du moins, c'était ce que Jim supposait. Pourtant, le fait que le Seigneur ait été envahi par le cerveau fantôme le faisait paraître plus menaçant. Ça vient, se dit Jim, de ce que j'ai lu trop de science-fiction et que j'ai vu trop de films d'horreur. L'étranger, presque toujours mauvais, voulait dévorer, réduire en esclavage ou posséder les humains. Cependant, y avait-il quelque chose de plus dangereux qu'un humain ? Que certains humains, en tout cas, comme Hitler, Staline, Mao, Idi Amin Dada... la liste était aussi longue qu'un rapport de recensement. Ils étaient si monstrueux qu'ils en perdaient toute humanité. Mais la méchanceté faisait partie de l'humain, tout autant que la bonté. Et ces gens incontestablement nuisibles, sans exception, qu'ils soient grands ou petits, du dictateur albanais au conseiller de Chicago, du sénateur corrompu, au maquereau de Washington, tous se considéraient comme bons.

Les deux Seigneurs levèrent le camp et suivirent la rivière vers l'est. En fin d'après-midi, ils s'arrêtèrent pour bivouaquer. Normalement, ils auraient dû poursuivre leur route jusqu'à la tombée du soir, mais ils devaient se fabriquer des masques pour se protéger la bouche et le nez des créatures vertes. Au cours des deux jours suivants, ils rencontrèrent quantité d'animaux qui avaient succombé aux « étouffeurs », comme les appelait Orc.

Leurs vrilles recouvraient les carcasses pourrissantes. Ceux qui n'avaient pas réussi à faire de victimes devenaient marron et cassants.

Après cet épisode, Ijim tomba dans de longs silences rompus par des marmonnements. Dans ces moments-là, il regardait frénétiquement autour de lui. Orc supportait ce comportement du mieux qu'il pouvait. Il demandait à Ijim à quoi il pensait. À chaque fois, Ijim réagissait comme si on venait de l'éveiller brusquement d'un très profond sommeil. Il clignait les yeux et secouait la tête en disant : « Quoi ? De quoi parles-tu ? » Puis il niait être troublé par quoi que ce fût.

Jim Grimson pensait que c'était le cerveau fantôme et non Ijim qui parlait pendant ces fugues mentales. Peut-être revoyait-il par éclairs sa vie sous une forme, précédente, avant de devenir virus ou quoi que ce fût qui voyageait dans les flocons bleus. Qui savait quelles phases il avait traversées ? Quelqu'un qui verrait pour la première fois un papillon n'imaginerait pas que ç'avait d'abord été une chenille.

Trente jours passèrent encore, non sans incidents dangereux. Ils ne trouvèrent plus d'étouffeurs verts sur leur chemin, mais ils en virent des centaines de milliers par terre, dans une autre vallée, alors qu'ils passaient un col montagneux. Un après-midi, un gaz nauséabond

s'échappa d'un trou à flanc de montagne, les enveloppa, et les laissa vomissant pendant plusieurs heures et malades pendant deux jours. Les grands animaux en furent affectés de même ; tous les petits oiseaux et autres petits organismes moururent. Ils pensaient approcher de l'endroit où se trouvait la porte, si Los n'avait pas menti. Ijim vérifia sur la carte dessinée sur le dos de son neveu.

« On est presque à la fin des marques. Ces parenthèses ondulées, là, doivent indiquer un grand lac juste devant nous. »

Ils étaient au sommet d'une pente raide. Trois ou quatre kilomètres plus loin, au pied de la pente, s'étendait l'immense lac prévu par Ijim. Il avait environ trois kilomètres de largeur à l'extrémité la plus proche d'eux, et s'élargissait de plus en plus jusqu'à se fondre à l'horizon. La forêt qui le bordait croissait presque les pieds dans l'eau. Trois kilomètres plus à l'est, d'impressionnantes falaises s'élevaient brusquement au-dessus du lac et couraient aussi loin qu'Orc pouvait voir.

« Il va falloir construire un bateau, ou alors escalader ces falaises et les suivre, dit-il. Elles sont très raboteuses et escarpées. Je penche pour le canoë.

— D'accord. » Ijim continua à lire la carte.

« Si je regarde bien, en arrivant au bout du lac, il faut prendre vers la droite. La dernière marque doit indiquer l'emplacement de la porte. C'est un cercle avec une croix dedans, et plusieurs lignes horizontales au-dessus de la croix. C'est peut-être tout près, mais peut-être pas. Enfin... un pas à la fois. Comme dit la Grand-Mère de Tous, Manathu Vorcyon : *Qui se dépasse voit son propre dos.* »

Vingt jours plus tard, ils avaient construit une pirogue à balancier avec un mât et une voile faite d'herbes tissées. Il leur fallut encore dix jours pour abattre des animaux, fumer et saler la viande, et cueillir des noix et des baies pour se constituer des provisions de bord.

« Los nous aura fait trimer dur, dit Ijim. Si un jour je mets la main sur lui, il va le payer. Que dirais-tu de l'écorcher vif, pour commencer ? »

Orc sourit. Si quelqu'un devait écorcher son père, ce serait lui.

CHAPITRE 20

Les deux Seigneurs avaient parcouru près de cinq cents kilomètres depuis qu'ils avaient quitté le rivage du lac. Pourtant, ils n'avaient rien vu jusque-là qui ressemblât au symbole dessiné sur le dos d'Orc.

Les absences d'Ijim se faisaient plus fréquentes et plus longues. Quand il en sortait, il ne s'en rappelait rien. En fait, il ignorait qu'il en était victime. Orc, selon lui, inventait tout. Il voulait le pousser à la folie. Orc lui demanda alors pour quelle raison il ferait cela. Parce que, répondit Ijim, Orc était fou, et que les fous aimaient la compagnie de leurs semblables.

Le jeune Seigneur comprit qu'il était inutile de continuer à discuter avec son oncle. Ijim était le dément de ce duo. Donc, il fallait le surveiller attentivement. Orc avait cru que son oncle s'abstiendrait de tout acte de violence tant qu'ils n'auraient pas trouvé la porte. À présent, il n'en était plus sûr.

Jim Grimson était encore plus inquiet qu'Orc. Ijim devait mourir, et ça devait se passer sur Anthéma. S'il gagnait un autre monde, il — la chose qui était en lui — risquait de propager son espèce, et ce monde, et le suivant, et tous les mondes risquaient de succomber. Comment, Jim n'en savait rien. Le comment de l'affaire n'était que d'importance secondaire. Il fallait qu'Ijim fût tué sur Anthéma, et, pour bien faire, que son corps et la chose qui le possédait fussent détruits. Jim le savait. Pas Orc.

Dix jours plus tard, aux environs de midi, les Seigneurs se tenaient au sommet d'une crête élevée qui formait une muraille le long de la rive droite d'une rivière. Ils avaient dû l'escalader et la suivre jusqu'à un terrain plus égal.

« Si ça se trouve, dit Orc à Ijim, le repère est de l'autre côté de cette crête. » Il y était, en effet.

Au pied de la crête, une plaine s'étendait sur peut-être soixante kilomètres. Une nouvelle chaîne de montagnes la bordait au sud. On y voyait des bois, des rivières, des ruisseaux et quelques collines. Une grande masse noire se déplaçait lentement non loin d'eux : un

troupeau d'herbivores.

« Le voilà ! » dit Orc. Il pointa le doigt sur un objet circulaire à trois kilomètres du pied de la crête, tout près d'une rivière si petite que c'en était presque un ruisseau. L'édifice étincelait au soleil, comme s'il était fait de verre. Son enceinte extérieure, qui formait le cercle, était haute et épaisse. Dans le cercle apparaissait une structure en forme de croix, dont les murs étaient aussi épais que l'enceinte. Des murs plus étroits couraient parallèlement au mur horizontal de la croix. La structure tout entière devait être celle qui était représentée sur le dos d'Orc.

« Grande Mère de Nous Tous ! » cria Orc en se frappant le front du plat de la main. « Puissante et sage Ênion ! Comment peut-on être stupide à ce point ? Nous nous appelons Seigneurs, et nous avons aussi peu de cervelle que des vers ! Pourquoi n'avons-nous jamais fait le rapprochement entre le symbole dessiné sur mon dos et celui du médaillon ! Ils représentent tous les deux le grillage du pavillon de la Trompe de Shambarimem ! C'était sous notre nez, et nous n'avons jamais vu le rapport ! »

À cet instant, Ijim n'était pas dans une de ses périodes d'absence. Il hurla de ravissement et prit Orc par les mains. Ils se mirent à danser en rond en riant à pleines dents et en poussant des cris. Plusieurs fois, ils faillirent perdre l'équilibre sur l'étroite terrasse du sommet de la crête. Enfin, ils s'arrêtèrent, à bout de souffle.

Puis Orc se rembrunit.

« Mais c'est une construction de main d'homme ! dit-il. Je ne savais pas qu'il y avait des humains ici !

— Moi non plus, dit Ijim.

— Où est la porte ? Dans cet édifice ?

— Probablement », répondit Ijim. Une expression sinistre s'était substituée à son allégresse. Quelques secondes plus tard, il se mettait à marmonner. Sachant par expérience que le Seigneur le suivrait automatiquement, Orc s'engagea dans la pente raide. Se méfiant des pierres mal accrochées qui parsemaient son chemin, il parvint à garder l'équilibre. Ijim semblait enfermé en lui-même, mais il ne tombait pas. Une partie de lui-même était encore assez en éveil pour faire face aux situations simples.

À mi-chemin, Orc poussa une exclamation et s'arrêta net. Ijim, toujours marmonnant, fit halte à quelques pas au-dessus de lui. Dans l'herbe autour du troupeau d'animaux noirs à longues cornes, des dizaines d'ouvertures étaient apparues. Orc était trop loin pour distinguer des détails, mais les ouvertures ressemblaient à des trappes. À la place d'herbe, on voyait des trous noirs et ronds avec des disques, couverts d'herbe sur la partie extérieure, pointant verticalement du sol.

De longues créatures grises et maigres jaillirent des trous. Elles bondirent vers le troupeau, qui partit dans un grondement de sabots dans la direction opposée, c'est-à-dire vers les arbres qui bordaient cette partie de la plaine. À présent, d'autres tueurs gris sortaient du bois à toute vitesse. Avec un ensemble parfait, le troupeau fit demi-tour vers la plaine.

Sous les pattes des animaux, de nouvelles trappes s'ouvrirent. Des tueurs en jaillirent par dizaines et, tels les lévriers auxquels ils ressemblaient, se précipitèrent vers les antilopes. Quand ils furent près du troupeau qui tournait en rond, ils crachèrent par la gueule de longs fils minces et gris, qui, suivant une parabole, brillèrent au soleil avant de retomber sur leurs proies et de s'y attacher comme de la colle. Bientôt, de nombreuses antilopes se retrouvèrent à terre, les pattes emmêlées dans les fils. Sifflant bruyamment, les chasseurs se jetèrent sur elles et les déchirèrent de leurs crocs. Le reste du troupeau traversa leurs lignes et s'enfuit au galop.

Contemplant ce spectacle, Orc dit : « Ijim ! Ces bêtes doivent venir du bâtiment de verre par des souterrains qui mènent aux trappes. Maintenant, nous savons comme y entrer, si nous en avons le courage ! »

Ijim continuait à marmonner. Aux abords de la plaine, ils examinèrent une trappe. Celles du bois s'étaient refermées. Les bêtes grises qui en étaient sorties devaient avoir l'intention de rentrer dans leur repaire par celles de la plaine. Du bout de sa lance, Orc souleva le couvercle rond et partiellement recouvert d'herbe. Il s'ouvrit sans bruit. Il y avait autour du bord du trou une indentation dans laquelle s'adaptait le panneau de la trappe. Le bord était fait d'une substance dure et vitreuse, probablement la même que celle utilisée pour construire le bâtiment circulaire.

Le couvercle était constitué de la même substance vitreuse. De la terre imprégnée de colle y avait été fixée et de l'herbe poussait dessus.

La charnière était formée d'une substance répandue au point où le couvercle rejoignait le bord. Dure sur les côtés elle était semi-molle entre eux, et assez flexible pour permettre de soulever le couvercle sans qu'il se détache du bord.

Orc soupçonnait que, comme les fils d'entrave, cette substance vitreuse provenait des bêtes grises.

Un mètre au-dessous de l'ouverture du trou, on voyait une plateforme en terre. Les animaux avaient dû s'en servir pour sauter à la surface. Au-delà, le tunnel partait en oblique et devenait probablement horizontal à trois mètres sous le sol. Ses murs étaient caparaçonnés de la substance grise et vitreuse. Le tunnel devait en être chemisé jusqu'au bâtiment circulaire, ce qui l'empêchait de s'effondrer. Orc referma le panneau. Ijim et lui observèrent les

animaux sans poils qui arrachaient de gros morceaux de chair des carcasses et les emportaient dans les trous de la plaine. Ils étaient très différents des canidés auxquels ils ressemblaient de loin. Un jeu de pinces insectoïdes pointaient des coins de leur gueule. Indépendantes des mouvements de la tête, elles tranchaient la viande, puis s'emparaient des morceaux ainsi découpés. Les animaux avaient une longue queue préhensile qu'ils enroulaient autour des autres morceaux de chair. Chargés, ils bondissaient dans les trous en transportant la viande avec leurs mâchoires, leurs pinces et leur queue.

Ils avaient les oreilles rondes, épaisses et plates, et de grands yeux jaune pâle. Ayant écouté leurs sifflements pendant quelques minutes, Orc supposa qu'ils communiquaient grâce à une sorte de code limité. Il avait compté sept variations d'une série de sifflements longs et courts.

« Ils sont loin d'être bêtes, dit-il à Ijim à voix basse. Regarde ce front. Il y a largement la place pour un cerveau intelligent. »

Ijim acquiesça. Il était sorti de son absence alors qu'ils traversaient le bois.

« Extraordinaires, ces créatures ! dit Orc. C'est un mélange de chien, de termite, d'araignée et de singe ! Les Anciens ont tout donné quand ils les ont créées ! Je te jure, Ijim, de toutes les sciences, c'est la biologie la plus fascinante ! La vie et ses formes infinies ! Mais le cerveau, le cerveau ! C'est le sommet, le joyau de la vie ! »

Il dit à Ijim que *kamanbur* — « siffleurs » — était un nom aussi bon qu'un autre pour désigner ces animaux.

« Il faut bien que tout ait un nom. »

Traversant le bois, Ijim et lui gagnèrent la rivière. Là, Orc fit remarquer que la plaine était inclinée vers le bâtiment des *kamanbur*.

« Si on creuse un canal depuis la rivière jusqu'à la trappe la plus proche, et qu'on l'inonde, l'eau devrait remplir le tunnel et noyer les étages au-dessous de la surface. On profiterait de cette diversion pour entrer dans le nid.

— Creuser un canal ? hurla Ijim. Tu es fou ? Il va nous falloir des mois pour fabriquer des outils et pour creuser le sol ! Ce n'est pas rien ! Et puis, on travaillera sous les yeux des *kamanbur*. Tu crois qu'ils vont nous laisser le temps nécessaire ?

— À part du temps, qu'avons-nous d'autre ? dit Orc. À moins que tu ne sois très occupé à autre chose ? »

Ijim se mit à grommeler. Il parlait de lits moelleux, de fromages moelleux et de femmes encore plus moelleuses, de la nourriture délicieuse, des alcools puissants, des drogues enivrantes et des attaques triomphantes sur les Seigneurs d'autres mondes qu'il connaissait avant que Los le maudit ne le chasse dans cet univers de cauchemar. Orc ne lui prêtait aucune attention. Il réfléchissait qu'avec

des andouillers, on pouvait faire des arrachoirs pour défoncer la terre. Des pelles et des bêches pouvaient être faites avec des morceaux de cornes d'animaux fixés à des manches de bois. On pouvait fabriquer des paniers en vannerie pour transporter la terre. Leurs outils s'useraient rapidement, mais il suffirait de les remplacer.

Mais d'abord, il fallait voir le nid des *kamanbur* de plus près. Ijim, s'attendant à voir une horde enragée jaillir des trappes, ne le suivit qu'à contrecœur. Aucun *kamanbur* ne se montra, bien qu'il fût rapidement évident qu'on pouvait voir les deux hommes depuis l'édifice. Les murs étaient percés de milliers de trous d'un ou deux centimètres de diamètre. Ils laissaient entrer un peu d'air frais et de lumière, et permettaient aux *kamanbur* d'observer l'extérieur.

Au cours des jours suivants, les Seigneurs construisirent une cabane dans un arbre pour y dormir et se protéger d'éventuels prédateurs arboricoles. Puis, quand ils ne fabriquaient pas d'outils pour leur projet, ils étudièrent soigneusement le territoire. Et, à la grande joie d'Orc ils découvrirent quantité de trappes de l'autre côté de la rivière.

« Les tunnels passent sous la rivière ! dit Orc. Au-dessous, ça veut dire qu'on n'aura pas à creuser cet énorme fossé de l'autre côté ! On laissera la rivière inonder le nid !

— Tu veux-dire qu'on va descendre dans le tunnel sous la rivière ? Et comment crois-tu qu'on va traverser le revêtement ? Et même si on y arrive, le bruit qu'on fera en tapant fera venir *les kamanbur* en quatrième vitesse !

— Ça fait déjà un moment que tu me tapes sérieusement sur le système, dit Orc. Avant, tu étais tellement joyeux que je te pardonnais tes manies exaspérantes et ta grande gueule. Sans parler de tes crises de délire. Mais j'en ai vraiment marre de ton pessimisme.

— Quelles crises de délire ? » Ijim se hérissait. Orc descendit dans le tunnel. Le panneau fut laissé ouvert. Le jeune Seigneur espérait que de l'air frais entrerait ainsi dans le tunnel. Ijim ne l'accompagna pas.

« Il n'y a pas assez de place pour y travailler à deux » dit-il. De toute façon, ce n'est qu'un trajet de reconnaissance. Tu n'as pas besoin de mot.

— Parfait ! dit Orc. Alors, sers-toi de tes silex. Il va nous falloir quelques centaines de coins avant d'en avoir fini. »

La veille, Ijim avait dit à Orc qu'il devait le prévenir qu'il avait tendance à paniquer dans les endroits clos et réduits. Il n'aimerait pas qu'Orc aille le crier sur les toits. Mais c'était comme ça.

« Ça ne veut pas dire que je ne t'accompagnerai pas quand on essaiera d'atteindre la porte. J'y arriverai. Ne me demande pas comment. Je l'ai déjà fait quand c'était absolument nécessaire. Et si ça ne durait pas trop longtemps. »

Donc, Orc était seul tandis qu'il avançait à quatre pattes. Muni de genouillères et de gants, il portait une torche allumée et plusieurs autres de rechange. L'extrémité d'une fine lanière de cuir était attachée à sa ceinture. Il avait fait une estimation de la distance entre la trappe et le point où le tunnel passait sous le lit de la rivière. Pour plus de précision, il avait sondé le milieu de la rivière pour en connaître la profondeur.

Quand la lanière se tendrait, ce serait le signe qu'il devait s'arrêter. Il espérait que son estimation n'était pas trop éloignée de la réalité. Il espérait aussi que la fumée des torches ne l'asphyxierait pas. Pour l'instant, elle le faisait tousser et lui piquait les yeux.

Après un espace de temps presque insupportable, la lanière se tendit. Il enleva ses gants, s'humecta un doigt et le tint en l'air. Il eut l'impression de sentir un très léger courant d'air, mais c'était peut-être son imagination qui lui jouait des tours. Imagination ou non, il devait se mettre au travail. Il se mit sur le dos. Puis il sortit de son sac le support de bois qu'il avait fabriqué, le plaça à côté de lui, y enfonça verticalement sa torche, et traça un carré dans le toit du tunnel avec un de ses racloirs tranchants en silex qu'il avait tirés du sac.

Ijim avait raison. Le bruit de son martèlement attirerait les *kamanbur*. Il finirait par être obligé d'utiliser un marteau de pierre. Mais ça pourrait attendre jusqu'au dernier moment. Le racloir faisait un bruit grinçant dont il espérait qu'il s'éteignait avant d'atteindre l'extrémité du tunnel. Il courait le risque qu'un *kamanbur* solitaire ou même une meute de *kamanbur* s'engage dans le tunnel. Si cela arrivait, il aviserait.

La substance vitreuse était dure, mais pas autant que du fer. Elle se coupait aussi aisément que du bronze, bien qu'« aisément » fût un terme relatif. Des parcelles minuscules brillant à la lumière de sa torche lui tombaient sur la poitrine. S'arrêtant de temps en temps pour essuyer la sueur qui lui trempait le visage ou pour boire de l'eau à sa gourde de cuir, il passait l'arête du racloir le long des lignes du carré. Au bout d'un temps indéterminé, il s'arrêta. La fumée de la torche semblait plus épaisse, et il se sentait un peu faible. Son doigt humide ne détecta aucun mouvement de l'air. Inquiet, il sortit la torche du support et se dirigea en rampant vers la trappe d'entrée. Ijim et lui étaient convenus de signaux d'urgence. Le Seigneur des Bois Sombres devait tirer deux fois sur la lanière, attendre un peu, puis tirer à nouveau deux fois pour faire sortir Orc du tunnel. Orc devait faire de même s'il lui arrivait quelque chose qui obligeât Ijim à le tirer hors du souterrain. Orc regagna la plate-forme. Le panneau était fermé. Le bout de la lanière qu'Ijim était censé tenir gisait sur la plate-forme. Quelque chose devait clocher si Ijim avait fermé le panneau.

Orc envoya sa torche rouler dans le tunnel pour que sa lumière ne

fût pas visible quand il soulèverait le couvercle. Lentement, il l'écarta de deux ou trois centimètres du rebord. Il vit plusieurs *kamanbur* tourner autour de l'arbre où Ijim et lui avaient bâti leur cabane. Les basses branches en étaient festonnées des fils gris et luisants que crachaient les créatures. Soulevant encore le panneau, il vit que la cabane était hors de leur portée. Le visage sombre d'Ijim apparaissait à une des fenêtres.

Une heure plus tard, les bêtes s'en allèrent. Orc sortit du trou et s'approcha de l'arbre. Doucement, il demanda : « Que s'est-il passé ? ».

Tout en descendant, Ijim répondit : « Ils sont venus aux renseignements. Je pense qu'ils sont arrivés par un tunnel en amont, et qu'ensuite ils se sont mis à tourner autour de nous dans les bois. Je les ai vus avant qu'ils ne soient trop près, et j'ai couru jusqu'à l'arbre. Désolé de ne pas avoir eu le temps de te prévenir. Tout ce que j'ai pu faire, ça a été de fermer le panneau, en espérant qu'ils ne m'avaient pas vu le faire. Je n'ai pas l'impression qu'ils m'aient vu.

— Peut-être que maintenant qu'ils ont satisfait leur curiosité, ils nous laisseront tranquilles », dit Orc.

Il redescendit dans le tunnel au bout d'un moment et reprit sa tâche. Le lendemain, il rampa jusqu'à l'autre bout du boyau avant de se remettre à gratter. Il devait savoir si cette sortie-entrée était ouverte. Ou, si elle était fermée, si on pouvait l'ouvrir du tunnel. Un cercle de lumière blafarde et de forts sifflements lui indiquèrent qu'il n'y avait pas de panneau de ce côté-là. Craignant d'être senti par les occupants, il n'alla pas plus loin.

Six jours plus tard, alors qu'il coupait toujours la substance vitreuse, il reçut sur le visage une goutte d'eau, qui se transforma rapidement en un goutte-à-goutte régulier. Il continua à gratter les étroites fentes du carré. De l'eau ne tarda pas à filtrer des quatre côtés ; puis, dans un angle, elle se mit à jaillir. Il sortit du tunnel.

« Je ne pense pas que ça lâchera sans qu'on y donne des coups de marteau, dit-il à Ijim. Les *kamanbur* vont m'entendre. Mais si j'arrive à desceller suffisamment le carré pour que l'eau l'arrache complètement, ça n'aura pas d'importance.

— Tu ne veux pas attendre jusqu'à demain ? » demanda Ijim. Il était blême sous sa pigmentation noire.

« Réglons tout aujourd'hui, dit Orc. Il ne me faudra pas plus de quelques minutes. Ensuite, je reviens. Tiens-toi prêt. »

Le soleil avait fait les trois quarts de son trajet dans le ciel. De gros nuages noirs s'amoncelaient à l'ouest, et ils entendirent un vague roulement de tonnerre.

Des arbres au nord de la rivière bloquaient en partie la vue des observateurs du nid. Orc et Ijim avaient aussi transplanté plusieurs grands buissons pour dissimuler leurs activités. Orc ne s'inquiétait pas

d'être vu. Mais une meute de *kamanbur*, cherchant à savoir ce que faisaient les hommes, pouvait arriver à tout instant.

Quand il revint près du carré, il enfonça plusieurs coins de silex dans les angles. Avec un marteau en pierre, il frappa à coups redoublés sur un tampon de cuir placé sur l'extrémité plate des coins. Il ne voulait pas trop faire de bruit avant d'être prêt à taper sur le carré lui-même. Les coins pénétraient sans trop de mal dans les angles, bien qu'il dût en utiliser un différent pour chaque angle. Leu tranchant s'émoussait ou se brisait rapidement.

L'eau avait formé au-dessous du carré une mare, dans laquelle il était enfoncé à mi-corps. Soudain, de l'eau jailli d'un trou minuscule qu'il, venait de pratiquer dans un angle. La pression du jet l'aveugla à demi, et il dut s'arrêter à plusieurs reprises pour faire sortir l'eau qui lui inondait le nez. Malgré toutes les difficultés, il acheva son travail avec les coins. Puis il prit un lourd marteau de pierre. Le manque d'espace pour balancer le marteau et sa position couchée diminuaient la force de ses coups. De plus, il s'était écarté afin de ne pas se trouver juste au-dessous du carré, ce qui modifiait son angle d'attaque. Il persistait néanmoins, sachant que de nombreux petits coups équivalaient à quelques coups puissants.

Entre les impacts de la pierre sur le carré, il entendait des sifflements. Les *kamanbur* seraient bientôt sur lui. Puis, comme il l'avait prévu – impossible de l'éviter – le carré gris et luisant tomba brutalement et lui percuta la poitrine avec assez de force pour lui faire mal. L'eau jaillit et le frappa encore plus durement que le carré. La pression le maintint contre le sol un instant, mais il parvint à rouler sur lui-même et à s'enfuir à quatre pattes aussi vite qu'il put. L'eau monta et il dut se mettre à nager, mais le courant l'emporta un peu en oblique vers l'ouverture de la trappe. Le tunnel s'était obscurci dès que l'eau avait noyé la torche. Il avait laissé ses outils derrière lui ; c'était pour sa vie qu'il s'en faisait pour l'instant.

Ijim était censé tirer sur la lanière aussi fort et aussi vite que possible. Si ses efforts avaient quelque effet, ce n'était pas apparent. Orc ne sentait aucune traction sur la lanière. Il aperçut la lumière du jour devant lui. Le panneau était resté ouvert. Puis tout disparut. L'eau avait rempli le tunnel et montait plus vite qu'il ne nageait. Quelques secondes plus tard, il émergeait dans la partie presque verticale du tunnel, juste au-dessous du panneau. Ijim saisit la main tendue d'Orc et le tira à l'extérieur. L'eau jaillit du trou et retomba. Puis elle resta à niveau avec la surface de la rivière.

Les cumulus d'orage avaient avancé, devenant plus gros et plus noirs. Orc espérait que les éclairs, le tonnerre et peut-être la pluie ne tarderaient pas. Pour une raison qu'il ignorait, il se disait que tous ces éléments aideraient les Seigneurs à envahir le nid. En tout cas, ils

rendraient l'invasion plus spectaculaire.

Ils avaient empaqueté quelques armes, dont des arcs, des flèches et de courtes lances, dans des étuis étanches.

Jim aida Orc à en sangler un sur son dos ; puis Orc en fit autant pour Ijim. Munis d'autres armes protégées par des sacs accrochés à leurs ceintures, ils plongèrent, Orc en tête, dans le tunnel obscur. Ijim était toujours blême, et il claquait des dents. Mais il avait l'air résolu. Orc, cependant, n'était pas sûr que son oncle eût le courage de le suivre. Le fait d'avoir à nager jusqu'au nid ne ferait qu'accroître sa claustrophobie. Telles que se présentaient les choses, Orc se disait qu'ils risquaient de se noyer avant d'avoir atteint leur but.

À l'instant où il croyait ne plus pouvoir retenir sa respiration, il aperçut une lueur au-dessus de lui. Il donna un coup de talon énergique au sol et sa tête jaillit de la surface. Quelques secondes plus tard, le visage noir d'Ijim apparaissait à côté de lui.

Ijim prit plusieurs profondes inspirations, puis hoqueta :

« C'est l'épreuve la plus horrible que j'aie traversée ! J'ai bien cru...

— Silence ! » souffla Orc. Pataugeant tout en reprenant son souffle, il regarda autour de lui. L'espace était tout juste suffisant entre l'eau et le plafond pour que leur nez et leur bouche soient à l'air libre. La lumière blafarde qui provenait d'une ouverture dans le sol de l'étage au-dessus éclairait une rampe qui reliait le bassin à l'ouverture. Autour d'eux flottaient les corps de nombreux *kamanbur*, adultes et chiots. On n'entendait aucun bruit venant de l'étage supérieur.

Orc gagna la rampe et grimpa dessus à quatre pattes. Une fois dans la pièce au-dessus, il sortit sa hache de son sac. Ijim, hoquetant toujours, le suivait de près. Une faible brise joua sur la peau mouillée d'Orc et lui apporta une puanteur indéfinissable. La pièce était vide de *kamanbur*, mais elle contenait d'autres animaux vivants. Certains se trouvaient dans des cages faites avec des fils gris séchés, installées au pied et à mi-hauteur des murs. Insectes de la taille de sauterelles, ils brillaient de façon intermittente, mais répandaient une lumière constante : quand une moitié d'entre eux s'éteignait, l'autre moitié s'allumait.

« Extraordinaire, dit Orc. Une très curieuse symbiose entre insectes et mammifères. »

Dans des cages plus grandes, accrochées aux murs, on voyait deux autres types d'insectes. L'un avait des ailes à rayures écarlates et jaunes qui battaient aussi vite que celles d'un oiseau-mouche. Leur bruit combiné donnait un doux vrombissement. Ces insectes servaient manifestement à maintenir l'air en mouvement. Il y avait aussi des créatures arachnoïdes de la taille de la tête d'Orc. Il n'eut pas le temps de déterminer leur fonction.

Ouvrant son étui étanche, il en tira une courte lance à pointe de silex, un carquois plein de flèches et un arc. La lance était rangée dans un petit étui. Après s'être passé la sangle du carquois sur l'épaule, il tendit la corde de son arc ; puis il y encocha une flèche. Cela fait, et vivement, il partit au trot le long du mur incurvé. Il passa devant plusieurs couloirs. Il ne fit halte qu'en arrivant devant une plus grande entrée de tunnel, qui devait logiquement mener à la salle à l'intersection des deux bâtiments qui formaient les bras verticaux et horizontaux de la croix au milieu du cercle, telle qu'on la voyait du sommet de la crête. Il supposait que Los avait placé la porte à ce croisement. Mais il ignorait à quel étage elle se trouvait.

« Dépêchons ! dit Ijim derrière lui. Ils vont descendre dès qu'ils auront surmonté leur peur ! »

Orc ne répondit rien. Passant devant les insectes encagés, il enfila le couloir au pas de course. La lumière était faible, bien qu'il en entrât par les milliers de trous pratiqués dans les murs. Brusquement, il déboucha dans la salle au centre de la croix.

Il s'arrêta. Il avait de la chance. La porte était là, au milieu de la salle ronde. Elle était faite du métal chatoyant et plus dur que du diamant qu'on appelait *tenyuralwa*. Autour s'entassaient des ossements de *kamanbur*. Ils avertissaient les occupants du nid de se tenir à l'écart du carré vertical. Quelque temps auparavant, la porte avait été érigée par Los, qui avait par un moyen quelconque empêché les *kamanbur* de l'attaquer. Après son départ, les créatures avaient examiné la porte. Certaines l'avaient traversée par le côté, dans lequel un piège était tendu, et avaient péri. La partie des corps restée dans ce monde tandis que l'avant était brûlé, ou tranché ou Dieu sait quoi, avait été placée autour de la porte par les *kamanbur*. Tous les squelettes étaient uniquement composés d'arrière-trains.

« Si les *kamanbur* arrivent maintenant, dit Ijim, nous n'aurons pas beaucoup de temps pour trouver comment passer la porte. »

La porte était formée d'un carré de métal de deux mètres de haut. Sa base était fixée au sol avec une substance dure et noire, une colle thoanne qu'aucun acide ne pouvait dissoudre ni aucun feu consumer. Orc posa son arc et sa flèche par terre, sortit sa lance de son étui et la plaça à côté de l'arc. Après avoir ramassé un os, il fit le tour de la porte et lança l'os dans le carré. Il le traversa sans rencontrer d'obstacle et atterrit de l'autre côté. Cela voulait dire que c'était cet autre côté qui donnait sur un autre monde.

Ijim avait délié et déroulé un paquet en cuir dont il sortit deux torches et de quoi les allumer, à savoir une boîte contenant des copeaux, des bouts de bois, de l'herbe sèche, des brindilles, et deux silex rugueux fixés dans des morceaux de bois pour bien les tenir. Il fit un tas de son combustible et se mit à taper les silex l'un contre l'autre.

Orc tournait autour du carré en donnant des coups de pied dans les os qui se trouvaient sur son passage. Puis il en lança un à travers la porte, du côté opposé.

Comme il s'y attendait, il disparut. Un autre os, enfoncé de quelques centimètres dans la porte et rapidement retiré en sortit intact. Une seconde plus tard, il répéta l'opération. Cette fois, toute la partie de l'os au-delà de la porte fut tranchée. Cette partie était invisible parce qu'elle se trouvait dans un autre monde.

Ijim jurait. Les étincelles qui jaillissaient des silex n'avaient pas encore mis le feu au tas de combustible.

« Quelquefois, ça prend pas mal de temps ! dit-il. Mais on n'en a peut-être pas tant que ça ! »

Orc était trop concentré sur ses essais pour répondre. Il enfonçait et ressortait un fémur en comptant les secondes *rlentawon*, *rlenshiwon*, *rlenkawon*, *rlenshonwon*, *rlengushwon*. En traduction, mille un, mille deux, mille trois, mille quatre, mille cinq. Quand il eut usé l'os, il recommença avec un autre.

« Ah ! Enfin ! Ça marche ! » dit Ijim. Orc se tourna vers lui. Le Seigneur des Bois Sombre tenait un brandon de pin au-dessus du combustible enflammé. La fumée flottait lentement vers la plus proche issue, c'est-à-dire le carré de la porte.

« Écoute attentivement, Ijim. Le piège semble être une cisaille à intervalle temporel. Je ne pense pas que le chronométrage soit aléatoire. On a approximativement une seconde et demie pour traverser. C'est le temps que le champ reste éteint. Il faut qu'on se tienne tout près pour sauter à travers la porte. Mais il faut lever les mains et garder les coudes contre le corps. Nos jambes doivent être dans le même plan vertical que notre corps. Tout ce qui dépassera devant ou derrière sera tranché. »

Ijim hocha la tête et dit : « Il faudra le faire d'un bond. Ça ne va pas être pratique de sauter sans plier les genoux. »

Ijim comprenait aussi bien qu'Orc – après tout, il avait plusieurs milliers d'années de plus que lui – que chacun devrait se servir d'un os pour calculer la base de temps à partir de laquelle il faudrait compter avant de sauter. Le décompte n'aurait rien de précis ni d'assuré. Ce serait surtout la chance qui leur permettrait de traverser en toute sécurité.

« On n'a droit qu'à un essai », dit Orc. Il sursauta, puis leva les yeux au-delà d'Ijim.

« On n'aura pas le temps de s'exercer à sauter avant de se lancer. Donne-moi une torche. »

Ijim, qui s'était penché pour allumer la deuxième torche, se redressa et pivota sur lui-même. La salle, du côté du couloir, était remplie d'une quarantaine de *kamanbur*. Ils se déployèrent, la tête

baissée, les mâchoires ouvertes, les dents scintillant, dégouttant de bave, les pinces claquant, leur queue préhensile dressée mais courbe à l'extrémité. Leurs yeux jaunes ne quittaient pas les deux hommes. Orc distingua l'intérieur de la gueule de l'un d'eux. Il y vit deux pointes en forme de cornes. Ce devaient être les pistolets, si l'on peut dire, qui crachaient les minces fils à prise rapide. Ijim s'approcha du tas d'os qui encerclaient la porte, cria et tendit sa torche vers les animaux en l'agitant. Ils reculèrent. Puis l'un d'eux, une grande femelle, émit une série de sifflements alternativement longs et courts. Les bêtes grises formèrent un cercle autour l'enceinte osseuse.

Orc dit : « Ils ont peut-être compris qu'ils pouvaient traverser la porte par l'autre côté sans risque. Ils pourraient nous attaquer sur deux flancs. »

Il contourna la porte et agita sa torche devant les *kamanbur*. Ils reculèrent, mais pas autant que la première fois. « On y va maintenant ! cria Ijim. Je passe en premier ! Surveille mon dos ! »

Orc ne put s'empêcher de se demander si Ijim avait l'intention de le repousser dans la porte quand il passerait derrière lui. Lui-même avait pensé le faire à Ijim, mais il avait rejeté cette idée. Pourquoi Ijim ferait-il ça ? Il aurait encore besoin d'Orc. Mais les Seigneurs, comme les *leblabbiy*, n'agissaient pas toujours de façon logique.

Orc revint en courant de l'autre côté, tout en agitant sa torche. Des fils gris jaillissaient de la gueule des animaux du premier rang et tombaient à quelques centimètres de leurs pieds. Après ces tirs d'essai, les *kamanbur* s'approchèrent d'une trentaine de centimètres des Seigneurs. Le temps pour Orc d'arriver près d'Ijim, ce dernier brûlait plusieurs fils enroulés autour de ses jambes. En s'enflammant rapidement, les fils dégageaient une puanteur rappelant un mélange d'ail et de pomme de terre pourrie.

Le chef de la meute transmet encore quelques messages en sifflant, et tous reculèrent. Puis une dizaine d'animaux s'avancèrent d'un mètre et se ramassèrent. Ils ressemblaient tant à des coureurs dans les starting-blocks qu'Orc comprit leurs intentions. Ils allaient s'élancer ensemble, puis sauter quand ils seraient tout près. Une fois en l'air, ils cracheraient leurs fils : leurs proies ne parviendraient pas à tous les brûler avant que les *kamanbur* ne se jettent sur eux.

« Maintenant ! » hurla Orc.

Ijim se retourna lentement. Ses yeux étaient aussi immobiles que des billes de verre prises dans du ciment. Cependant, ses lèvres remuaient comme s'il articulait très rapidement, mais pas très clairement.

Orc gémit. Ijim avait choisi le pire moment pour succomber à une crise d'absence. Orc ne pouvait rien faire pour lui – sauf une chose. Ça ne donnerait à son oncle que peu de chances de survie, mais c'était

mieux que rien.

Orc arracha la torche de la main d'Ijim et l'envoya tournoyante, vers les bêtes ramassées. Sifflant de frayeur, elles s'égaillèrent devant la flamme. Orc saisit Ijim, le fit tourner sur place, puis le prit par la taille et le fit courir en avant. Ijim marmonnait toujours dans sa barbe quand Orc le souleva et le projeta à travers la porte.

Orc n'avait pas eu le temps d'enfoncer un os dans la porte et de le retirer tout en comptant. Mais il avait soulevé Ijim et l'avait poussé aussi verticalement que possible. Du sang jaillit du néant. Ijim avait eu tout l'arrière du corps tranché, mais cette partie avait traversé la porte. Cependant, elle n'était pas passée assez vite pour empêcher que du sang, sous la pression artérielle, ne soit propulsé hors de la porte. Le chef de meute siffla. Les animaux se regroupèrent et reformèrent les rangs. Une nouvelle suite de sifflements les lança à l'attaque. Ceux qui se trouvaient de l'autre côté de la porte arrivaient aussi vite que ceux devant Orc. S'il ne réagissait pas très vite, il allait être jeté à terre ou pris dans les fils avant de pouvoir sauter à travers la porte. Les animaux derrière lui la traverseraient intacts et l'empêcheraient de passer.

Il lança sa torche par-dessus le carré. Elle décrivit un arc de cercle et tomba sur le *kamanbur* de tête. Il battit en retraite, et ceux qui le suivaient lui rentrèrent dedans. Les sifflements étaient assourdissants.

Orc ne regarda pas derrière lui. Un retard d'une seconde pouvait être fatal. D'un autre côté, il lui fallait peut-être attendre ce temps-là pour réussir à traverser.

Poussant un hurlement, il courut jusqu'à la porte, puis s'arrêta net. Il leva les bras et tendit les jambes aussi droites que possible. Il espérait que les *kamanbur* derrière lui ne le feraient pas tomber à travers la porte. Sans plus attendre ni vérifier que sa posture était bien verticale, il se dressa sur ses doigts de pieds. Il poussa un nouveau hurlement en sautant en avant. C'en fut trop pour Jim Grimson. Depuis un certain temps déjà, il s'efforçait de s'extirper d'Orc. Celui-ci pouvait réussir à passer, comme il pouvait échouer. Jim n'avait aucune envie d'en courir le risque. Si Orc mourait, il risquait de mourir, lui aussi.

Il avait affronté tous les dangers jusque-là, mais il ne pouvait faire face à celui-ci.

Brusquement, il se retrouva filant à toute allure dans un espace sans lumière. Il ne ressentait rien, sinon une vague sensation de vitesse, puis il fut de retour dans sa chambre. Son réveil lui indiqua qu'il – ou plutôt son corps astral, ou Dieu sait quoi – était resté absent deux heures et trois minutes.

CHAPITRE 21

Tout épuisante et périlleuse qu'eût été la vie de Jim sous l'identité d'Orc, elle avait été environnée d'une lumière différente de celle de Belmont City. Les soleils des autres univers dispensaient une lumière douce et dorée. Celle de la Terre était toujours dure et cendreuse.

Si seulement il n'avait pas été si fatigué, il serait reparti immédiatement retrouver Orc. S'il n'avait pas réussi à entrer en lui, il aurait su qu'Orc était mort. Ce qui voulait dire qu'il devrait choisir un nouveau personnage auquel s'intégrer et se fondre. Enfin, au cas où il déciderait de poursuivre sa thérapie. Orc disparu, que restait-il à Jim Grimson ?

Aucune importance que d'autres patients utilisent Orc le Rouge comme *persona*. Leur Orc était l'Orc imaginaire, l'Orc des romans. Lui s'était trouvé dans le cerveau du véritable Orc, fils des véritables Los et Enitharmon.

Ce qui lui faisait le plus repousser le moment de son retour était sa crainte qu'Orc n'eût été coupé en deux. Est-ce que ça aurait empêché Orc de revenir, s'il s'était trouvé dans la peau de Jim ? Non !

Ce fut bientôt l'anniversaire de Jim. Les seuls à le célébrer furent Jim et ses compagnons de thérapie, avec une brève visite du docteur Porsena durant la petite fête peu animée. Sa mère et Mme Wyzack envoyèrent chacune une carte postale et lui téléphonèrent. Sa mère ne pouvait quitter son travail pour venir le voir. Le gâteau que Mme Wyzack disait avoir laissé dans la salle des visites s'égara au cours de la livraison. C'est bien ma veine, se dit Jim. Et il était encore trop déprimé et trop effrayé pour tenter de retourner dans Orc.

Deux jours après son anniversaire, on l'appela au cours du déjeuner qu'il prenait au réfectoire. Gillman Sherwood, (le responsable du jour), dit :

« C'est ta mère.

— À cette heure-ci ? dit Jim. Elle travaille, normalement. »

Sherwood leva les sourcils comme s'il trouvait surprenante l'idée d'une mère obligée de travailler. Le cœur de Jim battait fort quand il

entra dans la salle des visites. Il n'y avait qu'une très mauvaise nouvelle qui pouvait l'amener à une heure pareille. Probablement une mort dans la famille. Sa sœur ? Son père ? S'il s'agissait de son père, son fils réagissait beaucoup plus mal à la mort d'Eric qu'il ne l'aurait pensé. Il n'aurait pas dû ressentir une telle angoisse, avoir un tel sentiment de perte. Mais après tout, quoi qu'il eût pu se passer entre eux, Eric était son père.

Quand il arriva devant la porte de la salle, il était persuadé qu'Eric Grimson était mort. L'alcool ? Un accident ? Un suicide ? Un meurtre ? Tout était possible.

Eva Grimson se leva quand Jim passa la porte. Elle portait une robe en imprimé beaucoup trop ample et trop fine par le froid qu'il faisait. Son visage s'était encore creusé et ridé. Les cernes de ses yeux s'étaient assombris. Son manteau de tissu marron usé cachait sa maigreur, mais ses jambes d'échassier montraient qu'elle avait dû perdre du poids de partout. Mais elle sourit en voyant son fils. Jim la prit dans ses bras en s'écriant : « Maman ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Eva fondit en larmes. Jim se sentit encore plus mal. Il n'avait pas souvent vu sa mère pleurer. « Papa va bien ? » demanda-t-il. Elle s'écarta de lui et se rassit.

« Je suis désolée, Jim, dit-elle. Vraiment, je regrette. Mais ton père... »

Elle se mit à sangloter. Il s'agenouilla à côté d'elle et mit son bras autour de ses épaules agitées de soubresauts.

« Bon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il y a ? »

— Ton père...

— Il est mort ! » dit Jim. Elle eut l'air surprise. Au lieu de répondre, elle sortit un mouchoir de son sac à main et s'en tapota les yeux. Jim pensa, de façon absurde, que les larmes n'abîmeraient pas son maquillage, puisqu'elle n'en mettait jamais.

Elle renifla, puis secoua négativement la tête. « Non. C'est ce que tu croyais. Dans un sens, ce serait peut-être...

— Peut-être quoi ? »

Elle avait probablement voulu dire « mieux ». Mais elle s'interdisait d'avoir de telles pensées, et encore plus de les exprimer à haute voix.

« Rien. Ton père... il veut absolument que nous allions nous installer à Dallas ! Tu sais, au Texas ! »

Jim dut inspirer plusieurs fois avant d'arriver à réfléchir clairement, il avait encore l'impression d'avoir un poids sur la poitrine. Puis, d'un ton dur, il dit :

« Si c'est ça, il pourrait aussi bien être mort ! Et toi aussi ! Tu... tu... tu m'abandonnes ! »

Elle lui saisit la main et l'appuya contre sa joue humide.

« Je dois le suivre ! dit-elle d'un ton plaintif. C'est mon mari ! Je dois aller où il va !

— C'est pas vrai ! » dit Jim. D'un geste brusque, il arracha sa main de celle de sa mère. « Allez-vous faire foutre, lui et toi ! Et bien profond ! »

Ce ne fut que plus tard, quand il revit cette scène, qu'il s'aperçut qu'il n'avait presque jamais parlé à sa mère de cette façon. Aussi exaspérante qu'elle eût pu être, il avait presque toujours été gentil avec elle. Son père la blessait déjà assez.

« Pour l'amour de la Vierge Marie, mère de Dieu, ne dis pas ça, Jim ! »

Elle voulut lui prendre la main, mais il l'écarta.

« Il n'arrive pas à avoir un emploi décent ici. Ça le tue, tu le sais bien. Il a entendu dire... un de ses amis lui a dit — tu te rappelles Joe Votka ? — qu'il y avait du travail à Dallas. C'est une ville en pleine expansion, et...

— Et moi, alors ? » dit Jim. Il se mit à arpenter la salle, en ouvrant et en serrant les poings. « Je compte pas, moi ? Et qui c'est qui va payer l'assurance et la thérapie ? Où j'habiterai quand je serai en hôpital de jour ? Je veux pas laisser tomber ma thérapie ! C'est ma seule chance de m'en tirer. Je laisserai pas tomber, je laisserai pas tomber !

— Comprends-moi, mon fils. Je souffre, je suis déchirée. Mais je ne peux pas le laisser partir sans moi, et il dit qu'il le fera si je ne viens pas. C'est mon mari. C'est mon devoir !

— Et moi, je suis ton fils ! » cria Jim.

Kazim Grasser, un infirmier noir, passa la tête par la porte « Tout va bien ? Il y a un problème ?

— C'est une affaire de famille, dit Jim. Je vais pas devenir violent. Dégage !

— OK, mon pote, dit Grasser, t'énervé pas, et sa tête disparut.

— Et pourquoi il vient pas me le dire lui-même, au lieu de t'envoyer ici ? brailla Jim à sa mère. Il a peur de me rencontrer ? Est-ce qu'il me déteste tellement qu'il en a rien à foutre de moi ?

— Je t'en prie, Jim, pas de gros mots, dit-elle. Non, il ne te déteste pas, Jim. Pas vraiment. Mais il a peur de te rencontrer. Il a l'impression d'être un raté...

— Ce qu'il est !

— ... et il croit que tu vas l'attaquer. Il dit... il dit...

— Vas-y, dis-le ! Que je suis fou ! » Eva leva la main.

« Je t'en prie, Jim. Je n'en peux plus. Si ce n'était pas un péché mortel, je me suiciderais !

— Fais ce qui te paraît le mieux », dit-il, et il sortit. Il entendit sa mère hurler à la porte : « Jim ! Ne fais pas ça ! » Il eut une hésitation,

mais ne se retourna pas. Revenu dans sa chambre, il s'assit et pleura. La solitude était comme une vague de fond qui l'emportait au-delà de l'horizon, loin de tous les êtres humains, jusque sur une île aussi appelée Solitude.

Malgré sa peine, il se dit que cette phrase ferait un super titre de chanson : « L'île aussi appelée Solitude ».

Le cerveau était un drôle de truc. Au milieu d'un chagrin noir, il envoyait des messages bizarres. Toujours en train de travailler, de travailler, de travailler simultanément sur plusieurs sujets différents, et personne ne savait pourquoi il transmettait des rapports sur ses travaux alors que ce n'était pas le moment.

Mais est-ce que vraiment ce n'était pas le moment ? Peut-être que le cerveau essayait de calmer sa peine en se distrayant lui-même.

Si c'était ça, la ruse ne marchait qu'une minute. Jim s'enfonça dans de froides eaux noires et refusa longtemps d'en remonter. Les autres patients firent ce qu'ils pouvaient pour l'aider. Le docteur Scaevola, qui remplaçait le docteur Porsena parti suivre une série de conférences pour trois jours, tenta d'illuminer la vie de Jim. En vain. Ce même soir, juste après la séance de groupe, on appela de nouveau Jim à la salle des visites.

« M. et Mme Wyzack, dit le responsable de jour. D'après leurs têtes, ils n'apportent pas de bonnes nouvelles, Jim. »

Les Wyzack se levèrent à son arrivée. Mme Wyzack éclata en larmes, se précipita vers lui et l'enveloppa dans ses gros bras puissants. Le visage de Jim était pressé contre ses vastes seins. Il sentit une odeur de parfum bon marché. Mme Wyzack sanglota :

« Sam est mort ! »

Jim sentit ses viscères se révolter. Il resta paralysé. La voix de Mme Wyzack se fit lointaine, et il eut la sensation de se noyer dans de la barbe à papa. Le monde s'éloignait de lui, sauf la substance cotonneuse qui le suffoquait. Il avait l'impression de voir ce qui l'entourait à travers plusieurs épaisseurs de gaze.

Il ne pouvait plus pleurer. Les larmes qu'il avait versées cet après-midi étaient les seules qu'il avait. La source s'était tarie, et seule restait la pierre dont elles étaient issues. Elle était froide, dure, et sèche.

Il s'assit tandis que Mme Wyzack lui racontait ce qu'il était arrivé à Sam. M. Wyzack restait muet, la tête baissée, le corps prostré. L'histoire était brève. Sam avait fait une fugue. Il avait été pris en stop plusieurs fois. La dernière, c'était par un chauffeur de semi-remorque. Personne ne savait pourquoi, le camion était parti en travers, avait basculé le long d'une colline raide et fait plusieurs tonneaux jusqu'en bas. Le conducteur était gravement blessé et se trouvait dans le coma. Sam avait été éjecté de la cabine, mais la remorque l'avait écrasé. Les

obsèques auraient lieu dans trois jours.

« Je ne voulais pas te le dire par téléphone, dit Mme Wyzack, en se tamponnant les yeux avec un mouchoir. Je voulais être là quand tu l'apprendrais. Toi et lui... Vous étiez inséparables depuis que vous saviez marcher. »

Elle se remit à sangloter. Jim fit de son mieux pour la consoler, bien qu'il ne partageât pas son chagrin et sa douleur. Rien ne l'atteignait plus. La mort de Sam semblait dater de longtemps.

Lors de sa séance privée avec Jim, le docteur Porsena, rentré de sa série de conférences, travailla sur l'absence de sentiments de Jim. À la fin de l'heure, il dit : « Il est possible que tu souffres d'un chagrin doublement intensifié. Tu as une imagination visuelle, tactile, olfactive et auditive très vive. En général, tes voyages dans l'univers de Seigneurs sont réalistes et intenses. Tu y vis aussi pleinement qu'ici. Ce que je dis, c'est que... »

Il s'interrompt, attendant que Jim fournisse une explication, s'il en avait une. L'auto-explication était supérieure à celle fournie par quelqu'un d'autre. La lumière devait venir de l'intérieur.

Jim voyait les doigts blancs tâtonner dans l'obscurité de son cerveau. Bon Dieu, qu'est-ce que le Chaman espérait ? Est-ce qu'il prenait un petit paumé de dix-huit ans pour Freud lui-même ?

C'était quoi, le mot clé de Porsena ? Il donnait ce genre de mots à ses patients, mais enfouis dans les différentes strates de ses phrases. Si le patient arrivait à exhumer la clé, puis à comprendre comment l'utiliser, il pouvait ouvrir la porte donnant sur une nouvelle explosion de lumière.

Le chagrin était un liquide épais qui normalement diluait la mémoire. Mais le fait d'être Orc avait considérablement amélioré la mémoire de Jim. On aurait dit qu'une partie de la mémoire quasi photographique du jeune Seigneur avait déteint sur Jim. Il se rappelait presque textuellement tout ce que Porsena avait dit au cours de la séance. Donc, il n'avait qu'à envoyer une sonde. Le curseur s'arrêterait sur le mot ou la phrase clé et la ferait ressortir.

« Ah ! dit Jim. Double ! »

Le Chaman sourit.

« *Chagrin doublement intensifié*, dit Jim. Vous pensez que j'ai un poids supplémentaire de chagrin. J'en ai un en tant que Jim Grimson, et un autre en tant qu'Orc. On a été tous les deux rejetés – le mot est faible – par nos pères. On est tous les deux dans une sale situation. À ma connaissance, on n'a pas tous les deux perdu nos meilleurs amis. Ça m'étonnerait qu'Orc soit triste qu'Ijim soit mort. »

Jim tordit les lèvres d'un côté, puis de l'autre de la bouche, comme s'il pensait que cela lui activerait le cerveau Puis le psychiatre dit : « Ijim est mort, d'après ce que tu sais. C'est la seule perte que tu

voies ?

— Euh, eh ben... voyons. Il y a, il y a... pourquoi pas Orc lui-même ? »

Porsena ne répondit pas. Il laissait faire son patient.

« Je veux dire que je sais pas si Orc est pas mort, lui aussi, dit Jim. S'il est mort, alors j'ai vraiment perdu ! Il me reste plus que dalle ! Ça, je pourrais pas le supporter !

— Autre chose ? demanda le psychiatre.

— Une autre perte... une autre perte ? Eh bien, en tant qu'Orc, et il est vraiment moi, et je suis vraiment lui, je vous l'ai déjà expliqué, il y a ma mère... Enitharmon, je veux dire. Je l'ai perdue. Et j'aime aussi Tante Vala. Je l'ai perdue, elle aussi. C'est des grosses pertes. Je sais qu'Orc a eu sûrement du chagrin, peut-être de ne plus jamais les revoir. Mais son chagrin s'est transformé en haine pour son père. Il... »

Après un long silence, le docteur Porsena dit : « Il... ?

— Il a fait quelque chose. Il s'est pas contenté de rester assis à chialer.

— Était-ce la bonne ou la mauvaise façon de réagir ?

— C'est une... »

Jim avait failli dire que c'était une question idiote. Mais il ne pouvait pas dire ça au Chaman. De toutes manières, le Chaman avait toujours une bonne raison de dire quelque chose, même si ça semblait déplacé ou stupide.

« C'était la bonne, évidemment. Sauf que...

— Sauf que ?

— C'était la bonne façon parce qu'il faisait quelque chose pour résoudre le problème. Mais Orc choisissait la manière la plus violente. C'est-à-dire qu'il allait tuer son père et tous ceux qui voudraient l'en empêcher ! Il aurait peut-être dû trouver autre chose de mieux. J'en sais rien. Peut-être que c'était la seule façon d'agir. »

Jim rougit, ce qui n'échappa pas à Porsena. Le psychiatre dit : « Tu es embarrassé. »

Jim luttait contre lui-même, puis dit : « OK. Après tout, c'est pas comme si j'avais les idées incestueuses d'Orc. En tout cas, j'en ai jamais eu pour ma mère. Orc veut épouser sa mère quand il aura tué son père – enfin, après l'avoir un peu torturé. Il bande aussi pour sa tante. En fait, Orc a plus le feu au cul qu'un troupeau de taureaux en chaleur. Je vous ai déjà dit qu'il a baisé vingt de ses sœurs, enfin de ses demi-sœurs, les filles de son père. Toutes canons, même si c'est des... oh, merde, qu'est-ce que je raconte ?

— Des indigènes ? des non-Seigneurs ? Ce que les Seigneurs appellent des *leblabbiy* ?

— C'est ça. Excusez-moi. C'est comme si les *leblabbiy* étaient des nè... des Noirs, je veux dire. C'est pas le mot que je voulais utiliser,

vous savez. Je crois pas vraiment que les Noirs soient des sous-humains. Mais j'entends dire ça partout depuis que je suis tout petit.

— Je sais, dit le psychiatre. Que penses-tu du fait que les Seigneurs tolèrent l'inceste ?

— Ben, écoutez, doc... Docteur, je veux dire. J'ai lu pas mal de trucs sur les Égyptiens, depuis que j'ai vu *César et Cléopâtre* à la télé. Vous savez, le film tiré de la pièce de G.B. Shaw. Avec Claude Rains et Vivien Leigh. Je sais qu'en Égypte, dans la haute société, on se mariait entre frères et sœurs et qu'on avait des enfants. Pareil chez les souverains incas. En tout cas, je crois que Farmer a une bonne idée, avec ces mariages frère-sœur. Donc, avec ce que j'ai lu, et mes bouquins sur l'Égypte et le film, j'ai pas eu beaucoup de mal à l'accepter. De toutes façons, quand je suis Orc, j'ai tendance à accepter ce qu'il accepte. C'est quelque chose de culturel. Les Seigneurs n'ont pas de défauts génétiques, donc ils risquent pas de transmettre des mauvais gènes à leurs enfants. Dans ce cas-là, pourquoi une mère pourrait pas épouser son fils ? »

À la fin de la séance, Jim ne ressentit qu'un très léger amoindrissement de son engourdissement et de sa déprime. Oh, et puis ça n'avait pas d'importance. Rien n'avait d'importance.

CHAPITRE 22

Jim avait sombré jusqu'au cœur de son univers de poche personnel de dépression, composé uniquement de mélancolie et de mépris de soi, deux éléments incapables de former un soleil pour illuminer son monde. Il faisait ce qu'on lui demandait – sauf plonger dans le trason – mais avec lenteur et lassitude. Pendant ce temps, il comptait les chiffres selon les règles de l'arithmétique de la nuit. Il faisait la liste de ses défauts et de ses échecs et ne s'arrêtait qu'au numéro trente-sept. Il se les rappelait tous. Pourquoi pas ? Depuis l'âge de douze ans, il passait beaucoup de temps à les contempler. Il devait y avoir d'autres défauts à découvrir, mais ceux-ci étaient déjà suffisants pour satisfaire la personne la plus portée à l'auto-apitoiement.

Il ne reçut aucune compassion de la part du docteur Porsena.

« Tu ne peux pas continuer à traîner tes chaînes en pleurnichant : “Pauvre de moi ?” comme un fantôme dans un château hanté. Tu faisais d'excellents progrès – phénoménaux, en fait. Maintenant, tu régresses. On a l'impression que non seulement tu es revenu à ton plus bas niveau de manque d'estime de toi-même, mais que tu l'as même dépassé. Que tu as atteint ton nadir personnel, pour ainsi dire. »

Jim retrouva assez d'humour pour dire : « Par opposition au Zénith, c'est ça ? Je suis plus très branché concerts. »

Le psychiatre resta un instant désarçonné. Puis il sourit et dit : « S'il te reste assez d'énergie pour faire un jeu de mots, même nul, c'est qu'il y a encore de l'espoir. »

Ce n'était pas l'avis de Jim. Sa remarque était la dernière lueur d'une flamme mourante.

« Et si Orc est mort ? » demanda Jim. Sa question le surprit. Elle avait jailli de sa bouche comme si quelque chose avait explosé en lui.

Le fantôme d'un sourire apparut sur les lèvres de Porsena. Ce n'est pas, se dit Jim, seulement le Chaman. C'est aussi le Sphinx. Cette expression était exactement celle du visage de pierre du Grand Sphinx de Gizeh. Jim voyait les pyramides et les palmiers derrière lui. C'était

la sagesse des siècles qui reposait derrière ce visage travaillé par le temps, et derrière celui du psychiatre, aussi.

« Si Orc est vraiment mort ? dit Porsena. Eh bien, tu choisis de devenir quelqu'un d'autre. »

Au moins, Porsena n'avait pas argumenté qu'Orc n'était qu'un personnage de fiction. Il devait le penser, mais il voulait jouer le jeu à la manière de Jim. Ne jamais infirmer ce que l'autre disait. C'était la Règle d'Or, et Porsena était l'Arbitre d'Or.

« Je ne veux pas être quelqu'un d'autre, dit Jim.

— Alors, vérifie si Orc est mort ou vivant.

— Je vais le faire, dit Jim. Je vais le faire pour vous.

— Non. Tu vas le faire pour toi. Tu vas le faire parce que tu dois le faire pour toi et pour toi seulement. »

Il se pencha au-dessus de son bureau, ses yeux bleu vif plantés dans ceux de Jim.

« Écoute bien, Jim. Je suis conscient que je suis une figure de l'autorité pour toi, peut-être un substitut du couple père/mère. Dans un sens, c'est bien parce que tu réagis à moi différemment d'autrefois, face à des symboles de l'autorité. Tu fais de ton mieux pour me faire plaisir, bien que ce ne soit pas obligatoirement désirable. Mais je ne suis là que pour te guider dans ta thérapie. Je dis ça de façon peut-être un peu froide. Je t'aime bien, et je crois que nous pourrions peut-être devenir amis une fois ta thérapie terminée. J'ai une autorité, et je ne suis pas ton égal. Pour le moment, je suis ton supérieur, mais je n'en profiterai pas — sauf si c'est pour ton bien.

« Mais il va peut-être falloir travailler un peu pour tempérer ton attitude envers moi. Je ne suis pas Dieu ne suis pas tes parents. J'attends de toi que tu écoutes mes conseils et que tu te serves de ton jugement pour en estimer la valeur. Cependant, il y aura des moments où passerai outre à ton jugement. Je suis plus vieux et plus sage que toi, et je suis un professionnel parfaitement formé. Toutefois, je suis humain. Je peux faire des erreurs, mais je suis beaucoup moins susceptible que toi d'en faire. Garde ça à l'esprit. Nous allons travailler sur ton attitude, comme je viens de te le dire. Mais l'important c'est ta thérapie. Donc, j'insiste pour que tu réintègres Orc ou que tu te choisisses un autre personnage. Sinon, ta thérapie s'arrête là. Je me suis bien fait comprendre ? »

Jim acquiesça.

« Que ferait Orc, maintenant, s'il était à ta place ?

— Hein ? Ah, je vois ce que vous voulez dire ! Excusez-moi, je pensais à autre chose. S'il était à ma place, il aurait déjà retraversé le trason. Mais je ne suis pas lui, pas encore, en tout cas. Orc ne se serait jamais tapé une dépression. Pas longtemps, en tout cas. Je le connais, et...

— Fais ce qu'il ferait, même si ça va contre ta nature, et aussi dur que ça te paraisse. Ça n'a rien de facile, tu sais.

— Je vais essayer. De toutes mes forces », dit Jim. Il ne pensait pas réussir, dans l'état d'esprit où il était.

Mais il existait des moyens de modifier ce genre d'état. Porsena n'approuverait pas ces moyens. En fait, prendre des drogues autres que celles prescrites était interdit sous peine d'expulsion immédiate. Mais aux maux désespérés les remèdes désespérés. Avant la séance de groupe de l'après-midi, Jim prit Gillman Sherwood à l'écart, dans le grand couloir. « On m'a dit que tu dealais, Gill.

— Pas du tout, dit Sherwood. Je ferais jamais un truc pareil. Merde, je suis ici pour me débarrasser de mon singe, entre autres.

— On va dire ça autrement, dit Jim. J'ai cru comprendre que t'avais accès à certains médicaments pour ce qui me fait mal. J'aimerais en avoir, de préférence du genre rapide.

— Possible, répondit Sherwood. Mais il y a beaucoup de rumeurs, fausses la plupart du temps, qui circulent ici.

— Il me faut du speed, dit Jim.

— Peut-être que c'est ce que le médecin a prescrit. Mais rien n'est gratuit dans ce monde de requins.

— Je connais les prix, dit Jim. J'ai ce qu'il faut. » Ce matin-là, Jim avait reçu au courrier un billet de dix dollars accompagné d'un mot de sa mère. Il avait d'abord eu envie de renvoyer le tout. Mais il avait absolument besoin d'argent, aussi avait-il empoché le billet après avoir déchiré le mot. Et voilà qu'il en dépensait la moitié pour des amphétamines alors qu'il devait économiser chaque centime pour le cas d'absolue nécessité. Il se méprisait. En même temps, il attendait avec impatience l'éclair qui allait lui traverser le corps et l'esprit.

Gillman Sherwood mit la main sur l'épaule de Jim.

« Il y a d'autres moyens que l'argent pour payer les dettes.

— Laisse tomber ! dit Jim. Je te l'ai dit la dernière fois : rien à faire ! »

Gillman avait un sourire hautain, condescendant, supérieur, que Jim haïssait, comme il haïssait d'avoir à traiter avec ce connard.

« Refuse pas avant d'avoir essayé, dit Gillman.

— Bordel de Dieu ! dit Jim. T'as demandé à tous les mecs et à toutes les nanas de la boîte ! Ça te plaît de te faire jeter ? Ça fait partie de ton problème ?

— Hé, y en a ici qui savent apprécier une proposition ! J'ai pas besoin de toi, Grimson, pas plus que d'une verrue au cul ! Je te passerai ce que tu veux la prochaine fois qu'on sera seuls. Apporte le nécessaire. Sinon, pas de blé, pas de trip. »

Que ferait Orc le Rouge ? Il tuerait probablement Sherwood et lui piquerait toute sa cargaison. Pas possible de faire ça.

Les parents de Sherwood étaient riches, mais ils lui envoyaient peu d'argent. Donc, s'il voulait du fric en plus, il devait faire des petits deals. Son père avait été un magnat de l'acier. Malgré la fermeture de ses usines de la région de Youngstown, il avait des intérêts dans d'autres industries et on disait qu'il possédait la moitié de Belmont City. Son fils unique semblait destiné à faire partie de ces héritiers grands, blonds, athlétiques et beaux gosses traversent la vie indemne des angoisses et des difficultés des pouilleux, de la populace, des masses grouillantes.

Mais non. Même les gens extrêmement riches avaient des problèmes qu'ils partageaient avec les plus miséreux. Gillman était bisexuel, avec un penchant pour les hommes ; si son père, grand pourfendeur d'homos, avait su ça, il n'aurait pas été si désireux d'en faire un homme d'affaires. Gillman voulait absolument devenir peintre, ce qui épouvantait Sherwood père. Il exigea que Sherwood aille à Harvard passer un doctorat d'études commerciales pour devenir son associé. S'il voulait peindre à ses heures perdues, parfait, encore qu'il ferait bien de pas s'en vanter devant des gens qui pourraient penser qu'il n'y avait qu'une tapette pour vouloir être un artiste. S'il voulait se faire mécène, c'était différent.

Gillman, comme beaucoup qui étaient maintenant en thérapie, était devenu barje. Il s'était ouvert les poignets et avait exécuté un autoportrait avec son sang. C'était alors que sa toxicomanie s'était révélée, et il s'était retrouvé dans l'unité psychiatrique du Centre médical Wellington.

Jim aurait compati aux malheurs de Gillman si ce dernier ne s'était pas conduit comme s'il sortait de la cuisse de Jupiter. Jim trouvait aussi que la décision de Gillman de choisir Kickaha comme persona était une vaste rigolade. Kickaha aurait craché à la gueule d'un tel peigne-cul.

Quelques minutes plus tard, il parlait à Sandy Melton. Elle n'avait pas réussi à avoir une longue conversation avec lui depuis qu'elle s'était intégrée au projet. Elle était classée schizo-affective et prenait du carbonate de lithium. Elle adorait son père, un Blanc, qu'elle ne voyait pourtant pas assez à son gré. Il était représentant de commerce d'une grosse boîte pharmaceutique dont un des sièges était à Belmont City. Sandy détestait sa mère, qui était coréenne. Depuis sa plus tendre enfance, Sandy souffrait des surnoms que lui donnaient ses camarades de classe, « yeux-bridés », « Chinetoque », « Japonaise », « bol de riz », et « Mongolienne ». Ses amis du lycée s'en étaient abstenus, mais les autres élèves n'étaient pas aussi discrets. Pourtant, ses longs cheveux noirs luisants, ses yeux tirés vers le haut et ses pommettes hautes formaient un ensemble superbe. Et, en dépit de son mètre cinquante-cinq, elle avait des jambes relativement longues et une silhouette

menue mais avec une belle poitrine. Malgré tout, elle se croyait laide. Timide, elle avait pourtant fait un manager et un agent des Hot Water Eskimos énergique, parfois trop zélé et à la limite de l'hystérie. Mais quand elle tombait brusquement dans la déprime, elle devenait complètement renfermée et léthargique. Dans ces cas-là, elle laissait ses devoirs partir à vau-l'eau.

Très tôt, Sandy s'était mise à ne pas aimer sa mère, surtout parce qu'elle croyait que sa mère ne l'aimait pas. Kuo Melton était d'un naturel maussade, peu communicatif, et c'était une maîtresse de maison déplorable qui passait le plus clair de son temps à regarder des soap opéras et des jeux à la télé. Elle était aux États-Unis depuis vingt ans, mais elle parlait très mal anglais.

Parfois, quand Sandy était d'humeur miséricordieuse, elle expliquait à ses amis que sa mère avait eu une enfance et une adolescence pourries. Pendant des années, elle avait été violée, à demi morte de faim et sans logis, avant qu'Abe Melton ne l'épouse. À cette époque, elle était belle et elle cherchait un moyen de quitter son pays. Le père de Sandy avait dit à cette dernière que Kuo était réellement amoureuse de lui et lui d'elle durant les premières années de leur mariage. Tout ce qu'on pouvait en dire, c'était que ce n'était plus vrai.

Sandy avait une méthode toute personnelle pour entrer dans le monde des Hommes-Dieux. Elle enlevait tous ses vêtements tout en répétant les quatre premiers vers du Soutra du Lotus bouddhique. Puis elle appuyait la paume de ses mains sur le miroir en pied du mur de sa chambre. Pendant ce temps, elle se servait de la litanie de Jim, ATA MATUMA M'MATA. Deux psalmodies valaient mieux qu'une. Au bout d'environ sept minutes (sept était un chiffre magique et mystique), et tandis qu'elle se concentrait sur le point d'entrée situé cinq centimètres à l'intérieur du miroir (cinq était un autre chiffre mystique), le miroir devenait mou et caoutchouteux.

Dès qu'elle sentait le miroir se transformer en gélatine, Sandy se mettait à murmurer rapidement les paroles de la chanson « Over the Rainbow ». Si ça marchait pour Dorothy d'Oz, ça devait marcher pour elle. Et trois répétitions valaient mieux qu'une.

Son ectoplasme, comme elle l'appelait, passait par ses paumes. Il tombait en avant à travers la substance qui s'amincissait, jusque dans l'univers qu'elle avait choisi. Une fois qu'elle était complètement passée, elle se retrouvait (sous forme d'un ectoplasme) dans un corps masculin. Elle voulait depuis longtemps être un homme, parce que c'était ce qu'était son père, tout en ayant l'impression que ce désir était moralement mauvais.

L'univers qui se trouvait de l'autre côté du miroir ne ressemblait à rien de ce que décrivait la série des Hommes-Dieux. Il était plat, et elle pouvait tomber de son bord si elle s'en approchait trop. Ses habitants

humains étaient tous des occidentaux mâles, en dehors d'une femme gigantesque enfermée sous bonne garde dans un énorme château. Elle ressemblait à la reine d'une termitière, et elle était nourrie de force avec un miel qui la rendait si grande et si grosse qu'elle n'aurait pas tenu dans la cuisine d'un manoir. La reine était la mère de toute la population humaine, et elle mettait au monde une portée de cinq enfants mâles tous les trois mois.

Une fois par an, un tournoi était organisé – Sandy était une grande fan de romans de chevalerie – et le champion devenait l'amant de la reine et l'auteur des enfants de l'année à venir. Quand il se retirait, il devait aider les autres ex-champions à prendre soin des bébés, faire le ménage dans le château, laver la vaisselle, et s'occuper d'autres tâches domestiques. Recevoir le droit de s'acquitter de ces services était un grand honneur.

Sandy, dans sa persona de Sire Sandagrain, sillonnait le monde à la recherche de l'homme qui détenait le secret du bonheur éternel. Au cours de son errance, elle devait jouter avec d'innombrables chevaliers, bons ou mauvais, et prendre les châteaux de magiciens noirs et de barons voleurs. Comme tous les hommes de ce monde, ils portaient des masques. Jusque-là, Sire Sandagrain n'avait pas trouvé l'Homme au Masque d'Or, celui qui possédait le secret.

Ces aventures sous l'identité du chevalier errant, bien que sanglantes et périlleuses, aidaient Sandy à se protéger des tensions parfois écrasantes de la Terre. Quand elle se sentait suffisamment soulagée de sa vie terrestre, elle appuyait les paumes contre le miroir. Elle répétait les trois mêmes litanies en ordre inverse. La mollesse gélatineuse du miroir se cristallisait. À l'instant où le verre retrouvait sa dureté, il était prêt à réintroduire l'ectoplasme de Sandy dans son corps féminin.

Sandy progressait dans sa recherche d'une persona plus solide et d'une absence de confusion dans son identité sexuelle. Elle commençait à se sortir un peu de ses brutales sautes d'humeur et de sa tendance à l'introversion. Comme chez Jim et la plupart des autres, ses illusions incontrôlées laissaient lentement la place aux illusions contrôlées du monde des Hommes-Dieux.

« Jim, j'ai parlé deux fois à mon père, dit-elle d'un ton excité. Il parlait toujours de divorcer de Kuo, mais c'étaient que des paroles en l'air. Il rechigne toujours à l'idée de divorcer. Mais maintenant, je sais pas, il est peut-être en train d'y venir. Il sait que je déteste quitter l'hôpital pour rentrer à la maison. C'est horrible. Mais seulement parce qu'il y a Kuo ! »

Sandy ne parlait jamais de Kuo comme de sa mère.

« Tu ne veux pas essayer de te faire à Kuo ? demanda Jim.

— Non. J'y arriverais pas sauf si elle aussi, elle suivait une

thérapie, et si elle changeait un peu. Il faut être deux pour danser le tango, tu sais. Elle ne fera jamais ça. »

Le réfectoire était bruyant, mais çà et là, certains endroits occupés par des ados introvertis étaient calmes. Jim et Sandy s'assirent en face d'une jeune fille très jolie, douce et fragile : Elizabeth Lavenza. Son beau-père la sodomisait depuis qu'elle avait dix ans. Plusieurs mois auparavant, le monstre, comme Elizabeth l'appelait toujours, avait essayé de la tuer quand il l'avait surprise à téléphoner à la police. Elle avait réussi à le repousser en lui claquant l'écouteur dans les dents, puis en le frappant à la tête avec un tisonnier. C'étaient les seuls actes de violence qu'elle avait jamais commis, et elle se culpabilisait à cause d'eux (réaction totalement incompréhensible pour Jim). Elle s'était alors enfuie de la maison et s'était mise à courir dans la rue. Malgré ses blessures et en titubant, son beau-père l'avait poursuivie et l'avait rattrapée. Il était en train de l'étrangler quand la voiture de police était arrivée.

Elizabeth se servait de ce qu'elle appelait sa batterie pour pénétrer dans les univers des Seigneurs. Il s'agissait des cinq livres de la série tenus ensemble par du ruban adhésif et qui formaient un accumulateur destiné à énergiser l'ouverture du passage. Plusieurs autres patients faisaient la même chose.

Près de Jim se trouvait une autre table autour de laquelle étaient assis les membres d'un groupe qui l'intéressait particulièrement. Ils chuchotaient, tête contre tête. Ils travaillaient sur un univers qu'ils avaient inventé avec l'aide du docteur Porsena. Bien que cela se passât nominalement dans les mondes des Hommes-Dieux, c'en était un que leur auteur n'aurait probablement jamais créé. Il était gouverné par un Seigneur du nom de Kephavor. Ce dernier était un cerveau de la taille d'un univers de poche, parce qu'il était aussi cet univers. Les habitants en étaient des entités électriques, impulsions neurales du cerveau de Kephavor. En fait, le groupe se nommait Les Impulsions Neutrales (Jim trouvait que ça ferait un nom super pour un groupe rock). Il avait été convenu entre les membres que, quand Kephavor oubliait quelque chose, une impulsion mourait. Ce qui signifiait que le membre qui incarnait cette impulsion mourait aussi. Mais il pouvait revenir sous forme d'une nouvelle pensée, quoique avec une autre identité. Jim avait entendu dire que l'harmonie du groupe tournait un peu à l'aigre. Une des participantes prétendait qu'elle et elle seule était l'inconscient de Kephavor. Comme l'inconscient régissait le conscient, les autres impulsions neurales devaient faire ce qu'elle ordonnait. Il fallait s'attendre à cette exigence. Une des caractéristiques comportementales qui avaient amené cette fille à Wellington était son désir irréprouvable de contrôler les autres.

Après le déjeuner, Gillman Sherwood et Jim se retrouvèrent

derrière un angle du réfectoire. Personne n'était en vue. Gillman tendit au creux de sa main cinq black beauties.

« Normalement, c'est deux dollars pièce. Mais les clients qui achètent pour la première fois ont droit à un rabais. Seulement un dollar pièce. »

Jim lui donna le billet de dix tout en prenant les capsules. Gillman ouvrit son portefeuille rempli de billets et lui fit la monnaie.

« Bon retour dans le monde réel, dit Sherwood.

— C'est temporaire, marmonna Jim. J'ai un obstacle à passer. Après...»

Sherwood sourit.

« Bien sûr. Mais si le temporaire devient permanent, tu sais où me trouver. »

Jim, avec un sentiment de haine pour Sherwood et pour lui-même, se détourna et s'éloigna. Ce soir-là, il resta longtemps assis à contempler les black beauties, qui ne lui paraissaient plus si belles à présent. Que ferait Orc, dans ce cas-là ? Jim n'en savait vraiment rien. De temps en temps, Orc s'était rappelé brièvement l'extase que lui avaient procurée certaines drogues. Mais Jim avait aussi reçu l'impression qu'elles n'avaient pas d'effets secondaires néfastes et qu'elles ne provoquaient pas de dépendance physiologique.

En tout cas, Orc n'avait pas besoin de drogues pour se donner du courage.

Et puis il y avait le docteur Porsena. Pas de doute, il serait très déçu si son patient lâchait la rampe. Pas que j'aie jamais été vraiment accro, se dit Jim. Ce n'était pas un « toxicomane », comme son père appelait ceux qui se droguaient. Il en prenait juste à l'occasion. Mais enfin, cette année, honnêtement, il avait pris plus de speed et de tranx et il avait fumé plus de marijuana que l'année précédente. Néanmoins, il était loin de faire partie des vrais accros.

Vraiment ?

Au bout d'une demi-heure, il soupira et se leva. Il jeta les capsules dans la cuvette des W.C. et tira la chasse d'eau, non sans regrets.

Dix minutes plus tard, il traversait le cercle central du trason.

CHAPITRE 23

Orc se tordait de douleur sur un sol dur et scintillant. Comme il était seul, il n'avait pas à jouer les stoïques. Il hurlait.

Jim souffrait autant qu'Orc, ce qui ne lui semblait pas juste, étant donné qu'il n'avait pas de corps. Il aurait dû retourner immédiatement sur Terre en attendant que les souffrances d'Orc disparaissent. Malheureusement, il n'arrivait pas à se concentrer sur les techniques nécessaires au retour. Mais s'il y parvenait, il serait aussi capable de supporter la douleur.

Bien qu'à demi aveuglé par le feu qui consumait l'arrière de ses talons et ses fesses, Orc voyait qu'il était dans un vaste tunnel. Les murs brillaient de la lumière d'une multitude de créatures hexagonales, vaguement insectoïdes, pendues aux parois. Un éclairage supplémentaire provenait de protubérances rondes au plafond, aux murs et par terre, entre lesquelles poussaient d'épaisses plaques d'une substance verte qui ressemblait à du lichen.

Au milieu du tunnel, il y avait une rigole profonde dans laquelle courait une eau claire. Marchant sur la pointe des pieds, Orc s'approcha rapidement du ruisseau, s'allongea dedans et s'immergea jusqu'au cou. L'eau glacée lui fit us choc. Elle le soulagea aussi en refroidissant son sang et en calmant un peu ses souffrances.

Ainsi installé, Orc vit les empreintes de pas sanglantes qu'il avait laissées sur le sol cristallin. Quand il avait sauté à travers la porte, le rayon lui avait tranché l'extrémité des talons et des fesses. Avec le temps, il guérirait, mais disposerait-il de tout ce temps ?

Pour l'instant, cela dépendait de la quantité de sang qu'il allait perdre. Ensuite, s'il survivait, de la distance qu'il pourrait parcourir tout en cherchant de quoi manger, puis en cherchant la porte. À moins que la porte ne fût tout près d'ici. Il en doutait fort.

Los avait dit que la porte d'Anthéma le ramènerait sur sa planète natale. Il avait menti. Il n'existait aucun endroit comme celui-ci sur ou dans sa planète d'origine.

Orc se hissa sur le sol sec, à une dizaine de centimètres au-dessus

du ruisseau. La souffrance reviendrait avec la chaleur, mais il ne supportait plus le froid de l'eau. Il regretta de ne pas avoir de chiffons ou quelque chose comme cela pour bander ses blessures.

Il vit la moitié antérieure du corps d'Ijim. Il était étendu face contre terre. Orc, en traversant la porte, était tombé dessus et avait dérapé sur ses organes et son sang.

Orc portait un pagne en cuir et une ceinture avec un fourreau et un couteau de silex dedans. Toutes les autres armes et le sac de nourriture étaient restés de l'autre côté de la porte. Toujours sur la pointe des pieds, en grimaçant à chaque pas, il alla dépouiller le demi-cadavre de son pagne coupé en deux, de sa ceinture et de son couteau. Ce dernier n'était plus qu'un demi-couteau, car le rayon l'avait tranché dans le sens de la longueur, mais il pouvait encore servir.

Avec son propre couteau, Orc arracha des morceaux de la matière verte qui poussait sur les parois. Au-dessous, il découvrit de petits tubes qui pointaient hors du cristal. C'étaient peut-être des tuyaux qui nourrissaient les plantes. En voyant un liquide jaune suinter du bout des tubes, il pensa avoir confirmation de son idée.

Il tordit les plantes, dont le contact rappelait de la mousse épaisse et humide, pour en exprimer le fluide. Il décida d'appeler cette plante *omuthid*, « mousse » en thoan, et en plaça des morceaux sur ses blessures. Il fit la grimace, mais la mousse s'appliqua à sa peau comme si elle contenait de la colle. L'écoulement de sang cessa. Puis il mastiqua un autre morceau *omuthid* détaché du mur. C'était plein de liquide, facile à mâcher, et cela avait un goût de caramel mélangé à du brocoli cru. La plante était peut-être toxique, mais il n'en avait cure. Pour le moment, du moins. Si ce morceau ne le rendait pas malade, il en remangerait plus tard.

Ce qui restait du corps d'Ijim pouvait être une source de protéines, pour un temps, en tout cas. Si Orc n'avait pas si bien connu le Seigneur, il l'aurait peut-être mangé. Mais, tout en se disant qu'il risquait de regretter son geste il poussa le demi-cadavre dans le courant, qui l'emporta. Il serait coincé dans les parages tant que ses plaies ne seraient pas suffisamment cicatrisées pour qu'il puisse marcher aisément. Normalement, trois jours devraient suffire. Entre-temps, il mangerait, dormirait et se désaltérerait, en souhaitant qu'aucun prédateur ne vienne par là. Il n'avait aucun moyen de calculer le temps qui passait, à part ses besoins en sommeil. Enfin, il lui sembla qu'environ trois jours s'étaient écoulés depuis son arrivée. Durant cette période, il explora, toujours sur la pointe des pieds, cinq cents mètres de tunnel dans chaque sens. Il ne trouva rien qu'il n'eût déjà vu près de la porte. Il l'examina, elle aussi. Le carré de métal avait le même aspect de ce côté-ci que de l'autre. Avec de l'*omuthid*, il fabriqua une corde et en jeta une extrémité dans la porte. Elle fut

tranchée net. À cause de ses blessures, il était obligé de dormir à plat ventre sur le dur sol cristallin. Malheureusement, il roulait sur le côté, puis se retournait, et il se réveillait fréquemment et douloureusement. Le seul aspect positif de sa situation était que la température demeurait agréable. De plus, l'air, qui se déplaçait lentement dans le tunnel, ne croupissait pas.

Chaque « jour », à son réveil, il enlevait les plaques *d'omuthid* de ses plaies et les remplaçait par des fraîches. Elles se détachaient comme si elles étaient effectivement collées à lui. Les blessures guérissaient, mais les zones de peau recouvertes de mousse étaient piquetées de nombreux points rouges. On aurait dit que *l'omuthid* avait appliqué de minuscules ventouses sur la peau, et le vert de la plante avait pris à la base une teinte distinctement rougeâtre. Au bout des trois jours, il conclut que *l'omuthid* suçait son sang, quoique en faible quantité. Il n'était plus aussi vigoureux que quand il était arrivé dans ce monde. Naturellement, peut-être son régime était-il carencé en vitamines et en minéraux.

Néanmoins, il pouvait se déplacer sans trop souffrir, et il pouvait rester assis plusieurs minutes sans être obligé de soustraire son postérieur au poids de son corps. Après une nouvelle période de sommeil, il se mit en route vers l'amont du ruisseau, aussi instinctivement qu'un saumon recherchant sa frayère. Le tunnel avançait tout droit sur environ trente kilomètres, distance qu'il parcourut après n'avoir dormi qu'une seule fois. La lumière ne variait pas, comme depuis qu'il était là. Le tunnel était silencieux, en dehors du bourdonnement de son sang à ses oreilles. Pour s'en débarrasser, il se mit à parler tout seul, et souvent à chanter.

Il n'avait pour tous compagnons que la solitude et l'idée qu'il risquait de rester ici jusqu'à sa mort. Ce n'était pas le genre de compagnie qu'il appréciait.

Enfin, il parvint à un embranchement du tunnel. Au pied du mur entre les deux nouveaux tunnels se trouvait un bassin bouillonnant. Une rigole peu profonde où courait de l'eau suivait un côté de chacun des tunnels. Elle se déversait dans le bassin, mais les bulles et le tourbillon à la surface de ce dernier indiquaient qu'il était aussi alimenté par une source.

Orc prit le tunnel de droite. Au bout d'un moment, celui-ci s'élargit pour devenir aussi grand que celui qu'il venait de quitter. Orc poursuivit sa pénible marche, tout en chantant une chanson que sa mère lui avait apprise dans son enfance. Soudain, il s'arrêta et pivota face à la paroi de gauche. Son regard avait été attiré par quelque chose qui passait en tremblotant à mi-hauteur du mur.

Quoi que ce fût, cela avait cessé, mais Orc garda la tête tournée vers la paroi tout en reprenant sa marche. Puis il s'arrêta de nouveau.

Ce n'était pas son cerveau qui lui jouait des tours, à moins que la solitude ne l'eût rendu fou. Une suite de grandes marques noires, peut-être des symboles, défilaient rapidement sur le mur. Venant de derrière lui, elles le dépassaient et disparaissaient au loin.

Elles s'évanouirent quelques minutes. Ou peut-être une heure. Orc avait perdu le sens du temps. Ce n'était que quand il comptait les secondes et les minutes qu'il pouvait être sûr de son écoulement. Brusquement, les premiers symboles d'une série, beaucoup se retrouvaient dans diverses combinaisons passèrent à toute vitesse sur le mur. Une partie était masqué par *l'omuthide*, les protubérances sous lesquels ils défilaient. Après que plusieurs centaines de symboles eurent passé, tout disparut. Orc reprit sa marche. Quelque temps après, une nouvelle série apparut. Cette fois-ci, Orc compta les secondes. Il en fallut trente et une au train de symboles pour le dépasser.

S'ils formaient un message, la transmission était lente. Mais ce phénomène stimula Orc. Aucun processus naturel ne pouvait produire des marques aussi distinctes et différenciées dans un ordre manifestement artificiel.

Quelques minutes plus tard, un nouveau train des mêmes symboles passa, répétés selon les mêmes combinaisons. Ensuite, le mur resta vide.

Orc pressa le pas. Le tunnel tournait peu à peu à droite jusqu'à prendre, semblait-il, une direction perpendiculaire à celle d'origine. Quand Orc arriva à épuisement, il fit halte et mangea. Il était à présent écœuré du goût de brocoli au caramel.

Autant qu'Orc, Jim en avait marre de *l'omuthid*. Quand le Seigneur en mangeait, Jim en mangeait. Les problèmes d'Orc étaient aussi ceux de Jim. Mais Jim en avait d'autres en surplus. Le cerveau fantôme, son co-occupant spectral semblait grandir. Pour l'instant, Orc était assis par terre et mangeait, sans aucune émotion faisant rage en lui, bien que son cerveau fût toujours actif, et il était dans un état de calme relatif. Jim avait la possibilité de se concentrer sur ses propres pensées et d'agir comme il l'entendait. Mais il était toujours à moitié Orc et susceptible, quand son hôte était excité ou irrité, d'être à nouveau projeté dans une persona proche de celle d'Orc.

Jim « s'approcha » du cerveau fantôme. Celui-ci « recula ». Il ne pouvait y avoir de mouvement au sens physique du terme, comme il ne pouvait exister de « vue », d'« ouïe », ni de « toucher » chez des êtres dépourvus de membres ou d'organes sensoriels. Jim « savait », cependant, qu'il s'était avancé et que le cerveau fantôme avait battu en retraite.

Il continua à avancer vers la chose. Elle poursuivit son recul. Avait-elle peur de lui ? Jim était peut-être aussi dangereux pour elle.

Si oui, il faudrait qu'il trouve comment l'attaquer. Facile à dire ; difficile à faire. Orc dormit, mangea sans grand appétit, et reprit sa route. Bientôt le tunnel déboucha dans une vaste caverne lumineuse. Les plantes qui dispensaient la lumière étaient ici beaucoup plus nombreuses au mètre carré et plus grosses que celles des tunnels. Et – quel ravissement – il y avait des sons ! Quantité de petits animaux, oiseaux et autres, peuplaient les diverses plantes et gazouillaient, couinaient, trompetaient et croassaient.

Les plantes semblaient mi-minérales, mi-végétales. Certaines portaient des baies ou des fruits hexagonaux. *L'omuthid* vert à l'aspect moussu était partout présent, au sol, sur les parois et au plafond. Ce dernier était au moins à trente mètres de hauteur, et la caverne elle-même s'étendait à perte de vue.

Debout sur une corniche à cinq ou six mètres au-dessus du sol de la caverne, Orc aperçut plusieurs ruisseaux. Ils ne coulaient pas en ligne droite, comme ceux des tunnels, mais faisaient des méandres, comme de vrais ruisseaux. Orc avait été transporté d'extase en entendant des sons produits par des créatures vivantes. Peu après, il fut saisi d'un ravissement causé par la vue d'un être humain. Il était nu et déambulait lentement dans la forêt en direction d'Orc. Mais il ne paraissait pas avoir conscience qu'il y avait un intrus dans son exotique jardin d'Éden.

Orc dut combattre son envie de dévaler la pente et de courir saluer l'homme. Il se mit à quatre pattes près d'un rocher et examina le nouveau venu tout en se faufilant entre les plantes. L'homme avait quelque chose de bizarre. Il n'avait pas l'air d'être de construction tout à fait Humaine. Son allure était majestueuse et dépourvue de hâte, comme si ce monde lui appartenait, ce qui était possible, en fait. À mesure que l'homme approchait, les détails de son visage et de son corps devinrent plus nets.

Il marchait d'un pas lent et digne parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. L'articulation de ses épaules, de ses hanches, de ses coudes, de ses genoux et de ses poignets était bourrelée et vaguement luisante. Et sa tête, son cou et son tronc étaient plus gros que chez un homme normalement proportionné. Orc secoua la tête. Il avait été momentanément sous le coup d'une illusion. Son imagination avait vu une chose que l'homme ne possédait pas, parce que Orc s'attendait à la voir. Là où Orc avait vu un appareil génital masculin, il n'y avait plus que de la peau lisse, mouchetée de cristaux scintillants. L'homme n'était pas un homme, et il n'avait pas d'armes. Orc se dressa et, mettant ses mains en porte-voix, appela l'être. Ce dernier fit halte, sans toutefois avoir l'air surpris. Puis sa bouche s'ouvrit. Ç'aurait pu être un sourire, mais ses dents brillaient comme des bijoux.

Orc descendit de sa corniche et s'approcha de la créature, qui

avait repris sa marche lente. Quand ils furent à trois mètres l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent. Orc salua l'être en thoan. « *Koowar !* »

L'être répondit : « *Koowar-su shemanithoon !* « Salut et viens en paix ! »

Ses dents étaient des diamants blancs visiblement fabriqués dans une bio-usine. Ils avaient été façonnés de telle sorte qu'ils ressemblaient à des canines, des incisives et des molaires humaines.

« *Net h Orc*, dit le jeune Seigneur. Je suis Orc.

— *Net h Dingsteth.* »

La créature s'appelait Dingsteth, nom qu'Orc n'avait jamais entendu prononcer. Elle zézayait légèrement, sûrement à cause de ses dents.

Au barrage de questions d'Orc, Dingsteth répondit avec lenteur. Orc finit tout de même par apprendre que le monde où il se trouvait avait été créé par le Seigneur nommé Zazel. Zazel du Monde des Cavernes. C'était aussi le créateur de Dingsteth, qui était à présent le seul être intelligent d'un univers tout entier. La planète était formée de roche percée de tunnels et de cavernes, dont certaines faisaient des milliers de kilomètres carrés de surface. Mais ce monde était, en un sens, un organisme vivant. Il ne semblait pas posséder de conscience. Ou, s'il en avait une, il n'en avait pas donné signe à Dingsteth.

« C'est un immense ordinateur mi-minéral, mi-protéinique, dans lequel de nombreuses formes de vie différentes existent. La moitié de la faune et de la flore sont des symbiotes du monde de Zazel. Je vous expliquerai ça plus tard. Il a détecté votre présence et m'en a averti, je suis de fait le Seigneur de ce monde même si ce n'est pas moi qui l'ai créé. Peut-être avez-vous vu le message passer le long du mur ? Cet ordinateur est très lent.

— J'ai vu le message. Qu'est-il arrivé à Zazel ?

— Il s'est suicidé. Il était devenu dément. Ou bien sa démence s'était aggravée. Je pense qu'il était fou dès l'origine. Qui d'autre qu'une personne mentalement dérangée fabriquerait ce genre de monde ? Mais il a eu une mort douce. Il a laissé l'ordinateur lui aspirer le sang, le saigner à blanc. Puis, comme il me l'avait ordonné, j'ai brûlé son corps. »

Dingsteth examina Orc de haut en bas, puis dit : « Tournez-vous, je vous prie.

— Comment ? dit Orc. Pourquoi ça ?

— Je vous le dirai après. S'il vous plaît, faites ce que je vous demande. »

Les sourcils froncés, Orc tourna sur lui-même. Il n'avait jamais obéi à personne en dehors de ses parents, et, depuis quelques années, il détestait cela. Il était un Seigneur, et c'étaient les Seigneurs qui commandaient, pas les non-Seigneurs.

Dingsteth ne hochait pas la tête parce que l'anneau bourrelé qui lui servait de cou l'en empêchait.

« Parfait ! dit-il. Pour l'instant ! Il n'y a pas signe de cristallisation ! »

À la question quelque peu inquiète d'Orc, Dingsteth répondit : « Si vous êtes suffisamment actif, votre métabolisme est capable de prévenir la cristallisation de votre chair. Mais vous devez dormir, et c'est à ce moment-là que les cellules commencent lentement à se pétrifier.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce monde ? » dit Orc. En même temps qu'il posait la question, il décidait d'en sortir le plus vite possible. « Et comment avez-vous échappé à la cristallisation, vous ? ajouta-t-il.

— Zazel m'a fabriqué de telle façon que j'ai une résistance innée, une protection biologique à ce phénomène.

— Y a-t-il une porte qui permette de sortir du Monde des Cavernes ?

— C'est possible. J'arriverai peut-être à vous la trouver. J'ai accès à la gigantesque quantité de données que Zazel a stockées dans ce monde. »

Orc n'avait pas l'habitude de se montrer humble, mais la situation l'exigeait. Il ne voulait pas risquer sa survie juste à cause d'un orgueil mal placé. S'il le fallait, il plierait, sans aller toutefois jusqu'à rompre.

« Vous voulez bien chercher ?

— Pourquoi pas ? dit Dingsteth. J'accepte à moins qu'il me vienne une raison de ne pas le faire ou que j'en découvre une dans l'ordinateur.

— Merci. Mais pour commencer, une question : comment Los s'est-il arrangé pour entrer dans ce monde et installer la porte par laquelle je suis arrivé ?

— Los ? »

Orc raconta son histoire.

« Le défaut fatal, dit Dingsteth, de la culture thoanne est que les enfants des Seigneurs d'un monde particulier veulent en être les seuls souverains. Ce désir était compréhensible et réalisable autrefois, quand les Seigneurs avaient le moyen de créer de nouveaux mondes. Alors les enfants, une fois devenus adultes, pouvaient quitter l'univers de leurs parents et s'installer dans le leur propre. Aujourd'hui, ils en sont réduits aux mondes déjà existants. S'ils savaient que le moyen existe toujours de fabriquer de nouveaux mondes, ils pourraient mettre un terme à leurs conflits sanglants. Cet état de fait a grandement contribué à maintenir leur population à un bas niveau, et il est responsable de votre présente situation. Si les Thoans étaient raisonnables, ils pourraient se débarrasser de cet aspect de leur

culture.

— Une seconde ! dit Orc d'un ton excité. Vous dites que le moyen de fabriquer de nouveaux mondes existe toujours ! Où ça ?

— Ici. Je ne veux pas dire que les machines de création existent toujours. Je veux dire que ce monde contient les données permettant d'en construire. Non seulement le mode d'emploi, mais la façon de fabriquer les matériaux nécessaires, de construire les machines et de les fournir en énergie. *Et cœtera*.

— Vous avez accès à tout ça ?

— Naturellement. »

Orc secoua la tête, puis roula des yeux.

« Tout ce temps ! Ce savoir était perdu depuis des milliers d'années ! Et il est ici ! Dans ce monde désolé dont personne ne veut !

— Ce n'est pas si mal, comme planète, dit Dingsteth.

« Excusez-moi si je vous ai froissé, dit Orc. Je ne suis ici que depuis peu, et je ne devrais pas juger cet endroit avec le peu de données que j'en ai. Mais comprenez que ce n'est pas le genre d'endroit que j'aime beaucoup. Quoi qu'il en soit, je suis impatient de rentrer sur mon monde à moi, pour les raisons que je vous ai expliquées.

— Je ne comprends pas la vengeance, dit Dingsteth. On ne m'a pas intégré cette fonction quand on m'a créé. Et c'est très bien comme cela, à mon avis. À propos, les données vidéo montrant votre père installant la porte par laquelle vous êtes entré sont stockées dans la mémoire du monde. Aimerez-vous les voir ?

— Je me demandais comment il est arrivé à entrer et à sortir de ce monde.

— C'est moi qui l'ai laissé entrer. Je suis toujours curieux, et je voulais lui parler et tout savoir de lui. Il était le premier depuis des siècles à vouloir entrer. Zazel ne jouait pas votre jeu, à vous autres Seigneurs. Il a créé des portes sans code, mais on peut les ouvrir d'ici. J'ai autorisé Los à entrer, mais j'ai été déçu. Il était pressé, disait-il, mais il a promis de revenir. Il ne l'a jamais fait, et c'était il y a plus de cinq cents ans. Manifestement, on ne peut pas lui faire confiance. Quand vous avez mentionné son nom la première fois, cela ne m'a rien dit. Mais, au cours de la conversation, cela m'est revenu. Je...

— Vous ne lui avez rien dit au sujet des données de la machine de création, n'est-ce pas ? le coupa Orc.

— Non. Le sujet n'a pas été soulevé durant nos brefs entretiens. Je lui en aurais volontiers parlé, mais...

— Dingsteth, dit Orc, écoutez-moi ! Laissez-moi vous donner un conseil de prudence ! Ne parlez à personne d'autre des machines ! Sinon, vous risquez d'être tué après que vous aurez partagé ce savoir ! Bien des Thoans aimeraient posséder ce secret et le garder pour eux

seuls ! Pour lui, ils vous tortureraient, avant de vous assassiner.

— Et vous ? demanda Dingsteth.

— Je vous serais très reconnaissant si vous acceptiez de me montrer ces données, puis si vous m'ouvriez la porte assez longtemps pour que je retourne sur le monde de Los.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit Dingsteth. Ce qui doit signifier, à mon grand regret, que vous me cachez certains de vos buts. Je ne vous connais pas assez bien pour comprendre votre personnalité. Mais, si elle ressemble à celle des autres Seigneurs, à l'exception notable de Manathu Vorcyon, vous devez envisager de me tuer après avoir appris tout ce que vous pouviez sur les machines de création. »

Orc ne put s'empêcher d'éclater de rire. Puis : « On ne peut pas nier que Zazel ait fait de vous quelqu'un d'ouvert et d'excessivement franc !

— Si je vous disais comment opérer, ou plutôt coopérer avec ce monde, il faudrait que vous donniez un peu de votre sang pour obtenir les données que vous désirez. Vous devriez appliquer votre visage sur une prise monitor et la laisser aspirer votre sang avant qu'elle vous donne ce que vous voulez. Mais elle ne vous laisserait partir que si vous connaissiez certains codes, que je ne vous indiquerai pas. Vous seriez saigné à blanc.

— Indiquez-moi simplement comment me téléporter hors d'ici, dit Orc. C'est tout ce que je veux. »

Il se disait – et Jim en avait conscience – qu'il reviendrait un jour avec un petit véhicule armé pour obtenir les informations. Dingsteth était le seul qui pût le laisser entrer, mais Orc trouverait bien le moyen de l'embobiner. Sinon, il rentrerait par la porte des *kamanbur*.

« Pourquoi avez-vous admis mon père ? demanda-t-il. Et puis, pourquoi l'avez-vous laissé mettre en place une porte qui tue ceux qui veulent la traverser ?

— Et pourquoi pas ? Que m'importe ? Telles que sont les choses, vous êtes le premier Seigneur à passer sain et sauf. Votre oncle, Ijim, n'a pas réussi à traverser, et statistiquement, le prochain échouera. Il sera intéressant d'observer ceux qui vous suivront, s'il s'en trouve. »

Orc ne voulait pas s'appesantir sur le sujet. Il pourrait venir à l'idée de Dingsteth qu'il serait bon de faire disparaître cette porte à cause du danger potentiel qu'elle représentait pour lui. Autre possibilité : Dingsteth n'avait peut-être pas les moyens de la démonter. Et puis, Los avait pu régler la porte de façon que quiconque voudrait la démonter soit tué.

Dingsteth semblait lui aussi perdu dans ses pensées. Soudain, il dit : « Je vous accompagne ! »

Orc resta stupéfait. Après un long silence, il demanda :
« Pourquoi ? »

— Je sais tout de ce monde. J'en ai assez. Zazel ne m'a pas conçu pour être invulnérable à cela. Quant à la solitude, j'ignore ce que c'est. Zazel m'a fait de telle sorte que ce sentiment, qui afflige tous les humains, est absent chez moi. Je ne le connais que parce que le monde m'en parlé, et je n'ai aucune idée de l'impression que fait la solitude.

« Je possède une ardente curiosité. J'ai besoin de voir d'autres mondes pour la rassasier. En conséquence, je vous accompagne. Vous pourrez me servir de guide et de précepteur jusqu'à ce que je sois capable de poursuivre mon chemin seul. En contrepartie, je vous laisserai traverser la porte, je vous accompagnerai et je vous fournirai quantité de données. »

Quelle naïveté ! se dit Orc. Malgré toutes ses connaissances, cet être était par bien des côtés ignorant. Il ne voyait pas qu'une fois Orc sur son monde natal, il deviendrait un fardeau. Orc ne pouvait le laisser se balader en liberté au risque qu'il dise aux indigènes que le fils de Los était revenu et voulait se venger. Donc, Dingsteth devait, pour répondre aux desseins d'Orc, rester dans le Monde des Cavernes. Il pourrait lui ouvrir la porte quand il reviendrait chercher une machine de création. Laquelle, Orc s'en souvenait à présent, pouvait être inversée pour devenir une machine de destruction. C'était du moins ce que disaient les historiens.

Orc allait devoir mener Dingsteth en bateau jusqu'au moment du départ. Peut-être arriverait-il non seulement à le faire demeurer sur place, mais à lui faire promettre de le laisser entrer la prochaine fois qu'il viendrait.

« Attendez ici », dit Dingsteth. Il réapparut dix minutes plus tard. Orc avait envisagé de le suivre pour le surveiller, mais il s'était ravisé. D'après les maigres renseignements qu'il possédait, les murs étaient probablement du côté de la créature. Leurs moniteurs l'auraient vu suivre Dingsteth et l'auraient rapporté à ce dernier.

« J'ai donné du sang, et le monde a accepté de nous ouvrir la porte », dit-il.

Il y avait une petite entaille à sa lèvre supérieure.

« Allons-y, à présent. » Orc l'accompagna jusqu'à l'autre bout de la caverne puis dans un tunnel. Au bout d'environ trente minutes l'être fit halte. Orc jeta un coup d'œil autour de lui. Rien ne différenciait cette zone d'une autre. Dingsteth plaça sa main contre la paroi proche. Nul *omuthid* ne poussait à cet endroit. Après plusieurs secondes, il dit :
« La porte est maintenant ouverte. »

Il ne semblait toujours rien y avoir d'autre devant eux que de la roche cristalline et scintillante. Orc allait dire quelque chose quand

Dingsteth plongea la main dans la roche jusqu'au bourrelet de son poignet. « Vous voyez ?

— Passez le premier », dit Orc. Sa politesse était en fait de la prudence. Il ne faisait toujours pas confiance à la créature ; elle lui offrait peut-être de marcher dans un piège mortel.

« Très bien », dit Dingsteth. Sa voix semblait très tendue, et son visage arborait une expression indéchiffrable.

Il avança, mais s'arrêta avant que son nez ne touchât la paroi. Puis il recula, hésita, et avança encore. Pour s'arrêter à un centimètre de la paroi.

Enfin, Dingsteth se tourna vers Orc.

« Je n'y arrive pas, dit-il, et il gémit.

— Pourquoi ? » demanda Orc. Sa méfiance était peut-être être fondée. Il était possible, et même probable qu'il y eût un piège de l'autre côté.

« Pour la première fois de mon existence, dit la créature, j'ai peur. Jusqu'à présent, j'ignorais ce qu'étaient l'appréhension et la crainte, bien que j'aie lu ces mots dans les archives. Zazel a dû installer ces fonctions en moi parce qu'un être sans peur et sans prudence périt un jour ou l'autre.

« À l'instant où nous sommes partis pour la porte, j'ai commencé à ressentir de très étranges émotions. Mon cœur s'est mis à marteler dans ma poitrine, mon estomac semblait se saisir lui-même et vouloir se replier en lui-même, et j'ai commencé à trembler. Plus nous approchions, plus les symptômes empiraient. Et maintenant...»

Il se mit à claquer des dents. Le bruit de diamants cliquetant contre d'autres diamants était de ceux qu'Orc n'oublierait jamais. Enfin, Dingsteth se maîtrisa suffisamment pour cesser de frissonner.

« Je ne peux pas ! geignit-il. J'ai l'impression que quelque chose va me détruire si je passe de l'autre côté ! J'ai l'impression... j'ai l'impression qu'un vide immense m'attend ! Je vais traverser la porte et je vais tomber dans l'espace incommensurable, tomber, tomber ! Et puis je vais toucher le fond et me briser, m'écraser, en mille morceaux ! Et le plus curieux, vous savez, c'est que je ne sais même pas à quoi ressemble un espace immense ! Je vis depuis toujours dans ce monde clos et réduit et je n'ai aucune idée de ce qu'est un espace vraiment vaste !

— Vous souffrez d'une agoraphobie et d'une acrophobie aiguës », dit Orc. Il se demandait néanmoins si Dingsteth ne lui jouait pas la comédie pour lui faire passer la porte en premier.

« Je connais ces termes, mais jusqu'à présent j'ignorais leur sens véritable ! La peur de l'inconnu, voilà ce que c'est ! Je suis incapable de quitter ce monde ! Je ne peux pas, je ne peux absolument pas ! »

Orc n'allait pas l'encourager à traverser. Et autant profiter de la

créature pendant que son esprit tourbillonnait comme dans une centrifugeuse.

« Écoutez, Dingsteth ! Votre curiosité et votre soif de nouvelles connaissances vous poussent à partir d'ici. Ce sont des éléments importants. Votre peur excessive de l'inconnu est un aspect handicapant de votre persona. C'est une maladie mentale, et je sais que vous ne pouvez pas la guérir tout seul. Voilà ce que je vais faire : quand je reviendrai, et je vous promets de le faire, je vous rapporterai une potion qui supprimera cette peur. Alors vous serez capable de sortir et de faire ce que vous voudrez.

— Ce serait une grande attention de votre part, dit Dingsteth. Mais... je ne suis pas sûr qu'aucune potion puisse vaincre cette immense peur.

— Je vous promets que si.

— Mais je ne sais pas si j'ai envie de prendre une telle potion. Elle pourrait me faire quelque chose qui me tuerait !

— Je l'apporterai, et vous la prendrez si vous voulez, selon ce que vous en penserez. »

Orc se fichait que Dingsteth utilise ou non la potion. Tout ce qu'il désirait, c'était que l'être le laisse franchir la porte. Il allait devoir en tester l'existence par lui-même. S'il jetait Dingsteth dans la porte pour activer un piège, il était perdant dans tous les cas de figure. Si la créature mourait, elle ne pourrait plus lui ouvrir la porte quand il reviendrait. S'il n'y avait pas de piège, Dingsteth serait horrifié et offensé pour toujours. Il ne le laisserait plus jamais entrer après cela.

« Je rapporterai la potion, dit Orc.

— Je vous ouvrirai pour pouvoir l'essayer, dit l'être. Du moins, je pense que j'essaierai. Je vous souhaite un bon enchaînement d'événements, Orc, fils de Los et d'Enitharmon !

— À vous aussi », répondit Orc.

Il passa la porte qui était aussi une paroi cristalline.

CHAPITRE 24

Orc n'était pas dans le monde de Los. Son père ne lui avait pas dit la vérité sur la porte d'Anthéma qui devait le ramener dans son univers natal. Ou bien Los avait-il menti, ou l'avait-il simplement trompé ?

Du Monde des Cavernes de Zazel, Orc était passé sur un autre, que les indigènes appelaient Lakter. Au bout d'un certain temps, Orc s'aperçut que les Thoans le connaissaient sous le nom de Jakadawin Tar, c'est-à-dire le Monde de Jadawin. C'avait été autrefois le Monde de Thulloh, ou Thulkaloh Tar. Mais Jadawin en avait franchi les portes-pièges, et Thulloh avait dû se téléporter ailleurs pour sauver sa peau.

Lakter était une planète où les étoiles « semblaient » grouiller dans le ciel nocturne comme des lucioles. « Semblaient », selon Orc, parce que beaucoup de choses dans les univers de poche étaient en fait des illusions. La porte était située dans une caverne, au pied d'une montagne qui s'élevait sur une grande île tropicale. Orc était descendu à travers la jungle jusqu'au bord de la mer. Après avoir observé les indigènes pendant quelques jours, il s'était montré à eux. Ils étaient pacifiques et amicaux, bien qu'ils eussent quelques coutumes bizarres et parfois brutales aux yeux d'Orc.

Leur langage, le poashenk, ne dérivait pas du thoan. Il l'apprit assez vite en dépit de certains sons jusque-là inconnus de lui. Il habitait une hutte, faite d'un matériau ressemblant au bambou et d'herbe, avec une belle femme, chassait et péchait, mangeait à satiété, dormait beaucoup, et soignait son corps. Son âme fut plus longue à restaurer. Malgré sa patience apparente, il brûlait de découvrir la porte suivante. Dès qu'il sut parler couramment poashenk, il interrogea tous ceux qui disaient connaître quelque chose du monde qui s'étendait hors de l'île. Cela se réduisait à peu de choses, dont la plupart relevaient pour la moitié de la légende.

Entre-temps, ses hôtes à la peau brune lui donnèrent une drogue, *l'afflatuk*, composée du jus de trois plantes, Orc en but et fuma aussi

l'écorce effilochée d'une plante nommée *somakatin*. Toutes deux le mirent dans un plaisant état de rêve où il se déplaçait et pensait au ralenti. Le goût d'un fruit ou d'une viande rôtie durait des heures, du moins apparemment. Les orgasmes couvraient toute l'éternité. Naturellement, l'éternité n'a en réalité ni commencement ni fin – à moins qu'on n'ait pris de *l'afflatuk* ou fumé du *somakatin*. Alors, on voyait le début et la fin de ce qui ne pouvait être commencé ni fini.

Orc aurait pu se contenter d'essayer ces drogues une fois, ou peut-être quelques fois, puis d'arrêter. Mais celles-ci n'avaient pas d'effets secondaires néfastes, et on lui avait dit qu'elles ne créaient pas de dépendance.

Cela se passait un peu avant qu'il ne remarque que les adultes de la tribu n'avaient pas très bonne mémoire. Puis la femme d'Orc fit une fausse couche, et il découvrit que les fausses couches étaient chose fréquente. Il observa ces faits, mais n'en fut pas troublé outre mesure. Cependant, quand il commença à manquer ses cibles à la chasse – il avait toujours été excellent archer – il s'inquiéta. Et quand il se mit à oublier des choses importantes, il se troubla davantage. Mais ces dérangements mentaux passèrent avec le temps.

Certains jours, les Poashenk se rendaient dans d'autres villages de la supertribu de Skwamapenk pour des fêtes rituelles, ou simplement pour se distraire. Orc s'aperçut que les membres des cinq tribus qui se réunissaient en ces occasions étaient tous dépendants de *l'afflatuk* et du *somakatin*.

Ce ne fut qu'à la cinquième fête qu'il ressentit une vague d'inquiétude. La révélation avait été lente à venir, mais une fois-là, elle lui donna un choc, peu puissant, toutefois. Dépendants. Tous les utilisateurs des drogues étaient dépendants, y compris lui-même ! Cette nuit-là, malgré son besoin douloureux de boire du jus et de fumer de l'écorce, il résista. Sans dire au revoir à qui que ce fût, il prit la mer dans sa pirogue. Il avait de l'eau et de la nourriture, mais pas de drogue.

Le lendemain, il regrettait de ne pas avoir embarqué *d'afflatuk* ni de *somakatin*. Pourquoi avait-il été aussi idiot ? Avant la tombée de la nuit, le manque lui tordait le corps de souffrance, et le vent emportait ses cris, entendus de lui seul et de quelques oiseaux de mer. Il dérivait de plus en plus loin de l'île, et il ignorait où se trouvait une autre terre. Bon gré, mal gré, il subissait un sevrage total.

Jim Grimson aussi souffrait, se tordait de douleur et, figurativement, se mordait les poignets et se déchirait la chair avec les ongles. Avec Orc, il hurlait, voyait des démons monter de la mer, d'immenses silhouettes spectrales et menaçantes le contempler du haut des nuages, et avait l'impression que sa chair lui dévorait les os, puis en recrachait les morceaux, et que ses os tentaient de ronger sa

chair pour arriver jusqu'à la peau tout en étant rongés par la chair.

Entre ces tortures, Orc, et donc Jim, plongeait dans des dépressions abyssales. Orc se vit assis à la proue de la pirogue, se souriant à lui-même. L'étrange dans cette vision était qu'elle lui apprit que, d'une façon perverse, il se délectait de ses dépressions. Il faillit sauter à la mer pour mettre fin à ses souffrances. Puis, brusquement, la douleur disparut. Les drogues avaient fui son corps. Il était affaibli, décharné, et assoiffé parce qu'il n'avait ni mangé ni bu depuis longtemps, mais il avait gagné une bataille. Non. Il avait gagné la guerre.

Il jura de ne plus jamais prendre de drogue. Malheureusement, au cours de ses crises de délire, il avait jeté ses provisions de nourriture et d'eau par-dessus bord. Il avait maintenant une guerre contre la soif et la faim à mener. Il l'aurait perdue si un navire ne l'avait pas secouru. Cependant, c'étaient des marchands d'esclaves qui le commandaient. Il fut jeté à fond de cale et enchaîné en compagnie de plusieurs centaines d'autres infortunés. Ses ravisseurs étaient des hommes de très haute taille qui venaient de l'extrême orient du grand continent connu des Poashenk. Ils avaient la peau plus claire que les îliens et possédaient des armes en acier. Leur navire était équipé de voiles et de rames utilisées quand le vent était faible ou inexistant.

Les pirates-négriers firent deux raids sur une grande île. Une fois le bateau chargé d'esclaves au-delà de sa capacité, ils firent route pendant trois semaines vers le nord. Orc survécut aux horreurs de la cale. Il n'était pas sûr de survivre à l'esclavage lui-même. Vendu à un cultivateur d'une plante ressemblant au chanvre, il fut mis au travail dans les champs. Le labeur de l'aube au crépuscule sous un soleil assassin, la piètre nourriture, les humiliations incessantes et les fréquents coups de fouet des surveillants mettaient sa patience et son endurance à rude épreuve. Il savait quelle était la sentence quand on n'obéissait pas totalement et diligemment aux ordres. Il comprit ce que pouvait lui valoir de répondre aux surveillants ou même de se montrer un peu revêche. Il devait encore faire des efforts pour se dominer. Il observait tout avec soin, et il cherchait des moyens de s'évader.

Jim Grimson non seulement partageait les souffrances d'Orc, mais il avait aussi les siennes propres. Il s'était accroché à Orc quels que fussent les épreuves et les périls qu'affrontait le Seigneur. Quand les affres du manque apparurent, elles furent trop dures à supporter pour Jim. Il psalmodia la phrase libératoire. Il demeura dans l'esprit d'Orc. Horrifié, il essaya encore et encore. Il n'arrivait pas à se libérer. Puis il fut englouti dans les visions et les délires fiévreux, cauchemardesques et autodestructeurs du sevrage. Il était trop Orc pour être Jim Grimson.

Une fois les tourments du manque terminés, Jim se dit qu'il pouvait maintenant se libérer et retourner sur Terre. Mais il décida de rester encore un peu. Il supporta le navire négrier parce que Orc ne trouvait pas cette épreuve insupportable. Pour la même raison, Jim demeura tandis qu'Orc était esclave dans la plantation.

Un jour, il estima en avoir fait plus qu'assez. Il allait partir. Quand il se serait passé suffisamment de temps pour que la situation ait évolué, il reviendrait. À nouveau, il s'aperçut avec horreur qu'il ne pouvait pas se dégager. Mais à présent, le cerveau fantôme le tenait. Il s'était approché et avait « saisi » Jim avec des pinces spectrales. Jim savait, il ignorait comment, que la créature avait tendu comme des pinces de crabe et les avait fixées sur lui.

Ensuite, le cerveau fantôme ne fit plus rien. Il sembla se satisfaire, pour un temps du moins, de rester simplement accroché à lui. Jim était, lui, tout sauf satisfait. Il se débattit. Il psalmodia. Il en appela, au sens figuré, à un Dieu auquel il ne croyait pas. En vain.

Peu après, Orc se rebella. Il ne l'avait pas prévu ; simplement, il franchit, ou fut forcé de franchir, les limites de son endurance. Son surveillant, Nager, n'aimait aucun esclave de son groupe, et il détestait particulièrement Orc. Il se moquait de la peau blanche d'Orc, lui crachait dessus, le fouettait plus que les autres esclaves et pour des délits moindres, et le faisait travailler le double de temps quand il en avait l'occasion.

Ce jour-là, en fin de journée, juste après que Nager eut dit au porteur d'eau de ne pas donner à boire à Orc parce qu'il n'avait pas l'air assoiffé, Orc attrapa le seau et le porta à sa bouche. La seconde suivante, il était à terre. Le pied de Nager s'enfonça dans son ventre. Puis il abattit son fouet sur le dos d'Orc. Le jeune Seigneur supporta six coups avant de voir rouge. Il se releva d'un bond au milieu du nuage écarlate qui semblait tout envelopper et donna un coup de pied dans l'entrejambe de Nager.

Avant que les autres surveillants et quelques gardes puissent l'atteindre, Orc brisa le cou de Nager. Il eut beau se battre, tuer un garde et estropier un surveillant, il se retrouva à terre. Le surveillant en chef, blême sous sa pigmentation sombre et la bouche presque écumante, ordonna qu'Orc fût décapité sur-le-champ.

Les esclaves qui avaient abandonné leur poste pour assister à la scène avaient formé un cercle autour d'Orc et des hommes qui le tenaient. Ils étaient silencieux, mais leur visage révélait la haine qui les habitait. Il n'y en avait pas un qui n'aurait fait ce qu'avait fait Orc s'il l'avait pu. Orc était à genoux, le torse penché en avant, les mains tenues par-derrière, et on le forçait à tendre le cou. Le surveillant en chef avait dégainé sa longue épée et s'approchait d'Orc. Il disait : « Tenez-le bien ! Il ne faudra qu'un seul coup, et j'apporterai sa tête au

maître ! »

Jim était plus que terrifié. Si Orc mourait, il mourrait aussi. Il en était convaincu. Il hurla la phrase libératoire et fit le plus violent effort mental de toute sa vie, qui en était pourtant emplie depuis quelque temps.

Il eut la sensation de traverser un vide sans couleur. Pas noir. Sans couleur. Le froid le brûla. Puis il se retrouva dans sa chambre.

Les lumières étaient allumées. Il était debout, mais penché en avant. Ses mains serraient le cou de Bill Cranam, un garde de la sécurité. Bill était à genoux, penché en arrière. Les yeux lui sortaient de la tête ; son visage virait au bleu ; ses mains étaient accrochées aux poignets de Jim. Quelqu'un criait à Jim de lâcher Cranam.

CHAPITRE 25

Deux coups de matraque à l'arrière des coudes paralysèrent les bras de Jim. Ses mains se détachèrent du cou de Cranam. Un bras lui enserra le cou par-derrière. Suffoquant, il fut traîné à l'écart de Cranam et jeté à terre. L'autre garde, Dick McDonrach, se tenait au-dessus de lui, la matraque levée.

« Bouge pas, nom de Dieu, bouge pas ! » dit McDonrach d'une voix rauque.

Sans tenir compte de l'avertissement, Jim s'assit par terre. Il était nu. Avant ses deux derniers voyages, il s'était déshabillé. Il avait l'idée, probablement fausse, que ses vêtements interféraient avec le bon déroulement du passage.

« Qu'est-ce qui se passe ? » dit Jim d'une voix croassante, en levant les yeux vers McDonrach. Il se tâta le cou.

« On a fait une recherche surprise de drogue, dit le garde. On t'a trouvé assis sur la chaise, là, t'avais pas l'air de nous entendre. On a fouillé ta chambre, et voilà ce qu'on a trouvé ! »

Il mit la main à sa poche et la ressortit tenant un sac en plastique qui contenait quelques capsules noires. D'un air de triomphe, il dit : « Du speed ! »

Jim resta hébété et stupide.

« C'est pas à moi ! dit-il. Je vous jure que c'est pas à moi ! »

Au même instant, il vit du coin de l'œil des visages à la porte. Il tourna la tête. La porte était encombrée de patients en pyjama et en robe de chambre. Sandy Melton avait l'air très triste. Gillman Sherwood arborait un grand sourire.

Tout en se tâtant doucement le cou, Bill Cranam s'approcha en titubant de McDonrach. Il avait la voix rauque et grinçante.

« Doux Jésus, Grimson, qu'est-ce qui t'a pris ? J'ai eu un mal de chien à te réveiller, et après tu m'as sauté dessus ! *Pourquoi ?* On est pourtant bons copains, non ?

— Excuse-moi, Bill, répondit Jim. J'étais encore dans... l'autre monde. Enfui, *j'étais pas ici* du tout. Je savais même pas ce que je

faisais.

— Bon Dieu ! dit McDonrach. J'ai du sang plein la chemise ! »

Jim avait vu les taches, mais n'avait pas réagi. Il avait l'esprit engourdi. Il aurait juré avoir jeté dans les toilettes les black beauties que Sherwood lui avait données.

« T'as eu ça en attrapant Jim par-derrière », dit Bill. Il contourna Jim et s'arrêta derrière lui.

« Jésus Marie Joseph ! T'as le dos qui pisse le sang comme un cochon égorgé ! Comment t'as eu des entailles pareilles ? On t'a jamais touché le dos, je pourrais le jurer sur une pile de bibles ! »

Jim semait à présent la douleur des coups de fouet, l'humidité et la piqure salée de l'écoulement du sang. « Je les ai eues... » dit-il.

Il se tut. Comment expliquer ça ? Pour l'instant, ce n'était pas utile. L'important, c'était d'éclaircir comment la drogue était arrivée dans sa chambre. Ce fils de pute de Sherwood ? Il devait avoir quelque chose à voir là-dedans ! Mais pourquoi est-ce qu'il aurait voulu faire tomber quelqu'un ? Et comment est-ce qu'il avait fait, si c'était lui ?

McDonrach, grand, brusque, d'âge moyen, avec un bide énorme, emmena Jim à la salle de bains. Il le plaça dos au miroir. En se tordant le cou au maximum, Jim parvint à voir son dos dans la glace. Il y avait au moins six longues et profondes estafilades. Elles avaient été infligées à Orc par le fouet du surveillant. Pourtant, elles apparaissaient aussi sur son dos. Le sang commençait à former des croûtes.

« Je vais te nettoyer, dit McDonrach. Mais pas de gestes brusques. Je te fais pas confiance.

— Je suis pas dingue, dit Jim. C'est juste que j'étais, euh... immergé, complètement dedans. Je savais pas ce que je faisais. Mais ces capsules, Mac, elles sont pas à moi. Il y a quelqu'un qui essaie de monter un coup contre moi.

— Ils disent tous ça. »

Mac prit une serviette pour essuyer le sang, puis lava les coupures avec du savon et de l'eau, puis les tamponna avec une serviette en papier pour les sécher. Ensuite, il appliqua de l'alcool sur les blessures. Jim serra les dents mais ne dit rien.

« Faudra que t'ailles aux urgences pour te faire soigner par un vrai toubib », dit McDonrach. Il souriait comme s'il se réjouissait de faire mal à Jim. « Mais je crois pas que ça s'infectera. Mets ta robe de chambre et tes pantoufles.

— OK, dit Jim. Mais j'ai pas acheté ce speed et je l'ai pas apporté ici. Je suis innocent.

— À ton âge, on est jamais innocent.

— Philosophie de con ! » dit Jim en montrant les dents.

La brume rouge qui enveloppait Orc l'environnait à présent. Il

avait cru pouvoir rester cool et la jouer prudente et avisée. Mais la dernière remarque de McDonrach déclencha la rage qu’Orc – que lui-même – portait toujours en lui comme une fièvre latente. Qu’on y ajoute l’injustice d’être accusé d’usage de drogue, et la fièvre se mit à monter très haut.

Il n’eut pas conscience de ce qu’il fit à McDonrach. Peut-être fut-ce lui qui agit, peut-être Orc. Quoi qu’il fit, ce furent les techniques de combat d’Orc qu’il utilisa. McDonrach se retrouva étendu sur le dos sur le carrelage vert et blanc, à présent constellé de taches rouges. Il était inconscient, et du sang coulait d’une de ses oreilles.

Poussant un cri, Jim se rua par la porte de la salle de bains. Il vit Cranam lui abattre sa matraque sur le crâne. Après, ce fut l’obscurité.

Quand il reprit ses esprits, il était couché sur le dos, étendu sur une table de la salle des urgences au premier étage de l’hôpital. Le dos lui faisait mal, mais sa tête était encore plus douloureuse. Le docteur Porsena, vêtu d’une chemise de lainage à carreaux et d’un Levis, parlait avec l’interne de garde. Deux policiers en uniforme se tenaient près de la porte. Quelques minutes plus tard, ils furent rejoints par une femme flic en civil. Elle discuta avec ses collègues, puis s’entretint à voix basse avec le docteur Porsena.

Jim avait roulé sur le côté pour les regarder. Après bien des gesticulations et des hochements de tête, le psychiatre s’approcha de Jim.

« Comment ça va, Jim ? demanda-t-il.

— *Excelsior !* répondit Jim. Comme vous dites toujours. »

Porsena eut un mince sourire.

« *Toujours plus haut !* Inutile de te dire que tu es dans un foutu pétrin. Mais je crois qu’on va pouvoir arranger ça, bien que ce ne soit pas uniquement pour te faciliter la vie. Tourne-toi de l’autre côté. Je veux t’examiner le dos. »

Jim obéit. Porsena émit un sifflement.

« Comment t’es-tu fait ça ? Ce n’est quand même pas toi qui te l’es infligé ?

— Si... dans un sens. Ce sont les blessures d’Orc. C’est un négrier qui le trouvait prétentieux qui les lui a faites.

— Tu as eu des stigmates, Jim. »

Jim regretta de ne pas pouvoir voir le visage de Porsena.

« Ouais, mais il y avait que des saignements, docteur, dit-il. Pas de blessures. La peau était intacte. Le sang suintait de la peau, comme qui dirait. Ça, c’est des vraies coupures, et profondes. C’est pas psychologiquement induit, comme vous dites, vous les pys. Vous essayez pas d’invalidier ce que je dis, non ?

— On reparlera de ces plaies plus tard. Il faut aussi s’occuper de cette affaire de drogue. Si je comprends bien, tu prétends qu’on l’a

mise chez toi sans que tu le saches. En attendant, tu vas rester ici cette nuit en observation, au cas où tu aurais un traumatisme crânien. Je vais faire mon possible pour découvrir ce qui s'est passé. Bonne nuit, Jim. »

Le lendemain après-midi, Jim retrouva sa chambre. Ses coupures avaient été recouvertes de gaze, et elles lui faisaient beaucoup moins mal qu'il ne s'y attendait. Peut-être, mais ce n'était qu'une possibilité, avait-il acquis la capacité d'Orc à guérir rapidement. Ça paraissait peu probable, mais tout était possible.

Jim enquêta un peu de son côté, bien qu'il fût confiné dans sa chambre sauf pour les repas et les séances de thérapie. La thorazine que le docteur Porsena lui avait prescrite le rendait trop placide et lui embrumait l'esprit. Malgré tout, il n'eut pas de mal à comprendre ce qui s'était passé pendant qu'il était dans les mondes tiersiens. Ou, comme tous le croyaient, pendant qu'il était en transe. Le contact de Sherwood était un surveillant, Nate Rogers. Les patients le savaient, mais leur « code » leur interdisait d'en informer l'équipe médicale. Jim n'avait vu Rogers fourguer de la drogue à Sherwood qu'une fois, mais c'était suffisant. Ce qui avait dû se produire la veille, c'était que la rafle avait pris Rogers par surprise. Paniqué, il avait planqué la drogue dans la chambre de Jim. Il avait pu le faire sans difficulté, sous les yeux du patient. Jim n'était plus dans ce monde. Bien sûr, il était encore possible que ce fût Sherwood qui l'eût fait, par dépit.

Au diable les spéculations. Il fallait foncer droit au cœur, mordre à la jugulaire. C'était ce que ferait Orc. Donc, c'était ce qu'allait faire Jim.

Ce n'était pas encore l'heure du repas. Jim enfila le couloir, en saluant les quelques patients qu'il croisait. Il n'y avait ni médecins, ni infirmiers, ni surveillants pour le renvoyer dans sa chambre. Nate Rogers, proche de la quarantaine, grand et musclé, mais laid, était adossé à la porte de la lingerie. Il était en train de contempler une cigarette qu'il tenait à la main, comme s'il se demandait s'il devait l'allumer sur place ou dans la salle réservée aux fumeurs. Quand il s'aperçut que Jim approchait, il sourit.

« Comment va, Jim ?

— Je peux te dire que je suis pas de bonne humeur, saloperie de faux-cul ! »

Jim saisit Rogers, lui fit faire un demi-tour et le poussa à travers la porte. Rogers fit quelques pas en trébuchant, tout en essayant de ne pas tomber. Jim alluma la lumière. Le surveillant se rattrapa au mur du fond et se retourna. Il avait le visage rouge et un air menaçant.

« Putain, qu'est-ce que ça veut dire, connard ? »

Jim le lui expliqua, bien que Rogers dût déjà avoir deviné de quoi il s'agissait.

« Maintenant, tu vas raconter à Porsena ce que t'as fait ou je te massacre jusqu'à ce que tu le fasses.

— Quoi ? T'es dingue, ou quoi ? Ouais, évidemment que t'es dingue ! *Vous êtes tous complètement tarés !*

— Oublie pas ça, dit Jim : si tu nous tournes le dos, on te coupe la gorge. En tout cas, moi, je le ferai. Alors, tu m'accompagnes au bureau de Porsena ?

— Crève ! dit Rogers. T'as que dalle contre moi, absolument que dalle ! Va chier, pauvre cloche, ou je te transforme en serpillière !

— Tes clichés m'impressionnent pas.

— Quoi ? Comment ça ?

— Écoute bien, dit Jim. Tu vas peut-être pas me croire, mais je suis capable de te tuer en deux secondes à mains nues.

— Mon cul ! ricana Rogers. Même si t'en étais capable, tu n'oserais pas ! Tu veux aller en taule à perpète ?

— Je t'ai vu donner de la came à Sherwood, dit Jim. Comme plein d'autres ici. S'ils croient qu'on a voulu me baiser, ils laisseront tomber ce code du silence à la con. Ils me défendront.

— Tu parles ! Atterris, pauvre pomme ! Tu crois qu'ils veulent se faire couper les vivres ?

— Il y en a que quelques-uns qui achètent de la came à Sherwood, dit Jim. Ils feront pas le poids. OK, qu'est-ce que t'en dis ? Je te laisse cinq secondes. Un, deux, trois, quatre, cinq ? »

Rogers, les poings levés, se rua sur Jim. Une seconde après, il était sur le dos, les yeux vitreux et la bouche ouverte. Jim attendit que Rogers reprenne ses esprits.

« Ce coup-ci, je t'ai juste un peu cogné le menton, dit Jim. Ça m'a pas fait de bien à la paluche. La prochaine fois, je te fous un coup de pied dans le bide ou je t'enfonce trois doigts sous le cœur et je serre jusqu'à ce qu'il s'arrête. J'aime pas faire ça, Rogers... non, c'est pas vrai. En fait, ça m'amuse. »

Il mentait. Il s'était brusquement aperçu qu'il devrait ruser avec Rogers, mais sans violence, pour l'amener à avouer. N'était-ce pas ce que ferait Orc ? Il avait peut-être choisi la mauvaise voie, finalement. Il risquait d'empirer la situation.

Trop tard. Sa voie était tracée. Pas moyen de revenir en arrière.

« Alors, tu peux faire tout ça ? dit Rogers. Dans ce cas-là, moi, je reste par terre jusqu'à ce que tu te tires. Ou alors, je me mets à gueuler. Tu crois que t'as des ennuis ? Attends de voir dans quelle merde tu t'es fourré ! »

La porte s'ouvrit brutalement, manquant Jim de peu. Il s'écarta et vit Sherwood entrer et la porte se rabattre derrière lui. Le grand blond clignait les yeux de surprise et d'inquiétude. Jim se plaça derrière lui, dos à la porte fermée.

« Tu viens faire un deal, Sherwood ? dit-il. J'en ai un bon pour toi ! »

Rogers devait avoir dans les poches la came que venait acheter Sherwood. Sans réfléchir, Jim poussa l'ado en avant. Sans perdre de temps, il ouvrit la porte, sortit dans le couloir, claqua la porte et s'appuya de tout son poids contre elle. Sandy Melton arrivait. Il lui cria d'appeler la sécurité.

« Dis-leur que j'ai surpris Sherwood et Rogers en train de dealer ! » Sandy avait l'air perdue.

« Quoi ? Tu les donnes ? Mais...

— C'est la peau de mon cul ou la leur, dit-il. Magne-toi ! »

Elle revint une minute plus tard, suivie de deux gardes de jour, Elissa Radowski et Ike Vamas. Jim devait s'arc-bouter de toutes ses forces pour résister aux coups que Sherwood donnait dans la porte.

« Vite ! dit-il. Rogers et Sherwood étaient en train de dealer là-dedans ! Je les ai coincés ! Grouillez-vous d'entrer avant que Rogers balance la came ! »

Il s'écarta, déverrouilla la porte et l'ouvrit en grand. Sherwood qui pesait dessus s'étala par terre. Les gardes se précipitèrent dans la pièce. Jim vit Rogers qui tenait un sac de plastique à la main. Il venait manifestement d'en avaler le contenu. Seul quelqu'un de paniqué à en perdre la tête aurait fait ça. Et ça ne lui servit à rien. Les gardes sortirent six autres sacs de la poche intérieure de sa blouse blanche de surveillant. Puis on l'emmena aux urgences, où on lui fit un lavage d'estomac avant que les tranx ne l'aient tué. Sherwood fit une regrettable erreur pendant que les gardes emmenaient Rogers. Il se redressa et saisit Jim aux testicules. Avant qu'il ait pu les presser, un coup du talon de la paume contre le front le rejeta en arrière. Son cou et son dos s'arquèrent dans le mauvais sens ; il hurla de douleur. Quelques minutes plus tard, sanglé sur un brancard à roulettes, il suivit Rogers aux urgences.

Adossé au mur, Jim secoua la tête en soufflant profondément. Le nuage rouge avait à nouveau enveloppé son esprit, et il aurait bourré Sherwood de coups de pied dans les côtes si Sandy Melton ne s'était pas agrippée à lui en le suppliant de se calmer.

Les docteurs Porsena, Tarchuna et Scaevola arrivèrent à ce moment en se frayant un chemin parmi la foule des patients et des surveillants. Il leur fallut quelque temps pour apaiser et disperser tout le monde sauf Sandy et Jim, et encore un moment pour connaître leur histoire.

Après l'interrogatoire, Porsena ordonna qu'on boucle Jim dans sa chambre.

« Surtout pour t'éviter des ennuis et te donner le temps de reprendre ton calme, dit-il. Je te verrai quand cette affaire sera

éclaircie. Je n'ai pas envie que tu mettes encore le foutoir. »

Le psychiatre, habituellement imperturbable, était furieux. Ses traits rigides et son ton de voix l'attestaient. Jim regagna sa chambre sans protester. Le fait que même le docteur Porsena soit dans tous ses états l'impressionnait profondément. Mais, contrairement à ce que croyait Jim, Porsena ne l'appela pas dans son bureau plus tard dans la journée. Cependant, il lui donna une autre thorazine après avoir vérifié à quel moment il avait pris la précédente.

Le tranquillisant n'apaisa pas Jim. Il devint furieux, puis sombra dans les affres de la repentance, puis fut repris de furie. Au lieu de se coucher à l'extinction des lumières, il se mit à arpenter sa chambre, glacé de détresse et brûlant de rage.

CHAPITRE 26

Jim était dans le bureau du psychiatre pour sa séance privée. Un nouveau papier encadré, imprimé de grandes lettres fantaisie, était suspendu au mur. Jim ne distinguait pas ce qui était écrit dessus, mais il supposait que c'était un titre récent. Le psy avait plus de diplômes et de citations qu'un magnat d'Hollywood n'avait de lèche-bottes autour de lui.

Il y avait un nouveau buste sur une étagère près du plafond du bureau. Au-dessous, on voyait les bustes blancs aux yeux de pierre et à la barbe en broussaille de quelques philosophes grecs et romains et des statuettes, l'une de Bouddha assis, l'autre de saint François d'Assise. Curieux de savoir quel personnage représentait le nouveau buste, Jim se leva pour aller le regarder de près pendant que Porsena griffonnait sur une feuille.

Le visage, sans la moustache, ressemblait beaucoup à celui de Jules César. C'était celui du docteur Porsena. L'inscription au-dessous disait :

AU PSYCHIATRE INCONNU.

Jim n'était pas d'humeur à rire, mais il craqua. Le psychiatre avait un putain de sens de l'humour, bien qu'il se manifestât d'habitude de façon plutôt retenue et discrète.

Au début de la séance, Porsena avait souligné dans quel « pétrin » était encore Jim. Il parlait rapidement mais en articulant clairement, sans interruption, presque aussi vite qu'un commissaire-priseur. Il parlait toujours ainsi quand il traitait d'un sujet dont il voulait se débarrasser avant d'en arriver au vrai travail, la thérapie.

Rogers avait été autorisé à quitter son emploi sans être accusé de trafic de drogue. Pour cela, il avait dû faire des aveux complets et abandonner l'accusation de coups et blessures qu'il avait menacé de porter contre Jim. Gillman Sherwood avait également renoncé à accuser Jim de coups et blessures avec intention de tuer. Le psychiatre

lui avait fait clairement comprendre que dans le cas contraire, il serait accusé de trafic lui aussi. De plus, il serait expulsé du projet.

Sherwood avait retrouvé sa chambre, mais en liberté strictement surveillée. Il se déplaçait le dos raide, son cou le faisait souffrir quand il tournait la tête, et il évitait Jim. Cranam et McDonrach n'avaient pas non plus porté d'accusations contre Jim. Ils étaient dans un mauvais pas parce que le docteur Porsena prétendait qu'ils avaient mal géré la situation avec Jim. Ils pouvaient continuer à travailler comme gardes de sécurité, mais ils n'étaient plus attachés à l'unité psychiatrique.

« Je suis convaincu que tout le monde a droit à une seconde chance, avait dit le psy. Dans le cas présent, on t'en donne une à toi aussi. Tu es autant en probation que les autres. Bon, maintenant, j'ai parlé de ton imagination exceptionnellement développée. Elle t'a aidé à progresser plus vite que les autres patients. Je ne veux pas que ça te donne la grosse tête. Simplement, tu as eu de la chance d'être né avec. »

Le psy se tut un instant. Ses yeux bleus évoquèrent à Jim des images des Vikings dont lui avait parlé son grand-père. C'étaient les yeux de Leif l'Heureux contemplant la mer lugubre et dangereuse qui semblait ne jamais avoir de fin. Quelque part au-delà de quelque horizon lointain se trouvait une terre inconnue. Était-elle trop loin ? Devait-il revenir au Groenland ?

L'expression du docteur Porsena changea subtilement. Il s'était décidé.

« Il est temps, dit-il, de commencer à te débarrasser des traits indésirables d'Orc. » Jim ne dit rien. Il était assis aussi raide et immobile, en dehors de ses battements de paupières, que si Porsena l'avait plongé dans un cylindre cryogénique. Enfin, le psy dit :

« Quel effet cela te fait-il ? »

Jim déplaça son poids d'une fesse à l'autre, regarda un instant le plafond, puis s'humecta les lèvres.

« Je... j'avoue que j'ai la trouille. J'ai... j'ai l'impression de... d'une grande perte. Je sais pas...

— Tu sais, dit Porsena.

— C'est vraiment nécessaire ? Est-ce que vous allez pas un peu vite ? Je viens juste d'entrer dans Orc. Bon Dieu, ça fait combien de jours que j'ai commencé ? Pas beaucoup !

— Le nombre de jours n'est pas important en thérapie. Nous ne sommes pas une institution pénale. Ce qui compte, c'est la rapidité de tes progrès en thérapie. Et tu n'as pas à avoir honte d'être effrayé. À ce stade, tous les patients sont terrifiés. Je serais très soupçonneux si tu avais une réaction désinvolte. Je me demanderais si tu t'es vraiment et profondément intégré dans la persona d'Orc. Mais je n'ai pas le

moindre doute là-dessus.

— Trop profondément ? demanda Jim.

— Ça reste à voir.

— C'est quoi, ses mauvais côtés ? dit Jim d'une voix plus forte.

— À toi de me le dire.

— J'aimerais mieux commencer par ses bons côtés.

— Comme tu veux. Avant ça, dis-moi ce que tu ressens, émotionnellement et physiquement, à l'instant. À part de la trouille.

— Je me sens mieux quand je parle de ce qu'il y a de bon chez Orc. Mais j'ai le cœur qui cogne encore. Et j'ai l'impression d'avoir les tripes glissantes. Et il faut aussi que je pisse.

— Tu peux te retenir ? Ou bien est-ce que ce serait trop inconfortable ?

— J'en sais rien, dit Jim. Je crois que ça va aller. C'est moins dur qu'il y a une seconde.

— Alors, les traits désirables d'Orc ? Ceux dont tu pensais qu'ils te manquaient et qui te donnaient l'impression d'être trop faible ?

— Écoutez ! explosa Jim. Je dois y retourner ! Il a besoin de moi ! Il y a le cerveau fantôme ! Il faut que je l'en débarrasse ! Si ce truc l'envahit, il ne sera plus Orc ! Plus vraiment ! Je voudrais plus entrer dans ce corps si son esprit était plus celui d'Orc ! Ça me dégoûterait ! D'ailleurs, à quoi ça servirait ? »

Il s'interrompt pour déglutir. Il avait les lèvres et la bouche très sèches.

« D'ailleurs, vous me laisserez pas y retourner !

— Je n'ai pas dit ça, dit le psy. C'est ce que tu crois et je veux que tu cherches pourquoi. Quand tu le sauras, dis-moi pourquoi tu penses que je vais t'obliger à abandonner Orc. C'est bien ce que tu penses, n'est-ce pas ? Que tu vas devoir laisser tomber Orc ? Mais je n'ai jamais dit ça. Je veux que tu ne le réintègres pas pendant Quelque temps, temps qui sera déterminé par tes progrès. Plus tard, tu reprendras les entrées. Et maintenant, quels sont ses bons côtés ?

— Euh... il a un courage inébranlable. Une détermination impossible à arrêter. Une ingéniosité qui lui permet d'utiliser ce qu'il a sous la main pour atteindre son but. De la curiosité. Une grande estime de soi. Mince, qu'est-ce que j'aimerais être comme ça ! La capacité à s'adapter à n'importe quelle situation, à s'entendre avec les gens, grands ou petits, si c'est son intérêt. La patience d'une tortue. Mais il peut être aussi rapide qu'un lièvre quand c'est nécessaire.

— Autre chose ?

— Eh ben, il y a ses relations avec sa famille. Elles sont pas toutes bonnes, mais il aime vraiment sa mère, même si elle lui met les boules parce qu'elle s'oppose pas assez solidement ou assez souvent à son père. Mais elle est solide quand même. Et puis Orc est dingue de sa

tante Vala. Quant à ses relations avec les indigènes, surtout avec ses demi-sœurs, il n'a jamais été cruel avec elles. Évidemment, sa façon de les draguer et ensuite de les mettre en cloque, on peut pas dire que ce soit très chrétien. Mais il ne les a jamais forcées, et pour les indigènes, c'est un grand honneur de porter le même d'un Seigneur. En tout cas, ça leur améliore la vie en général.

— À ton avis, jusqu'à quel point as-tu réussi à absorber, si j'ose dire, les bons côtés du caractère d'Orc ? Es-tu parvenu à te revaloriser à tes propres yeux, par exemple ?

— En principe, c'est vous qui devez juger ce genre de trucs !

— Je te pose la question.

— Eh ben, je crois que j'ai beaucoup plus le sens de ma propre valeur, ce qui est bien. Je veux dire... je me tiens en plus haute estime qu'avant. En meilleure estime. Sauf que...

— Sauf que quoi ?

— Est-ce que cette estime vient de moi ? Ou est-ce que je l'ai empruntée à Orc ? Est-ce que je joue toujours à être Orc quand je suis sur Terre, et est-ce que ça va durer ?

— Quelqu'un dont l'estime de soi est authentique ne s'occupe pas de ce que les gens pensent de lui, dit le psychiatre. Il ou elle est seul juge de sa propre valeur. Je dirais que le véritable indicateur de ton estime propre, c'est ton comportement devant un problème. Tu as l'air de prendre les choses en main, maintenant. Tu ne restes pas à broyer du noir. Tu n'es plus là à te dire que tu devrais faire quelque chose pour régler un problème, mais sans rien faire. Mon observation est-elle exacte ? »

Jim acquiesça, puis dit : « Je crois que c'est ça. Je suis plus aussi lâche qu'avant. Je crois, du moins.

— Tu n'as peut-être jamais été aussi lâche que tu le pensais. Tu t'es battu avec cette grosse brute, Freehoffer, alors que tu aurais pu ne pas venir au rendez-vous.

— C'est ça ! s'écria Jim. Pour que tout le monde croie que je suis une couille molle ?

— Si ça arrivait maintenant, est-ce que tu te battrais parce que tu aurais plus peur d'une condamnation sociale que de la violence physique, ou simplement parce que tu n'aurais pas peur de lui ? Et que tu penserais qu'il est mal de continuer à tolérer ses brimades ?

— La deuxième solution, je pense. Mais qu'est-ce que j'en sais, tant que ça se reproduit pas ?

— Ça s'est reproduit, dans un sens. Tu n'as pas attendu d'être acculé dans une situation désespérée pour t'attaquer à Sherwood et à Rogers. Dès que tu as su quelle était la situation, tu as foncé et tu l'as réglée. Tu aurais pu t'y prendre différemment et mieux. Mais l'important, c'est que tu l'aies fait sans tarder.

« Maintenant, venons-en aux mauvais côtés d'Orc.

— Ça, c'est facile. Il est arrogant. Mais il y peut rien, il a été élevé comme un Seigneur. Ils se prennent pour les élus de Dieu, alors qu'ils ne croient même pas en Dieu. En fait, ils sont les seuls humains, voilà ce qu'ils pensent. Les autres ne sont pas des vraies personnes.

— Tu cherches à l'excuser. Tu penses que cette arrogance est un trait indésirable ? Pour toi ?

— Je veux ! J'ai pas envie d'être un gros con.

— Est-ce qu'Orc est un gros con, comme tu dis ? Au sens où tu l'entends ?

— Ouais.

— Quoi d'autre ?

— Eh ben, il y a sa cruauté. Ça a l'air d'aller avec le fait d'être un Seigneur. Mais au début, la première fois que je me suis retrouvé avec lui, il avait un peu de pitié. Il a eu des ennuis avec son père parce qu'il avait refusé de tuer son demi-frère, et pourtant c'était un *leblabbiy*. Je crois qu'il lui reste plus un poil de pitié ni de compassion. En tout cas, il lui en reste plus lourd.

« Et puis, il y a cette rage continuelle. Il l'a la plupart du temps, du moins. Il est tout le temps en rogne. Mais ça vient de la façon de le traiter de son père et du fait que sa mère a pas pu empêcher son père de le téléporter sur Anthéma. Pourquoi ils ont fait ça à leur fils ? Il a refusé de faire des courbettes à son père et de lui lécher le cul sans arrêt et de supporter les baffes, les coups de pied au cul et les insultes que Los lui envoyait et qu'il méritait pas, c'est tout. Bien sûr qu'il était en rogne. On peut pas le lui reprocher. Moi aussi, j'aurais le démon, à sa place. Alors, c'est mal ?

— Nous avons déjà discuté de la colère adaptée et de la colère inadaptée, dit le docteur Porsena. Tu m'as dit qu'Orc envisageait de se servir de la machine de destruction de Zazel pour détruire son propre monde. Il ne ferait pas que tuer son père. Sa mère, ses frères et sœurs, plusieurs millions d'indigènes et, en fait, tous les êtres vivants de ce monde mourraient. Est-ce que c'est une vengeance justifiée ?

— C'était qu'un rêve, un fantasme ! s'écria Jim. Bordel, tout le monde en fait, des rêves comme ça ! Mais on les réalise pas ! D'ailleurs, il avait l'intention de sauver sa mère et son frère avant !

— En laissant tous les autres mourir. Quant à ces fantasmes courants de vengeance, ceux qui les ont ne les réalisent généralement pas, d'accord. Mais Orc, si. Enfin, il le fera s'il accède à la machine de destruction. S'il l'obtient, s'en servira-t-il ?

— J'espère que non. Ce serait horrible. Mais j'en saurais rien tant que j'y serais pas retourné, n'est-ce pas ?

— Tu le sais probablement déjà, dit le psychiatre. Mais tu n'accepteras jamais de le reconnaître. Néanmoins, qu'aurait fait Orc

s'il avait été faussement accusé comme toi ?

— La même chose que moi, dit Jim fièrement. J'ai fait ce que j'ai pensé qu'il ferait.

— Est-ce qu'il aurait agressé les deux gardes ? Non, pas s'il garde la tête aussi froide que tu le dis dans la plupart des situations. J'admets que tu as été provoqué. Mais pas au point, selon moi, de réagir aussi violemment. Et crois-tu qu'il était nécessaire d'attaquer Sherwood et Rogers ? Est-ce qu'il n'y avait pas un autre moyen de les démasquer ?

— Ouais, bien sûr. J'avais qu'à les dénoncer. Mais je prouvais rien en vous en parlant, à vous ou aux gardes. Il fallait que je les prenne sur le fait. Il y avait pas d'autre moyen. De toute façon, j'irais jamais moucharder !

— Tu les avais démasqués. Mais tu as blessé Sherwood.

— Il m'a attaqué !

— Ta défense ressemblait plutôt à une attaque. Une attaque très violente.

— C'est ce qu'aurait fait Orc !

— Exactement. Est-ce que c'était valable pour toi ? »

Jim fronça les sourcils en se mordillant la lèvre inférieure. Puis : « Vous êtes en train de me dire qu'agir comme Orc à ce moment-là, c'était un mauvais comportement par rapport à ma situation, c'est ça ?

— Ce n'est pas moi qui te l'ai dit. C'est toi. Et...

— OK. Je comprends, maintenant. J'avais pas fait le tri entre ce qui était approprié dans le comportement d'Orc et ce qui l'était pas.

— Pour toi. »

Le psychiatre poursuivit sur le sujet. Jim se rendit compte que le docteur Porsena jouait le rôle d'un guide qui laisse son client tracer sa propre carte à mesure qu'ils voyagent. Mais le client ne pouvait pas prévoir dans quelle direction son guide allait l'emmener.

À la fin de la séance, le psy dit à Jim de prendre chaque jour la quantité prescrite de thorazine à la pharmacie.

« Tu en prendras un moment. Pas très longtemps, peut-être. En attendant, tu ne dois pas rentrer dans les univers tiersiens. Je te dirai quand tu pourras le faire. Je veux que tu disposes de temps pour évaluer tes expériences et l'effet qu'elles ont sur toi. Ensuite, on reparlera de ton retour là-bas. J'insiste expressément, et en toute connaissance de cause, pour que tu n'utilises pas ton trason avant que je ne t'en donne l'autorisation. Pas d'embarquement avant que la météo mentale ne soit bonne, d'accord ?

— OK. Reçu cinq sur cinq. »

Quand Jim sortit dans le couloir, il baignait dans une vive lumière. Il ne pouvait pas dire au docteur Porsena ce que la lumière lui avait révélé. Il aurait été très inquiet et aurait pris des mesures que

Jim n'aurait pas appréciées. Mais peut-être que le psychiatre soupçonnait déjà la vérité. Jim était accro à Orc.

CHAPITRE 27

Il y avait plusieurs éléments que ni le psychiatre ni Jim n'avaient évoqués. L'un était que Jim n'avait pas à s'inquiéter qu'Orc ait été décapité par le surveillant. Farmer n'avait-il pas écrit que le jeune Seigneur, à présent surnommé Orc le Rouge, était vivant au milieu du XX^e siècle après J.C. ? Donc, la crainte de Jim qu'Orc soit tué était sans fondement. Sachant cela, pourquoi était-il si inquiet ?

Un autre élément était l'écart qui existait entre la description que Farmer faisait de l'univers des Seigneurs et la connaissance directe qu'en avait Jim. Dans la série des Hommes-Dieux, Vala était la sœur de Rintrah et de Jadawin. Dans la réalité des mondes des Seigneurs, Vala était la sœur d'Enitharmon, la mère d'Orc. Rintrah était le deuxième enfant de Los et d'Enitharmon et le puîné d'Orc.

Après y avoir un peu réfléchi, Jim en avait conclu que les connaissances de Farmer étaient fragmentaires ou qu'il les recevait par le biais d'un filtre qui ne laissait passer qu'une partie de l'information.

Le docteur Porsena et son équipe croyaient, sans l'avoir jamais dit aux patients, que la série des Hommes-Dieux était une pure fiction. Jim, lui, savait à quoi s'en tenir. On disait de Farmer qu'il avait eu d'authentiques expériences mystiques, qu'il devait avoir été, et était peut-être encore, une sorte de récepteur. Dieu sait comment, il avait dû recevoir des impressions des mondes des Seigneurs. Leur lumière avait dû lui parvenir comme en un miroir obscurément, par vibrations psychiques inter-universelles ou par tout autre moyen. Mais il ne captait pas toujours leurs fréquences exactes, et de la « statique » gênait sa réception. Ainsi, on pouvait penser que les messages qu'il recevait n'étaient pas parfaitement clairs. Et puisqu'il écrivait ce que la plupart des gens prenaient pour de la fiction il pouvait inventer de la matière pour boucher les trous pour ainsi dire.

Néanmoins, malgré quelques erreurs de chronologie et d'identité, la série H-D de Farmer tapait généralement dans le mille ou pas loin. Sans compter que certains Seigneurs que Jim connaissait ou dont il avait entendu parler n'étaient pas forcément ceux dont parlait Farmer.

Ce pouvaient être des descendants ou des cousins des originaux. Combien de Robert Smith et de John Brown du XV^e siècle avaient eu une nombreuse descendance au XX^e ? Des noms comme Los, Tharmas, Orc, Vala, Luvah et d'autres pouvaient, sans être courants, ne pas être rares. Jim avait des problèmes plus urgents que celui-ci. Étant donné qu'il était en probation, il devait surveiller son comportement « antisocial ». Ce qui devenait de plus en plus difficile à cause de sa morosité croissante et de son caractère soupe au lait. Il était accro à Orc, et, comme il ne pouvait le réintégrer, il souffrait de symptômes de manque. Si son cerveau avait eu des dents, elles lui auraient fait mal. S'il avait eu un nez, il aurait coulé et été enchifrené. S'il avait eu une voix, elle aurait imploré, entre deux hurlements, un fix.

Cependant, il parvenait à se calmer un peu grâce à une technique qu'employait Orc. Aux yeux de Jim, elle ressemblait à certaines techniques mentales de yoga dont il avait entendu parler. Mais celle-ci pouvait être apprise beaucoup plus rapidement. Après tout, les Seigneurs avaient disposé de milliers et de milliers d'années pour la perfectionner. Si elle ne dissipait pas les effets du sevrage, elle diluait la souffrance et l'irritabilité. Par analogie, la technique consistait à soulever le couvercle d'une bouilloire pour laisser échapper un peu de vapeur. Entre-temps, Jim faisait de son mieux pour s'empêcher de montrer les dents aux gens et de les insulter.

Il se sentit un peu mieux quand Mme Wyzack téléphona pour réaffirmer son invitation à venir habiter chez elle quand il serait en consultation externe. À l'enterrement de Sam, Mme Wyzack, en sanglotant, avait pris Jim dans ses bras et lui avait promis qu'il aurait un foyer. Malgré son chagrin, elle lui avait aussi dit qu'il devrait obéir aux règles de la maison : pas de drogue, interdiction de fumer dans la maison, pas de gros mots ni de langage blasphématoire, stricte attention au travail scolaire, bain quotidien, ponctualité aux repas, pas de musique forte, et ainsi de suite.

Jim avait promis de faire comme elle voudrait. Il ne pensait pas avoir trop de mal à s'y faire. Il avait fait beaucoup de progrès dans son comportement social – en dehors de ses symptômes actuels de sevrage – et il arriverait à garder ses pensées « antisociales » pour lui quand il serait avec elle.

Sa joie à la proposition de Mme Wyzack fut douchée dès le lendemain. Sa mère l'avertit au téléphone qu'elle venait le voir le soir même. Il ne s'attendait pas à autre chose que ce qu'elle lui dit : ses parents déménageaient au Texas cinq jours plus tard.

Il sentit monter ses larmes ; son cœur sembla s'effondrer sur lui-même. Il avait beau s'être préparé à ce moment, ou avoir cru s'être endurci, il avait très mal. Mais il réussit à fermer les valves de ses larmes. Il ne voulait pas qu'elle le voie pleurer, et qu'elle aille raconter

à son père à quel point il était affecté. Eric Grimson se réjouirait à l'idée que son fils était une femmelette.

Jim ne demanda pas pourquoi son père n'était pas venu le voir face à face. Il en connaissait la raison. Le lâche ! En pleurs, Eva Grimson partit. Elle promit d'envoyer de l'argent pour son assurance hospitalière. Et elle était sûre de pouvoir envoyer de l'argent pour ses vêtements, ses livres scolaires et ses autres besoins. Son père trouverait une bonne place, mais il fallait que Jim soit patient.

« Je serai éternellement patient, lui lança-t-il tandis qu'elle se dirigeait en titubant vers l'ascenseur. Je ne viendrai jamais au Texas ! Si, je viendrai peut-être si mon père meurt ! »

C'était cruel. Mais pas assez dans son humeur d'alors. Quelques minutes plus tard, alors qu'il regagnait sa chambre, Sandy Melton l'arrêta dans le couloir. Elle avait l'air très heureuse, sans être surexcitée. Ses phases délirantes avaient été apaisées par la thérapie. De plus, il y avait cette fois une raison à sa joie. Elle avait reçu une lettre de son père qu'elle voulait lire à Jim.

En temps ordinaire, il aurait été heureux de partager son allégresse. Mais pour l'instant, voir quelqu'un de joyeux l'exaspérait.

Il maîtrisa toutefois son impatience.

« Papa va avoir un poste ici, au siège de sa société ! Écoute : Chère Sandy, ma fille préférée. Je suis fille unique, tu sais. Comme je te l'ai dit beaucoup trop souvent, j'en ai assez des calembours des représentants de commerce, et j'en ai plein le dos d'en être un. Il veut dire d'être représentant de commerce, pas calembour. Ça ne me dérangerait pas trop si j'étais un grand représentant de commerce. Mais je ne peux pas espérer rivaliser avec saint Paul de Tarse, qui était peut-être le meilleur de tous, avec Gengis Khan, qui a vendu la mort à des millions de gens massacrés, avec l'homme qui a vendu des réfrigérateurs aux Esquimaux, ni avec Willie Machin-Chose, le voyageur de commerce d'Arthur Miller, qui n'était grand que par son combat contre l'échec. Bref, on m'a offert le poste de directeur des ventes dans ma société préférée, froide et sans cœur, Acme Textiles. Tu crois que je vais refuser pour une quelconque raison éthique, morale, philosophique ou pécuniaire ? Tu as tout faux ! Donc, ma fille chérie, je vais franchir le Rubicon, brûler mes vaisseaux et monter au créneau encore une fois, à savoir ta mère, la malheureuse. À la lumière de midi ou dans l'horreur de la profonde nuit, c'est le grand déballage entre elle et moi. Je serai en position de subvenir à ses besoins en cas de séparation ou de divorce, selon ce que Dieu et le sale caractère de ta mère décideront. » Sandy se mit à sautiller sur place, la lettre s'agitant dans sa main comme un drapeau de la victoire.

« C'est pas génial ? C'est pas merveilleux ? Je sais ce qu'il a derrière la tête : le divorce ! Il a dû surmonter sa culpabilité envers elle – j'aimerais pouvoir en faire autant, mais j'y arriverai – et il

sera là tous les soirs, et moi aussi ! »

Jim serra Sandy fort contre lui, puis dit : « Il faut que j'y aille.

— Mais je veux fêter ça !

— Bon Dieu, Sandy ! Je veux pas te faire de peine, mais c'est au-dessus de mes forces ! Excuse-moi. À plus tard ! »

Il s'éloigna à grands pas. Ses larmes allaient couler avant qu'il n'arrive à sa chambre. Sandy lui cria :

« Je peux faire quelque chose, Jim ? »

Sa sympathie et son affection appuyèrent sur le bouton lacrymal.

Il se mit à pleurer et à sangloter. Il courut à sa chambre, claqua la porte derrière lui et s'assit pour laisser son chagrin s'écouler de lui. Il aurait voulu se jeter sur le lit et s'enfoncer le visage dans la couverture. Il ne le fit pas parce que ç'aurait été se conduire comme une femme.

Au milieu de son déversement de larmes, une pensée lui vint, qui déclencha une réaction en chaîne dans son cerveau. La dernière pensée à jaillir – les autres chavirèrent dans les ténèbres – fut l'avis que son grand-père, Ragnar Grimsson, lui avait un jour donné.

« Une particularité de la culture norvégienne, et de l'anglaise et de l'américaine aussi, c'est que les hommes n'ont pas le droit de pleurer. Visage de marbre et compagnie. Mais les Vikings, tes ancêtres, Jim, pleuraient comme des femmes en public ou en privé. Ils trempaient leur barbe de larmes et ils n'en ressentaient aucune honte. Mais ils étaient aussi prompts à dégainer leurs épées qu'à pleurer. Alors, qu'est-ce que c'est que ces conneries, comme quoi les hommes doivent cacher leur peine, leur chagrin et leur déception ? Ils attrapent des ulcères, des insuffisances et des crises cardiaques à cause de cette idée, tu comprends, mon vieux, mon copain, mon poteau ? »

Orc, comme la majorité des Thoans mâles, restait stoïque dans certaines situations et pleurait et gémissait dans d'autres. S'il souffrait d'une douleur physique, il ne le montrait pas. Mais dans la joie ou le chagrin, il pouvait hurler, pleurer et se conduire comme il le voulait.

Ce dernier comportement était aux yeux de Jim un trait de caractère souhaitable. Mais, en ces lieux et temps de la Terre, on le considérerait comme une femmelette s'il intégrait cet aspect de la persona d'Orc. Quelle que fût la force de caractère qu'il avait absorbée du jeune Seigneur, il n'était pas assez solide – pas encore, en tout cas – pour ne pas faire cas de l'opinion des autres sur ce point.

Quand arriva l'heure de la séance de groupe, il avait surmonté la plus grande part de sa peine et de sa colère. Du moins, il le pensait, mais il savait que les émotions fortes étaient sournoises. Elles se cachaient, puis jaillissaient quand quelque chose leur ouvrait la porte. Pour l'instant il se disait que si ses parents l'avaient abandonné, c'était à leur corps défendant, ils devaient s'éloigner pour se sortir de la

pauvreté. Ce n'était pas vraiment leur faute s'il ne pouvait pas les accompagner. Enfin, si, en partie. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient faire d'autre ? Et il serait assez solide pour s'occuper de lui-même, une fois la thérapie terminée.

Ça allait être dur, maintenant, de s'attaquer aux études en espérant sortir du lycée avec au moins un B moins ou un C plus de moyenne. Aller à la fac et subvenir à ses besoins tout en essayant d'avoir de bonnes notes serait encore plus difficile. Mais il pouvait y arriver. D'autres, moins bien pourvus en volonté et en intelligence, l'avaient fait.

Cette idée l'étonna. Jésus Marie Joseph ! Qu'est-ce qui lui arrivait ? Il n'y avait pas si longtemps, il était persuadé qu'il était trop idiot pour mériter, vraiment mériter, d'avoir son examen de sortie du lycée. D'un seul coup, voilà qu'il décidait d'aller à la fac et d'y réussir. Il était même impatient de se plonger dans les études.

Drôle de changement de cap, se dit-il. Une métamorphose. Le cancrelat s'est changé, du jour au lendemain, on dirait, en être humain. Peut-être pas en humain de première catégorie, mais d'une meilleure catégorie qu'avant. Ce changement, il le devait à Orc. Non. En dernière analyse, il le devait au docteur Porsena, le Chaman, le Sphinx. Mais le psychiatre lui dirait que c'était à lui-même que Jim Grimson devait ce changement. Il avait été aidé, mais il avait fait ce que personne ne pouvait faire à sa place.

Exalté, il se rendit à la séance avec l'intention de dire aux treize autres membres à quel point il se sentait bien et pourquoi il avait l'impression que le Paradis était au coin de la rue. Mais ce jour-là, les Mousquetaires tiersiens, comme ils se nommaient eux-mêmes, étaient eux aussi dans une phase un peu folle. « Un peu », c'était relatif. Par rapport à l'humeur lugubre et désespérée qu'ils affichaient en entrant en thérapie, « un peu », c'était de l'hystérie. Ils étaient si impatients de parler que le docteur Scaevola, le meneur du groupe, eut du mal à maintenir l'ordre. La difficulté venait en partie de leur attitude envers lui. Certes, c'était un ardent défenseur de la thérapie tiersienne en tant que technique de déplacement ou d'utilisation des fantasmes, mais il ne croyait visiblement pas que les voyages des patients étaient réels. Son ton, son langage facial et corporel trahissaient son incrédulité.

Une patiente, Monique Bragg, qui avait fait quelques remplacements dans les bureaux, disait avoir entendu Porsena et Scaevola se disputer à propos du concept de mondes parallèles. Porsena n'avait pas dit qu'ils étaient réels. Mais il avait maintenu que selon de récentes conjectures en physique théorique, l'existence de mondes parallèles était possible. Scaevola n'avait montré que mépris pour cette idée.

Scaevola avait aussi du mal à entretenir de bonnes relations avec

les jeunes, ou les moins jeunes, accros au rock. Il n'aimait que l'opéra italien et les compositeurs classiques.

Il finit par calmer le groupe. Brooks Epstein, dix-huit ans, parla le premier. De haute taille avec de longs bras, il avait un visage à la Abraham Lincoln. Sa voix le gênait parce qu'elle était grêle et aiguë. Elle n'allait pas pour un avocat ni pour un chirurgien. Malgré cela, ses parents voulaient qu'il fût l'un ou l'autre. Brooks reconnaissait que ces professions étaient raisonnables et avantageuses – si on s'y intéressait. Mais il avait l'ardent désir de devenir joueur de base-ball. Il avait dit à ses parents qu'il irait à la fac, puis à Harvard s'il échouait à entrer dans une grande ligue. Cela ne les avait pas satisfaits. Mais il avait tenu bon contre eux, ainsi que contre sa fiancée, qui était totalement de leur côté.

Alors que la querelle faisait rage depuis un certain temps et que Brooks devenait de plus en plus abattu mais également obstiné, son père s'était suicidé. Bien que la cause en fût apparemment la faillite de sa chaîne de quincailleries, doublée d'un myélome cancéreux dont l'issue ne pouvait être que fatale, Brooks fut ravagé par un sentiment de culpabilité. Son abandon de la foi juive avait blessé et mis en rage ses parents, et profondément bouleversé sa fiancée. Sa mère n'avait jamais ouvertement dit que le souci que son père s'était fait à ce propos avait provoqué sa faillite et son cancer, mais il était évident qu'elle le pensait.

À partir de là, il était impossible pour Brooks d'aller à Harvard. Il en avait été heureux, mais en même temps sa culpabilité en avait été renforcée. Un oncle fortuné de Chicago avait alors proposé de financer ses études, dans l'université que Brooks choisirait. Le piège, c'était qu'il devait revenir à sa foi et obtenir un diplôme soit en droit, soit en médecine. Sa mère et sa fiancée l'avaient harcelé pour qu'il accepte l'offre. Elles étaient aussi acharnées que des loups affamés tournant autour d'un élan empêtré dans la neige.

Un soir, Brooks avait lâché la rampe, comme il disait. Avec ses battes de base-ball, il avait fracassé des meubles, de coûteux objets d'art et des fenêtres. Pire encore, il avait menacé de défoncer le crâne de sa mère et de sa fiancée. La police l'avait embarqué. Après des échecs répétés avec des thérapeutes freudiens, jungiens et sullivanien, et un séjour à Est, en Californie, il s'était retrouvé aux soins du docteur Porsena.

La persona qu'il avait choisie était celle du chevalier yidshe, le baron funem Laksfalk. Le baron était un personnage du premier volume de la série ; il vivait sur l'étage du Dracheland de la planète en forme de tour de Babel gouvernée par le Seigneur Jadawin. Bien qu'elle fût habitée par des créatures fabriquées par Jadawin, elle était aussi peuplée par des descendants de Terriens. Jadawin, sans plus de

conscience que les autres Thoans, avait enlevé quelques groupes d'Allemands et de Juifs allemands du Moyen Âge et les avait téléportés dans son monde. Ces groupes formaient deux sociétés féodales distinctes que Jadawin avait encouragées à ressembler à celles qu'on rencontre dans les récits arthuriens. Dans le premier livre de la série, le chevalier errant, funem Laksfalk, se joignait à Kickaha et Wolff après une joute. Il mourait en se battant bravement aux côtés de Wolff contre une horde de sauvages. Mais Brooks avait choisi de vivre ses aventures au cours des années qui avaient précédé le dernier acte de résistance de funem Laksfalk.

Brooks Epstein annonça que ce jour-là, son lourd fardeau de culpabilité et de colère lui semblait plus léger. Cela parce qu'il savait que le baron, son père dût-il mourir, ne ressentirait aucune culpabilité s'il n'y en était pas responsable. Lui, Brooks, n'avait été la cause ni de la faillite, ni du cancer, ni du suicide de son père. En conséquence, il n'avait pas à se sentir coupable. Malgré cette rationalisation, il souffrait toujours. Mais il avait le sentiment qu'il arriverait à surmonter sa culpabilité.

Quant à sa profession, il avait toujours l'intention de devenir joueur de base-ball. Ce n'était pas une activité criminelle, ce qui était loin d'être le cas pour celle dans laquelle s'engageaient de nombreux avocats et médecins. Après que Brooks eut narré son aventure de la nuit précédente, chacun dit ce qu'il pensait du baron yidshe et de la façon dont il aurait modifié sa situation. Jim avait conscience que le docteur Porsena et ses assistants interprétaient sur le moment les remarques comme s'appliquant au groupe en général. Il supposa que, plus tard dans la thérapie, ils les interpréteraient comme s'appliquant aux individus qui les émettaient.

Il lui semblait que le monde des Hommes-Dieux était utilisé comme une sorte de communion. Les patients avaient des illusions très personnelles – idiosyncrasiques ? – et incontrôlables, des désirs irréalistes et des hallucinations à divers degrés. Mais tous participaient maintenant à cette communion, la série des Hommes-Dieux. Ils se dirigeaient les uns vers les autres, ils convergeaient, attirés vers un centre commun comme des mouches par le miel. Et ils modifiaient inconsciemment leurs points de vue sur les mondes des Seigneurs, pour les façonner en un monde commun vaguement entr'aperçu. Sa forme serait réalisée quand ils seraient tous bien avancés dans la thérapie. Ils sauraient alors qu'ils avaient mis en pièces leurs petites barques personnelles et utilisé les morceaux pour fabriquer un grand navire.

Peut-être Jim se laissait-il simplement emporter par son imagination, sans parler de ses métaphores. Quoi qu'il en fût, il sentait que la thérapie marchait bien pour la plupart d'entre eux. Cependant,

le monde où il pénétrait, le monde d'Orc, n'était pas du domaine du rêve. Il était aussi réel que celui où il était actuellement. Plus, par certains côtés.

Le suivant à prendre la parole était Ben Ligei, quatorze ans. Il avait eu des hallucinations quand il prenait de la drogue, et autant quand il n'en prenait pas. Fondamentalement solitaire, son gros problème était une gêne qui confinait à la panique quand il se trouvait dans une situation inhabituelle ou avec des gens autres que ses quelques amis proches. À présent, il n'était plus la plupart du temps insupportablement mal à l'aise quand il était avec des camarades. Mais quand venait le moment où il n'en pouvait plus d'être trop près des autres, il s'évadait dans d'autres mondes.

Pour ce faire, il se plaçait un livre de la série des Hommes-Dieux sur la tête et s'en servait comme d'une « porte gravitationnelle ». La tête la première, il était poussé dans l'univers de poche qu'il avait choisi. Simultanément, la gravité attirait le livre vers le bas, vers la partie de son corps qui restait encore sur Terre. Quand le bouquin touchait le sol, il se retrouvait dans l'autre monde.

Ben y demeurait jusqu'à ce que la « traction latente de la gravité » l'attire vers la Terre. Il sortait toujours remonté de son voyage, et il était capable de supporter les « pressions sociales » pendant quelque temps.

La troisième à parler fut Kathy Maidanoff, dix-sept ans. Elle ne montra aucune hésitation à dire au groupe qu'elle avait été diagnostiquée comme souffrant d'une personnalité limite, de confusion sexuelle et de nymphomanie. Bien qu'elle fût restée chaste depuis qu'elle était à l'hôpital, elle se procurait un soulagement sexuel grâce à ses rêves érotiques. Elle se plaçait un livre de la série près de la tête et un autre à l'entrejambe. Alors, presque à chaque fois, elle rêvait qu'elle faisait l'amour avec un personnage, homme ou femme. Elle venait d'entamer une phase de la thérapie où elle apprenait à contrôler ses rêves. Jim était assez futé pour deviner que l'équipe médicale ne faisait pas ça uniquement pour lui permettre de mieux apprécier ses rêves. Le processus avait à voir avec l'apprentissage du contrôle de ses illusions. Ensuite, ces illusions lui seraient progressivement retirées grâce à d'autres techniques.

Jim n'avait pas mentionné qu'il maîtrisait la technique du rêve contrôlé. Il n'avait cependant pas besoin de livres pour ça. Pendant qu'il était avec Orc, il avait appris par son biais à préfabriquer des rêves. Maintenant, quand Jim dormait, il utilisait ces rêves érotiques contrôlés pour se soulager. Ils étaient beaucoup plus satisfaisants que la masturbation. « Regarde, m'man, sans les mains ! » Le danger, c'était que le rêveur risquait de ne plus pouvoir se passer de ces rêves. Avec le temps, il en venait à considérer l'amour de chair et de sang

comme pesant, prenant du temps et inutile.

Jim avait observé que les partenaires d'Orc dans ses rêves étaient généralement sa tante Vala et sa mère Enitharmon.

Très souvent, Jim mettait ces femmes, plus belles qu'Hélène de Troie ou que Vivien Leigh, dans ses visions nocturnes programmées, parfois ensemble. L'inceste que cela constituait, même de seconde main, ne faisait que pimenter la chose.

Tôt ce soir-là, Jim prit une décision dont il savait qu'elle risquait de tout gâcher. Il n'y pouvait rien. Ses propres arguments à l'encontre de cette idée ne l'aidèrent pas à résister. Il allait désobéir aux ordres de Porsena. Il ne le voulait pas. Pourtant, il allait le faire.

À huit heures moins dix, il traversa le trou noir du centre du trason. Malgré l'interdiction de Porsena, il projetait de réintégrer Orc. Pas une seule fois, mais plusieurs au cours de cette nuit. Et, comme il n'osait pas voyager toutes les nuits – il y avait trop de risques d'être surpris – il allait comprimer toutes les nuits en une seule.

De huit heures moins dix du soir à six heures du matin, il aurait le temps de se projeter sur plusieurs années.

Qu'est-ce qu'il avait lu quand il suivait les cours de M. Lum ? C'était du poète William Blake.

« Tiens l'infini au creux de ta main/Et l'éternité dans une heure. »

Il n'irait pas jusqu'à dire qu'il allait avancer par bonds dans le temps, par le biais d'Orc, à travers l'éternité en une seule nuit. Mais il allait tenter de faire tenir en dix heures autant de tranches d'éternité qu'il pourrait.

Juste à l'instant où il commençait sa psalmodie, il vit le visage de Porsena. Il avait une expression désapprobatrice et attristée. La litanie se fit hésitante et faillit s'éteindre. Mais Jim sentit une attraction puissante. Orc et les mondes exotiques qui se trouvaient derrière les murs de la Terre jaillirent par le trou noir et fracassèrent le visage de Porsena. Les fragments s'éparpillèrent et Jim s'envola au milieu d'eux vers le trason, comme un bombardier de la deuxième guerre mondiale au milieu des tirs d'une batterie antiaérienne.

Soudain, il fut pris dans une intense souffrance. Sans voix, il hurla. Cependant, Orc serrait les dents et n'émettait pas le plus petit gémissment. Il ne donnerait pas à son père la satisfaction de l'entendre crier.

Orc était debout contre une croix. Ses pieds touchaient le sol, mais ses mains étaient clouées aux bras horizontaux. Il ne croyait pas pouvoir endurer son tourment une seconde de plus. Pourtant, il y parvint.

CHAPITRE 28

Pas Jim, il avait assez souffert avec et par Orc. C'était assez et plus qu'assez. Cependant, il réussit à s'accrocher encore une minute. Orc se trouvait très haut sur le flanc d'une montagne. Loin, loin au-dessous, au pied de la montagne, s'étendait un vaste lac alimenté par une rivière. Au bord du lac se dressait Golgonooza, le nouveau palais de Los, la Cité de l'Art. Une rivière coulait derrière. Les bâtiments étaient faits d'un métal multicolore à l'aspect velouté et s'élevaient du sol d'abord faiblement inclinés, puis en se redressant un peu, mais sans jamais devenir parfaitement verticaux, jusqu'à environ trois cents mètres d'altitude. Après, ils montaient tout droit sur quelques centaines de mètres, puis s'inclinaient vers l'extérieur. Ils semblaient se fondre les uns dans les autres à divers niveaux. Une végétation verte, rouge, orange et citron poussait sur nombre d'entre eux. Une grande partie était constituée d'arbres, dont certains croissaient à angle droit par rapport aux surfaces verticales des bâtiments.

Los travaillait par intermittence à cette cité-palais depuis plusieurs siècles. Il la voulait la plus magnifique des constructions thoannes, plus belle que le Palais Insubstantiel d'Urizen.

Los avait attrapé Orc juste après que ce dernier avait traversé une porte donnant sur ce monde. La veille, il avait crucifié son fils en dépit des supplications désespérées d'Enitharmon. Los était sur le point de planter le second clou lui-même quand elle l'avait attaqué. Avant d'être assommée, elle lui avait mis le visage en sang avec ses ongles. À présent, la mère d'Orc était incarcérée quelque part dans Golgonooza.

Incapable de résister plus longtemps à la souffrance Jim inversa le mantra et se retrouva dans sa chambre. Il était encore huit heures moins dix. La petite aiguille avait avancé de façon presque imperceptible. Tremblant encore de l'épreuve, il alla boire un peu d'eau dans la salle de bains et se reposa un moment sur la chaise. Puis, prenant soudain conscience qu'il perdait du temps et qu'il lui restait beaucoup de voyages à faire, il se mit à chanter d'un ton monocorde :

« ATA MATUMA M'MATA ! » Cette fois, il n'eut pas à chanter

longtemps. Sept répétitions le projetèrent dans le trou noir. La prochaine fois, il n'en aurait besoin que de cinq, il en avait la certitude. Le voyage d'après n'en nécessiterait que trois. Les voyages restants continueraient à en demander trois. Il ignorait pourquoi. C'était comme ça, tout simplement.

Sa cible temporelle se situait un an plus tard. Il intégra Orc dans une situation qui autrefois l'aurait embarrassé. Mais en compagnie du jeune Seigneur, il s'était trouvé dans de trop nombreuses circonstances similaires pour en être choqué. Orc faisait l'amour avec violence à sa tante Vala. C'était apparemment ce qu'elle voulait. Les amants tendres, ce n'était pas pour elle. Jim fut pris dans un furieux maelstrom de désir et n'eut pas le temps ni l'envie de penser à ce qui l'entourait. Ce ne fut que quand tous deux furent épuisés que Jim put faire quelque chose de son propre chef. Bien qu'il subît les effets de la « petite mort », comme certains appelaient la lassitude postcoïtale, il avait encore assez d'énergie pour observer son environnement immédiat.

Les deux Seigneurs étaient dans une chambre magnifiquement meublée et grande comme un château. Sur les murs et les piliers rampaient des couleurs changeantes. Les fenêtres avaient deux fois la taille d'un terrain de football. Elles aussi arboraient des couleurs, des teintes et des nuances changeantes. De temps en temps, elles devenaient transparentes. Jim distinguait alors un ciel noir piqué d'étoiles. Plus tard, l'arrondi supérieur d'une planète apparut. Comme Jim l'apprit au bout d'un moment par la conversation d'Orc et de Vala, ils étaient sur un satellite dont l'orbite formait un huit autour de la planète. Ils avaient fui par divers univers après que Vala avait sauvé Orc de la croix. Ils n'étaient pas allés dans le monde de Luvah, le mari de Vala, parce que Luvah et Vala s'étaient séparés. À la différence de la majorité des Seigneurs, Luvah n'avait pas tué son épouse, mais lui avait permis de tenter sa chance en dépossédant le Seigneur d'un autre monde.

Los, tel un chien de chasse céleste, avait poursuivi son fils et sa belle-sœur tandis qu'ils passaient porte après porte. Puis ils avaient été séparés – ils ne dirent pas pourquoi – et Orc avait continué seul. Mais ils s'étaient retrouvés après bien des aventures. Le monde où ils se trouvaient appartenait – avait appartenu – à Ellayol. Une fois franchies plusieurs portes munies de nombreux pièges, Orc et Vala avaient tué Ellayol, sa femme et ses enfants.

Cette nouvelle perturba Jim profondément. Les Seigneurs étaient incroyablement portés au meurtre, et Orc semblait avoir perdu le peu d'humanité qu'il avait eu autrefois.

Vala et Orc s'étaient téléportés sur ce satellite pour jouir de vacances amoureuses. Peu après qu'il eut appris cela, Jim se mit à

brûler des mêmes flammes qui consumaient les deux amants. Ils se reposèrent à nouveau, puis recommencèrent. Cela se répéta plusieurs fois sans beaucoup de paroles entre chaque reprise, ni beaucoup de pensées à propos du passé. Quand ils commencèrent à s'entailler mutuellement avec leurs ongles et à lécher le sang l'un de l'autre, Jim se libéra. Non sans toutefois « toucher » au préalable le cerveau fantôme. Jim ne savait toujours pas si la chose avait pris la place de l'intelligence d'Orc ou si elle l'envahissait lentement comme certains cancers dévoraient un organisme. Ce qui lui donnait la « chair de poule » quand il la touchait, c'était que la chose le touchait en retour. De façon brève, mais sans équivoque, quelque chose avait mis le « doigt » sur lui. Jim avait été empli de dégoût. Pourtant, il avait le sentiment qu'il y avait quelque chose de vaguement familier chez cette chose.

Après être revenu dans sa chambre, Jim se reposa quelques minutes. À travers la cloison, il entendit faiblement une fille sangloter. De l'autre côté de la cloison d'en face Jim Morrison hurlait les paroles de « Horse Lattitudes » pendant que les Doors faisaient sonner la batterie, la guitare et la basse. Les paroles étaient parmi les préférées de Jim ; pour lui, ça, c'était de la vraie poésie. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas entendu ce succès de 1967, mais Monique Bragg aimait se brancher sur l'émission « Oldies but Goldies ».

Jim soupira. Il n'avait pas envie de retarder sa réintégration d'Orc. Mais pour le moment, il était trop épuisé par ses précédentes folies sexuelles pour recommencer la psalmodie. Il avait beau ne pas s'être fatigué physiquement au sens propre, son rôle de spectateur pas si innocent l'avait épuisé. Il avait appris tout ce qu'il y avait à savoir sur l'amour tendre quand Orc faisait l'amour avec les femmes indigènes. Il en savait aussi trop long sur l'amour brutal, dont Vala et Orc lui avaient fait des démonstrations. Il n'avait eu que de rares aventures sexuelles sur Terre, mais en tant qu'Orc, il en avait eu assez pour faire passer Casanova et Henry Miller pour des amants débutants.

Quelques minutes passèrent encore. Enfin, il se projeta à travers le cercle noir. Sa cible se situait six ans plus tard. À ce moment-là, Orc serait sûrement dans une situation relativement heureuse. Statistiquement, il devait en exister. Par la Trompe de Shambarimem ! Orc était de nouveau dans des appartements de la première cité-palais de son père. Il y était seul, et aucun son ne provenait de la fenêtre ouverte aux épais barreaux. Il avait encore une fois été capturé en essayant de traverser la cité de Golgonooza, dans l'intention de tuer Los. Vala avait été téléportée quelque part, il ignorait où. C'était il y avait sept mois. Et lui, Orc, avait été emmené dans le lieu de son enfance, le palais des nuages, pour y être enfermé.

Jim eut un choc en s'apercevant que ce n'était pas tout ce que Los

avait fait à son fils. Le corps d'Orc lui donnait une impression bizarre. Il possédait des muscles qu'il n'avait jamais eus, ses jambes et ses pieds étaient complètement insensibles, et il se déplaçait d'une manière étrange et effrayante.

Alors Jim vit l'image d'Orc dans un grand miroir. La surprise et l'horreur qui l'envahirent furent telles qu'il faillit se libérer et retourner sur Terre. Le corps nu du Seigneur était, du pubis jusqu'à la tête tel qu'il avait toujours été. Mais la partie inférieure était celle d'un serpent. Orc n'avait plus de jambes. Il était rattaché à un gigantesque corps reptilien de quinze mètres de long, aux écailles vert vif. À intervalles réguliers, des plaques rouges pentagonales apparaissaient sur le vert. Le torse d'Orc était tenu vertical par la puissante partie antérieure du corps reptilien. Il se déplaçait sur le sol comme un python.

Il était devenu un centaure ophidien, mi-homme, mi-serpent.

Jim en savait assez long sur la science et l'histoire thoannes pour comprendre qui était l'auteur de cette métamorphose. Los, plutôt que de tuer son fils, le torturait à nouveau. Il avait utilisé les connaissances et les techniques biologiques à la disposition des Seigneurs pour créer ce monstre. Son fils avait été amputé des jambes, et il avait été soudé à un serpent sans tête.

Parfois, Los venait dans le palais abandonné pour se moquer d'Orc et le narguer. Il avait dit à son fils qu'Enitharmon était revenue auprès de lui. Après leur réconciliation, ils avaient eu trois nouveaux enfants. Ils se nommaient Vala, d'après la tante d'Orc parce que tel était le désir d'Enitharmon, Palamabron et Théotormon. Tous avaient été portés par des mères substitutives. Orc avait été le seul qu'Enitharmon eût porté. Elle voulait faire au moins une fois l'expérience d'une naissance naturelle. Cette unique fois avait suffi à la décourager de continuer.

« En tout cas, j'ai retenu la leçon, avait dit Los. Désormais, dès que les enfants seront adultes, je les enverrai sur d'autres mondes. Certains ne seront pas occupés par des Seigneurs, car on aura tué leurs maîtres ou leurs maîtresses. Sur d'autres, mes enfants devront éprouver leur intelligence et leur agilité contre leurs souverains. »

Enitharmon ne savait pas que son fils était prisonnier ni que c'était devenu un monstre. Los avait prétendu avoir appris qu'Orc était sain et sauf dans le monde de Manathu Vorcyon. Cette femme antique l'avait adopté, et il continuait son éducation dans son paisible univers. Un jour, Los laisserait Enitharmon voir Orc. Mais ce ne serait pas avant longtemps. Cela n'arriverait que quand la haine passionnée entre Los et Orc se serait apaisée.

En attendant, Los occupait Enitharmon avec l'éducation thoan des enfants – avec l'aide de nombreuses servantes. Orc ignorait si son

père racontait la vérité ou non. Il était possible que sa mère fût encore en prison ou qu'elle eût été assassinée.

Jim toucha de nouveau le cerveau fantôme, et perçut un contact en retour, il avait indubitablement grandi. Il décida de rester encore quelque temps avec Orc. L'étude de la conjonction d'un homme et d'un serpent le fascinait. La première chose qu'il observa fut le branchement des systèmes circulatoires des deux corps. Le serpent avait le sang chaud, ce qui signifiait que ce n'était pas un vrai reptile. Son corps avait été fabriqué dans les laboratoires de Los pour être soudé à celui d'Orc, qui exigeait qu'un sang du même type que le sien coulât dans son organisme. Le corps ophidien avait son cœur à lui, étant donné que le seul cœur humain aurait été loin de pouvoir pomper assez de sang pour son énorme masse.

La partie antérieure se fondait dans la partie humaine juste au-dessous de l'anus et des parties génitales d'Orc. Mais l'humiliation d'avoir à déféquer sur le dos du serpent et de se souiller lui était épargnée. Les aliments qu'il mangeait traversaient son estomac, puis étaient transférés dans l'estomac de l'ophidien. Une partie de son urine devait passer par son canal urinaire ; la plus grande partie passait par le segment reptilien.

Pour rester en vie et en bonne santé, il était obligé d'avaler d'énormes quantités de nourriture. S'il essayait de se laisser mourir de faim, il souffrirait non seulement des affres de sa propre faim, mais aussi de celles du serpent.

« Métaphoriquement, tu as toujours été un serpent, avait dit Los. Maintenant, voici métaphore et réalité fondues en un seul être.

— Un serpent qui peut piquer ! avait hurlé Orc. Un serpent qui peut t'écraser ! »

Son père avait éclaté de rire. Puis il avait dit :

« Quand je m'emparerai de Vala, j'en ferai une compagne idéale pour toi. J'ai hâte de vous voir enroulés l'un autour de l'autre, en train de faire l'amour à la reptilienne. En train d'essayer, en tout cas. Ce sera du jamais vu ! »

Orc ne répondit pas. Il ne voulait pas que Los sût à quel point il mourait d'envie d'avoir de la compagne, surtout féminine, surtout celle de Vala.

Toute évasion paraissait impossible. Juste derrière l'unique porte et les quatre fenêtres, il y avait des portes piégées. Los ne pénétrait jamais dans la pièce, bien qu'il ouvrît parfois la porte pour narguer son fils. En général, il parlait à Orc par le biais d'un écran de télévision mural. Il aimait réveiller Orc au milieu de la nuit. Orc ne s'en fâchait pas. L'heure du jour ou de la nuit n'avait aucune importance pour lui, et il se réjouissait de la voix ou de la vue d'un être humain, même s'il s'agissait de son père. Bien entendu, il n'en

laissait rien voir à Los.

Trois mois après sa capture, les deux corps d'Orc se couvrirent de pierres précieuses.

CHAPITRE 29

Tout d'abord, Orc crut qu'il souffrait d'une infection charbonneuse. Des nodules durs poussaient comme des champignons sur les deux corps, sauf sur son visage et son cou. Ils provoquaient d'intenses démangeaisons, et la peau fine qui recouvrait les renflements craquait au moindre contact. Un peu de sang, mais aucun pus ne s'écoulait des égratignures. La peau rompue révélait une substance à multiples facettes, caoutchouteuse dans les premiers stades. Ensuite, elle devenait dure comme du diamant. Les excroissances étaient de toutes les couleurs et de toutes les teintes.

Orc comprit qu'il n'était pas atteint d'un mal ordinaire. Les Thoans étaient immunisés contre les boutons, les furoncles, bref, contre toutes les affections cutanées. Los devait être responsable de cette éruption.

Une semaine plus tard, les tumeurs avaient grossi. Elles avaient la taille d'une noix, mais étaient beaucoup plus dures. La peau qui les couvrait s'étirait sans craquer. Passé les trois premiers jours de croissance, elles avaient cessé de démanger. Orc avait arrêté de se gratter, et les égratignures provoquées par ses ongles s'étaient cicatrisées en cinq heures.

Par chance, les nodules n'étaient pas apparus sur la partie inférieure du corps reptilien. Ils auraient rendu tout mouvement sur le sol lisse aussi douloureux que difficile. Mais malgré tout, sa locomotion de côté n'empêchait pas sa queue, toujours en train de faire des boucles, de glisser de temps en temps sur le sol.

Quand Los apparaissait à la porte ou sur l'écran, il refusait de répondre aux questions d'Orc. Il se contentait de dire : « Ce n'est pas une maladie. »

Toutes les protubérances firent éclater dans la même heure la peau qui les recouvrait. Leur contenu tomba par terre. On eût dit des pierres précieuses taillées, qui étincelaient à la lumière.

Peu après, Los ouvrit la porte. Il resta longtemps à rire à gorge déployée. Puis il dit :

« Tu es un trésor vivant, Orc ; ta propre mine de pierres précieuses et ton propre joaillier. Tu vas te retrouver jusqu'au cou, ton cou humain, dans les diamants, les émeraudes, les grenats, les rubis, les saphirs, les améthystes et les chrysobéryls. Tu risques même de t'y noyer.

« Remercie-moi, mon fils. Ton père a répandu sur toi des richesses, bien que tu ne mérites que cendre et fiente. Le récit de ta malheureuse fortune et de ton étrange mort courra dans tous les mondes – j'y veillerai – et tu deviendras une légende à l'égal de Shambarimem et de Manathu Vorcyon. »

Pour toute réponse, Orc plia son corps de façon à le placer à quelques centimètres du sol. Il ramassa une poignée de pierres encore humides, se redressa et les lança vers la porte. Los fit à peine mine de reculer, puis reprit sa position.

Alors que les bijoux traversaient la porte, ils s'évanouirent.

Orc avait établi qu'il y avait une porte de téléportation à cet endroit.

« Désormais, tu ne verras plus que mon visage au mur, dit Los. Tu n'as aucun moyen de te débarrasser de ces bijoux. Noie-toi dans ta mer de beauté ! »

Il ferma la porte. Peu après, un petit panneau rond au plafond glissa latéralement. Par le trou tombèrent une à une les pierres qu'Orc avait lancées sur Los. Il les ramassa avec les autres, et les jeta dans les latrines. Dix minutes plus tard, toutes revenaient par le trou du plafond.

Jim se détacha d'Orc et retourna dans sa chambre sur Terre. Sans perdre une seconde, il se remit à chanter. À son retour dans Orc, quatre mois thoans avaient passé. Le Seigneur prenait des assiettes remplies de nourriture sur un plateau tournant encastré dans le mur. Il était obligé de manger et de boire d'énormes quantités d'aliments pour fournir l'énergie nécessaire à la fabrication des bijoux. Presque tout son temps était consacré à ingérer et à excréter. La faim et la soif l'éveillaient toutes les deux heures et il ne pouvait dormir que par à-coups. S'il avait voulu réduire son alimentation à un régime normal, il se serait déshydraté en moins d'une journée et serait mort de faim en trois.

Il y avait une épaisseur de sept ou huit centimètres de pierres précieuses sur le sol. Quand Orc essayait de ramper dessus, il glissait, dérapait, et avait bien du mal à se déplacer d'un endroit à un autre. Cependant, il testait depuis peu une nouvelle méthode de locomotion, et elle marchait. Au lieu de porter verticalement son corps humain, il le mettait en ligne avec son corps ophidien. Puis il écartait les bijoux de sa route avec les mains.

Mais les pierres finiraient par monter tant qu'il n'arriverait plus à

se frayer un chemin.

La question était à présent de savoir s'il mourrait d'abord de faiblesse ou de suffocation. Un temps viendrait où il serait incapable d'accéder au plateau de nourriture et au robinet. Il s'enfoncerait trop dans les bijoux. Pour la première fois de sa vie, Orc désespéra. La mort semblait être la seule issue de cette pièce. Jim était aussi désespéré et découragé qu'Orc. De plus, le cerveau fantôme paraissait grandir, bien que sa menace dût cesser quand Orc mourrait. Pour l'instant, la mort apparaissait comme la seule solution aux deux problèmes.

Au bout de douze allers-retours, Jim intégra Orc la nuit où le Seigneur devait s'évader ou mourir sous peu. Le niveau des bijoux n'était plus qu'à un mètre ou un mètre et demi du plafond. Pour atteindre le plateau et le robinet, Orc devait creuser deux trous larges et profonds, qui se comblaient peu après, l'obligeant à excaver chaque jour. Il avait cessé d'essayer d'accéder aux latrines. Le résultat en était une puanteur qui rappela à Jim la fosse des cabinets du vieux Dumski.

La pièce était surveillée par des écrans muraux et peut-être par d'autres détecteurs. Los ne devait l'observer que de temps en temps, à moins qu'il n'eût un petit récepteur portable. Il avait peut-être posté des serviteurs pour la surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il serait certainement averti dans l'instant par une machine ou un opérateur si son prisonnier faisait quelque chose d'anormal. Cependant, les panneaux muraux étaient dissimulés par les bijoux qui montaient jusqu'à environ un mètre du plafond. Mais il pouvait y avoir des écrans camouflés dans le plafond.

Orc envisagea de couvrir d'excréments les zones libres des murs et du plafond. Mais Los serait prévenu dès que les moniteurs seraient aveuglés.

Il creusa un trou près du mur au-dessus du robinet. Cela ne devait pas inquiéter ceux qui le surveillaient : ils l'avaient vu faire cela chaque fois qu'il voulait boire. Arrivé au robinet, il s'y agrippa à deux mains. Il espérait qu'il ne se détacherait pas du mur sous la tension à laquelle il allait le soumettre. La plus grande partie de son corps serpentin était étendue en travers de la pièce. Orc se mit à rouler sur place en changeant de main pour maintenir sa prise sur le robinet.

Ses observateurs humains pouvaient croire qu'il était victime d'une espèce d'attaque d'apoplexie. Ils appelleraient peut-être Los. Néanmoins, ils n'auraient pas l'impression qu'il faisait quoi que ce fût qui pût l'aider à s'évader. Et ils attendraient de voir ce qu'il manigançait, s'il manigançait quelque chose.

Alors qu'il roulait sur lui-même, les bijoux tombaient sur son corps humain et le recouvraient. La partie reptilienne ne tarda pas à être submergée à son tour, bien qu'elle fût plus près de la surface que

l'humaine. Il tâtonna alors du bout de la queue et sentit un des barreaux verticaux en vanadium trempé qui bloquaient l'accès à la fenêtre. S'étirant encore, il enroula la queue autour du barreau. Si l'armature avait été soudée au mur métallique, elle aurait résisté à ses efforts les plus intenses. Dans cette position, il ne disposait pas de toute sa force. Mais, après qu'Orc eut bataillé jusqu'à ce que la sueur lui rendît le corps glissant, lui piquât les yeux et que ses veines se missent à saillir comme de petits serpents, le cadre s'arracha du mur avec un grincement que les moniteurs détecteraient sûrement.

Bien qu'en métal très épais et très résistant, le robinet s'était tordu.

Orc remonta à la surface du tas de bijoux durs mais mobiles. Sa partie humaine dans le prolongement de la serpentine, il creusa dans les pierres précieuses tandis que sa queue battait frénétiquement de gauche et de droite. Il parvint rapidement à la fenêtre. Là, il se plaqua contre le mur sur un mètre ou deux, puis se mit à marteler la fenêtre avec sa queue. D'abord, les excroissances minérales sous sa peau empêchèrent les coups de lui causer trop de douleur. Sa seule souffrance, et elle était presque intolérable, provenait de la peau qui éclatait sur les bijoux immatures. Mais ils s'arrachèrent au bout d'une vingtaine d'impacts, ce qui le fit encore souffrir davantage. Et la souffrance, que rien n'amortissait plus, des chocs de la queue contre la fenêtre lui faisait serrer les dents. La vitre était barbouillée de sang.

À l'instant où il pensait ne plus pouvoir continuer ses coups faiblissants, la fenêtre s'effondra. Les bijoux se déversèrent immédiatement hors de la pièce. Il se tortilla pour atteindre l'ouverture, y passa la queue et la fit remonter le long du mur extérieur. Elle le suivit à tâtons jusqu'à ce qu'il sentît un objet vertical dans une niche. Il recourba sa queue autour comme une ancre. Puis il poussa sa tête et ses épaules dans l'ouverture.

La seule lumière provenait de la lune, mais il put voir que l'objet que sa queue avait agrippé était une statue de métal. Alors, il sut précisément où il se trouvait dans cette énorme et complexe cité-palais. Il était sur la façade nord d'un des premiers bâtiments érigés sur l'étage le plus bas. L'édifice avait plus de deux mille ans d'âge, et ses parents parlaient depuis longtemps de l'abattre pour en construire un nouveau à la place. Son style rococo trop ornementé n'était plus à leur goût.

Les lumières du palais s'allumèrent. Il ne vit aucun signe de vie. Les surveillants des écrans devaient être les seuls occupants du lieu, les autres devant être retournés à Golgonooza. Los devait naturellement avoir été réveillé. Peut-être s'était-il déjà téléporté dans le bâtiment ou dans un autre tout proche.

Orc resserra sa queue autour des jambes de la statue et glissa hors

du bâtiment. L'espace d'un instant, il resta pendu la tête en bas de toute la longueur de ses deux corps, puis ses puissants muscles ophidiens le tirèrent, et il tordit son corps serpentin pour faire face au mur. Il se souleva jusqu'au niveau des épaules de la statue, qu'il agrippa. Il déroula sa queue du socle. Ses doigts faillirent lâcher prise sous le poids de la queue momentanément pendante, puis il la remonta et l'enroula en partie autour d'une statue au-dessus de lui. Progressant ainsi de statue en statue, il arriva jusqu'au toit.

Comme il l'espérait, plusieurs appareils volants de divers modèles et dimensions étaient rangés dans un coin. Une fois auprès d'eux, il choisit un engin tout blanc de la classe Destrier II, assez vaste pour contenir son énorme masse. Il eut du mal à s'installer dans le siège avant de pilotage pour faire démarrer le Destrier. Il dut coincer sa partie reptilienne antérieure entre les deux sièges, puis se tordre afin que sa partie humaine pût atteindre les commandes. Comme il n'avait pas de pieds, il devrait appuyer sur les pédales avec les mains, ce qui rendrait son vol maladroit quand l'appareil ne serait pas en automatique ; mais il pouvait y arriver sans problème s'il se montrait prudent pendant certaines manœuvres.

Il espérait que le code vocal qui faisait démarrer le moteur n'avait pas été modifié. Il n'avait pas été changé. Mais cela ne signifiait pas que le système caché d'autodestruction ne se déclencherait pas. Il pouvait être réglé pour une mise en route automatique ou pour réagir à un signal radio envoyé par Los. Il pouvait aussi exister une commande prioritaire prenant le contrôle à tout pilote non autorisé. Dans ce cas, Los pourrait diriger l'appareil et le faire atterrir où il le souhaiterait.

Orc devait en courir le risque. Il n'avait pas d'autre choix.

Aucun des appareils n'était armé, et il n'y avait aucune arme de poing à leur bord.

Des rayons lumineux jaillirent de part et d'autre de l'engin. Ils étaient longs d'environ trois mètres et répartis en éventail. À l'ordre d'Orc, il se mirent à battre de bas en haut aussi vite que des ailes de colibri. L'appareil s'éleva lentement, les éclairs lumineux du moteur Sethi se brouillant peu à peu. Orc enclencha le radar, les infrarouges et les projecteurs avant. Comme les éclairs brillants des flancs de l'appareil seraient visibles de quiconque se trouverait sur son chemin, autant qu'il eût une bonne vue devant lui.

Il fallut six minutes d'accélération démentielle pour mettre cent soixante-quinze kilomètres entre la cité-palais et lui. Les lumières de Golgonooza grandirent rapidement tandis qu'il décélérait. À présent, Los devait s'être téléporté dans le palais, avoir appris ce qui s'était passé, y compris le vol du Destrier, et s'être retéléporté à Golgonooza. À moins qu'il ne fût sur le point de le faire. Il devait avoir deviné, et

ajuste titre, que son fils n'irait chercher refuge nulle part ailleurs tant qu'il serait à demi serpent. Que Los fût sorti du palais et y fût revenu, ou qu'il n'en fût jamais partis il était actuellement dans sa nouvelle cité. Orc fit plonger son appareil vers son point d'atterrissage, la place à côté de la tour au dôme spirale où résidait Los. À cet instant, il aperçut son père. Il courait, ou titubait plutôt, à travers la place. Il n'était vêtu que d'un kilt court, et il portait une ceinture à laquelle pendait un vibreur dans son étui. Il se tenait le côté d'une main comme s'il souffrait.

Devant lui, sa chemise de nuit blanche et vaporeuse flottant, derrière elle, sa mère fuyait. Les minces jambes d'Enitharmon s'agitaient furieusement, et elle avait l'air à bout de forces. Los aurait pu l'étourdir ou la tuer d'un coup de vibreur, mais il était dans une telle rage et, peut-être, si gravement blessé qu'il en oubliait son arme. À moins qu'il ne voulût pas s'en servir sans y être forcé. Tandis qu'Orc faisait virer le Destrier pour l'amener derrière Los, il vit la garde et une partie de la lame d'une dague pointer entre les doigts de Los. Manifestement, Enitharmon la lui avait plantée entre les côtes, bien que peu profondément. Cela signifiait qu'elle n'avait pas été incarcérée dans une partie du palais, ou bien qu'elle en avait été libérée. Ou encore que son père avait menti en disant qu'elle était enfermée. Quoi qu'il en fût, sa mère avait découvert ce que Los avait fait à leur fils. Elle l'avait arrêté avant qu'il eût pu faire quelque chose contre Orc. Une lutte s'en était suivie, et elle lui avait enfoncé la dague dans le flanc. Puis elle s'était enfuie.

Les ailes Sethi ne faisaient aucun bruit. Los n'avait pas vu les éclairs qu'elles émettaient, ou bien il était trop absorbé par la capture de sa femme pour réagir aux lumières. Orc abaissa l'appareil jusqu'à moins de deux mètres au-dessus du revêtement luminescent et multicolore, et le lança en direction du dos de Los. Enitharmon avait trébuché et chu sur un genou. Cela suffit à Los pour la rattraper en poussant un cri. Il la saisit à deux mains par le cou alors qu'elle tentait de se relever. Elle se retrouva les deux genoux à terre, le corps tordu en arrière, les mains serrées sur les poignets de Los.

Avant que la proue de l'appareil d'Orc ne percutât Los entre les omoplates, Enitharmon dégagea sa main droite et arracha la dague du flanc de son mari. Il hurla de douleur. Elle voulut lui plonger l'arme dans le ventre, mais la proue de l'appareil le projeta en avant, et la dague le frappa obliquement au sternum. Puis Los emporta Enitharmon dans sa chute. La dague gisait par terre près de sa main. Mais l'impact de l'appareil contre Los n'avait pas été aussi dur qu'il aurait pu l'être. Même empli de rage, Orc n'avait pas complètement perdu la tête. Il ne voulait pas blesser sa mère en poussant Los trop violemment contre elle. Et il ne voulait pas tuer Los. Pas tout de suite.

Malgré tout, elle était étalée sous Los, qui pesait sur elle, le visage baissé, les bras écartés. Il était sonné ou inconscient. Enitharmon ne faisait pas mine de l'écarter ni de le faire basculer. Elle avait dû être étourdie quand elle avait donné de la tête contre le sol.

Orc souleva la verrière de son appareil. Il sortit et rampa vers ses parents. Regardant par-dessus l'épaule de Los, Enitharmon hurla. Même si Los lui avait dit ce qu'il avait infligé à Orc, le choc de sa vue dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer. Et le sang qui couvrait Orc devait ajouter à l'horreur de son corps monstrueux.

« C'est moi, mère ! » croassa-t-il. Il se pencha pour ramasser la dague qui gisait par terre. Enitharmon s'était tue et le dévisageait en écarquillant les yeux. Orc retourna le corps encore inerte de son père et lui enleva son kilt et son pagne. Quelques secondes plus tard, Enitharmon hurla de nouveau et ne s'arrêta pas avant plusieurs minutes.

Orc avait coupé les testicules de Los. Puis, se redressant à la verticale, il fit tomber les deux boules de leur sac et se les fourra dans la bouche. Les joues gonflées, il se mit à mastiquer.

Sa fureur et les légendes qui disaient que les anciens Seigneurs faisaient cela à leurs ennemis lui avaient inspiré cet acte. Et il était possible que sa part reptilienne fût passée outre à sa révulsion humaine devant ce geste. Orc était devenu à demi animal plus que par la seule conjonction de sa chair avec celle d'un serpent.

Quelle que fut la raison qui avait poussé Orc à cet acte, c'en était trop pour Jim Grimson. Il ne fut pas obligé de réciter sa litanie pour se libérer du Seigneur. Sous le choc et le dégoût, le cordon mental fut coupé, et il se retrouva dans sa chambre. Tremblant de tous ses membres, il crut qu'il allait vomir.

CHAPITRE 30

« Je sais que vous êtes tout sauf content de moi, docteur dit Jim Grimson. Vous m'aviez interdit d'y retourner, mais j'ai pas pu m'en empêcher. J'étais aussi accro à Orc que si c'était de la poussière d'ange. Je vous jure que j'y retournerai jamais ! Jamais ! Pas tant que vous me le direz pas ! Et je peux vous dire que ce sera pas avec plaisir ! Je me sus débarrassé de cette compulsion ! Orc le Rouge me débecte ! J'avoue, comme je vous l'ai déjà dit, que j'ai vraiment eu une drôle de sensation quand il a mordu dans les couilles de son père ! Ça m'a plu, mais pendant quelques secondes seulement ! C'était parce que j'étais tellement dans Orc que j'étais presque devenu lui ! Après, j'ai vraiment été malade ! Et pendant un instant, j'ai tellement eu envie de vomir que je suis suffisamment redevenu moi-même pour pouvoir sortir d'Orc ! Si c'était pas arrivé, peut-être que je serais encore avec lui ! »

L'expression de Porsena était indéchiffrable. Jim pensait qu'il devait vraiment avoir les glandes contre lui. C'était juste qu'il ne le montrait pas. Cependant, ses paroles jusque-là avaient été aussi acérées et perçantes que des flèches.

Le psychiatre parla d'une voix adoucie :

« On t'avait dit de m'appeler, moi ou quelqu'un de l'équipe, si tu sentais que ton besoin devenait trop fort pour y résister. Tu aurais dû le faire. J'espère que tu le feras désormais. Tu te trouves, au sens psychologique dans des eaux infestées de requins. Pour être précis, tu en es à un tournant de ta thérapie. Quand un patient en est à ce stade, il peut soit aller de l'avant, soit reculer. Tu comprends ? »

Jim acquiesça.

« Dieu sait que j'ai essayé ! dit-il. Maintenant, je sais que je ne peux pas m'en sortir tout seul. Je ferai tout exactement comme vous me direz de le faire.

— Pas avant qu'on ne t'ait expliqué la raison des ordres ou des suggestions qu'on te donnera. Le patient doit avoir une compréhension totale du pourquoi et du comment de sa thérapie.

— Je sais. Vous me le répétez chaque fois qu'on va passer à une nouvelle phase de la thérapie. »

Le psychiatre sourit.

« Tu es astucieux, pour certaines choses, du moins, dit-il. C'est une des raisons pour lesquelles ta thérapie progresse plus vite et dans des directions un peu différentes de celles des autres. Tu es prêt, selon moi, à entrer dans la phase de dépouillement.

— Mais... mais..., dit Jim. Enfin, il faut que je sache certaines choses ! Par exemple, sur le cerveau fantôme ? Et je voulais être là quand Orc fabriquerait l'univers de la Terre et son jumeau ! De Dieu, vous parlez d'un spectacle ! Comme si je regardais Dieu en train de créer le monde ! Non, comme si j'étais Dieu, parce que ce serait Orc qui le ferait, et moi, je serais Orc !

« Et puis je voulais savoir comment Orc avait récupéré son corps humain en entier ! Et puis il y a Los ! Quand je suis parti, on aurait dit que Los était mort, terminé pour lui. Mais Farmer dit que Los était encore vivant quand Kickaha est entré dans les mondes des Seigneurs !

— Farmer écrira peut-être le sixième livre de la série, Qui t'éclairera sur ces questions. Qu'il le fasse ou non, nous, nous avons certaines procédures absolument obligatoires à suivre. Imagine que tu sois dépendant de l'héroïne et que tu me supplies de te laisser en prendre parce que tu manquerais des super planantes si tu arrêtais. Tu vois le parallèle ?

— Bon, d'accord, dit Jim d'une voix lente. Mais c'est facile à dire, pour vous.

— Parce que je suis objectif.

— Ouais, je sais.

— Pense à Orc quand il était sur l'île des drogués, les mangeurs de lotus. Tu veux te retrouver dans son état ? Il n'avait certainement aucune envie de continuer à se droguer après avoir traversé les tourments du sevrage. Tu as subi ces souffrances avec lui. Garde cette torture à l'esprit si tu es tenté de reprendre de la drogue. »

Le docteur Porsena se pencha par-dessus son bureau et joignit le bout de ses doigts.

« Je veux que tu réfléchisses sérieusement aux questions que je vais te poser. Envisage-les sous tous les angles qui te viendront à l'esprit. Orc était sur Anthéma, le Monde du Refus. C'est le père d'Orc qui l'avait mis là. Qu'est-ce que ça t'évoque, et qu'est-ce que ça implique pour toi ? »

Le silence tomba pendant que Jim réfléchissait, la bouche tordue par la concentration et les yeux roulant. Enfin, il dit :

« Mon père, enfin, le père d'Orc, l'a mis là. Je suppose que vous vous dites que j'ai appelé Anthéma le Monde du Refus parce que mon père ne voulait pas de moi ? Il m'y a envoyé, ou plutôt Orc, parce

qu'on ne voulait pas de lui. Jusque-là, ça marche, mais j'ai pas inventé le nom d'Anthéma. C'est pas simplement mon inconscient qui s'est mis à faire des heures sup. »

Pour une raison inconnue, Jim sentait que son cœur avait accéléré son rythme. Il commençait aussi à transpirer un peu.

« Los adorait Orc, dit le psychiatre, quand Orc était enfant, ou du moins, il l'aimait beaucoup. Il traitait son fils avec bonté et affection, à cette époque. Mais, même alors, il lui arrivait d'être brutal. Quand Orc est devenu adolescent et qu'il a cessé d'être l'enfant mignon et charmant qu'il était, son père s'est mis à le haïr, semble-t-il.

— Pas *semble-t-il*, dit Jim. Il le haïssait vraiment !

— Ce qui t'évoque ?

— Mes relations avec mon père ressemblaient un peu à celles d'Orc avec le sien, non ? »

Au lieu de répondre, Porsena dit :

« Et les visions que tu avais étant enfant ?

— Mes hallucinations, vous voulez dire ?

— Appelons-les des visions. Ta première crise de stigmates a eu lieu quand tu avais cinq ans. Tu étais à l'église en compagnie de ta mère. La statue du Christ en croix te fascinait. Tu l'as brusquement vu comme un homme de chair et de sang, non comme une figure sculptée suspendue à une croix par des clous et dont le sang n'était que de la peinture. Tu as hurlé.

— Je sais toujours pas ce qui m'a foutu la trouille.

— Ce n'est pas d'une importance vitale. Immédiatement après ton hurlement, du sang s'est mis à couler de tes mains, de tes pieds et de ton front. Tu es devenu hystérique, et ta mère aussi. Ensuite...

— Ensuite, il y a l'homme que j'ai vu voler devant la fenêtre de ma chambre quand j'avais quatre ans ! dit Jim. Et le bonhomme vert tout nu que j'ai vu dans le jardin six mois plus tard. Il mangeait les épis de maïs ! J'ai crié pour appeler maman, mais quand elle est arrivée, le bonhomme vert était parti ! Mon père m'a fouetté parce que j'avais menti ! Mais je l'avais vu, cet homme ! Je l'avais vu !

— Que penses-tu de la vision que tu as eue juste avant de t'évanouir dans ta maison en train de brûler ? demanda le psychiatre. Tu étais nu, enchaîné à un arbre et une faucille gigantesque allait te castrer. Et qu'est-ce que tu penses aussi de la vision que tu as eue de l'homme-serpent ?

— Elles étaient prémonitoires. Elles prédisaient ce qui allait m'arriver avec Orc. Enfin, dans un sens. Elles n'étaient pas très claires, mais les éléments étaient exacts. Ça s'est produit.

— Je ne t'ai pas demandé si tu pensais qu'elles étaient exactes ni quelle était leur explication psychologique. Je te demande ce que tu ressens quand tu penses à elles.

— Mais merde, à la fin, docteur ! éclata Jim. Je ressens strictement rien quand j'y pense ! Je vois bien où vous voulez en venir ! Vous croyez que j'ai inventé l'histoire d'Orc transformé en demi-serpent parce que j'avais rêvé de l'homme-serpent !

— Je n'essaie pas de récuser tes expériences. Je ne fais *que* suggérer certains parallèles. Leur interprétation, c'est toi qui la feras. Mais permets-moi de te faire observer que tu nies ressentir quoi que ce soit devant ces visions, alors que tu y as réagi avec une certaine colère. Nous n'approfondirons pas la question pour l'instant. Réfléchis-y, et reviens me donner tes conclusions. »

Jim se pencha en avant, les mains serrées sur les bras de son fauteuil. Son cœur battait encore plus fort qu'un moment plus tôt, et il transpirait plus abondamment. Ce qu'il ressentait, c'était qu'il avait envie de se tirer de ce bureau. Tout de suite.

« Écoutez, docteur ! » dit-il d'un ton dur. Mais il se rendit compte lui-même de la note suppliante qui sous-tendait sa voix.

« Les endroits où j'ai été, ce que j'ai vu et ce que j'ai fait, enfin, ce qu'Orc a fait, je veux dire, c'est pas du rêve ! C'est vrai, et je me fous des parallèles qu'on peut faire entre ma vie sur Terre et celle dans les univers des Seigneurs ! Je pourrais trouver des parallèles entre ma vie et un millier d'autres sur Terre, bordel ! Les coïncidences, ça existe ! Je peux fantasmer de façon aussi dingue que je veux, je peux faire des trucs, connaître des trucs, que des rêves m'apprendront jamais ! Comme parler thoan, par exemple ! Vous voulez entendre du thoan courant ?

« *Samon-kafath* ? Ça veut dire : Où est-ce que je vais en partant d'ici ? *Orc-tam Orc man-kim. Yem tath Orc-tam.* C'est-à-dire : Orc s'appelait autrefois simplement Orc. Maintenant, on l'appelle Orc le Rouge. Si vous voulez, je peux vous débiter toute une histoire en thoan. Et je vous filerai la grammaire, en plus !

« Et où est-ce que j'aurais appris à tailler des silex pour faire des couteaux, des pointes de flèches, des fers de lances, des grattoirs, des ciseaux, tout ce que vous voudrez ? Apportez-moi un noyau de silex brut et je vous fabriquerai avec tous les outils qu'on peut faire avec du silex ! Comment je saurais faire ça si j'avais pas été vraiment dans l'esprit d'Orc, si je l'avais pas vu, lui et Ijim, tailler du silex, et si j'étais pas revenu avec toutes ces connaissances bilans la tête ?

« Et puis il y a les traces de coups de fouet que j'ai ramenées du moment où Orc s'est fait fouetter par le surveillant d'esclaves ! Ouais, je sais que j'ai eu des stigmates, et que c'est peut-être juste psychosomatique ! Mais cette fois, je faisais pas que saigner du dos ! Il y avait aussi les coupures du fouet ! Ça faisait un mal de chien, c'était vrai !

« Et il y a encore les rêves érotiques contrôlés que j'ai appris avec

Orc ! Vous commencez à contrôler les rêves et les illusions des patients, mais c'est de la rigolade à côté du contrôle et du réalisme de mes rêves à moi ! Comment j'aurais appris à faire ça ? Tout seul ? Tu parles ! Je l'ai appris avec Orc !

« Je pourrais continuer, mais vous avez plus d'éléments qu'il vous en faut pour vous demander si je dis pas la vérité, non ? Et je suppose que vous pensez que, juste parce que Orc a coupé les burnes à son père, j'aimerais couper celles de mon père ?

— Tu aimerais le faire ? demanda Porsena.

— C'est sûr, y a des moments où ça me ferait plaisir. Mais je jure que même lorsque j'étais fou furieux j'ai jamais eu l'idée de faire ça, pas une fois. Le suspendre par les couilles, oui, peut-être. Mais les lui couper et les manger – crues, en plus – jamais ? Alors, comment ça se fait, si je fais qu'inventer Orc et ses façons d'agir, qu'il ait fait un truc auquel j'avais jamais pensé ?

— À toi de me le dire.

— Ah, évidemment, c'est mon inconscient qui a tout inventé !

— Et ?

— Et ? Quoi d'autre ? Oh, bon, d'accord, il y a aussi mon imagination. L'extrapolateur en roue libre, d'après M. Lum. Elle prend une prémisse, un fait ou une idée de base, et elle fabrique une construction logique par-dessus. Peut-être que vous avez raison. Mais pas pour le reste. Ça n'explique pas que je parle thoan, que je travaille le silex et, j'en ai pas encore parlé, que j'aie des connaissances en biologie et en chimie que j'aurais pas pu apprendre sans me brancher sur l'esprit d'Orc. Ça, vous pouvez pas l'expliquer. »

Jim essaya de se rencogner dans son fauteuil et de se détendre.

« Écoutez, docteur ! On peut le savoir facilement ! Soumettez-moi au détecteur de mensonges, posez-moi toutes les questions que vous voulez, et vous verrez que je mens pas !

— Tu es mon patient, pas un criminel. D'ailleurs, si tu es persuadé d'être vraiment allé dans l'univers d'Orc, le détecteur indiquerait que tu ne mens pas. Mais je ne suis pas l'inquisiteur et tu n'es pas sur le chevalet de torture. La vérité ou la fausseté des expériences d'un patient ne relève pas de moi et ne m'intéresse pas. Je me fiche de savoir si elles ont vraiment eu lieu ou non. J'accepte leur réalité dans la mesure où elles intéressent la thérapie. C'est-à-dire que je cherche à savoir quel rapport elles ont avec la thérapie. Quel progrès ou quelle régression en découle ? Voilà les seules questions importantes. Tu me suis ?

— Bien sûr ! Mais... est-ce que c'est pas important, utile à la science, à tout le monde, de savoir qu'il existe peut-être d'autres mondes là-bas ? Des univers parallèles ? Et qu'au moins une personne, moi, et peut-être trois, depuis que Kickaha et Wolff y sont allés, s'y

sont rendues ? Ça vous intéresse pas du tout ? Si moi, je peux y aller, si eux aussi peuvent y aller, alors ça devrait intéresser tout le monde !

— C'est exact, si on accepte tes prémisses. Comme je te l'ai déjà dit, pour le moment, seuls tes progrès en thérapie m'intéressent. Et c'est tout ce qui devrait t'intéresser. Maintenant, Jim, j'ai appris que tes parents venaient ici demain te dire au revoir. Ils déménagent au Texas dans deux jours. Ton père a enfin consenti à te voir. Cette rencontre est très importante en tant que test de ta façon de réagir au stress. Seras-tu en colère au point de devenir violent et de l'agresser ? Que feras-tu s'il t'attaque le premier ? Vas-tu éviter d'avoir un comportement provocateur ? Et quelle sera ta réaction à l'issue de cette rencontre ? »

Lui et Jim discutèrent des diverses éventualités et de la manière dont Jim pouvait appréhender la situation. Le psychiatre ne pensait pas que Jim échapperait à la colère. Il voulait que la rage de Jim prenne une forme, quelle qu'elle fût, adaptée.

« Comme tu le sais, peu après ton admission ici, j'ai conseillé à ton père et à ta mère de suivre une thérapie, dit le docteur Porsena. Quand un patient entame un traitement, il est bon que la famille en fasse autant. Ils ont refusé. Leur principal argument était qu'ils n'en avaient pas les moyens. Mais...

— La vraie raison, c'est qu'ils pensaient que j'étais le seul dingue de la famille ! explosa Jim. Ils croyaient qu'ils avaient pas besoin de se faire traiter ! Ha !

— Donc, il va falloir que tu apprennes à gérer tout ça de façon adaptée et positive. »

Le docteur Porsena jeta un coup d'œil à la pendule.

« Encore une question, Jim. Je te l'ai posée il n'y a pas longtemps, mais je veux entendre ta réponse d'aujourd'hui. Quelle est la principale chose que tu as apprise sur le caractère d'Orc ? »

Jim se renfonça dans le fauteuil, le front plissé. Puis il se redressa.

« La nuit où j'ai fait tous ces voyages... Ça a duré une vie entière. Je crois que ce que j'ai appris de plus important, c'est ça : Orc avait plein de qualités, du courage, de l'endurance, de l'ingéniosité, et l'envie d'apprendre. Il se passionnait pour tout ce qu'il faisait. Ah, ça, il était passionné, pas de problème ! Mais sa passion n'avait rien à voir avec le véritable amour. Je ne crois pas qu'il ait vraiment aimé quelqu'un à part sa mère et sa tante. Et je ne sais pas si cet amour, ce n'était pas au fond une simple envie de tirer un coup. La passion sans amour n'a aucune valeur.

« Pas mal, pour un petit con de prolo de dix-huit bergeres, hein ?

— Pas mal, dit le psychiatre. Je ne suis pas sûr que tu penses ce que tu dis quand tu te traites de petit con. Mais nous n'avons pas fini de travailler sur l'estime que tu te portes.

— Autre chose, dit Jim. Les Thoans. Bon Dieu ! Ils sont âgés de milliers d'années et ils ressemblent à des dieux par beaucoup de côtés. Mais ils sont coincés dans un système de guerres, de conquêtes, de jalousie, de meurtres, de tortures et de tout un tas de trucs atroces. Depuis tous ces millénaires, ils n'ont pas avancé spirituellement ni émotionnellement. Ils sont bloqués, et il n'y a aucun espoir de les voir se débloquer. C'est valable, à mon avis, pour la plupart des gens sur Terre. Ils sont bloqués ! »

Le psychiatre hocha la tête.

« Je voudrais te faire observer encore un autre fait, dit-il. Il faut admirer Orc pour son ingéniosité et son astuce à traverser les nombreux obstacles qui se trouvaient sur son chemin et à se sortir des nombreux pièges qu'on lui avait tendus. Ce qu'Orc a fait, toi aussi, tu peux le faire.

« Il y a beaucoup d'obstacles sur Terre et beaucoup de pièges économiques, sociaux, psychologiques. Tout comme Orc, tu peux te servir de ton ingéniosité et de ton intelligence pour surmonter les obstacles et te tirer des pièges.

« Et tu n'es pas obligé de devenir un mouton conformiste, comme tu l'as dit au cours d'une précédente séance. Si tu as peur de rentrer dans le rang, de t'intégrer aux institutions, si tu agis dans certaines limites morales et éthiques. Mais tu peux être un authentique individualiste sans te battre contre la société.

— Ouais, dit Jim d'un ton qui indiquait qu'il n'était pas totalement convaincu. Mais il y a encore des trucs que j'aimerais savoir. Le cerveau fantôme, par exemple. Qu'est-ce que c'était, en fait ? J'imagine que ça fera pas une grosse différence s'il s'empare d'Orc. Il agira exactement comme Orc. Dans un sens, il deviendra Orc. Du moins, c'est ce que je croyais. Sauf que...

— Sauf que quoi ?

— Eh bien, juste avant de me séparer d'Orc la dernière fois, j'étais tellement malade que j'ai pas fait bien attention à ce que faisait le cerveau fantôme. J'ai eu l'impression qu'il s'était avancé vers moi, enfin, qu'il s'était beaucoup rapproché ou qu'il était devenu beaucoup plus gros, ça dépend de la façon de voir ça. En fait, j'avais l'impression, je sais pas pourquoi, qu'il m'entourait, à moitié, en tout cas. On aurait dit une amibe géante toute noire qui se préparait à envelopper et à absorber une cellule plus petite qu'elle. Si j'étais pas sorti d'Orc à ce moment-là, je sais pas ce qui se serait passé.

« J'y réfléchissais l'autre jour. Dites-moi ce que vous en pensez : je me trompais quand je croyais que ça venait des trucs bleus qui flottaient sur Anthéma. Imaginez que ce soit — ça va vous flinguer — imaginez que le cerveau fantôme ne soit pas une créature étrangère qui menaçait Orc ? Je veux dire : et si c'était une espèce

d'ombre du cerveau d'Orc ? Et que ce qui s'est passé, c'est que j'aie senti que le cerveau d'Orc allait s'emparer de moi, et que je l'aie vu comme une ombre étrangère, menaçante ? J'ai tellement eu la trouille que j'ai cru que c'était un danger pour Orc. Mais en fait, il n'y avait aucun étranger dans le cerveau d'Orc à part moi. Et quelque chose dans Orc m'aurait senti et aurait voulu m'absorber. Orc n'en avait pas conscience. Mais imaginons qu'il y ait eu un mécanisme dans son système nerveux qui m'ait traité comme un ennemi ?

« Si j'ai raison, alors j'ai paniqué pour rien à l'idée que c'était une force prête à devenir Orc et à le jeter dehors. Mais j'avais de quoi avoir la pétoche. C'était moi qui devais être la victime, le possédé, ou plutôt le bouffé ! Sauf que c'est Orc qui m'aurait bouffé !

— Excellente hypothèse, dit le psychiatre. Il est très possible, et même très probable, que tout se résume à ça. Je te félicite pour avoir trouvé une solution brillante à ce problème.

— Merci. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Vous n'avez pas dit que c'était la bonne solution.

— Non, dit le psychiatre, mais c'est très probablement la bonne. Si c'est ce que tu penses, alors c'est vrai. Il n'y a que toi pour le savoir. »

Il sourit, puis se leva.

« C'est l'heure, Jim. À la prochaine séance. »

Il abaissa l'interrupteur de l'intercom.

« Winnie, faites entrer Sandy Melton, je vous prie. »

À contrecœur, avec le sentiment qu'il restait encore beaucoup de choses à discuter, Jim passa dans la salle d'attente, salua Winnie de la tête, et déboucha dans le couloir. Pour l'instant, il était vide. De la musique sortait d'une porte mi-close. En s'approchant de la chambre de Sue Binker, Jim reconnut *Einstein on the Beach* de Philip Glass, édité chez Tomato Music, une société de disques qui osait prendre des risques avec du matériel qui sortait de l'ordinaire.

En passant, il jeta un coup d'œil par l'ouverture. Il vit le mantra de Sue Binker au mur. C'était une croix ansée, l'ankhe de l'Égypte ancienne, formée avec les couvertures des livres de la série *des Hommes-Dieux*. Une illustration, celle de l'édition britannique de *Cosmos privé*, lui tira l'œil. L'arrière-plan représentait un paysage étrange. Au premier plan on voyait Kickaha qui tenait la Trompe de Shambarimem, et Podarge, la harpie née en laboratoire. Elle attaquait Kickaha, ou elle allait le baiser. C'était difficile à dire. *Woouuff !* Un infrason.

Jim fonçait comme un bolide vers l'œil de la boucle au sommet de la croix.

L'œil s'agrandit pour le laisser passer. Avant d'avoir pu crier, il était dans Orc. Derrière lui, du moins le crut-il, il y eut un nouveau

bruit inaudible. Celui d'une porte en fer qui se refermait.

Jim sut instantanément (sans savoir comment) que le jeune Seigneur s'appelait à présent Orc le Rouge. Ses nombreux assassinats de Seigneurs et de *leblabbiy* lui avaient valu ce titre. Il se tenait au bord d'un haut plateau, illuminé par une lumière rouge vacillante qui venait de l'horizon et maculait le ciel bleu. Il était entouré de guerriers, tous des *leblabbiy*, vêtus d'une armure verte et de plumes rouges, et au visage lourdement tatoué. Ils tiraient avec des vibreurs gros comme des obusiers sur une horde en contrebas. Les rayons violets faisaient exploser la forêt, la terre et les hommes : des arbres énormes et des corps humains s'envolaient dans la fumée noire zébrée de rouge. Que des non-Seigneurs dirigent des armes aussi perfectionnées signifiait que la guerre entre Orc et Los avait poussé les deux parties dans leurs derniers retranchements. Jamais jusque-là les *leblabbiy* n'avaient été autorisés à utiliser autre chose que des armes des plus primitives. Les projecteurs des forces de la plaine (celles de Los) faisaient sauter des morceaux de la falaise et précipitaient en même temps des groupes de guerriers d'Orc mille deux cents mètres plus bas. La lumière rouge vacillante à l'horizon ne laissait pas d'inquiéter Orc le Rouge. Il pensait qu'elle pouvait provenir d'une arme préthoanne depuis longtemps perdue, que Los avait découverte au cours de sa longue fuite devant son fils. Plus que jamais aujourd'hui, Orc regrettait de ne pas avoir tué Los sur-le-champ après l'avoir castré à Golgonooza. Pendant qu'Orc s'occupait de sa mère, Los s'était échappé.

À travers la fumée, Orc vit une muraille rouge, vengeresse comme l'œil d'un dieu en fureur, foncer vers le plateau. Des gouttes orange de la taille d'une montagne y étaient mêlées, des gouttes qui laissaient derrière elles, aux endroits qu'Orc arrivait à distinguer au milieu de la fumée, d'énormes cratères (de la taille de ceux de la lune de la Terre, songea Jim). Elles détruiraient les Seigneurs alliés de Los et leurs auxiliaires *lebiabbiy* avant d'atteindre l'armée d'Orc. Los, qui devait diriger cette arme apocalyptique de loin, derrière l'horizon, ne s'en souciait pas. Si elle fendait la planète en deux mais tuait son fils, il serait satisfait.

Orc pivota et s'élança vers une porte qu'il avait installée pour s'enfuir au cas où les choses tourneraient mal. Alors qu'Orc le Rouge sautait à travers la porte, Jim réussit à se libérer en chantant l'incantation chamanique sibérienne. Il sentit une douleur, comme s'il avait été rattaché à Orc par un cordon ombilical qui aurait été arraché de sa chair.

La douleur vint et passa rapidement. Jim entendit deux nouveaux sons inaudibles : un souffle puis un bruit métallique. La transition dura juste assez pour qu'il eût le temps d'espérer être de retour dans

son corps.

Ce n'était pas le cas. Mais, bien qu'il fût de nouveau dans le jeune Seigneur, c'était en un autre lieu et un autre temps. Le monde où il se trouvait avait appartenu à Uveth le Vortex, une des filles au cœur de fer d'Urizen et l'alliée de Los dans le combat apocalyptique entre Orc et son père. Orc l'avait tuée, après des tortures appropriées. Cela se passait aussi bien des années après qu'Orc avait fui la rupture en deux de la planète sur laquelle il avait combattu Los.

Il était pris dans une transe sexuelle avec sa propre fille, Vala, ainsi nommée d'après sa tante. Son extase était si intense que ses reins semblaient entretenus de flammes de soie. Un chœur de voix trop belles pour être réelles chantait autour de lui.

Jim détecta le cerveau fantôme spectral, mais celui-ci n'avancait que très lentement vers lui. Cette léthargie, supposa-t-il plus tard, était due au fait qu'Orc était à tel point transporté de plaisir que chaque atome de son être y participait. Jim aussi était empêtré dans les fils de soie ardents, mais avec l'énergie du désespoir, il fit l'effort le plus violent de toute sa vie. Il se dégagea.

Il se retrouva dans le couloir de l'hôpital, en train de terminer le pas qu'il avait commencé en apercevant le mantra de Sue. Ses voyages n'avaient duré qu'une demi-seconde de temps terrien. Il fit halte, pivota sur lui-même en fermant un œil de façon à ne pas revoir le mantra, et se dirigea vers le bureau du docteur Portera. Le psychiatre ne serait pas disponible, puisqu'il était en séance avec Sandy Melton. Mais il avait dit à Jim de s'adresser à lui ou à un membre de son équipe s'il avait une rechute. Jim avait donné son accord verbal, tout en rejetant mentalement l'idée qu'il pût succomber à l'appel des sirènes du monde des Hommes-Dieux.

Tremblant, suant, l'angoisse couvant en lui comme un grand oiseau noir couvant ses œufs ténébreux, il courut jusqu'au bureau du docteur Tarchuna.

Jim était maintenant convaincu que l'enfer existait. Il se trouvait en Orc le Rouge, dans les mondes des Seigneurs. Mais là se trouvait aussi un paradis, et l'un n'existait pas sans l'autre. Jim ne voulait ni l'un ni l'autre. « Mon Dieu ! hurla-t-il en ouvrant à la volée la porte du bureau. Aidez-moi ! Aidez-moi ! »

CHAPITRE 31

Assis dans son bureau, le docteur Porsena pensait à sa prochaine séance avec Jim Grimson. Ce serait sa dernière en consultation interne. Le jour même, Jim irait habiter chez les Wyzack. Quitter l'environnement hospitalier allait effrayer Jim. La sortie d'hôpital était souvent aussi traumatisante que l'entrée. Jim, toutefois, était beaucoup mieux équipé émotionnellement et mentalement pour supporter les chocs et les bouleversements du « monde du dehors » que le soir où il avait été admis.

Jim avait été en grand danger de s'encoconner dans son fantasme. Complètement introverti, ayant cessé de réagir aux stimuli extérieurs à son esprit, il se serait aventuré dans son crâne sous l'identité d'Orc le Rouge. Il n'aurait plus été le Jim Grimson qui partageait la vie physique et mentale du Seigneur. Il aurait été absorbé par Orc comme l'eau par une éponge complètement déshydratée. Il ne serait rien resté de lui.

Après sa rechute, Jim était resté en consultation interne une semaine de plus. Il n'avait pas reçu de traitement psychologique intensif avant d'être resté au calme pendant plusieurs jours. Puis, une fois qu'il avait cessé de prendre de la thorazine, il avait suivi autant de séances qu'il lui était nécessaire. Ni Jim ni le psychiatre n'avaient beaucoup dormi durant cette période. Porsena avait suivi son emploi du temps normal tout en traitant Jim. Entre-temps, l'Afficheur Rouge avait été surpris alors qu'il accrochait un de ses graffiti de murs de W.C. Cette fois-ci, toutefois, il avait visé plus haut que d'habitude, le mur était celui du bureau du docteur Scaevola. Le coupable était le patient difforme, Junior Wunier, ce qui n'étonna pas Porsena. Wunier avait une attitude très insolente.

Il eut beau promettre de ne plus jamais afficher ses épigrammes, Wunier fut puni par la suspension de certains de ses privilèges. Il s'en fichait. Un bref moment, il était devenu un héros aux yeux des autres patients.

Les parents de Jim n'avaient pas pu lui faire leur dernière visite le

jour prévu. Porsena n'avait pas voulu laisser Jim, qui n'était pas en état d'affronter un événement traumatisant, les voir. Le psychiatre fut agréablement surpris quand Eric et Eva Grimson consentirent à repousser leur départ pour le Texas jusqu'au moment où ils pourraient lui parler. C'était à présent chose faite, et avec des résultats que Porsena n'avait pas espérés.

Certains éléments des récits de Jim intriguaient et troublaient le psychiatre. Ils l'avaient poussé, même s'il se sentait un peu ridicule, à faire des recherches. Il n'en avait pas parlé à Jim, et il n'avait pas l'intention de le faire. Pas avant longtemps, voire jamais.

Les comptes rendus de Jim de ses aventures avaient éveillé un vague écho dans l'esprit de Porsena. C'était comme un carillon flottant sur l'horizon d'une mer féérique. Afin de s'assurer qu'il n'y avait pas place pour le doute ni pour l'incertitude, il avait téléphoné une de ses connaissances, Mary Brizzi. Elle était non seulement professeur de littérature anglaise, mais également fan de science-fiction et de fantasy. Il lui avait fourni les noms des Seigneurs, les lieux et les événements dont parlait Jim. Il ne lui dit pas qu'ils provenaient d'un de ses patients.

« Ça vient de *l'Œuvre didactique et symbolique* de William Blake, dit Mary Brizzi. Mais on les trouve aussi dans certains livres de la série des Hommes-Dieux, comme vous le savez. Cependant, Farmer parle aussi de Seigneurs qui n'apparaissent pas dans l'œuvre de Blake. Il se sert de son imagination créative, je suppose, la description que fait Farmer des relations familiales des Seigneurs diffère aussi par certains côtés de celle de Blake. »

Et celle de Jim diffère par certains côtés de celles de ces deux hommes, se dit Porsena.

« La cité de Golgonooza décrite par Blake, ainsi que certains Seigneurs tels que Manathu Vorcyon, Ijim et Zazel du Monde des Cavernes, ne sont pas mentionnés dans la série de Farmer. Il n'a pas non plus écrit, jusqu'à présent en tout cas, qu'Orc avait été autrefois un homme-serpent. Dans l'œuvre de Blake, Orc le Rouge est transformé pendant un temps en une espèce de serpent-centaure. Mais pas par Los, son père. Je vérifierai, mais je crois que c'est un autre Seigneur, Urizen, qui en est responsable. L'épisode d'Orc qui transpire des bijoux, c'est aussi dans Blake.

« Il y a un passage intéressant dans le livre le plus récent de la série, *Le Monde Lavalite* : Kickaha voit au loin un vieil homme vêtu d'étranges habits et qui n'est manifestement pas un Seigneur. Je pense que ce vieil homme est William Blake, et que son identité sera dévoilée dans le prochain roman, s'il doit y en avoir un. Comment Blake, qui est mort en 1827, peut apparaître dans les univers de poche des Seigneurs, je l'ignore. Peut-être Farmer l'expliquera-t-il dans son

prochain bouquin. Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à ces deux créateurs de mythes, étant donné que vous êtes psychiatre ?

— Ils apparaissent dans un article auquel je travaille, dit le docteur Porsena. S'il paraît, je vous en enverrai un exemplaire. »

Après avoir raccroché, le psychiatre resta longtemps dans son fauteuil. Il se disait : prenons comme postulat que les mondes parallèles et les univers de poche artificiels sont une réalité. Qu'il existe réellement des Seigneurs. Et encore, que Blake en ait eu connaissance, par un moyen quelconque. La théorie de Jim, comme quoi Farmer en aurait eu vent par des « fuites » ou des « vibrations » psychiques des murs séparant ces univers et celui de la Terre, pourrait avoir une certaine validité — si les prémisses sont valables. Acceptons un instant que Blake ait lui aussi reçu des images ou des espèces de données grâce à ces fuites. Elles auraient formé le socle sur lequel est édifiée *l'Œuvre didactique et symbolique*.

Blake, génie reconnu et dément probable, avait mêlé ses connaissances des mondes thoans à une théologie judéo-chrétienne et à d'autres éléments. Le résultat en était *l'Œuvre*, un méli-mélo de vérité, de poésie, de mysticisme et d'allégorie.

Comment Farmer, écrivain américain né quatre-vingt-onze ans après la mort de Blake, avait-il pu se brancher, si l'on pouvait dire, sur quasiment les mêmes données ? Il existait certaines ressemblances entre les vies de Blake, de Farmer et de Grimson. Tous trois avaient eu des visions réalistes ou de puissantes hallucinations. Blake et Grimson les avaient eues très jeunes, Farmer, adulte. Il prétendait avoir vu des fantômes en deux occasions et eu deux expériences mystiques. Aucun d'eux n'était sous l'emprise de drogues quand cela s'était produit.

Ce rapport ténu entre ces trois personnes signifiait-il quelque chose ? Existait-il des univers parallèles qu'ils auraient tous trois, Dieu sait comment, « contactés » ?

Non, non, non ! Lui, le docteur Porsena, ne pouvait accepter comme valides ni les prémisses, ni les conclusions qui en découlaient. L'explication la plus rationnelle était que Blake avait inventé sa poésie démente sans l'aide ni de vibrations, ni de transmissions, ni de fuites. Farmer avait fondé une partie de sa série sur l'œuvre de Blake.

Et Jim Grimson avait lu au moins quelques passages de l'œuvre de Blake. Mais il ne se rappelait pas l'avoir fait.

Après tout, Jim avait plusieurs fois reconnu avoir souvent lu alors qu'il était défoncé ou ivre.

Et pourtant... il y avait toujours les traces des coups de fouet. Mais rien n'interdisait à des stigmates de provoquer des incisions dans la chair.

Il y avait toujours sa prétention à être expert dans la taille du silex

et à avoir des connaissances en chimie supérieure. On pouvait lui faire passer des tests sur ces sujets. Il prétendait également parler thoan couramment. Cela pouvait être vérifié. Aucun gamin de dix-huit ans ignorant tout de la linguistique ne pouvait inventer une langue avec une syntaxe, un vocabulaire et une prononciation cohérents. Il n'aurait pas non plus le vocabulaire d'un Seigneur.

Il existait un fait troublant. L'oreille fine de Porsena avait remarqué que, quand Jim lui avait débité des phrases en thoan, il avait prononcé le « r » d'« Orc » d'une façon très éloignée de la prononciation anglaise. Pour Porsena, on aurait presque dit le « r » japonais, sans toutefois que ce fût exactement pareil. Et ses « t » suivis d'une voyelle n'avaient pas été aspirés. C'est-à-dire que la petite émission d'air qui suit les consonnes en anglais n'existait pas. Ce n'était pas la prononciation natale de Jim. Le psychiatre ne pensait pas que Jim jouait la comédie. Jim était convaincu de la véracité de ses récits. Cependant, l'esprit humain était capable d'exploits très étranges et même incroyables. Si quelqu'un devait le savoir, c'était bien un psychiatre. Si des tests devaient avoir lieu, il faudrait les faire discrètement. Ce serait néfaste à la réputation professionnelle d'un psychiatre si ses collègues pensaient qu'il prenait les allégations d'un Jim au sérieux. Mais si on apprenait que des tests de ce genre étaient menés, on pourrait toujours proposer une explication satisfaisante pour les justifier. Par exemple, l'étude des fondements psychologiques des illusions d'un patient, leur histoire, et caetera. C'était légitime.

Pour le moment, ce projet resterait en suspens. Il devait se concentrer actuellement sur l'assurance que son patient était « guéri », ou sinon en rémission. L'intercom lui transmet à ce moment la voix de Winnie.

« Monsieur Grimson est ici, docteur.

— Faites-le entrer, je vous prie. »

Jim apparut dans la pièce et s'assit après avoir salué le psychiatre. Dans l'ensemble, il semblait en forme et confiant. Ses cernes noirs avaient disparu. Il souriait. Mais Porsena savait que Jim était capable de donner une bonne image de lui-même convaincante. D'un autre côté, peut-être n'avait-il pas peur. Il était peut-être même impatient d'aller vivre chez les Wyzack et de mener une vie quasi normale. Sa véritable attitude se révélerait au cours de la séance.

« J'en suis pas encore revenu ! éclata Jim. Qui aurait cru que mon père s'excuserait brusquement pour ce qu'il m'a fait ? J'aurais vraiment jamais imaginé le voir chialer comme un môme, se mettre à genoux devant moi et me supplier de lui pardonner ! J'arrive encore pas à croire qu'il le pensait vraiment ! La prochaine fois qu'on se verra, ce sera le même fils de pute que d'habitude !

« Et moi qui étais bouleversé ! Je lui ai pardonné, et je le pensais !

À ce moment-là ! Mais j'ai encore un gros paquet de dents contre lui !

— Je n'ai pas suivi ton père ; donc, je n'ai qu'une connaissance superficielle de son caractère et de ses motivations. Mais mon expérience et les histoires de cas que j'ai pu lire me convainquent que de tels renversements de comportement arrivent, à l'occasion. »

Il songeait que les remords d'Eric et son appel au pardon avaient un parallèle dans l'*Œuvre* de Blake. Mary Brizzi lui avait dit que Los et Enitharmon s'étaient repentis d'avoir maltraité leur fils. Comme Eric, ils s'étaient hâtés de faire amende honorable du mieux qu'ils avaient pu.

Mary Brizzi avait été intriguée par les questions de Porsena sur Orc castrant son père et mangeant ses testicules.

« Il n'y a rien de ce genre dans Blake. Ni dans Farmer. Où avez-vous trouvé une référence à cela ?

— C'est en rapport avec un fantasme d'un de mes patients, dit Porsena.

— Ah ? Enfin, quoi qu'il en soit, les testicules de Los se seraient régénérés, auraient repoussé, d'après ce que dit Farmer des capacités biologiques des Seigneurs. Votre patient est plongé dans l'œuvre de Blake ou de Farmer ?

— Plus ou moins, dit Porsena. C'est vraiment tout ce que j'ai le droit de vous dire sur lui. »

À son avis, la castration et le cannibalisme procédaient entièrement des fantasmes de Jim. Ni Blake ni Farmer n'en étaient responsables. Et c'était naturellement une coïncidence si tant le père de Jim dans la réalité que les parents d'Orc chez Blake s'étaient excusés auprès de leur fils.

« Excuse-moi, Jim, dit le psychiatre. Je pensais à quelque chose. Tu es toujours résolu à habiter chez les Wyzack ? Tu n'es pas revenu à la proposition de tes parents de vivre chez eux une fois qu'ils se seront remis sur pied financièrement ?

— Rien à faire. Je resterai ici, même une fois que ma thérapie sera finie. Mon père est peut-être sincère, pour l'instant, mais j'ai peur que les choses retombent dans la même vieille ornière sordide au bout d'un moment. J'irai les voir, un jour. Mais pas tout de suite, pas avant longtemps. »

Au cours de la conversation qui suivit, Porsena souligna les difficultés et les dangers que Jim rencontrerait en consultation externe.

« Mme Wyzack devrait avoir une influence stabilisatrice sur toi. D'après ce que tu m'en as dit, elle est très stricte en matière de discipline. Tu as besoin de quelqu'un comme elle. Mais elle risque de te considérer comme son fils adoptif, qui remplace son fils mort. Elle pourrait bien vouloir t'étouffer d'affection et se montrer moins ferme

qu'elle ne l'était avec Sam. Te gêner, en d'autres termes, parce qu'elle aurait peur de te perdre, toi aussi.

« Il y a aussi la possibilité que tu l'identifies à ta mère. Il va falloir que tu fasses attention à ça. Ce n'est pas ta mère, à laquelle tu reprochais de ne pas te protéger de ton père. C'est Mme Wyzack, une femme au grand cœur qui te prend chez elle. Garde ça à l'esprit, et tiens-moi au courant de la façon dont ça se passe chez elle.

— C'est promis, dit Jim. Je crois que j'y arriverai. »

Ils parlèrent du processus de « dépouillement » de Jim, qui avait déjà commencé. Jim utilisait une technique que d'autres avaient adoptée. À mesure que la thérapie avançait, il arrachait les couvertures du premier livre de la série, puis les pages jusqu'à la dernière. Ensuite, il recommençait avec le deuxième livre, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Mais il allait plus loin que les autres patients. Il passait les pages arrachées au délisser à papier.

Jim et le psychiatre étaient convenus qu'il ne devait relire aucun livre de la série. D'après Jim, Porsena n'avait pas à s'inquiéter. Il avait déjà eu assez de mal rien qu'à regarder les couvertures des ouvrages pour ne pas craindre une nouvelle rechute.

« Je ne veux plus jamais retourner dans cette pourriture de fils de pute ! » dit Jim.

Puis ils parlèrent des nombreux et divers moyens qu'utilisaient les patients pour entrer dans les mondes. Beaucoup prenaient les mantras et les psalmodies pour des instruments magiques. Un des rôles de la thérapie était de convaincre les patients, dans les dernières étapes, que ces instruments étaient psychologiques, et non magiques.

« La magie n'existe pas, dit Porsena. Mais si le patient souhaite agir comme si les méthodes d'entrée étaient magiques, nous ne l'en dissuadons pas. Tout ce qui marche est le bienvenu pour nous. Mais nous ne voulons pas que les patients en rémission ou guéris continuent à croire que la magie existe quand ils ont terminé leur thérapie. S'il te plaît, ne va pas raconter ça à des patients qui n'ont pas encore atteint ton stade. »

Quand l'heure vint pour Jim de partir, il se leva et ils se serrèrent la main.

« Je ne vous quitte pas vraiment, puisque je vous verrai une ou deux fois par semaine, dit Jim. Mais c'est une espèce d'adieu. »

Il s'approcha de la porte, puis se retourna avant de l'ouvrir.

« J'ai rencontré beaucoup de mystères dans les mondes des Seigneurs, dit-il. J'ai résolu la plupart, ou au moins, je leur ai trouvé une bonne explication. Mais je n'ai pas percé Le Mystère.

— À savoir ? demanda Porsena.

— Si tous les univers sauf un, le premier, ont été créés par les Seigneurs, qui a créé le premier ? Et pourquoi ?

— Il n'y a que les jeunes qui s'intéressent sérieusement à des questions comme les origines ultimes et leurs raisons. Quand tu seras assez vieux pour savoir que ce genre de questions n'a pas de réponses, tu arrêteras de te les poser.

— J'espère que je deviendrai jamais aussi vieux », dit Jim.

Porsena sourit. Il supposa que son sourire lui donnait aux yeux de Jim l'expression impénétrable du Sphinx. Peut-être Jim pensait-il que son psychiatre dissimulait la sagesse des siècles derrière le fin sourire de la statue égyptienne à tête de pierre.

C'était vrai. Il savait ce que le Sphinx savait des mystères ultimes. C'est-à-dire rien.

Les Mystères étaient hors d'atteinte en ce monde et dans tous les mondes.

Le plus qu'un être humain pouvait faire était d'essayer de résoudre les « petits » mystères. Ils étaient déjà bien assez énormes.

POSTFACE

du docteur A. James Giannini

I

Par un après-midi anglais sans rien de remarquable par ailleurs, une remarquable petite fille anglaise traversa un miroir. De l'autre côté, elle découvrit un pays de fantaisie et de distorsion. Son don était exceptionnel, car elle était capable d'entrer dans une fantaisie créée par quelqu'un d'autre puis de revenir au monde alternatif « réel ». Les schizophrènes et autres psychotiques habitent leur monde illusoire personnel et ont aussi des difficultés à retourner dans le monde réel, cette interface commune que partage toute l'humanité. Les enfants également peuvent habiter un lieu secret de fantaisie. Tout en ayant rarement des problèmes pour sauter de l'un à l'autre des plans jumeaux de la fantaisie et de la réalité, ils n'ont pas la capacité de transporter les adultes dans leurs mondes secrets.

C'est l'absence du don d'Alice qui rend la pratique de la psychiatrie si ardue. Tout patient victime d'illusions est véritablement le maître de son univers privé. Cet univers est une entité unique et propre à l'individu. Il possède sa topographie, sa base mémorielle et son langage symbolique qui n'appartiennent qu'à lui. La compréhension de chacun de ces mondes fournit au thérapeute la possibilité de découvrir le traumatisme fondateur et d'en modifier les résultats. Malheureusement, le patient conserve la capacité et la prérogative d'altérer sa réalité personnelle à tout moment. Chez certains, les altérations se produisent de façon chaotique, tandis que chez d'autres, elles semblent apparaître quand une découverte est imminente chez le patient.

Le célèbre thérapeute anglais R.D. Laing avait lancé une école de

pensée selon laquelle la psychose d'un schizophrène devait être considérée comme une réalité alternative valide. Cette école fournissait un modèle utile, au moins en ce qui concernait la phase thérapeutique initiale. Pour tenter de comprendre la psychose du patient, cependant, il fallait consumer une grande quantité de ressources professionnelles. Souvent, cette dépense était en pure perte. Le patient était seul maître de son système illusionnel ; il en contrôlait l'accès et pouvait en modifier la forme.

La frustration due à ces limitations intrinsèques conduit de nombreux psychiatres à se reposer uniquement sur une catégorie spécifique de médicaments, les « neuroleptiques », pour réduire et contrôler les psychoses de leurs patients. Cela m'a toujours semblé ne répondre qu'à la moitié du problème classique du médecin. Ne dépendre que des neuroleptiques efface les symptômes, mais ne résout pas la cause du désordre. L'effacement des symptômes illusionnels peut s'accompagner précisément de la disparition de la clé qui pourrait donner un aperçu du traumatisme provoquant l'illusion.

II

Alice pouvait entrer sans entraves dans un univers alternatif. Il s'agissait d'un univers qui avait quelque stabilité. Alors que des personnages tels que le bébé de la Duchesse pouvaient changer de forme, la forme sous-jacente du monde du miroir-écliquier restait stable. C'est l'accessibilité et la stabilité de ce monde qui en fait une alternative séduisante à la fondrière interdite de la sous-réalité illusoire et séparée de chaque patient. L'antalgique thérapeutique à cette réalité serait dans ce cas un monde avec des points de référence fixes et une porte universelle permettant d'y entrer et d'en sortir.

Alors que je terminais mon internat de psychiatrie à Yale, j'ai rencontré de nombreux patients dont les mondes me restaient interdits. Leurs peurs personnelles et mes neuroleptiques semblaient fonctionner comme des joints étanches qui me coupaient pour toujours des peurs atroces qui les poussaient à s'éloigner de la réalité. C'est à Yale que j'ai eu l'idée de me servir de romans de science-fiction ou de fantasy comme sources d'une réalité alternative que le patient et moi pourrions explorer conjointement.

Je suis tombé de façon providentielle sur la série *La Saga des Hommes-Dieux* de Philip José Farmer. On aurait dit que c'était un instrument spécialement conçu pour explorer et résoudre des troubles psychotiques. Ses « portes » me fournissaient le mécanisme d'accès.

Ses personnages étaient un délice jungien : une panoplie entière d'archétypes à disposition pour faire de l'analyse rétrospective. La diversité des univers de poche présentait un nombre important mais fixe de réalités multiples.

Au cours de l'approche initiale avec la « thérapie tiersienne », on demanda à plusieurs patients, à tendance psychotique de lire la série. La thérapie passa alors d'une revue des activités du patient à une discussion sur les livres. Peu à peu, ces discussions se focalisèrent de façon que le patient rattache progressivement ses expériences à celles de certains personnages des livres. Quand des tensions apparaissaient entre deux séances et que le patient s'effondrait, ses perceptions psychotiques intégraient peu à peu une fraction toujours plus grande du système tiersien. À mesure qu'un univers tiersien adapté remplaçait les formes hautement idiosyncrasiques de sa réalité alternative, je parvenais à pénétrer dans le monde privé de chacun des patients. Enfin, les moyens métaphoriques existaient pour mener des travaux sur place. C'était comme si j'étais un astronome qui, après avoir observé Mars dans un miroir déformant, avait enfin la possibilité de fouler les sables rouges de cette planète. Une fois que le patient et moi nous rencontrions sur un monde commun, une thérapie significative se développait rapidement.

Dans cette forme de thérapie, j'ai noté que c'étaient les adolescents et les jeunes adultes qui avaient les meilleurs résultats. Ceux qui avaient l'amour des livres étaient les plus passionnés. La thérapie s'engageait promptement si ces jeunes hommes et femmes avaient l'impression d'être mal adaptés et d'appartenir à une autre époque que la leur.

Certains souffraient de psychose ; d'autres étaient dépendants de leur monde de fantaisie. Quand je me suis installé dans l'Ohio, j'ai trouvé un corpus de patients volontaires (et de parents sympathisants) qui ont rapidement accepté les principes de la thérapie tiersienne. Étant donné que ces patients n'avaient aucune peine à exprimer leur personnalité, j'ai pu me servir du puissant instrument de la thérapie de groupe pour nous projeter dans un modèle tiersien. Dans la thérapie de groupe habituelle, ce qui est discuté (le « contenu ») est moins important que l'acte de discuter (le « processus »). Après tout, c'est l'écoulement de l'eau plus que la nature de l'eau qui donne à une rivière ses qualités et son charme particuliers. Étant donné que chaque patient avait une façon unique de se rattacher aux mondes des Hommes-Dieux, l'atténuation de l'importance attachée au contenu marchait bien. Parce que tous les membres du groupe partageaient à présent les mêmes symboles et archétypes de base, chaque patient pouvait entrer en relation avec les autres d'une façon qui améliorait le processus. En se rattachant les uns aux autres, les membres du groupe

sont parvenus à résoudre les conflits qui existaient précédemment entre eux et à regagner peu à peu le monde réel. En utilisant la série des Hommes-Dieux comme une station de relais, ils sont passés d'une réalité personnelle à une réalité partagée, puis à la réalité commune à toute l'humanité.

La re-crédation par Farmer de la thérapie tiersienne à l'hôpital Wellington capte l'essence de ce procédé particulier. La thérapie tiersienne subit actuellement une évolution en dents de scie. Elle a été abandonnée et reprise bien des fois. Chaque réapparition amène de nombreuses améliorations. Comme le souligne le docteur Porsena, qui m'est curieusement familier, l'astuce du jeu consiste à faire en sorte que la thérapie tiersienne devienne une porte donnant sur la réalité, et non un substitut de la réalité. En général, nos patients étaient capables de distinguer leurs illusions ou leurs fantasmes de la réalité ; simplement, ils choisissaient d'éviter la réalité. La thérapie tiersienne n'est pas encore applicable à l'individu profondément psychotique. Les schizophrènes ne sont pas candidats pour des systèmes thérapeutiques utilisant des réalités en évolution. En lisant la re-crédation romancée du processus de groupe et les réactions individuelles qu'il provoque, j'avais l'impression d'observer mes propres groupes de thérapie. Bien que Philip Farmer n'ait jamais assisté à aucune de ces séances, il les a reconstituées avec beaucoup de précision. Même si toutes les personnes et les événements de ce livre sont de pure fiction, n'importe lequel de mes anciens patients et cothérapeutes devrait avoir un sentiment de familiarité en le lisant.

Des articles scientifiques sur la thérapie tiersienne analyseront dans l'avenir les composants de cette technique. Il faut souhaiter que mes futurs collègues s'efforcent d'imiter les méthodes et les résultats de cette approche. Les articles scientifiques, s'ils sont une part nécessaire de la transmission du savoir, n'ont pas le gestalt de l'exploration : l'expérience, l'analyse, les techniques thérapeutiques. Cependant, le roman, s'il lui manque la précision absolue du détail, reproduit fidèlement la difficulté et l'enthousiasme de la recherche scientifique. *La Rage d'Orc le Rouge* porte dans ses pages la « sensation » intuitive du traitement psychothérapeutique. On y ressent véritablement l'émergence de Jim dans la réalité alors qu'il prend le contrôle de sa propre vie.

Alice a appris à courir deux fois plus vite et est ainsi devenue reine. Elle a pu alors traverser la face sombre du miroir et regagner l'Angleterre.

Fin

[1] Le titre de la série est en anglais *The World of Tiers* (« Le Monde à étages »), d'où l'adjectif « tiersien ». (N.d.T.)

[2] Humpty Dumpty : personnage en forme d'œuf qui risque de se briser sans qu'on puisse en rassembler les morceaux, dans *De l'autre côté du miroir*, de Lewis Carroll. (N.d.T.)